I

48

ANTHOLOGIE

DES

MATINÉES POÉTIQUES

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE

ŒUVRES DE LOUIS PAYEN

Poésie.

A l'Ombre du portique (Maison des poètes, éd.).
Les Voiles blanches (Mercure de France, éd.).
Le Collier des heures (Mercure de France, éd.).
Les Saisons rouges (Eugène Figuière, éd.).

Roman.

Une Fenêtre s'ouvre (Petit, éd.).
L'Autre Femme (Fasquelle, éd.).

Théâtre.

Tiphaine, drame lyrique en 2 actes (Breitkopf et Hartel, éd.).
L'Amour vole, 1 acte en vers (librairie Molière).
La Tentation de l'abbé Jean, 3 actes en prose (librairie Molière).
La Victoire, 3 actes en vers (Bernard Grasset, éd.).
Les Esclaves, tragédie lyrique en 3 actes (Mercure de France, éd.).
Siséra, 2 actes en vers (Mercure de France, éd.).
L'Aigle, épopée lyrique en 4 actes (Enoch, éd.).
Carmosine, conte romanesque en 4 actes (Heugel, éd.).
Yato, drame lyrique en 2 actes (Eschig, éd.).
Cléopâtre, drame lyrique en 4 actes (Heugel, éd.).
Monsieur de Vaugelas, 1 acte en vers (Mezger, éd.).
Gismonda, drame lyrique en 4 actes (Heugel, éd.).
Tamyris, 3 actes en vers (La Tunisie illustrée, éd.).
Les Amants de Ferrare, 3 actes en vers (Comœdia, éd.).
Les Trois Mousquetaires, drame lyrique en 5 actes (Choudens, éd.).
Fleur de pêcher, drame lyrique en 1 acte (Choudens, éd.).

COLLECTION PALLAS

ANTHOLOGIE

DES

MATINÉES POÉTIQUES

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR

LOUIS PAYEN

1re ANNÉE

Saison : 1920-1921.

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1923

COMITÉ DES MATINÉES POÉTIQUES
1920-1921

MEMBRES DU COMITÉ APPARTENANT A LA COMÉDIE FRANÇAISE

M. Emile Fabre, administrateur général.
Mesdames Weber, — Marie Leconte.
MM. Silvain, — de Féraudy, — Albert Lambert fils, — Paul Mounet, — Georges Berr, — Raphaël Duflos, — Croué, — Léon Bernard, — de Max, — Alexandre, — Jules Truffier.

AUTRES MEMBRES DU COMITÉ

Henry Bataille. — Saint-Georges de Bouhélier. — Paul Claudel. — Auguste Dorchain. — André Dumas. — Paul Fort. — Christian-Frogé. — Henri Ghéon. — Fernand Gregh. — Edmond Haraucourt. — Gustave Kahn. — Sébastien-Charles Leconte. — Maurice Magre. — Comtesse de Noailles. — Louis Payen. — Henri de Régnier. — Jean Richepin. — André Rivoire. — Edmond Teulet. — J. Valmy-Baysse.

PQ
1229
L5
t.1

PRÉFACE

C'est une opinion assez commune, maintenue et répandue par certains milieux intéressés, qu'il n'y a pas de public pour la poésie. Les directeurs de théâtre reculent avec effroi devant les auteurs porte-lyre... et cependant les plus grands et les plus durables succès dramatiques ne sont-ils pas dus à des pièces en vers, depuis Corneille jusqu'à Edmond Rostand, en passant par Victor Hugo?... Réciter des vers en public!... Toute la racaille artistique, tous ceux qui ont la haine de la beauté, sachant bien qu'ils ne l'atteindront jamais, raillent et ricanent sourdement... et cependant chaque fois qu'une tentative de cet ordre est faite dans des conditions favorables, elle connaît le plein succès. Il y a donc un public pour la poésie. Aujourd'hui que l'épreuve a été tentée et a réussi magnifiquement à la Comédie Française, on peut, on doit le proclamer bien haut, et tous les poètes ont le droit de s'en réjouir. Ils ont un public compréhensif, intelligent, fidèle, vibrant, qui saisit toutes les nuances de la pensée, qui la suit avec intérêt et frémit à tous les souffles harmonieux.

C'est à Catulle Mendès et à Gustave Kahn que revient l'honneur d'avoir, il y a bientôt un quart de siècle, fait monter la poésie sur la scène et convié la foule à venir l'entendre. Je ne parle pas de quelques tentatives antérieures et éphémères. Avec cet enthousiasme qui était un des traits les plus remarquables de sa nature, avec cet emballement qui permet de vaincre tous les obstacles, cette conviction ardente qui consume toutes les objections, avec

cette foi qui fait des prosélytes, Catulle Mendès réalisa et fit triompher ce beau projet pendant deux saisons au Théâtre de l'Odéon. Il fut, dans la direction et l'organisation de ces séances, puissamment secondé par le poète Gustave Kahn, dont la présence à ses côtés était pour les poètes et le public une garantie de l'éclectisme qui doit toujours présider à l'établissement de pareils programmes. Contraints par les circonstances de quitter l'Odéon, Catulle Mendès et Gustave Kahn se transportèrent au théâtre Sarah-Bernhardt avec un égal succès. Les matinées cessèrent... non par suite de la désaffection du public, mais parce que leurs travaux littéraires et les obligations de la vie amenèrent les organisateurs à en abandonner la direction.

Cependant Catulle Mendès, fidèle à sa foi artistique, saisissait toutes les occasions de faire revivre les matinées poétiques. En 1903, quand Armand Bour, avec sa belle ardeur, fonda le Théâtre Victor-Hugo, — aujourd'hui Trianon Lyrique, — Catulle Mendès lui conseilla de reprendre les samedis de poésie et me désigna à Armand Bour pour les organiser. Ces séances eurent lieu pendant un an au Théâtre Victor-Hugo, puis aux Bouffes-Parisiens, dont Armand Bour avait pris la direction, devant un public aussi fidèle que nombreux et avec un éclat que l'on n'a peut-être pas encore oublié. Les matinées poétiques cessèrent avec la direction d'Armand Bour... Elles ont mis dix-huit ans à venir des Bouffes-Parisiens au Théâtre-Français.

Plusieurs influences bienfaisantes se sont employées ardemment à les faire revivre. Il faut citer et louer tout d'abord M. Pierre Rameil, député des Pyrénées-Orientales, rapporteur du budget des Beaux-Arts, qui, dans ses rapports si lumineux et d'une conception si élevée au point de vue artistique, parla de l'organisation de matinées poétiques au Théâtre-Français et la demanda. Dans la maison de Molière elle-même, cette Muse magnifique et cette prêtresse fervente de la poésie qu'est la grande tragédienne Mme Weber se fit, devant le Comité,

l'avocat des matinées poétiques. Les poètes savent ce qu'ils lui doivent et ne l'oublient pas. M. l'Administrateur général Emile Fabre, qui ne demandait qu'à être convaincu, le fut aisément, ainsi que les membres du Comité administratif.

La première séance fut donnée le 4 décembre 1920 devant une salle comble. L'enthousiasme du public fut extrême. Les matinées poétiques étaient définitivement fondées et, depuis lors, leur succès ne s'est jamais démenti. Il faut bien reconnaître qu'elles ont trouvé à la Comédie Française l'endroit où elles pouvaient et devaient le mieux réussir, celui qu'elles espéraient depuis longtemps. Quel cadre plus propice à la poésie que celui de cette grande maison, fidèle à la splendide tradition de son passé, gardienne de nos trésors dramatiques, et toujours audacieuse avec une sage prudence! Où la poésie pouvait-elle espérer rencontrer de plus magnifiques ressources?... Le public tout d'abord, ce public qu'a affiné la fréquentation des chefs-d'œuvre et qui réunit la majorité intellectuelle des spectateurs de théâtre... et ensuite cette merveilleuse pléïade d'artistes, interprètes uniques des poètes, qui se sont mis à leur service avec une ferveur, un dévouement dont on ne saurait leur être assez reconnaissant et qui ont par leur bonne grâce, leur empressement, leur intelligence, singulièrement facilité la tâche de l'organisateur.

Grâce à eux, la poésie s'est évadée du livre; elle a retrouvé une de ses qualités essentielles : celle du chant; elle a pu à nouveau, comme au temps des poètes errants et des troubadours, montrer qu'elle était faite pour l'oreille autant que pour l'œil et faire sonner ses rythmes par les voix musicales d'incomparables artistes.

Nous avons beaucoup réfléchi sur la composition et la distribution des programmes. Certains auraient voulu plus d'ordre apparent, des groupements par époque, par sujets, par auteurs, par écoles. Nous avons craint une inévitable monotonie et de donner aussi à ces matinées une allure pédagogique qu'elles

ne peuvent prendre sans risquer de rebuter le public. Cela nous eût empêché également de donner aux poètes nouveaux et peu connus la place que nous leur avons réservée à chaque séance dans le cadre formé autour d'eux par les œuvres des maîtres. Nous nous en sommes donc tenus à la formule du « Concert poétique » qui, comme pour une audition musicale, cherche dans son programme la variété, ne craint ni les oppositions ni les contrastes et passe parfois brusquement du plaisant au sévère ou du classique ancien au moderne exaspéré. Le public par son assiduité semble jusqu'ici nous avoir donné raison.

Il manquait à ces matinées un monument durable. Le voici avec cette anthologie qui, en reproduisant la matière même de leurs programmes, donnera au lecteur une vue variée de notre mouvement poétique et consacrera le souvenir des belles fêtes où triomphe la poésie française!

Louis PAYEN.

Nota. — Le nombre des poèmes dits au cours des matinées d'une saison étant considérable, trop considérable pour un seul volume, nous avons dû nous résigner à ne pas donner tous les poèmes récités. Les quelques-uns qui ont été éliminés ont été naturellement choisis parmi les plus connus, ceux qui sont déjà dans toutes les anthologies et dans toutes les mémoires.

LES
MATINÉES POÉTIQUES

Lorsque le chevalier Bertrand d'Allamanon, après de rudes combats, pénètre dans le Palais de Tripoli, Mélissinde, la princesse lointaine, qui l'aperçoit, blessé, sanglant, lui crie :

« Messire ! Ah ! Qu'avez-vous à me dire ?

— Des vers ! » répond le troubadour provençal.

Ce sont des vers, aussi, que l'on va réciter devant vous. Et votre empressement à les venir entendre prouve qu'il y a chez nous un public prêt à s'intéresser à autre chose qu'à des danses cafres ou à des musiques de Peaux-Rouges.

A dire vrai, ce n'est pas la première fois que les habitués de la Comédie Française se sont réunis dans cette salle pour écouter des récitations poétiques. Au cours de la grande guerre, nous avons intentionnellement multiplié ces matinées. Des poètes y pleuraient nos deuils ; d'autres y chantaient nos espoirs.

Mais à ces séances données un peu au hasard et sans dessein suivi, la Comédie a pensé qu'on pouvait faire succéder des séances régulières, établies sur un plan médité, et pareilles à celles dont jadis, à l'Odéon, Catulle Mendès et Gustave Kahn furent les instigateurs applaudis.

Nous avons, à cet effet, trouvé autour de nous des concours ardents, et celui notamment de M. le député Rameil, rapporteur du budget des Beaux-Arts, qui, le premier, parla de ce projet.

Un comité a été constitué, unissant fraternellement les représentants des écoles les plus diverses, — car il ne nous appartenait pas de faire un choix entre des tendances littéraires opposées.

C'est ce comité (où à côté de vétérans illustres siègent de jeunes maîtres en plein épanouissement de gloire) qui a assumé la tâche délicate de composer et d'ordonner les programmes.

Son but est de faire passer sous vos yeux le cortège de nos poètes, des plus anciens aux plus récents auteurs, et des plus célèbres d'entre eux à ceux qui sont restés, parfois injustement, à demi ensevelis dans l'ombre.

Ces poètes, ils sont légion. La France, trop dédaigneuse de ses gloires, ne les connaît pas tous. Parmi tant de noms qui devraient être fameux, peu sont familiers au public. Parmi tant de morceaux achevés, ce ne sont que des fragments, parfois un hémistiche ou un seul vers, qui ont surnagé dans la mémoire des hommes oublieux. Nous sommes une grande nation lyrique : et je ne sais quelle étrange pudeur nous empêche de l'avouer. La sève poétique française a nourri des arbres magnifiques, dont la réunion forme une forêt immense, aux essences rares et variées. Dans cette forêt, nous n'admirons, comme les voyageurs pressés, que deux ou trois chênes célèbres, formidables il est vrai, mais à côté desquels croissent pourtant des hêtres vigoureux, des ormes aux vastes ramures, et dont les racines plongent aussi dans le sol de notre vieille terre.

C'est pour les faire mieux connaître, ces beaux arbres, produits de notre sol, ces bons poètes, fils de France, que nous avons institué ces samedis poétiques.

Au lendemain de la plus tragique aventure que l'humanité ait connue, au lendemain des jours où la France, cuirassée et casquée, l'arme au poing, était réduite à ne montrer au monde que sa face de Gorgone irritée, il est bon qu'elle montre à nouveau, victorieuse et apaisée, son clair visage de vierge souriante. Ce sont nos vieux poètes qui de leurs

mains, malhabiles encore, ont modelé sa figure; ce sont leurs successeurs qui en ont assoupli les lignes et adouci les traits. Ensemble, ils ont sculpté le marbre, et donné à ce pays sa physionomie propre : grave et sereine, accueillante et pensive, une tête aussi belle que celle de la Pallas Athénienne ou de la Minerve Romaine, — et qu'on va dévoiler devant vous.

A tous ces artisans, apprentis, compagnons et maîtres, qui travaillèrent en commun, je ne souhaiterai pas la bienvenue : les poètes sont chez eux à la Comédie Française.

Mais ce serait une grande joie dans cette maison, où l'on a parfois découvert quelque dramaturge inconnu, si nous avions la bonne fortune de mettre en lumière, dans l'une de nos séances, un poète ignoré qui aurait trouvé une expression nouvelle pour fleurir les lèvres de la belle statue.

Émile FABRE.

NOTICE

M. l'Administrateur de la Comédie Française a décidé d'offrir l'hospitalité aux poètes, morts et vivants. Qu'il en soit publiquement remercié.

Vivants ou morts, on les connaît trop peu. L'existence actuelle ne comporte ni le goût ni le loisir d'aller vers eux. L'homme moderne est trépidant; chacun se hâte vers un but. La méditation est un luxe désuet et coûteux; on ne rêve plus, on ne lit guère davantage, on relit moins encore; les chefs-d'œuvre de notre littérature, manquant de nouveauté, sont relégués dans leur gloire; on en rappelle le titre sans plus; les poètes dont on redit le nom et ceux dont on ne parle pas sont, en dépit des apparences, confondus fraternellement dans le même dédain des foules, qui ne connaissent les vers ni des uns ni des autres.

Et puis, avouons-le : pour se détendre de la lutte

quotidienne, les gens demandent à rire, et le poète lyrique n'est pas souvent un auteur gai. Mais comment donc le serait-il, puisqu'il s'inspire aux profondeurs mêmes de l'être et que, dans la pauvre humanité, la joie est en surface et la misère au fond ? C'est de l'âme qu'il faut couler dans la matière, pour que la matière ait une âme. Un chef-d'œuvre n'est jamais que la confession d'une existence; un chef-d'œuvre n'est jamais que de la douleur condensée : Phèdre pousse le cri de Racine déchiré, Molière sanglote derrière le masque d'Alceste, Corneille solitaire s'exile en de perpétuels sacrifices de soi, Beaumarchais se venge dans Figaro; et c'est Vigny lui-même qui saigne en *Chatterton* avant de râler dans la *Mort du loup*.

Mais ces existences et ces douleurs, ce sont les vôtres, en vérité! C'est de vous qu'il parle, le poète, tandis qu'il se raconte à vous. Sa détresse est celle de l'époque où il vit. Il est le manomètre de l'inquiétude ambiante; il est la voix qui sort d'un peuple. Il est le porte-parole des muets, celui qui chante ou crie pour eux, à leur place, en leur nom et dans un double but : d'abord pour que les muets de son temps trouvent en lui l'expression de ce qu'ils pensent et ne savent pas dire; ensuite afin que, grâce à lui et par lui, ils laissent derrière eux la formule de ce qui fut l'âme collective.

Car il est un produit; plus qu'il ne s'appartient à lui-même, il appartient à sa race et à sa génération. Ce qui réside en lui, c'est quelque chose de plus que lui; c'est le total des hérédités dont il est fait, avec les aspirations qui résultent de ces hérédités. Il est du passé accumulé qui se tourne vers l'avenir; il est le moteur actionné par ce qui fut en arrière de nous, et qui doit actionner à son tour ce qui est en avant de nous, ce qui sera et ce qui n'est pas encore. En sorte que la série des poètes issus d'un peuple donne l'âme de la race en ses phases successives. L'un derrière l'autre, ils marquent les stades séculaires d'une famille d'esprits en marche vers son but.

But ignoré, marche inlassable!

Aucune génération n'a jamais discerné le terme auquel doivent atteindre celles qui montent derrière elle. Mais la ligne est constante et la race homogène! Les générations se suivent et se poussent, dissemblables en leur aspect, identiques en leur essence, mues par une même force qui est leur âme héréditaire.

La Comédie Française vous convie à entendre chanter l'âme totale de la France.

EDMOND HARAUCOURT.

PROGRAMME DU 4 DÉCEMBRE 1920

1. *a*) Les matinées poétiques. — Émile FABRE.
   M. SILVAIN.
   b) Notice..... — Edmond HARAUCOURT.
   M. Albert LAMBERT fils.

2. *a*) Ballade des dames du temps jadis.....
   b) L'épitaphe.....
   c) Rondel à ma mie.....
   — François VILLON.
   M. Georges BERR.

3. *a*) La rose.....
   b) La mort d'une jeune fille.
   c) Sonnet à Hélène.....
   — Pierre de RONSARD.
   Mlle VALPREUX.

4. L'aigle du casque..... — Victor HUGO.
   Mlle Madeleine ROCH.

5. *a*) Les fenêtres.....
   b) Azur.....
   — Stéphane MALLARMÉ.
   MM. René ROCHER et Georges LE ROY.

6. *a*) Le pot de fleurs.....
   b) Premier sourire du printemps.....
   c) Coquetterie posthume..
   — Théophile GAUTIER.
   Mlle Marie LECONTE.

7. *a*) Impéria.....
   b) Lazare.....
   — Léon DIERX.
   M. ALEXANDRE.

8. *a*) Odelette.....
   b) Chrysilla.....
   c) Élégie double.....
   — Henri de RÉGNIER.
   Mlle Colonna ROMANO.

9. Ballades françaises..... — Paul FORT.
   M. Léon BERNARD.

10. *a*) Un oiseau chante.....
    b) La jolie rousse.....
    — Guillaume APOLLINAIRE.
    M. DORIVAL.

11. Le voyage..... — Adrien BERTRAND.
    M. Roger GAILLARD.

12. Booz endormi..... — Victor HUGO.
    Mme WEBER.

Notices de **MM. Auguste DORCHAIN** (n° 8), **André DUMAS** (n° 3), **Paul FORT** (n° 2), **Fernand GRECH** (n°s 10 et 11), **Edmond HARAUCOURT** (n° 4), **Louis PAYEN** (n°s 5 et 9), **André RIVOIRE** (n°s 6 et 7),

lues par **M. Albert LAMBERT fils.**

VILLON

François Montcorbier, ou des Loges, dit François Villon (du nom de son père adoptif Guillaume de Villon), était à vingt et un ans maître ès art, c'est-à-dire licencié ès lettres. De naissance populaire, il traîna toujours une vie lamentable. Sa mère — la plus aimée et la plus faible des mamans — n'était qu'une pauvre femme qui ne savait ni lire ni écrire et, sans doute, n'eut aucun pouvoir sur son « mauvais garçon ». Eh bien, cet espiègle ripailleur, ce désespoir du guet, ce tire-laine à poignard, ce mélancolique voleur, « à la jeunesse folle », reste encore le plus pur et l'un des plus savants de nos poètes. Il faut recourir à ce maître, lorsqu'on veut trouver un modèle de précision et de netteté. C'est un réaliste.

— Mais pourquoi fait-on remonter à François Villon la poésie moderne ? — Comme l'est toute poésie aux âges primitifs, *avant lui* l'œuvre des lyriques en France demeure *impersonnelle*. Villon fut le premier qui tira sa poésie de lui-même. En effet, que chante-t-il ? Ce que, depuis son enfance, il a *souffert* et *aimé ;* ses infortunes et ses joies. Nulle sensibilité plus aiguë que la sienne. S'il n'eut pas le courage social, il eut tous les courages de l'esprit et du cœur, et dans maintes de ses œuvres — telle cette *Ballade contre les mesdisants de France* — « il fit sortir une première et forte ébauche de poésie nationale du sol même de la patrie ».

PAUL FORT.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine ;
Archipiada, ne Thaïs
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Sainct-Denys?
Pour son amour eut cest essoyne.
Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La royne Blanche comme ung lys
Qui chantoit à voix de sereine;
Berthe au grand pied, Bietris, Allys;
Harembourges, qui tint le Mayne,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglois bruslèrent à Rouen;
Où sont-ilz, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

ENVOI

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan!

L'ÉPITAPHE
EN FORME DE BALLADE
QUE FEIT VILLON
POUR LUY ET SES COMPAGNONS
S'ATTENDANT ESTRE PENDU AVEC EULX

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
Car, si pitié de nous pouvres avez,
Dieu en aura plustost de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six :
Quand de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça dévorée et pourrie,

Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Se vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoyque fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis;
Intercedez doncques, de cueur rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, âme de nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluye noûs a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavés,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'usez de mocquerie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

RONDEL

Adieu vous dy la larme à l'œil;
Adieu ma très gente mignonne,
Adieu, sur toutes la plus bonne,
Adieu vous dy, qui m'est grand dueil,

Adieu, adieu, m'amour, mon vueil;
Mon povre cueur vous laisse et donne.
Adieu vous dy la larme à l'œil.

Adieu, par qui du mal recueil
Mille fois plus que mot ne sonne;
Adieu, du monde la personne
Dont plus me loue et plus me dueil.
Adieu vous dy la larme à l'œil.

RONSARD

« Enfin Malherbe vint! » s'écrie Boileau, mais Ronsard était venu d'abord. Il fallait donner son libre essor à la Muse avant de la ramener aux règles du devoir. Fougueux, ardent, riche de sève, Ronsard incarne la poésie en sa jeunesse, comme Malherbe l'incarne en sa maturité. Quand il parut, notre poésie s'étiolait. D'ingénieux rimeurs qui cultivaient les petits genres ne voyaient plus en elle qu'un délassement. Rabelais avait raillé la poésie chevaleresque. Avec Ronsard, ce Victor Hugo du seizième siècle, ce fut vraiment la Renaissance. Vivifiant la poésie en puisant aux sources de l'antique, il fit des odes comme Pindare et des élégies comme Anacréon, et, parmi tous nos poètes de culture latine, lui qui s'enfermait pour lire l'*Iliade*, il fut Grec d'inspiration. Né au temps heureux où l'on pouvait encore chanter les roses, temps que regrettait Sully Prudhomme, il sut, avec des mots tout neufs, célébrer les choses dans leur fraîcheur première comme s'il les voyait pour la première fois. La poésie jaillissait de son cœur comme eau de la fontaine de Bellerie. Et, poète des forêts et des sources, poète de Cassandre, de Marie et d'Hélène, il aima d'un tel amour son clair Vendômois et ses douces maîtresses que le spectacle de la beauté qui dépérit ou se fane lui inspira ses vers les plus émouvants.

ANDRÉ DUMAS.

LA ROSE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las! las! ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Comme on voit sur la branche au mois de may la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose,

La grâce dans sa fueille et l'Amour se reposent,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais, battue ou de pluye ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, fueille à fueille desclose.

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçoy mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce pannier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

SONNET A HÉLÈNE

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
Assise auprès du feu, dévidant et filant

Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
« Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle. »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant,
Bénissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux, je prendray mon repos;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

STÉPHANE MALLARMÉ[1]

Il y a dans certaines églises des chapelles mystérieuses et secrètes, si sombres qu'au premier moment on n'y distingue presque rien : des formes d'objet estompées dans le vague, un reflet d'or, une blancheur qui fuit, un éclat de vitrail, un rais de lumière qui filtre comme à regret d'on ne sait quelle profondeur. Il faut que l'œil et l'esprit s'habituent peu à peu, précisent le contour des objets, comprennent pourquoi ils sont à la place qu'ils occupent et arrivent à pénétrer l'harmonie de l'ensemble pour en goûter enfin toute la beauté.

La poésie de Stéphane Mallarmé est dans le vaste édifice poétique une de ces chapelles volontairement assombries d'où se détourne le passant rapide, mais où le fidèle s'attarde pour en ressortir avec un visage émerveillé. Celui qui fut le premier prince des poètes et le chef de l'école symboliste vécut de 1842 à 1898.

Il fut pendant vingt ans professeur d'anglais et, causeur délicieux, réunit autour de lui chaque mardi dans son appartement de la rue de Rome des disciples et des admirateurs éblouis. La poésie de Mallarmé se dérobe aux yeux du vulgaire, il l'enveloppe de nombreux voiles qui ne laissent paraître d'elle que l'essentiel, il use des mots selon des rapports inconnus et accessibles aux seuls initiés. Il fut, selon l'expression de Catulle Mendès, un auteur difficile, mais on est toujours richement récompensé de l'effort qu'il vous demande pour être compris.

LOUIS PAYEN.

1. L'héritier du poète nous a refusé l'autorisation de reproduire ses œuvres. L. P.

THÉOPHILE GAUTIER

L'un des soldats les plus fougueux de la grande bataille romantique. Son gilet rouge de la première d'*Hernani* est resté célèbre. Venu de Tarbes à Paris pour être peintre, il a fait passer dans ses livres ce qu'il rêvait de mettre sur la toile. Romancier, auteur dramatique, journaliste, il n'est pas moins célèbre comme poète. Si ses premiers recueils, *Albertus* et la *Comédie de la Mort,* ne lui valurent l'estime que d'une élite, ses *Émaux et Camées,* suite d'odelettes délicieuses, d'une forme toujours alerte et pittoresque, sont aujourd'hui connus et admirés de tous. Il y a là de petits chefs-d'œuvre en quelques strophes, comme le *Premier Sourire du Printemps, Coquetterie posthume* et tant d'autres *bibelots* poétiques exquis et rares, où Théophile Gautier a su prouver que le poète peut être à la fois peintre, sculpteur, musicien. Avec Théodore de Banville, c'est l'un de nos poètes stylistes les plus minutieux et les plus accomplis.

ANDRÉ RIVOIRE.

LE POT DE FLEURS

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs.

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau;
Chaque jour, plus avant son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards;

Il la veut arracher, mais la tige est tenace ;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise ;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps ;
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants.

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houppe de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que l'on me mette,
Avant de clouer mon cercueil,
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans les plis blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée ;
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans coussin de larmes brodé,
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,

Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave*.

(Fasquelle, éditeur.)

LÉON DIERX

Léon Dierx est né à la Réunion, comme Leconte de Lisle. Il vint à Paris suivre les cours de l'École Centrale, puis entra dans l'Administration et se voua uniquement à la poésie. Il a publié *Poèmes et Poésies* (1864), les *Lèvres closes* (1867) et, en 1879, les *Amants*. Son œuvre est noble et grave, comme fut sa vie. Les jeunes poètes lui firent l'honneur de le choisir pour leur prince, après la mort de Stéphane Mallarmé. Son meilleur recueil est sans doute les *Lèvres closes*, où figure l'admirable poème de *Lazare*. Ces quelques strophes, d'une beauté supérieure, feront durer le nom de Léon Dierx aussi longtemps que la langue française elle-même.

ANDRÉ RIVOIRE.

IMPÉRIA

Sur le divan, pareille à la noire panthère
Qui se caresse aux feux du soleil tropical,
Dans un fauve rayon enveloppant le bal,
Elle emplit de parfums le boudoir solitaire.
Elle rêve affaissée au milieu des coussins;
Et sa narine s'enfle, et se gonflent ses seins
Au rythme langoureux de la valse lointaine.
Les rires étouffés, les longs chuchotements
Qui voltigent là-bas à l'entour des amants,
Rehaussent le dédain de sa lèvre hautaine.
Paisible, dans la nuit où se plonge son cœur,
Sphinx cruel, elle attend son Œdipe vainqueur.
Elle hait les aveux et les fades paroles,
Les serments, les soupirs connus, les soins d'amour.
Reine muette, elle a pour ces flatteurs d'un jour
Le mépris sans pitié des superbes idoles.
Dardant ses larges cils d'un air olympien,

Elle cherche un regard qui devine le sien.
Car elle saura lire au fond de ce silence
Chargé des mêmes mots qui dorment dans ses yeux,
Et confondra sa flamme aux feux mystérieux
Qui sauront pénétrer sa sinistre indolence.
Sans répondre, elle écoute aux aguets, sous son fard,
Les vulgaires don Juan au manège bavard.
Dans les plis fastueux du velours elle ondule;
Et son soulier lascif, agaçant le désir,
Mêle avec le refus ou l'offre du plaisir
La pourpre de la honte au sourire crédule.
Aux profondes senteurs qui baignent tout son corps,
Elle enivre les sots asservis sans efforts;
Et de ses noirs cheveux, de sa gorge animée,
De ses jupons parfois savamment découverts,
Sortent les espoirs fous, les mécomptes pervers
De l'alcôve entrevue aussitôt refermée.
Telle, exerçant sa force, au cœur des imprudents
Elle aiguise à ces jeux ses ongles et ses dents.
Mais quand elle verra d'une encoignure sombre
Se prolonger l'éclair de l'ardeur qui lui plaît,
Et, dès le premier choc, tressaillir le reflet
D'une âme tout entière émergeant vers son ombre,
Ses paupières longtemps se lèveront vers lui;
Et lorsque en l'autre jet l'épouvante aura lui,
Sans rien dire, gardant le secret de sa joie,
Se repaissant déjà de sa férocité,
Souple, la fascinant de sa tranquillité,
Calme, à pas lents, alors elle ira vers sa proie.

LAZARE

A Leconte de Lisle.

Et Lazare à la voix de Jésus s'éveilla.
Livide, il se dressa d'un bond dans les ténèbres;
Il sortit, trébuchant dans les liens funèbres,
Puis tout droit devant lui, grave et seul, s'en alla.

Seul et grave, il marcha depuis lors dans la ville,
Comme y cherchant quelqu'un qu'il ne retrouvait pas,
Et se heurtant partout à chacun de ses pas
Aux choses de la vie, au grouillement servile.

Sous son front reluisant de la pâleur des morts
Ses yeux ne dardaient pas d'éclairs; et ses prunelles,
Comme au ressouvenir des splendeurs éternelles,
Semblaient ne pas pouvoir regarder au dehors.

Il allait, chancelant comme un enfant, lugubre
Comme un fou. Devant lui la foule au loin s'ouvrait.
Nul n'osant lui parler, au hasard il errait,
Tel qu'un homme étouffant dans un air insalubre.

Ne comprenant plus rien au vil bourdonnement
De la terre, abîmé dans son rêve indicible,
Lui-même épouvanté de son secret terrible,
Il venait et partait silencieusement.

Parfois il frissonnait, comme on fait dans les fièvres,
Et, tout prêt à parler, il étendait la main;
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur ses lèvres.

Dans Béthanie, alors, tous, petits, forts et vieux,
Eurent peur de cet homme; il passait seul et grave;
Et le sang se figeait aux veines du plus brave,
Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux.

Ah! qui dira jamais ton surhumain supplice,
Revenant du sépulcre où tous étaient restés,
Qui revivais encor, traînant dans les cités
Ton linceul à tes reins serré comme un cilice!

Blafard ressuscité qu'avaient mordu les vers!
Pouvais-tu te reprendre aux soucis de ce monde,
O toi qui rapportais dans ta stupeur profonde
La science interdite à l'avide univers?

La nuit à peine eut-elle au jour rendu sa proie,
Tu rentras dans la nuit, songeur mystérieux,

Spectre inerte à travers les partis furieux,
Et ne connaissant plus leur douleur ni leur joie.

Dans cette autre existence, insensible et muet,
Tu ne laissas chez eux qu'un souvenir sans trace.
As-tu subi deux fois le baiser qui terrasse,
Pour regagner l'azur qui vers toi refluait?

— Oh! que de fois, à l'heure où l'ombre emplit l'espace
Loin des vivants, dressant sur le fond d'or du ciel
Ta grande forme aux bras levés vers l'Eternel,
Appelant par son nom l'ange attardé qui passe;

Que de fois l'on te vit dans les gazons épais
Te mouvoir, seul et grave, autour des cimetières,
Enviant tous ces morts qui dans leur lit de pierres
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais!

(*Les Lèvres closes,* Alphonse Lemerre, édit.)

HENRI DE RÉGNIER

M. Henri de Régnier, né à Honfleur en 1864, débute en 1885. Dans ses premiers recueils, *Les Lendemains*, *Apaisements*, il se cherche encore. Deux maîtres, entre tous, le sollicitent : « N'exprime pas : suggère seulement, » lui dit Stéphane Mallarmé. « Exprime, lui dit José Maria de Hérédia, et la suggestion naîtra d'elle-même. » Entre les deux routes conseillées, M. de Régnier trace la sienne. Et voici les *Poèmes anciens et romanesques*, *Tel qu'en songe*, les *Jeux rustiques et divins*, où son chant verbal aspirant à la musique pure, propose des thèmes à notre rêverie. Nous sommes au royaume enchanté des symboles, hors de la vie, mais en mystérieuse correspondance avec elle. Pour nous y mener, le poète essaye une métrique allant du vers traditionnel aux libres cadences de la prose, où la rime s'atténue souvent en assonnance, et quelquefois même s'efface. Dans les *Médailles d'Argile*, la *Cité des Eaux*, la *Sandale ailée*, nous le voyons revenir peu à peu à la versification régulière, sans que le pouvoir d'incantation diminue. Enfin, dans le *Miroir des Heures*, aucune trace ne se rencontre plus de la forme hybride jadis adoptée ; les poèmes d'inspiration directe y abondent ; la tradition française est décidément rejointe, et le symbolisme, en se rattachant à elle, achève de se justifier par des chefs-d'œuvre.

AUGUSTE DORCHAIN.

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées,
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
A la Fontaine, où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

(*Les Jeux rustiques et divins.*
Mercure de France, édit.)

CHRYSILLA

Lorsque l'heure viendra de la coupe remplie,
Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet
Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret,
Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour; hélas! il m'a haïe
Toujours et je sais trop que le cruel voudrait
Déjà que de mon cœur, à son suprême trait,
Coulât mon sang mortel sur la terre rougie.

Mais non! Que vers le soir en riant m'apparaisse,
Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse!
Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine
Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faulx,
Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

(*Les Médailles d'Argile*,
Mercure de France, édit.)

ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe,
Et ton sang souterrain a fleuri sur ta tombe,
Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré
L'inexorable absence où tu t'es retiré
Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste.
Reviens ! le doux jardin mystérieux t'invite
Et ton pas sera doux à sa mélancolie;
Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie,
Peut-être, car la route est longue qui ramène
De la rive du Styx à notre humble fontaine
Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! J'ai préparé
Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène,
La coupe de cristal et la coupe de frêne,
Les figues et le vin, le lait et les olives,
Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile
Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre;
Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre
Nous monterons tous deux en nous tenant la main;
Puis, dans la chambre vaste où le songe divin
T'a ramené des bords du royaume oublieux,
Nous nous tiendrons debout face à face, joyeux
De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres,
O voyageur venu des roseaux de la grève
Que ne réveille pas l'aurore ni le vent !
Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant
Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente,
De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre,
Car le jardin autour de notre maison vide
Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent
Mes lèvres pour reboire encor à la fontaine ;
Les baisers pour jamais meurent avec les bouches.
Laisse la figue mûre et les olives rousses ;
Hélas ! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair.
Mais j'habite un royaume au delà de la Mer
Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre.
Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde
Au jardin d'autrefois et dans la maison noire
Où tu m'attends du fond de toute ta mémoire,
Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme ;
Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme,
A moins que dans ton âme anxieuse et fidèle
Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle,
Me regardant venir à travers la nuit sombre,
Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

(*Les Jeux rustiques et divins*,
Mercure de France, édit.)

PAUL FORT

C'est un curieux homme qui s'en va dans la vie tout de noir vêtu, mais dont l'âme s'habille des plus délicates et des plus variées couleurs.

Si en 1872 il est né à Reims et non dans l'Ile-de-France, il a pris bien vite racine dans la bonne terre de cette île fortunée et il y a gagné ses lettres de haute noblesse. Gai, gai, voici un poète, ont dit cloches et clochettes, et elles ont mis dans son cœur la douceur de leurs plus doux refrains.

Ainsi qu'un bon écolier d'autrefois, d'âme aussi légère que son escarcelle, il est allé musant à travers tous les paysages, toutes les légendes et toutes les complaintes de vieille France, depuis Compère Guilleri jusqu'à Renaud mon roi. De ses voyages, il a rapporté une abondante provende de chansons qu'il chante à sa manière — et ce n'est celle de personne — sur un rythme flexible, dans une langue souple, qui, la coquette, se pare de temps en temps d'une rime fine comme on faisait jadis, d'une mouche assassine. Un jour les poètes l'ont fait prince en merci des ballades qu'il nous offre — une ballade chante et puis chante une autre, et il y en a de toutes sortes, de tendres, de pathétiques, de naïves, de spirituelles et d'impertinentes.

LOUIS PAYEN.

MONSIEUR LE CURÉ DE LANGRUNE-SUR-MER

Quand les terres labourées sont violettes de chaleur, aux beaux soirs de la mi-automne, M. le curé de Langrune-sur-Mer, bedon pensif et trogne rouge, son bréviaire en main où le soleil décline, empourprant les pages sous son pouce, M. le curé, M. le recteur promène ses yeux d'absinthe douce sur la terre violette et qui fleure... Il est l'hôte attendri du chemin vicinal, — petit bedon qui dode-

line, — et jusqu'à l'heure grave où la nuit tombe égale, c'est un biblique voyageur qui traîne à pas religieux et dignes, sous la file d'arbres dépouillés, ses souliers noirs et sa marche enfeuillée.

M. le curé de Langrune-sur-Mer, je l'ai vu de mes yeux, il m'a conquis, Seigneur! Je veux être pour lui un nouveau Lamartine. Sa trogne est rouge comme mon cœur. Mais dans ses yeux d'absinthe douce, aux lueurs dernières, lorsqu'il promène sa bedaine, dans ses yeux pâles, mouillés et clairs, j'ai lu le regret de la mer. Ce rond petit curé (voyez, je suis malin, — j'ai deviné? me l'a-t-on dit?) à seize ans, gars musclé, voulait être marin : ce rond petit curé.

Je vous convierais tous à voir au crépuscule ses yeux couleur de jour, lorsqu'il entend la mer! à voir au crépuscule se tendre son regard, lorsqu'il l'entend gravir au loin les terres noires! sur ses joues, son rabat, des larmes s'éclairer, lorsqu'il la voit blanchir sur les terres labourées! et jetant son chapeau et son bréviaire dans l'herbe, à voir dans les sillons, courir, les bras levés, ses blancs cheveux au vent, ses yeux remplis de jours, vers le flot qui l'appelle, et qu'il aime toujours, ce rond petit curé dans sa folie superbe!

et vous sauriez alors ce que c'est que l'Amour.

(*Ballades Françaises,* Mercure de France, éd.)

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

(*Ballades Françaises*, Mercure de France, édit.)

LES BALEINES

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avaient des Marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi!

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avaient des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte Vierge et y avait le Roi!

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content!... y a plus d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a l'président, et y a plus d'baleines!

(*Ballades Françaises*, Mercure de France, éd.)

GUILLAUME APOLLINAIRE

Guillaume Apollinaire, de son vrai nom Kostrowitzky, était originaire d'une famille polonaise. Il y a bien un peu des rêves du Nord dans sa poésie, mais mis au point par les façons abruptes de dire, l'absence de ponctuation, la vision parfois mécanique que l'on doit aux cubistes. Sa formation fut très cosmopolite; on sent en lui le promeneur nocturne de Varsovie, l'étudiant qui a rêvé dans les rues d'Heidelberg avant d'être blessé à la tête par un pointeur qui peut-être était né dans la vieille ville allemande. De cette blessure qui avait rendu nécessaire l'opération du trépan et dont Apollinaire avait gardé, selon sa jolie expression, la tête étoilée, on peut dire qu'il est mort; car elle le mettait à la merci d'une maladie un peu grave, et la grippe qui a sévi en 1918 l'a emporté en quelques jours pendant les joies héroïques de l'armistice.

Ce qui caractérise Guillaume Apollinaire, c'est une charmante, capricieuse, exquise fantaisie. Il fut l'un des maîtres de ce que nous sommes convenus d'appeler l'*esprit nouveau* en poésie. Cet esprit, il est vrai, change tous les quatre ou cinq ans. Mais comme rien de valable ne se fait poétiquement que selon les thèmes et les songes éternels, nous verrons, à la façon dont il les exprime, que Guillaume Apollinaire est tout simplement un très véritable et parfois même un très rare poète. Nous le trouvons plein de fraîcheur et de primesaut, en des sentiments émus et graves, — cependant qu'il propose et fait accepter des images très neuves, très hardies et souvent belles, des raccourcis poétiques foudroyants, inconnus jusqu'à présent dans notre langue. Guillaume Apollinaire, outre ses œuvres principales, *Alcools*, le *Bestiaire* et *Calligrammes*, laisse le souvenir d'une vive intelligence et d'un cœur brave et charmant.

PAUL FORT ET FERNAND GREGH.

LA JOLIE ROUSSE

Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant peut connaît

Ayant éprouvé les douleurs et les joies de l'amour
Ayant su quelquefois imposer ses idées
Connaissant plusieurs langages
Ayant pas mal voyagé
Ayant vu la guerre dans l'Artillerie et l'Infanterie
Blessé à la tête trépané sous le chloroforme
Ayant perdu ses meilleurs amis dans l'effroyable lutte
Je sais d'ancien et de nouveau autant qu'un homme seul pourrait des deux savoir
Et sans m'inquiéter aujourd'hui de cette guerre
Entre nous et pour nous mes amis
Je juge cette longue querelle de la tradition et de l'in-
De l'Ordre et de l'Aventure [vention

Vous dont la bouche est faite à l'image de celle de Dieu
Bouche qui est l'ordre même.
Soyez indulgents quand vous nous comparez
A ceux qui furent la perfection de l'ordre
Nous qui quêtons partout l'aventure

Nous ne sommes pas vos ennemis
Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges
[domaines
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues
Mille phantasmes impondérables
Auxquels il faut donner de la réalité
Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où
[tout se tait

Il y a aussi le temps qu'on peut chasser ou faire revenir
Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières
De l'illimité et de l'avenir
Pitié pour nos erreurs pitié pour nos péchés

Voici que vient l'été la saison violente
Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps
O Soleil c'est le temps de la Raison ardente
Et j'attends
Pour la suivre toujours la forme noble et douce
Qu'elle prend afin que je l'aime seulement

Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant
Elle a l'aspect charmant
D'une adorable rousse
Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavanent
Dans les roses-thé qui se fanent

Mais riez riez de moi
Hommes de partout surtout gens d'ici
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire
Ayez pitié de moi

UN OISEAU CHANTE

Un oiseau chante ne sais où
C'est je crois ton âme qui veille
Parmi tous les soldats d'un sou
Et l'oiseau charme mon oreille

Ecoute il chante tendrement
Je ne sais pas sur quelle branche
Et partout il va me charmant
Nuit et jour semaine et dimanche

Mais que dire de cet oiseau
Que dire des métamorphoses
De l'âme en chant dans l'arbrisseau
Du cœur en ciel du ciel en roses

L'oiseau des soldats c'est l'amour
Et mon amour c'est une fille
La rose est moins parfaite et pour
Moi seul l'oiseau bleu s'égosille

Oiseau bleu comme le cœur bleu
De mon amour au cœur céleste
Ton chant si doux répète-le
A la mitrailleuse funeste

Qui claque à l'horizon et puis
Sont-ce les astres que l'on sème
Ainsi vont les jours et les nuits
Amour bleu comme est le cœur même

(Nouvelle Revue Française, éd.)

ADRIEN BERTRAND

Adrien Bertrand, l'auteur de l'*Appel du Sol* qui en 1916 avait obtenu le prix Goncourt en même temps que le *Feu* de Henri Barbusse, avait été blessé au poumon par un éclat d'obus en défendant le village d'Henamenil en Lorraine, au mois de novembre 1914. Il est mort au mois de novembre 1917, après trois années qui furent une longue agonie et un long martyre, mais que son énergie stoïque et son amour des lettres firent plus fécondes que n'eussent été pour d'autres des lustres entiers. Outre l'*Appel du Sol*, un des meilleurs livres de la guerre, net, vaillant, vivant, merveilleusement juste en même temps qu'exact, un des plus équilibrés qu'on ait écrits sur la grande renouveleuse de toutes les questions, Adrien Bertrand a laissé l'*Illusion du Préfet Mucius* où le Tacite de la *Vie des Germains* est ingénieusement revisé par un disciple d'Anatole France, plus un livre complexe, hardi et savoureux, l'*Orage sur le Jardin de Candide*, et deux volumes de vers, les *Jardins de Priape* et le *Verger de Cypris*, pleins de poèmes d'un art à la fois savant et ardent.

FERNAND GREGH.

LE VOYAGE

Viens... Fuyons la cité, sa poussière et ses flaques
D'eau boueuse... Partons... Nous relirons Jean-Jacques
Dans un village... Il est de ces hameaux encor
Qui paraissent plantés comme un joli décor.
Tout est prévu : le ciel, les rossignols, l'arome
Des églantiers, le lac et le vieux toit de chaume...
Nous n'irons pas plus loin : et pourtant nous ferons
— Ma tête sur tes seins maternels, chauds et ronds —
Un beau voyage plein de belles aventures...

Nous verrons les Pays fabuleux! Les mâtures
Se gonflent des voiliers nostalgiques et lents.

Le mouvement des flots berce des goëlands
Paresseux. Les ibis rêvent auprès des cygnes.
Des îles de corail voient s'adoucir leurs lignes
Sous le brouillard d'azur que versent les rayons...
Tu frémis... Le soleil éclate... Appareillons!

Je n'irai point, pareil à ces vieux capitaines
Dont parle Hérédia, vers les rives lointaines
Conquérir leurs trésors... Je les possède, car
J'ai le gouffre strié d'or clair de ton regard!
Ton palais est d'onyx et ta chambre d'opales;
Tous les joyaux sont là : saphirs noirs, béryls pâles,
Emeraudes, rubis ; et les bleus diamants
Sont d'innombrables, purs, lucides firmaments!

Nous voguons... Le vaisseau s'incline sur ses toiles.
Ouvre tes yeux : ce sont pour nos ciels les étoiles...
Nous traversons l'Espace et le Temps... Les bergers
De l'Hellade ont laissé paître dans les vergers
Leurs troupeaux, et leurs doigts harmonieux et prestes
Modulent les accents de leurs chansons agrestes...

Aux cohortes l'orgueil des durs combats! Le soir
Répand sa paix. Caïus vient sur son banc s'asseoir;
Il déroule avec soin le volume fragile
Où le scribe a tracé les œuvres de Virgile
Et rit de voir le pampre empourprer les raisins...

Je sens venir vers nous les horizons voisins;
Les siècles révolus passent à tire-d'aile
Et tu les réfléchis dans tes larges prunelles.
Les vieux soleils amis, les astres inconnus
S'illuminent : je tiens dans mes mains tes pieds nus!

Nous n'aurons pas quitté nos parcs : ni les pelouses
Et les framboises qui de tes seins sont jalouses,
Ni les massifs taillés sur les vertugadins,
Les rosiers et les lis graves de nos jardins.
Nous n'aurons pas quitté nos forêts : ni les chênes,
Ni les muguets du val, où les ombres prochaines
Agitent d'un frisson le miroir des étangs...

Et voici : nous aurons vécu tous les printemps,
Tous les pays, du pôle aux arènes numides,
Par le baiser d'amour de tes lèvres humides;
— Deux petits passereaux s'embrassent dans leur nid
Tu vois... Nous aurons fait le tour de l'Infini!

VICTOR HUGO

Victor Hugo, né en 1802, a rempli tout un siècle. Au début du dix-neuvième, à peine adolescent, il jetait ses premiers vers; au début du vingtième, quinze ans après sa mort, il publiait encore des pages inédites.

On n'énumère pas une telle œuvre; on ne l'analyse pas non plus. Poète lyrique, auteur dramatique, romancier, orateur, critique, il a été prophète aussi : les événements tumultueux qui nous déconcertent aujourd'hui, il les a tous racontés par avance. Sur toutes choses, il a tout dit; son œuvre est l'encyclopédie de la pensée humaine.

Par la rutilante splendeur de son langage, par la richesse de son lexique, par la virtuosité de son rythme, il est le prince, il est le maître et le semeur.

On peut le renier tant qu'on voudra; l'ingratitude n'abolit rien. Qu'on y consente ou non, il est le père, et tous, plus ou moins conscients, nous sommes ses débiteurs, ses produits, ses enfants.

Le plus prestigieux manieur d'images et de mots que l'humanité ait connu, c'est Lui.

EDMOND HARAUCOURT.

BOOZ ENDORMI

Booz s'était couché de fatigue accablé;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge,
Il était, quoique riche, à la justice enclin;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril,
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis, » disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*
* *

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géant qu'il voyait,
Etait encor mouillée et molle du déluge.

*
* *

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;

Une race y montait comme une longue chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur! a quitté ma couche pour la vôtre;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi! Comment le croire?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants,
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau.
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

*
* *

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle,
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
Les anges y volaient sans doute obscurément,

Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse,
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant les lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement;
Une immense bonté tombait du firmament;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

PROGRAMME DU 18 DÉCEMBRE 1920

1. Contre un fâcheux (satire 8). — MATHURIN RÉGNIER.
   M. René ROCHER.

2. *a*) Avril..... — RÉMY BELLEAU.
   b) Le temps d'aimer..... — PARNY.
   c) Sur la mort d'une jeune fille.....
   Mlle de CHAUVERON.

3. Moïse..... — ALFRED DE VIGNY.
   Mme WEBER.

4. *a*) Les rois mages ..... — GUSTAVE KAHN.
   b) Violoneux de Lorraine .
   M. Jean HERVÉ, Mme DUSSANE.

5. *a*) Le consentement..... — CATULLE MENDÈS.
   b) Le lion.....
   Mme Louise SILVAIN.

6. Fêtes galantes..... — PAUL VERLAINE.
   MM. René ROCHER, Roger GAILLARD, Mme Berthe BOVY.

7. *a*) L'arbre.....
   b) La vieille demoiselle... — ÉMILE VERHAEREN.
   c) Les fumeurs.....
   Mlle Colonna ROMANO, M. Léon BERNARD.

8. *a*) Les souvenirs.....
   b) La fontaine de pitié.... — HENRY BATAILLE.
   c) Beauté du couple.....
   Mlle PIÉRAT.

9. *a*) Reprise..... — FERNAND GREGH.
   b) Je vis .....
   Mlle Madeleine ROCH.

10. *a*) Visite..... — CHARLES VILDRAC.
    b) Si l'on gardait.....
    M. Denis D'INÈS.

11. La mort du loup..... — ALFRED DE VIGNY.
    Mme WEBER.

Notices de : **MM. Christian FROGÉ** (n° 1), **VALMY-BAYSSE** (n° 2), **Edmond HARAUCOURT** (n° 3), **Fernand GREGH** (n° 4), **Georges COURTELINE** (n° 5), **SAINT-GEORGES DE BOUHELIER** (n° 6), **Gustave KAHN** (n° 7), **Louis PAYEN** (n° 8), **Mme de NOAILLES** (n° 9), **M. Henri GHEON** (n° 10),
lues par **M. SILVAIN.**

MATHURIN RÉGNIER

Mathurin Régnier naquit à Chartres le 21 décembre 1573. Les torches de la Saint-Barthélemy s'étaient, depuis un an, éteintes. Charles IX allait disparaître, rongé de remords. L'insécurité du lendemain poussait la noblesse vaniteuse et la bourgeoisie cossue à toutes les débauches. Régnier eut une enfance, puis une jeunesse assez délaissées. Son père avait installé à Chartres un jeu de paume, que la malignité publique surnommait le « Tripot Reignier ». Quand Mathurin grandit, il connut là une bourgeoisie rapace et libertine que son esprit railleur flagella en des satires assez vives. Le père chassa le fils pour ne pas perdre ses clients, et *Mathurin Reignier*, que sa famille avait fait tonsurer pour lui assurer plus tard l'octroi de gros bénéfices, *Mathurin Reignier* vint retrouver à Paris son oncle *Desportes,* le poète-abbé qui madrigalisait pour la cour. Dans un tel milieu, *Régnier* eut le courage de rester indépendant : sa fierté sauva son génie, au détriment de sa bourse. Certes, il s'abandonna aux plaisirs faciles; mais il retrouva la raillerie truculente d'un *Rabelais* et la logique lumineuse d'un *Montaigne* pour stigmatiser les vices de son temps.

Il mourut à Rouen, dans sa quarantième année, laissant une œuvre incomplète, mais extrêmement pittoresque et généreusement inspirée.

R. CHRISTIAN-FROGÉ.

UN FACHEUX

J'oyois un de ces jours la Messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé de pointes,
Qu'un dévot repentir eslançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, et tout bruslant de foy,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte, et d'un ample pennache,
Me vint prendre, et me dict, pensant dire un bon mot:

« Pour un poète du temps vous estes trop dévot. »
Moy civil je me lève, et le bon jour luy donne.
Qu'heureux est le folastre, à la teste grisonne,
Qui brusquement eust dict, avecq'une sambieu :
« Ouy bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en Dieu. »
Sotte discrétion, je voulus faire accreire
Qu'un Poète n'est bisarre et fascheux qu'après boire.
Je baisse un peu la teste, et tout modestement
Je luy fis à la mode un petit compliment.
Luy, comme bien appris, le mesme me sceut rendre,
Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'âge et d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.
Il me prit par la main, après mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
Et, dansant tout ainsi qu'un Barbe encastelé,
Me dist, en remaschant un propos avalé :
« Que vous estes heureux, vous autres belles âmes,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez que pour vous seulement!
Mais vous les méritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monsieur, de ces bonnes fortunes. »
Glorieux de me voir si hautement loüé,
Je devins aussi fier qu'un chat amadoüé...
... Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et, sans respect des Saincts, hors l'Eglise il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival.
Sortis, il me demande : « Estes-vous à cheval?
Avez-vous point ici quelqu'un de vostre troupe?
— Je suis tout seul, à pied. » Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depestrer, luy dire tout exprès,
« Je vous baise les mains, je m'en vais icy près,
Chez mon oncle disner. — O Dieu! le galant homme!
J'en suis. » Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on assomme
Je laisse choir la teste, et bien peu s'en fallut,
Remettant par despit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la première,
Me jetter du Pont-Neuf à bas en la rivière.
Insensible, il me traine en la court du Palais,
Où, trouvant par hazard quelqu'un de ses valets,

Il l'appelle, et lui dit : « Hola hau! Ladreville,
Qu'on ne m'attende point, je vay disner en ville. »
Dieu sçait si ce propos me traversa l'esprit!
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long escrit,
Que voyant je fremy. Lors, sans cageollerie,
« Monsieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
— Aussi n'en est-ce pas, ce sont de meschans vers
(Je cogneu qu'il estoit véritable à son dire)
Que pour tuer le temps je m'efforce d'escrire ;
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion
Je montre que j'en sçay pour ma provision. »
Il lit, et se tournant brusquement par la place,
Les banquiers estonnez admiroient sa grimace,
Et monstroient en riant qu'ils ne luy eussent pas
Presté sur son minois quatre doubles ducats
(Que j'eusse bien donnez pour sortir de sa pate).
Je l'escoute, et durant que l'oreille il me flate
(Le bon Dieu sçait comment) à chasque fin de vers,
Tout exprès je disois quelque mot de travers.
Il poursuit nonobstant d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eut fait sa légende.
Me voyant froidement ses œuvres advoüer,
Il les serre, et se met luy-mesme à se loüer...
... Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'avanture
Quelque bon accident eust peu m'en retirer,
Et m'empescher enfin de me désespérer...
Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à fraper onze heures;
Et luy, qui pour la souppe avoit l'esprit subtil :
« A quelle heure, Monsieur, vostre oncle disne-t-il? »
Lors bien peu s'en fallut, sans plus longtemps attendre
Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.
Encore l'eussé-je fait, estant désespéré;
Mais je croy que le Ciel contre moy conjuré
Voulut que s'accomplist ceste avanture mienne,
Que me dist, jeune enfant, une Bohémienne :
« Ny la peste, la faim, la gravelle, la tous,
La fièvre, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront cestuy-cy; mais l'importun langage

D'un fascheux : qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage.
Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon.
Il se porte au devant, luy parle, le cageolle ;
Mais cest autre, à la fin, se monta de parole :
« Monsieur, c'est trop longtemps... tout ce que vous
[voudrez...
Voicy l'arrest signé... Non, Monsieur, vous viendrez...
Quand vous serez dedans, vous ferez à partie. »
Et moy, qui cependant n'estois de la partie,
J'esquive doucement, et m'en vais à grands pas,
La queue en loup qui fuit et les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joye, et triste d'aparence.
Depuis aux bons sergens j'ay porté reverence,
Et prie Dieu qu'il nous garde en ce bas monde-cy
De faim, d'un importun, de froid et de souci.

REMY BELLEAU

LE CHEVALIER PARNY

Remy Belleau fut un des sept de la Pléiade de Ronsard. Né à Nogent-le-Rotrou en 1528, il est mort à Paris en 1577 : entre ces deux dates se place une vie tout entière vouée à l'étude des lettres anciennes et au culte de la nouvelle poésie française dont il demeure un des grands noms.

Tout jeune pourtant, il avait été attaché au marquis d'Elbeuf, général des galères de France, qu'il avait accompagné dans son expédition de Naples, avant de devenir le précepteur de son fils. Il introduisit dans notre poésie ce sentiment de la nature et du pittoresque, cette justesse dans le trait et dans l'expression dont un de ses poèmes, *Avril,* nous porte, à travers les siècles, l'éternelle fraicheur. Ronsard, qui l'avait surnommé le Peintre de la Nature, écrivit son épitaphe, qu'on put lire longtemps sur son tombeau, à Notre-Dame de Paris :

Ne taillez, mains industrieuses,
Les pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a basti son tombeau
Dedans ses pierres précieuses.

Évariste-Denis de Forges, chevalier de Parny, qui, par la suite, devint vicomte, naquit à l'île Bourbon en 1753. Il vint tout jeune en France, où il fit de médiocres études au collège de Rennes : songea quelque temps à entrer en religion ; mais après quelques mois de séjour à la Trappe, il déclara préférer le monde ; prit un brevet d'officier, et vécut joyeusement. Dans sa maison de Feuillancour, qu'il appelait la Caserne, il réunit une compagnie de gais lurons et de poètes. Dès ses premiers vers, il montra sa résolution de réagir contre les rimeurs de boudoirs et de ruelles dont Dorat était le plus impur représentant. Un amour contrarié nuança de mélancolie son talent léger, et la douce figure de la créole Éléonore fait passer dans son œuvre la tendre image du Regret. Voltaire mourant l'appela : *Mon cher Tibulle !* Las un peu de sa vie de plaisir, Parny

voyagea, visita le Cap, les Côtes d'Afrique, alla même jusqu'à Buenos-Aires, puis à Madagascar, d'où il rapporta ces exquises *Chansons madécasses* publiées en 1787. Il mourut en 1814, prolongeant jusqu'au début du dix-neuvième siècle la légèreté et les grâces d'une époque dont il avait en ses Tableaux, et surtout dans la *Journée champêtre,* célébré l'élégance exquise.

J. VALMY-BAYSSE.

AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée;

Avril, l'honneur des soupirs,
Des zéphirs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encore ès forests
De doux rets
Pour ravir Flore la belle;

Avril, c'est ta douce main
Qui du sein
De la nature desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embasmant l'air et la terre.

Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux,
Qui des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toy, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du Printemps les messagères.

L'aubespine et l'aiglantin
Et le thym,
L'œillet, le lys, et les roses,
En cette belle saison,
A foison
Monstrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux chant de son ramage.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Voleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs,
Et sa féconde rosée,
La manne, et le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moy je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Vit germer
Sa naissance maternelle.

REMY BELLEAU.

LE TEMPS D'AIMER

Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buissons d'alentour,
Une rose à demi captive
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.
Egaré par un goût volage,
Dans ces lieux passe le Zéphir.
Il l'aperçoit, et du plaisir
Lui propose l'apprentissage;
Mais en vain : son air ingénu
Ne touche point la fleur cruelle.
« De grâce, laissez-moi, » dit-elle;
« A peine vous ai-je entrevu.
Je ne fais encor que de naître.
Revenez ce soir, et peut-être
Serez-vous un peu mieux reçu. »
Zéphyr s'envole à tire-d'aile,
Et va se consoler ailleurs;
Ailleurs : car il en est des fleurs
A peu près comme de nos belles.
Tandis qu'il fuit, s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire,
Qui de la rose, en se jouant,
Détache une feuille légère.
La feuille tombe, et du courant
Elle suit la pente rapide :
Une autre feuille en fait autant,
Puis trois, puis quatre! en un moment
L'effort de l'Aquilon perfide
Eut moissonné tous ces appas,

Faits pour des dieux plus délicats,
Si la rose eût été plus fine.
Le Zéphyr revint : mais, hélas!
Il ne restait plus que l'épine.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

PARNY.

ALFRED DE VIGNY

Né en 1797, Alfred de Vigny était de cinq ans plus âgé que Hugo. Dans la révolution romantique, ils marchaient côte à côte, au premier rang de la bataille. Une égale fierté les tenait à la même hauteur, où ils se rencontrèrent; les deux adolescents s'unirent d'amitié chaude, au point que, dans leurs lettres, et pour mieux marquer la fraternité de leurs âmes, ils changeaient de prénom l'un avec l'autre.

Hugo a salué l'apparition d'*Éloa* comme une victoire de la jeune école. Dans la *Muse Française*, il écrivait : « Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème... Une des vérités les plus hautes de la religion est développée là dans une des plus belles fictions de la poésie... »

Ce dogme, qui s'affirme dès le premier poème de Vigny, restera celui de toute sa vie et inspirera toute son œuvre : cet homme n'a que deux haines, l'injustice et la sottise; il n'a que deux amours, l'honneur et le devoir. Juge des autres et de lui-même, immuable et blanc comme un marbre, il est l'apôtre de la conscience; il ennoblit l'humanité.

EDMOND HARAUCOURT.

MOÏSE

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsque en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,

S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête;
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.

Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.
Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages;
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
— Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
— Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,

Les hommes se sont dit : Il nous est étranger;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait, pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

LA MORT DU LOUP

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois, ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé, bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,

Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux
Quand le maître revient, les lévriers joyeux :
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

GUSTAVE KAHN

Gustave Kahn est — cela est universellement reconnu aujourd'hui — l'inventeur du vers libre, qu'il enseigna à Jules Laforgue. Il aura donc joué un rôle des plus importants dans l'histoire de la poésie française à la fin du dix-neuvième siècle. Il est certain que Hugo avait fatigué l'alexandrin pour en avoir trop longtemps et trop bien joué, et qu'après lui — ne fût-ce que le temps de perdre un peu l'habitude du vers régulier pour y retrouver plus de joie ensuite — il fallait autre chose. Cette autre chose, ce fut le vers libre, dont Gustave Kahn, fort érudit et fort intelligent, avait trouvé l'exemple dans les littératures étrangères, dans Henri Heine et peut-être dans Walt-Withman. On sait la fortune presque inespérée de cette forme auprès de toute une génération qui est en un sens sa postérité. Le poète, chez Gustave Kahn, est caractérisé par une finesse et une tristesse qui font penser à certains Rembrandt, fouillés dans la pénombre. Tout l'affinement douloureux qui marque un Israël Langwill et plus près de nous un André Spire est dans les *Palais Nomades* et dans les *Chansons d'Amant*. *Domaine de Fée* et le *Livre d'Images* sont des livres plus heureux, plus détendus : il y a en particulier des coloriages savamment naïfs dans le *Livre d'Images*, qui résument en vingt vers la saveur d'une légende ou d'une époque et qui font penser à des images d'Épinal où eût collaboré Hokousaï.

FERNAND GREGH.

ÉVENTAILS

Les rois mages vont vers l'étoile
vers la solitaire étoile
qui doit refleurir à leur parole franche.

Au cours des ruisselets, comme des robes d'anges
émanent des sourires bienveillants de la lune;
la langueur de la longue robe de la nuit brune
s'entr'ouvre pour montrer une ceinture d'anges.

Harpes inconnues, parfums en émoi, colliers de baisers
comme des pas bruissants au fond sombre de halliers
les accompagnent;
sur la mate et rase campagne
comme une aile énorme vient frôler d'une caresse de baisers.

L'air est si suave à s'étendre et mourir,
la caravane lente se berce de marche heureuse
et les rois se rappellent la contrée soyeuse
où dort dans des nuées et des poudres d'or et les
[câlinantes lyres
le grand lis intangible à tout mortel
et seul autel et seul bonheur, tant inaccessible

Et l'un des rois murmure en la pâleur lactée de la nuit :

Les parois du tabernacle du soleil agonisant
pâlissent quand ses pas caressent la terrasse des palais :
les marchands des orients qui rapportent les joies
[et les arts plaisants
quand se baissent ses longs yeux cachent leurs tré-
[sors humiliés;

On prodigue au muletier les deniers et les besants
pour contempler de loin la terrasse où passe son aurore
et les pythonisses pilent les mandragores
pour les vœux inutiles des humains humiliés;

Pour le seul festin de mes faims
s'ordonne le spectacle de ses pas et de ses bras
et s'étendent les pourpres sur son visage que jamais
[n'enténébra
la crainte d'une lassitude à mon étreinte

Un autre roi murmure au rythme de sa marche :

Depuis que son haleine a passé sur ma vie
mes instants se parent en rosiers ravis
dont j'égrène les pétales de perpétuelles renaissances

Des lèvres de l'adorante blessure

vers le parfum de ses sourires
les perles et les baumes éclosent en abondance;

Perdu dans l'infini murmure
d'une mer de grandes douceurs qui s'épandent de toi
j'éprouve les calmes rythmes de tes bonheurs à toi
et dans la grotte satinée de ta bouche ma vie se mure

Et le roi nègre à mi-voix :

Mes barques ivoirières et mes arbres aux ombres
[d'amour et de mort
mes géantes montagnes de marbre ciselé
et mes mers hospitalières au soleil quand il dételle
et mes landes infrangibles et mes monstres et mes
[labours

Les esclavent qui lavent les turbans aux sources
[inconnues des fleuves
Les mausolées d'ancêtres où stagnèrent les douleurs
[de veuves
Mes gazelles et les parures adamantines des ailes
Qui frôlèrent mes repos près d'elles,
Aux margelles des puits profonds qui s'ignorent en
[ses yeux inconnus
je les oublierai, perdu dans un rêve de bras nus.

La nuit a des douceurs de brise dans les voiles
et sur les rois perdus de douceurs inconnues
la blondeur de la nuit défaille en flots d'étoiles.

(*Premiers Poèmes,* éd. Mercure de France.)

VIOLONEUX DE LORRAINE

Voici des bouquets pour la fiancée,
des feuilles de lierre, du jasmin, du muguet
et des fleurs douces de fraisier;
voici des bouquets pour la fiancée
modeste comme jasmin, discrète comme muguet.

Ses lèvres jeunettes seront fraîches comme fraises
quand l'époux les aura baisées.
Voici des bouquets pour la fiancée,
pour son blanc corsage et ses brunes tresses.

Violoneux, jouez pour la fiancée.
Les liserons rampent au flanc creux des violons,
la tige de houblon serpente autour des flûtes;
jouez, violoneux, pour la fiancée.
Plus tard, allégrement, avant que la saison
ait effeuillé les ravines et les buttes,
vous jouerez gaiement, pour rire à la mariée —
jouez d'un ton doux pour la fiancée.

Jeunes filles, apportez des fleurs en vos corbeilles,
Apportez des fleurs pour la fiancée.
Le temps viendra tôt qu'aux broches d'acier
cuira le festin joyeux de l'épousée.
Apportez des fruits, lorsque blanche et dolente
elle sera, la frêle, devenue l'accouchée!
Maintenant donnez jasmins et violettes,
puis vous tresserez les roses en guirlandes
autour de la rougeur de l'épousée.
Jeunes filles, apportez des fleurs en vos corbeilles,
modestes et tendres comme la fiancée.

Voici les forts garçons sur leurs fiers chevaux —
choisissez du vin, parmi le cellier,
frais et neuf, et rouge-rose,
et versez-le dru de vos cruches de grès. —
Choisissez-le doux pour la fiancée
qui rougit et vraiment n'ose
heurter son verre léger aux grands verres épais
de ces fiers garçons, juchés sur leurs chevaux. —
Apportez du vin d'ambre à la fiancée.

Voici des bouquets pour la fiancée
et les violons jouent l'antique contredanse.
On s'en va danser sous les peupliers
près de la rivière, où les tiges s'élancent
des herbes vertes, comme paroles d'espérance.

Voici des bouquets pour la fiancée ;
du jasmin, du muguet, du lierre, de l'églantine.
Voici des bouquets pour la fiancée,
pour ses doigts légers aux parfums d'aveline.

(*Le Livre d'Images*, éd. Mercure de France.)

CATULLE MENDÈS

Ce n'est pas une facile besogne que synthétiser en 15 lignes ce personnage extraordinaire, dont la vie fut extraordinaire et la mort extraordinaire. Certes, cet homme complexe et simple, déroutant et lumineux, fut l'Artiste par définition; mais il ne fut pas que l'Artiste, et ceux qui l'ont approché savent ce que furent la hauteur de ses vues et la noblesse de son cœur. Pareil à Eviradnus écoutant partout si l'on crie au secours, il vient, paladin des lettres, l'oreille éternellement tendue au cri de détresse d'un méconnu, à l'appel d'un effort nouveau, toujours prêt à défendre l'un et à favoriser l'autre de son éloquence, de sa plume, des ressources d'une intelligence qui confinait au génie !... En sorte qu'on ne saurait dire laquelle on doit le plus admirer, de son œuvre ou de son action.

On a de lui 150 volumes, dont deux ou trois chefs-d'œuvre et de nombreux fragments de chefs-d'œuvre. C'est énorme.

COURTELINE.

LE CONSENTEMENT

Ahod fut un pasteur opulent dans la plaine.
Sa femme, un jour d'été, posant sa cruche pleine,
Se coucha sous un arbre au pays de Béthel,
Et s'endormant, elle eut un songe, qui fut tel :

D'abord il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve
Et qu'Ahod lui disait : « Femme, allons, qu'on se lève.
Aux marchands de Ségor, l'an dernier, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. »
Elle n'objecta point le désert, l'épouvante,

Les voleurs : « Vous parlez, maître, à votre servante. »
Et quand, montrant la droite, il eut dit : C'est par là!
Elle prit un manteau de laine et s'en alla.
Les sentiers étaient durs et si pointus de pierres
Qu'elle eut du sang aux pieds et des pleurs aux paupièr
Pourtant elle marcha tout le jour, et, le soir,
Elle marchait encor, sans entendre ni voir,
Quand tout à coup, de l'ombre, avec un cri farouche,
Quelqu'un bondit, lui mit une main sur la bouche,
D'un geste forcené lui vola son manteau
Et s'enfuit, lui laissant dans la gorge un couteau!

A ce coup, le sursaut d'une transe mortelle
La réveilla.
L'époux se tenait devant elle.
« Aux marchands de Ségor, lui dit-il, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?
Rare est un messager fidèle et diligent.
Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. »

La femme dit : « Le maître a parlé, je suis prête. »
Elle appela ses fils, mit sa main sur la tête
Du fier aîné, baisa le front du tout petit,
Et prenant son manteau de laine, elle partit.

(*Contes épiques,* Eug. Fasquelle, éd.)

LE LION

Comme elle était chrétienne et n'avait pas voulu,
Pour de vains dieux d'argile ou de bois vermoulu,
Allumer de l'encens ni célébrer des fêtes,
Le prêteur ordonna de la livrer aux bêtes;
Et comme elle était jeune et vierge, et rougissait
Quand l'œil d'un juge impur sur elle se fixait,
Une clause formelle en l'édit contenue
Précisa qu'au supplice on la livrerait nue.
Nue, et le sein voilé de ses chastes cheveux,

Elle entra dans le cirque.
En quatre bonds nerveux
Un lion, famélique et rugissant de joie,
Jaillit de la carcère et vint flairer la proie.
Le peuple regardait, étrangement jaloux,
Palpiter ce corps blanc près de ce mufle roux,
Et montrait, allumé d'une affreuse luxure,
Des rictus de baisers, peut-être de morsure.
Elle, chaste, tirait ses cheveux sur son sein.

Cependant le lion, instinctif assassin,
Entre-bâillait déjà sa gueule carnassière.

« Lion! » dit la chrétienne...
Alors, dans la poussière,
On le vit se coucher, doux et silencieux;
Et, comme elle était nue, il ferma les deux yeux.

(*Contes épiques.* Eug. Fasquelle, éd.)

VERLAINE

Né à Metz le 30 mars 1844, mort à Paris le 8 janvier 1896, Paul Verlaine a été l'un des initiateurs de la poésie moderne. De sa vie aussi bizarre que malheureuse et dont l'histoire esquissée dans les *Confessions* du poète dépasse en tristesse les misères les plus célèbres et les infortunes les plus mémorables, nous ne dirons rien ici, sauf pour indiquer que son œuvre en est l'écho et que, des *Poèmes Saturniens* au *Livre Posthume*, son dernier ouvrage, il n'a fait qu'en chanter les spleens, les vicissitudes, les horreurs charnelles, les pénitences, les passions.

En remontant, comme l'a fait Paul Verlaine, aux origines de notre art, c'est-à-dire, en renouant la chaine des La Fontaine, des Villon, des Rutebeuf, ce grand poète a fait entendre une voix purement de chez nous, dont l'influence s'est fait sentir dans toutes les branches du lyrisme, et dont s'émerveilleront toujours les connaisseurs aussi longtemps que plaira l'immortel langage français.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

LA CHANSON DES INGÉNUES

Nous sommes les ingénues
Aux bandeaux plats, à l'œil bleu,
Qui vivons presque inconnues
Dans les romans qu'on lit peu.

Nous allons entrelacées,
Et le jour n'est pas plus pur
Que le fond de nos pensées,
Et nos rêves sont d'azur.

Et nous courons par les prées
Et rions et babillons
Des aubes jusqu'aux vesprées,
Et chassons aux papillons.

Et des chapeaux de bergères
Défendent notre fraîcheur,
Et nos robes — si légères —
Sont d'une extrême blancheur;

Les Richelieux, les Caussades,
Et les chevaliers Faublas
Nous prodiguent les œillades,
Les saluts et les « hélas! »

Mais en vain, et leurs mimiques
Se viennent casser le nez
Devant les plis ironiques
De nos jupons détournés;

Et notre grandeur se raille
Des imaginations
De ces raseurs de muraille,
Bien que parfois nous sentions

Battre nos cœurs sous nos mantes
A des pensers clandestins,
En nous sachant les amantes
Futures des libertins.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé,

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne?
— Pourquoi voulez-vous qu'il m'en souvienne?

— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

(*Fêtes galantes.* Messein, éd.)

ÉMILE VERHAEREN

Toute l'âme flamande se reflète dans l'œuvre à la fois tumultueuse et tendre d'Émile Verhaeren. Toute l'âme flamande s'y dépeint avec sa passion du décor natal, son amour des archaïsmes ancestraux, sa curiosité ardente des rouages complexes et de la machinerie colossale de la vie moderne avec la permanence de son extase religieuse, en conflit avec sa passion des formes nouvelles de la vie collective. L'œuvre de Verhaeren résonne le plus souvent du fracas de puissants marteaux de forge, mais avec des intervalles remplis de chansons murmurées à mi-voix. Ce poète s'est créé une forme originale et savante, libre, plastique, éloquente. Son vers libre se déroule en strophes aux harmonies robustes. Il possède au plus haut point le don du relief et la magie évocatrice de la métaphore. C'est un des grands poètes de la langue française.

GUSTAVE KAHN.

L'ARBRE

Tout seul,
Que le berce l'été, que l'agite l'hiver,
Que son tronc soit givré ou son branchage vert,
Toujours, au long des jours de tendresse ou de haine,
Il impose sa vie énorme et souveraine
Aux plaines.

Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans
Et les mêmes labours et les mêmes semailles;
Les yeux aujourd'hui morts, les yeux
Des plus lointains aïeux,
Ont regardé, maille après maille,
Se nouer son écorce et ses rudes rameaux.
Il présidait tranquille et fort à leurs travaux;
Son pied velu leur ménageait un lit de mousse;

Il abritait leur sieste à l'heure de midi
Et son ombre fut douce
A ceux de leurs enfants qui s'aimèrent jadis.

Dès le matin, dans les villages,
D'après qu'il chante ou pleure, on augure du temps ;
Il est dans le secret des violents nuages
Et du soleil qui boude aux horizons latents ;
Il est tout le passé debout sur les champs tristes,
Mais quels que soient les souvenirs
Qui, dans son bois, persistent,
Dès que janvier vient de finir
Et que la sève, en son vieux tronc, s'épanche,
Avec tous ses bourgeons, avec toutes ses branches,
— Lèvres folles et bras tordus, —
Il jette un cri immensément tendu
Vers l'avenir.
Alors, avec des rais de pluie et de lumière,
Il fixe le tissu de ses feuilles trémières ;
Il contracte ses nœuds; il lisse ses rameaux;
Il pousse au ciel vaincu son front toujours plus haut;
Il projette si loin ses poreuses racines
Qu'il épuise la mare et les terres voisines
Et que parfois il s'arrête, comme étonné
De son travail muet, profond et acharné.

Mais pour s'épanouir et régner dans sa force,
O les luttes qu'il lui fallut subir, l'hiver!
Glaives du vent à travers son écorce,
Chocs d'ouragan, rages de l'air,
Givres pareils à quelque âpre limaille,
Toute la haine et toute la bataille,
Et les grêles de l'Est, et les neiges du Nord,
Et le gel morne et blanc dont la dent mord
Jusqu'à l'aubier, l'ample écheveau des fibres,
Tout lui fut mal qui tord, douleur qui vibre,
Sans que jamais pourtant
Un seul instant
Ne s'alentît son énergie
A fermement vouloir que sa vie élargie
Fût plus belle, à chaque printemps.

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,
Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un million d'âmes
Qui doucement chantaient en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,
Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,
Avec un tel amour, une telle ferveur,
Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.
Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample;
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent;
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace;
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps
Et je criais : « La force est sainte.
Il faut que l'homme imprime son empreinte
Violemment, sur ses desseins hardis :
Elle est celle qui tient les clefs des paradis
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »
Et je baisais le tronc noueux. éperdument,
Et, quand le soir se détachait du firmament,
Je me perdais, dans la campagne morte,
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

(*La Multiple splendeur,* éd. Mercure de Fr.)

LA VIEILLE DEMOISELLE

La demoiselle en bandeaux noirs,
Qui brode à l'aube et brode au soir,
Toujours à la même fenêtre,
Est assise derrière un écran vert
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.

Deux béguines ont salué l'apothicaire,
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons ;
Le sacristain s'en est allé chez le vicaire ;
Le cantonnier a balayé, à gestes longs,
L'égout bondé de crasse et de fange velue.

Et maintenant, voici,
A l'heure de midi,
Le jovial bourgmestre
Qui vient, s'arrête, et longuement salue
La demoiselle à sa fenêtre.

Avec ses mains de pluie et de brouillards,
Depuis des jours et puis des jours, décembre
Mouille les murs, les toits et les hangars ;
Heureusement que dans sa chambre,
La demoiselle en bandeaux noirs
Peut surveiller jusques au soir
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,
Flammes ! vos clairs papillons rouges,
Elle aime vivre et s'isoler ainsi,
Dans la tiédeur et dans l'ennui ;
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise
Auprès d'elle, sur une chaise,
La regarde qui lentement marie,
Avec ses maigres mains,
Une fleur jaune au liseron carmin
De sa tapisserie.

La demoiselle
Nourrit en elle
L'amour d'une amour infidèle
Silencieusement.
Seul, le curé qui la confesse
Connaît sa faute et sa faiblesse,
Et quel bourreau fut son amant!
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent
Avec tristesse ou violence,
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient
Parler de tout, parler de rien,
Jusqu'au moment où, dans l'ombre et la brume,
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.

La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,
A recompter dans son âme les jours
Qui lui furent douceur et menterie,
Et qu'elle aime et déteste toujours.
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.
Tel qui passe par la ville peut croire
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.

Et quand la demoiselle aura compté ses peines,
Combien de fois, au long des ans et des semaines,
Et que son chat malade et importun,
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,
Certes, implorera-t-elle le sort,
Pour qu'il l'étende, à son tour, dans la mort;
Alors,
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,
A l'heure de midi, passant sur le trottoir,
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,
La demoiselle en bandeaux noirs.

(*Toute la Flandre*, éd. Mercure de France.)

LES FUMEURS

« C'est aujourd'hui,
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Qu'on sacrera
Maître et Seigneur des vrais fumeurs,
Celui
Qui maintiendra
Le plus longtemps,
Devant les juges compétents,
Une même pipe allumée.
Or, qu'à tous soit légère
La bière,
Et soit docile la fumée. »
Ont pris place, sur double rang,
Près des tables, le long des bancs
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.

Déjà, depuis une heure ils fument,
A petits coups, à mince brume,
Le gros et compact tabac,
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,
Leur pouce,
En des pipes neuves de Gouda.

Ils fument tous, et tous se taisent,
La bouche au frais, le ventre à l'aise;
Ils fument tous et se surveillent
Du coin de l'œil et de l'oreille.
Ils fument tous, méticuleusement,
Sans nulle hâte aventurière,
Si bien que l'on n'entend
Que l'horloge de cuivre et son tictaquement,
Ou bien encor, de temps en temps,
Le flasque et lourd écrasement
D'un crachat blanc contre les pierres.
Et tous, ils fumeraient ainsi,
Inépuisablement, tout un après-midi,
N'était que les novices

Ne se doutent bientôt, à maints indices,
Que leur effort touche à sa fin,
Et que le feu, entre leurs mains,
S'éteint.

Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain
Les petites volutes
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,
Le nom du vainqueur de la lutte,
Près du plafond, là-haut;
Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux
Minutieux
Que pour leur pipe, où luit et bouge
Le seul point rouge,
Dont leur pensée ait le souci.
Ils le tiennent à leur merci,
Ils le couvent à l'étouffée,
Laissant de moins en moins les subtiles bouffées
Passer entre leurs lèvres minces
Comme des pinces.

O leur savoir malicieux,
Et leurs gestes mystérieux,
Et ce qu'il faut de temps et d'heures
Avant
Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,
Ne meure!
Ils étaient dix, les voici cinq; ils restent trois;
Et de ceux-ci, le moins adroit,
Malgré les cris et les disputes,
Se lève et déserte la lutte.
Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,
Un corroyeur, un batelier,
Barbe roussâtre et barbe grise
Le cœur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.
Et c'est alors un unanime enfièvrement :
On se bouscule et l'on regarde
Ces deux maîtres restant superbement
Calmes, parmi la foule hagarde,
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment,
Où, tout à coup, celui de Flandre,

Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit, en n'y trouvant que cendres;
Tandis que l'autre émet encor
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
Et ne prétend cesser le jeu
Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,
Victorieux
Sur l'ongle pâle de son pouce.

Et les grands juges réunis
Au cabaret du Jour et de la Nuit
Confèrent dans la grand'Chambre,
Au champion du Vieux Brabant,
Luttant
Contre celui de Flandre,
Une pipe d'écume et d'ambre
Avec des fleurs et des rubans.

(*Toute la Flandre,* éd. Mercure de France.)

HENRY BATAILLE

Henry Bataille a pu dire : « Le vers c'est un lointain rideau de peupliers. » Et c'est bien en effet pour lui cette chose flexible et mouvante, qui tremble au moindre vent et dont la chanson ardente semble, au milieu du concert des autres voix, l'écho d'une âme qui se brise.

Dans ses recueils de poèmes, depuis la *Chambre blanche* qui parut en 1895 jusqu'à *la Quadrature de l'Amour*, Henry Bataille apparaît comme un rêveur nerveusement triste, passionnément doux et tendre, curieux de se souvenir, de sentir, de souffrir. Il cultive sa peine ou sa joie avec un amour subtilement ingénieux, il la poursuit dans ses nuances les plus frêles, les plus fugitives, pour nous la rendre dans son essence même, dans ce qu'elle a de plus personnel et d'original. Parfois un peu d'ironie se mêle à la sensation, car la vie ne sait pas départir comme le fait une sèche analyse le sourire et les larmes, et Henry Bataille restera comme un des poètes qui ont le mieux traduit la sensibilité moderne, avec un rare bonheur d'expression, par la fluidité des mots, la nuance changeante des épithètes, la souple variation de la pensée.

LOUIS PAYEN.

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes.
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...

La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
Je lui dis : « Mets-toi là... Je reviendrai te voir... »

Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir. —
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie...
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent,
Je passe...
Or, chaque fois c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort où qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère...

Pourtant, je sens en moi se fermer des paupières.

(*Le Beau Voyage.*)

LA FONTAINE DE PITIÉ

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes,
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles;
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles ? »

Des larmes sont en nous, et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
A tout venant, sans peur de tarir la dernière !
Et celle-là, pourtant, vaut bien qu'on la retienne !

Non, ce n'est pas les fleurs, non, ce n'est pas l'été
Qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits, et consolés :

Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles,
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

(*Le Beau Voyage,* éd. Fasquelle.)

BEAUTÉ DU COUPLE

C'est là tout le secret. La tendresse. Rien qu'elle!
Le caprice a ses jours : la chair ne paye pas.
Une rancœur insane et stupide se mêle
Au mensonge fuyant que l'on tient dans ses bras.
Mais le vieux rêve humain, ce rêve rabâché
D'être deux très longtemps, intensément, sans cesse,
Sans rien savoir de plus, sans jamais rien chercher
Qu'une main pour le soir, qu'un cœur pour la tendresse
C'est encor ce qu'on a découvert de meilleur!
Le couple est noble et grand. J'y crois. Je le vénère :
S'être connu très tôt — cela, c'est nécessaire —
A vingt ans, avoir mis en commun toute chose,
Avoir vu tout grandir, tout faner, — mais ensemble,
Mais sans s'être quitté des yeux, comme deux roses
Pelotonnées au bout de la branche qui tremble,
Ayant dans ces bonheurs exigus enfermé
Ce que l'on peut voler au ciel d'éternité...
Cher rêve de s'avoir chacun pour idéal!
Quand on souffre, oh! la joie de pouvoir se le dire
Et de considérer, à côté de son mal,
La grâce réticente et pâle d'un sourire!...
Il n'est pas de bonheur ni d'accomplissement
Comparable à ce pur, à ce vaste partage
Du silence et du bruit, de l'heure et du moment,
A ce destin d'entrer, quelque jour, deux à deux,
Dans le déclin et dans la noblesse de l'âge
Sans savoir seulement qu'on est devenu vieux;
De marcher côte à côte, au bruit doux de sa jupe;
D'avoir son vieil amour près de soi qui s'occupe
A dégager la cendre où la flamme est finie,
De l'approcher du cœur avec idolâtrie,
De bien le sentir vivre à l'heure où tout s'éteint,
Et de mourir un soir en lui tenant la main.

(*La Quadrature de l'Amour,* éd. Fasquelle.)

FERNAND GREGH

En 1896 paraissait un recueil de vers, la *Maison de l'Enfance*, dont la renommée fut immédiate et retentissante. L'auteur, un tout jeune homme, connut dès lors l'illustration qui devait, de plus en plus, s'attacher au nom de Fernand Gregh. Les poèmes de cet adolescent ne suscitèrent pas seulement une surprise enchantée, on les étudia, on les discuta, avec tendresse, avec véhémence. L'originalité du chant où s'exprimait une âme neuve en qui alternaient l'angoisse et l'enthousiasme, intriguèrent les esprits que de si saisissantes promesses ravissaient.

Comment évolueraient les dons de ce jeune inspiré, si fortement marqué de la passion poétique et de la douloureuse chance d'être un des élèves du Verbe?

Étoile de la gloire, astre sans amertume,

a soupiré Lamartine, dans un de ses poèmes sublimes. Fernand Gregh, fidèle à lui-même, s'accrut et se transforma en se ressemblant toujours. Sa biographie, son lyrisme vigoureux et triste, qui s'efforce vers la joie, car il sait bien que « la joie est un passage vers un état plus parfait », enfin les louanges que l'opinion contemporaine lui décerne sans réserves, ont leur évidence dans son œuvre magnifique.

On vit succéder à la *Maison de l'Enfance*, la *Beauté de vivre* 1900, les *Clartés humaines* 1904, l'*Or des minutes* 1905, *Prélude fèerique* 1908, la *Chaîne éternelle* 1910, la *Couronne douloureuse* 1917. Dans chacun de ces volumes on retrouve, ennobli par l'expérience, tout ce qui fait de Fernand Gregh un grand poète : la beauté naturelle et comme inévitable de la phrase poétique, la philosophie oppressée, puis sereine, la familiarité rehaussée de grandeur, enfin les confidences d'une âme où se reflètent toutes les passions humaines et toutes les tragédies du Destin.

COMTESSE DE NOAILLES.

REPRISE

J'ai douté, j'ai souffert longuement, j'ai pleuré.
J'ai douté de la vie et douté de l'art même,

Nié ce que je sais et haï ce que j'aime ;
Et l'espoir de mourir m'a parfois effleuré.

J'ai su le cœur qui bat et le front qui se serre
Devant la page blanche offerte au vain tourment ;
Je ne me voyais plus vivre héroïquement,
Et je n'éprouvais plus mon rêve nécessaire.

Et, même l'avenir me voilant sa clarté,
Je sentais par instants, ainsi qu'un blessé pâle
Sent fuir sa force avec son sang dans un long râle,
S'en aller toute, avec mes larmes, ma fierté.

Mais dans ma voix, plus grave encor de s'être tue,
J'entends soudain vibrer un écho plus profond ;
Je sens qu'un dieu secret habite sous mon front,
Et que j'en puis extraire et dresser la statue.

Tel celui qui portait son génie au bourreau,
Bien que faible et petit, je sens là quelque chose,
Et que peut-être, avant ce long doute morose,
Ma foi des premiers jours ne m'abusait pas trop.

Et je ceins de nouveau mon armure à ma taille,
L'armure au métal double et qu'on doit se forger,
Pour vaincre, d'espoir dense et de rêve léger,
Et je rentre d'un pas hardi dans la bataille.

Mais ce ne sera plus pour moi celle d'antan
Où l'on donnait et recevait des coups d'épée,
Joyeux, d'une épée âpre et dans l'orgueil trempée,
Où l'on frappait, où l'on succombait en chantant.

J'ai pénétré plus loin dans les raisons des autres,
Même de ceux qui m'ont durement combattu :
J'ai connu qu'ici-bas toute âme a sa vertu,
Et qu'il faut respecter les plus obscurs apôtres.

Que les hostiles sont surtout des différents,
Et que chacun de nous a raison dans sa vie,
Et qu'enfin déchirés par la haine ou l'envie,
Il n'est pas de méchants, il n'est que des souffrants.

J'ai laissé mon orgueil s'éteindre, flamme brève,
Sinon ma patiente et fidèle ferveur :
Voici, je ne suis plus maintenant qu'un rêveur
Qui veut en mots confus balbutier son rêve,

Qui veut rythmer les bruits passagers de son cœur,
Non plus pour qu'on l'admire et pour qu'on l'applaudisse
— La gloire est le beau nom doré de l'injustice,
Et le plus valeureux n'est pas toujours vainqueur ; —

Mais parce qu'à jamais il sent un instinct vague
De se chanter pour lui son âme, un sourd désir
D'y faire varier l'heure, pour le plaisir,
Comme une femme fait chatoyer une bague,

Et puis, pour que plus tard aussi, quand il mourra,
Il laisse un peu de lui dans quelque strophe austère,
Et que l'on sache un jour qu'il fut jadis, sur terre,
Un pauvre homme pareil aux autres, qui pleura.

JE VIS...

Je suis entré dans le tourbillon de la vie...
Je suis tremblant, hagard, brisé, tendu, nerveux;
Je suis plein de regrets, de désirs et de vœux,
De souvenirs, d'espoirs, d'envies...
Je ne sais plus ce que je veux,
Je trébuche au tournant des chemins poursuivis.
Je me sens incertain, épars, divers, nombreux...
J'ignore si je suis heureux :
Je vis.

J'aime et je ne sais comment j'aime :
Je frissonne, j'ai peur comme un homme charmé.
J'aime de longs yeux noirs, caressants et soyeux,
Tour à tour graves ou joyeux,
Dont les cils sont une ombre, alors qu'ils sont fermés,
Si douce qu'elle semble un regard elle-même;
J'aime une bouche fraîche, une bouche embaumée,
Des cheveux ondoyants, fins comme une fumée,

Des doigts légers où rit une petite gemme.
Et je ne cherche pas à savoir comment j'aime,
Comment je suis aimé :
J'aime.

Je veux la gloire, et je ne sais
Même pas bien si je la veux ;
Je pense et j'écris mes pensées
En mots indécis et peureux.
Je sens mes vers là, sous mon front;
J'ignore s'ils me survivront;
Les dire m'exalte et m'enchante;
Ma voix ne peut rester muette,
Je ne sais pas si je suis poète :
Je chante.

Je vis, je vais, parmi des choses,
Bonnes, mauvaises, je ne sais.
Car je suis souvent caressé
Par elles, et souvent blessé.
J'aime Décembre et Juin, les cyprès et les roses,
Les grands monts bleus, les humbles coteaux gris,
La rumeur de la mer, la rumeur de Paris...
Bonnes, mauvaises, je ne sais :
Je vis, je vais, j'aime les choses.

Je vais aussi parmi les hommes et les femmes,
Et sous les fronts, dans les regards, je vois les âmes
Qui glissent en essaims devant mes yeux ravis.
Le monde est comme un vol d'oiseaux d'ombre ou de flamme
Que je verrais passer du haut des monts gravis...
Des hommes m'ont fait mal, j'ai vu pleurer des femmes.
J'aime ces hommes et ces femmes :
Je vis.

— Et je mourrai, plus tard, très tard, bientôt peut-être
Je ne sais pas.
Je m'en irai peut-être
Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,
Comme un oiseau s'envole, ivre, par la fenêtre !
Je m'en irai peut-être

Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,
Au grand soleil de Dieu renaître !
Je ne sais pas.

Ou bien j'irai dormir et pourrir à jamais
Sous quelques pieds de terre,
Loin des arbres, du ciel et des yeux que j'aimais,
Dans la nuit délétère...

Mais à mon tour j'aurai connu le goût chaud de la vie ;
J'aurai miré dans ma prunelle,
Petite minute éblouie,
La grande lumière éternelle ;
Mais j'aurai bu ma joie au grand festin sacré ;
Que voudrais-je de plus ?
J'aurai vécu,

— Et je mourrai.

(*Les Clartés humaines,* Fasquelle, édit.)

CHARLES VILDRAC

Charles Vildrac a publié ses premiers vers en 1905, sous le titre de *Poèmes*. Puis, en 1908, il nous donna *Images et Nuages*. Il appartenait alors au groupement de l'Abbaye qui avait choisi comme parrains à particule, le grand poète belge de langue française, Émile Verhaeren, et l'apôtre lyrique de l'humanitarisme trans-océanien, Walt-Withman. La personnalité de Charles Vildrac se dessina très vite et dès ses premiers vers il mérita d'être considéré comme l'intimiste du groupe. Son recueil *Livre d'Amour*, qui le classa au premier rang de sa génération, est le chant spontané, dépouillé, sans littérature, d'un homme possédé de l'amour des hommes.

Son recueil de prose, *Découvertes*, sa pièce, *Le Paquebot Tenacity*, expriment la même fraternelle douceur. Ses *Notes sur la Technique poétique*, qu'il écrivit en collaboration avec Duhamel, éclaireront pour nous le rythme qu'il affectionne. C'est celui des symbolistes vers-libristes, mais affranchi de sa rigueur et soucieux de réduire au minimum l'emploi de l'assonance et de la rime. Rien n'est plus éloigné de la prosodie traditionnelle, mais la justesse du ton nous fait oublier le métier. Ce n'est pas une lyre qui chante, mais plus exactement un cœur qui bat.

HENRI GHÉON.

VISITE

Il était assis devant sa table,
Ses rêves parqués douillettement
Dans le domaine de sa lampe,
Et il entendait contre sa fenêtre
Les charges fragiles de la neige,

Lorsque brusquement il pensa
A un homme qu'il connaissait
Et qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

Aussitôt il eut à la gorge
Quelque chose qui l'oppressa,
Quelque chose fait de tristesse
Et d'un peu de honte.

Il savait que cet homme était humble
Dans son cœur et dans ses paroles
Et qu'il n'avait rien pour séduire
Et qu'il vivait comme ces arbres
Isolés sur une âpre plaine;

Il savait que depuis des mois
Maintes fois il avait promis
A cet homme d'aller le voir
Et qu'à chacune de ses promesses
L'autre avait remercié doucement
En feignant de le croire.

Il savait aussi que cet homme l'aimait.
Tout cela remplit sa songerie,
Tout cela remplit de bruit sa chambre.
Il n'essaya pas de le chasser.
Mais un ordre intérieur
Le fit tressaillir soudain;
Sa gorge était libérée
Et ses yeux riaient, joyeux :

Il se vêtit à la hâte,
Il sortit de sa maison,
Et s'engagea dans la neige
Vers la maison de cet homme.

*
* *

Après les premières paroles,
Lorsqu'il fut assis dans la lumière
Entre cet homme et sa compagne
Tous deux surpris et empressés,
Il s'aperçut qu'on lui ménageait
Ces silences qui interrogent
Et font comme du blanc qu'on laisse

A dessein parmi l'écriture ;
Il remarqua sur les deux visages
Comme une inquiétude furtive,
Il chercha et soudain comprit :

Ces gens, hélas! ne croyaient pas
Qu'il fût venu à l'improviste
Si tard, de si loin, par la neige,
Seulement pour sa joie et leur joie,
Seulement pour tenir une promesse;

Et ils attendaient l'un et l'autre
Que brusquement et d'une haleine il exposât
La grave raison de sa venue.
Ils avaient hâte de savoir
Quelle chance on leur apportait,
Quel service on attendait d'eux!
Vite il voulut dire
Les mots qu'il fallait pour les détromper;
Mais eux pesaient ses paroles,
Mais eux pressentaient l'instant
De connaître son dessein.
Il se sentait confus et maladroit
Comme un accusé.

Il fut ainsi séparé d'eux
Jusqu'à la minute tardive
Où il se leva pour partir.

Alors se fit une détente,
Alors ils osèrent comprendre :
Il n'était venu que pour eux!
Quelqu'un avait voulu les voir,
Sans plus, les voir, être chez eux
Et leur parler et les entendre;
Et ce désir avait été
Plus fort que le froid, plus fort que la neige
Et que la distance!
Quelqu'un enfin était venu!

Leurs yeux maintenant

Etaient gais et tendres;
Ils parlaient très vite,
Ils parlaient ensemble
Pour tenter de le retenir.
Ils étaient debout près de lui
Et trahissaient un besoin enfantin
De gambader et de battre des mains...

*
* *

Il leur promit de revenir.

Mais avant de gagner la porte
Il fixa bien dans sa mémoire
Le lieu où s'abritait leur vie.
Il regarda bien chaque objet
Et puis aussi l'homme et la femme,
Tant il craignait au fond de lui
De ne plus jamais revenir.

(*Livre d'Amour,* Nouv. Revue Française, éd.)

SI L'ON GARDAIT

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,
Crinières de nuit, toisons de safran,
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,
Si on les gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tisser les voiles
Qui vont sur la mer,

Il y aurait tant et tant sur la mer,
Tant de cheveux roux, tant de cheveux clairs,
Et tant de cheveux de nuit sans étoiles,
Il y aurait tant de soyeuses voiles
Luisant au soleil, bombant sous le vent,
Que les oiseaux gris qui vont sur la mer,

Que ces grands oiseaux sentiraient souvent
Se poser sur eux,
Les baisers partis de tous ces cheveux,
Baisers qu'on sema sur tous ces cheveux,
Et puis en allés parmi le grand vent...

*
* *

Si l'on gardait, depuis des temps, des temps,
Si l'on gardait, souples et odorants,
Tous les cheveux des femmes qui sont mortes,
Tous les cheveux blonds, tous les cheveux blancs,
Crinières de nuit, toisons de safran,
Et les cheveux couleur de feuilles mortes,
Si on les gardait depuis bien longtemps,
Noués bout à bout pour tordre des cordes
Afin d'attacher
A de gros anneaux tous les prisonniers
Et qu'on leur permit de se promener
Au bout de leur corde,

Les liens de cheveux seraient longs, si longs,
Qu'en les déroulant du seuil des prisons,
Tous les prisonniers, tous les prisonniers
Pourraient s'en aller
Jusqu'à leur maison.

(*Livre d'Amour,* Nouv. Revue Française, éd.)

PROGRAMME DU 8 JANVIER 1921

1. *a*) Le Jugement dernier..... — AGRIPPA D'AUBIGNÉ.
   b) Que me sert, cruellement belle.....
   M. Paul GERBAULT.

2. La jeune Tarentine..... — ANDRÉ CHÉNIER.
   Mlle GUINTINI.

3. *a*) Les faux beaux jours ont lui. — PAUL VERLAINE.
   b) Les voix.....
   M. Jean HERVÉ.

4. *a*) Complainte de l'oubli des morts..... — JULES LAFORGUE.
   b) Complainte de l'époux outragé.....
   Mme DUSSANE.

5. *a*) Il s'occupe..... — FRANCIS JAMMES.
   b) Écoute dans le jardin.....
   M. CROUÉ.

6. *a*) La nuit de printemps..... — TH. DE BANVILLE.
   b) Le saut du tremplin.....
   M. FRESNAY, Mme WEBER.

7. *a*) Le soir léger..... — CHARLES GUÉRIN.
   b) Cette vieille ressemble.....
   M. Georges LE ROY.

8. *a*) Pourquoi c'est vous que j'aime encor..... — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.
   b) Le cavalier.....
   c) Ce qu'ont dit les mobilisés..
   Mlle Colonna ROMANO, Mme WEBER.

9. Bonheur..... — ÉMILE DESPAX.
   M. ESCANDE.

10. *a*) L'horloge..... — CH. BAUDELAIRE.
    b) Recueillement.....
    c) Reversibilité.....
    M. de MAX.

11. Conseils à une Parisienne... — ALFRED DE MUSSET.
    Mlle Cécile SOREL.

12. Le cœur de Hialmar..... — LECONTE DE LISLE.
    M. Jacques FENOUX.

Notices de : MM. Henry BATAILLE (n° 10), André DUMAS (n° 12), Henri GHEON (n° 5), Gustave KAHN (nos 4 et 8), Sébastien-Charles LECONTE (nos 2 et 11), Comtesse de NOAILLES (n° 9), Louis PAYEN (nos 1 et 3), André RIVOIRE (n° 6), VALMY-BAYSSE (n° 7), lues par M. SILVAIN.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

La vie d'Agrippa d'Aubigné, qui prit au seizième siècle une part si active aux guerres de religion, est attachante, pittoresque, mouvementée, émouvante comme le meilleur roman d'aventures. C'est au cours de cette existence vagabonde et orageuse que le poète composa les *Tragiques*, cette épopée qui n'occupe peut-être pas encore dans l'admiration universelle la place qu'elle mérite. Il semble que l'œuvre de d'Aubigné comme sa mémoire soit toujours restée une victime des factions. Cependant les beautés abondent dans cette œuvre violente, confuse par endroits, mais riche en images et dont le style est d'une vigueur étonnante.

Agrippa flétrit les vices de son temps, les horreurs de la guerre civile, trace un tableau émouvant des misères du peuple. Rappelons-nous que Victor Hugo admirait les *Tragiques* et leur doit beaucoup. Mais Agrippa d'Aubigné sait aussi descendre des sommets épiques et son amour pour Diane Salviati l'a fait souvent soupirer délicieusement.

Louis PAYEN.

LE JUGEMENT DERNIER

Voicy le grand héraut d'une estrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort éternelle.
Qui se cache? Qui fuit devant les yeux de Dieu?
Vous, Caïns fugitifs, où trouverez-vous lieu?
Quand vous auriez les vents collez sous vos aisselles
Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,
Les monts vous ouvriroient le plus profond rocher,
Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,
Vous enceindre la mer, vous enlever la nue,
Vous ne fuirez de Dieu ni le doigt ni la veüe...
« Pourquoy (dira le feu) avez-vous de mes feux,
Qui n'estoient ordonnez qu'à l'usage de vie,

Faict des bourreaux, valets de vostre tyrannie? »
L'air encor une fois contr'eux se troublera,
Justice au juge sainct, trouble, demandera,
Disant : « Pourquoy, tyrans et furieuses bestes,
M'empoisonnastes-vous de charongnes, de pestes
Des corps de vos meurtris?—Pourquoy, diront les eaux,
Changeâtes-vous en sang l'argent de mes ruisseaux? »
Les monts qui ont ridé le front à vos supplices :
« Pourquoy nous avez-vous rendu vos précipices? »
« Pourquoy nous avez-vous, diront les arbres, faicts
D'arbres délicieux, exécrables gibets? »...
O enfans de ce siècle, o abusez mocqueurs,
Imployables esprits, incorrigibles cœurs,
Vos esprits trouveront en la fosse profonde
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.
Ils languiront en vain de regret sans mercy.
Vostre âme à sa mesure enflera de soucy.
Qui vous consolera? L'amy qui se désole
Vous grincera les dents au lieu de la parole.
Les Saincts vous aimoient-ils? un abyme est entr'eux;
Leur cœur ne s'esmeut plus, vous estes odieux.
Mais n'espérez-vous point fin à vostre souffrance?
Poinct n'éclaire aux enfers l'aube de l'espérance.
Dieu auroit-il sans fin esloigné sa merci?
Qui a péché sans fin souffre sans fin aussi.
La clémence de Dieu fait au ciel son office,
Il déploye aux enfers son ire et sa justice.
Transis, désespérés, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port :
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veüe
A l'espoir du poignard, le poïgnard plus ne tue.
Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tuer, vous saisir.
Voulez-vous du poison? en vain cet artifice :
Courez au feu brusler? Le feu vous gèlera;
Noyez-vous? L'eau est feu, l'eau vous embrasera;
La peste n'aura plus de vous miséricorde;
Estranglez-vous? en vain vous tordez une corde;
Criez après l'enfer? de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

QUE ME SERT, CRUELLEMENT BELLE

Que me sert, cruellement belle,
Que me sert, doucement cruelle,
Ton œil doux en ses cruautés,
Le fiel soubs le miel de ta grâce,
Si tu descoches de ta face
Aultant de morts que de beautés!

Ta main doulcement me repousse,
Et ta parolle, encor plus douce,
Glace mon cueur en l'enflammant :
Tu me refuses sans cholère
Et, en riant de ma prière,
Tu me fais mourir doulcement.

Mais fière, quand tu me repousses,
Ta voix, et si rude et si douce,
De ton courroux monstre l'effort,
Ainsi qu'un juge impitoyable
Qui appelle un pauvre coupable
« Mon fils, » en le jugeant à mort.

Ton ris, ainsi qu'une eau riante,
M'embrase d'une soif ardente
Où rien que mon espoir ne boit,
Et alors tu me trompes, comme
On faict un enfant d'une pomme
En ne luy laissant que le doigt.

Ainsi la mer nous espouvente
D'une impitoyable tourmente
Qu'elle cachoit dessoubs un ris.
Tu fais mentir mon espérance,
Comme l'arbre qui trop s'advance
Et fleurist sans porter les fruits.

Ne gaste en riant, Inhumaine,
Les fruits demy mûrs de ma peine

Et l'espoir de mon amitié;
Ne me sois plus si gratieuse,
Mais d'une face rigoureuse
Fais-moi connoistre ta pitié.

Ne me ris plus pour me destruire,
Mais me fais heureux sans me rire,
Car, ma Déesse, j'ayme mieux
Voyant et sentant le contraire,
Recevoir un ouy en collère
Qu'un nenny d'un œil gracieux!

ANDRÉ CHÉNIER

André-Marie de Chénier, né à Constantinople le 30 octobre 1762, est mort sur l'échafaud, le 7 thermidor de l'an II. Poète et philosophe, *athée avec délice*, il salua, dans un chant inspiré, la liberté naissante, et, *comme Hercule en naissant, invincible*.

En 1819, un an avant les *Méditations*, l'œuvre de Chénier, toute en fragments, mais d'une beauté unique et d'un accent nouveau, apparut au jour.

Ce fut une seconde Renaissance, et la Poésie *ailée, étincelante, armée*, sortit du tombeau. L'antiquité grecque, dont Chénier est le fils spirituel, nous rouvrit ses sources éternelles enfin retrouvées.

Un siècle a passé et Chénier vit, pour nous, jeune de la jeunesse immortelle de ceux qui vécurent peu de jours, — ceint du laurier apollonien et de la couronne civique du héros, martyr de la Liberté.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

LA JEUNE TARENTINE

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés!
Oiseaux chers à Thétys; doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe : Etonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots,

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides
S'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le poussent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.
Et de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, « hélas! » autour de son cercueil :

« Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

PAUL VERLAINE[1]

LES FAUX BEAUX JOURS

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

O pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
O va prier contre l'orage, va prier.

(*Sagesse*. Messein, éd.

LES VOIX

Voix de l'orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie...
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,

1. Voir la notice page 74.

La vie a peur et court follement sur le quai,
Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.
Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai.
Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces
Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'autrui : des lointains dans des brouillards. Des noces
Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négoces,
Et tout le cirque des civilisations
Au son trotte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations.

Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés,
Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la Prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,
Mourez parmi la voix que la prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

(*Sagesse.* Messein, éd.)

JULES LAFORGUE

Jules Laforgue est mort à vingt-huit ans. Son œuvre est donc brève. Mais les poèmes de ses débuts apportaient une telle brassée de fleurs nouvelles que la poésie d'aujourd'hui est encore tout imprégnée de leur parfum. Très lettré, très averti des arts plastiques, au courant de toutes les philosophies, il a créé des fonds de rêve d'une harmonie complexe et singulière. De ses grandes douleurs il a fait des complaintes. Mais ces douleurs n'ont rien d'anecdotique ni de passionnel. C'est toute la poésie du monde, de la société, des lois cosmiques sur les nerfs et le cerveau de l'artiste qu'il évalue et cette angoisse de pensée qu'on n'avait jamais jusqu'à lui cherché à rendre avec ce détail et cette acuité. Il la traduit magnifiquement et nerveusement, d'un ton d'humour familier et déchirant. La sensibilité très aiguë lui dicte ses rythmes.

Jules Laforgue fut un vers-libriste de la première heure. Aucun poète n'a parlé une langue aussi sobre et aussi classique, d'un accent aussi pénétrant. C'est par les musiques les plus rares et les plus délicates qu'il exprime son incurable et sereine mélancolie.

GUSTAVE KAHN.

COMPLAINTE DE L'ÉPOUX OUTRAGÉ

— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine,
Corbleu, ma moitié!
— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine?

— J'allais prier pour qu'un fils nous vienne,
Mon Dieu, mon ami;
J'allais prier pour qu'un fils nous vienne.

— Vous vous teniez dans un coin, debout.
Corbleu, ma moitié!
Vous vous teniez dans un coin, debout,

— Pas d'chaise économis' trois sous,
Mon Dieu, mon ami;
Pas d'chaise économis' trois sous.

— D'un officier j'ai vu la tournure,
Corbleu, ma moitié!
D'un officier j'ai vu la tournure.

— C'était ce Christ grandeur nature,
Mon Dieu, mon ami;
C'était ce Christ grandeur nature.

— Les Christs n'ont pas la croix d'honneur,
Corbleu, ma moitié!
Les Christs n'ont pas la croix d'honneur.

— C'était la plaie du Calvaire au cœur,
Mon Dieu, mon ami;
C'était la plaie du Calvaire au cœur.

— Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie,
Corbleu, ma moitié!
Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie!

— C'était une goutte envolée,
Mon Dieu, mon ami;
C'était une goutte envolée.

— Au Crucifix on n'parl' jamais,
Corbleu, ma moitié!
Au crucifix on n'parl' jamais!

— C'était du trop d'amour qu'j'avais,
Mon Dieu, mon ami;
C'était du trop d'amour qu'j'avais!

— Et moi j'te brûl'rai la cervelle,
Corbleu, ma moitié!
Et moi j'te brûl'rai la cervelle!

— Lui, il aura mon âme immortelle,
Mon Dieu, mon ami;
Lui, il aura mon âme immortelle!

FRANCIS JAMMES

Quand ils parurent en 1893, les premiers vers de Francis Jammes firent scandale. Les Parnassiens régnaient encore sur le goût public : ceux qu'on a appelés les symbolistes nous proposaient une esthétique très différente de la leur, mais aussi concertée et pour le moins aussi subtile. Or, Francis Jammes nous arrivait sans esthétique et, pareil au paysan du Danube, se contentait de parler le langage de sa province et de son cœur. En vérité il n'avait qu'à chanter. Jamais poète ne naquit plus poète, c'est-à-dire plus doué au point de vue pittoresque sous le rapport « sensoriel ». Dans la campagne béarnaise, où il vit et où il écrit, sensible au chant du Gave, à la fraîcheur des jeunes filles, à l'ancienneté des maisons, il n'est pas un reflet, pas un bruissement, pas un parfum qui lui échappe. C'est un tendre faune dans la nature. Le sentiment nettement chrétien qui s'affirma dans ses vers par la suite, ne fit que spiritualiser ses dons premiers. Tout cela est simple, frais et pénétrant, avec une pointe volontaire de cocasserie, et dans certaines *Prières*, dans certaines *Élégies*, à force de justesse et de spontanéité, très grand.

HENRI GHÉON.

IL S'OCCUPE...

Va, tu sais à présent que Gallus est un sage.
(José-Maria de HÉRÉDIA.)

Il s'occupe des travaux de la terre et taille
les haies, ramasse le blé et les figues qui bâillent.
Il a un pavillon dans sa vigne, et il goûte
le vin en bois aigre qu'il examine au jour.
Un lièvre lui mange les choux dans son jardin
Où quelques rosiers sont lourds de pluie, le matin.
Parfois on lui porte un acte notarié,
Un paysan, pour savoir comment être payé.

Il nettoie son fusil et couche avec sa bonne.
Il fit son droit jadis.
Une photographie
nous le montre triste, pommadé et jauni,
à l'époque de son duel pour une femme.
Il tient un journal à la main et regarde
devant lui.
Que c'est triste, que c'est triste,
je trouve, ce temps où on se nommait Evariste.
Le vieux père et la mère étaient au désespoir...
On avait surpris une lettre de femme, un soir...

Un jour, il est revenu de la capitale
Avec un chou de cheveux sur son front pâle.

On a enterré les vieux parents qu'il aimait,
et dont il parle avec un touchant respect.
Il n'a pas d'héritiers et sa succession,
Qui sera belle, sera partagée, dit-on,
Entre les Dumouras et les Gosset. Qui sait?

Il vit ainsi, auprès des chênes, et c'est
de longues veillées qu'il passe à la cuisine
où dort le chien rose de feu, où les mouches
Salissent de cacas tout ce qu'elles touchent.

Parfois, le matin, il s'essaye à un trombone
triste auquel est habituée sa bonne.
Il vit ainsi doucement, sans savoir pourquoi.
Il est né un jour. Un autre jour il mourra.

(*De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*, éd. Mercure de France.)

ÉCOUTE DANS LE JARDIN

Écoute, dans le jardin qui sent le cerfeuil,
chanter, sur le pêcher, le bouvreuil.

Son chant est comme de l'eau claire
Où se baigne, en tremblant, l'air.

Mon cœur est triste jusqu'à la mort,
bien que de lui plusieurs aient été, et une soit — folles.

La première est morte. La seconde est morte;
— et je ne sais pas où est une autre.

Il y en a cependant encore une
Qui est douce comme la lune...

Je m'en vais la voir cet après-midi.
Nous nous promènerons dans une ville...

Ce sera-t-il dans les clairs quartiers
de villas riches, de jardins singuliers?

Roses et lauriers, grilles, portes closes
Ont l'air de savoir quelque chose.

Ah! si j'étais riche, c'est là
Que je vivrais avec Amaryllia.

Je l'appelle Amaryllia. Est-ce bête!
Non, ce n'est pas bête. Je suis poète.

Est-ce que tu te figures que c'est amusant
d'être poète à vingt-huit ans?

Dans mon porte-monnaie, j'ai dix francs
et deux sous pour ma poudre. C'est embêtant.

Je conclus de là qu'Amaryllia,
M'aime, et ne m'aime que pour moi.

Ni le Mercure ni l'Ermitage
ne me donnent de gages.

Elle est vraiment très bien Amaryllia,
et aussi intelligente que moi.

Il manque cinquante francs à notre bonheur.
On ne peut pas avoir tout, et le cœur.

Peut-être que si Rothschild lui disait :
« Viens-t'en... » Elle lui répondrait :

« Non, vous n'aurez pas ma petite robe,
parce que j'en aime un autre... »

Et que si Rothschild lui disait : « Quel est
le nom de ce... de ce... de ce... poète ? »

Elle lui dirait : « C'est Francis Jammes. »
Mais ce qu'il y aurait de triste en tout cela :

C'est que je pense que Rothschild ne saurait pas
Qui est ce poète-là.

(*De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir*,
éd. Mercure de France.)

THÉODORE DE BANVILLE

Avec Théophile Gautier, Théodore de Banville est l'un des plus purs artistes du vers. D'abord disciple d'André Chénier, il a publié des poèmes inspirés de l'antique, certains même calqués sur l'antique. Deux recueils, *Les Cariatides* et *Les Stalactites*, contiennent des œuvres de cette première manière. Mais c'est surtout comme fantaisiste que Théodore de Banville a fait œuvre originale. Les *Odes funambulesques*, parues d'abord sous le pseudonyme de Bracquemond, et où il s'était efforcé de fixer la langue comique du dix-neuvième siècle, resteront comme un modèle du genre. Le poète leur doit une célébrité que devait augmenter le prodigieux succès, au théâtre, de *Gringoire* et du *Baiser*. On n'aura jamais plus d'esprit, plus de grâce, plus d'aisance à jongler avec les vers et à faire tinter les rimes. Banville est le régal des délicats.

ANDRÉ RIVOIRE.

LA NUIT DE PRINTEMPS

C'était la veille de Mai,
Un soir souriant de fête,
Et tout semblait embaumé
D'une tendresse parfaite.

De son lit en baldaquin,
Le Soleil sur son beau globe
Avait l'air d'un Arlequin
Etalant sa garde-robe.

Et sa sœur au front changeant,
Mademoiselle la Lune,
Avec ses grands yeux d'argent
Regardait la Terre brune,

Et du ciel, où, comme un roi,
Chaque astre vit de ses rentes,
Contemplait avec effroi
Le lac aux eaux transparentes.

Comme, avec son air trompeur,
Colombine, qu'on attrape,
A la fin du drame a peur
De tomber dans une trappe.

Tous les jeunes Séraphins,
A cheval sur mille nues,
Agaçaient de regards fins
Leurs comètes toutes nues.

Sur son trône, le bon Dieu,
Devant qui le lys foisonne,
Comme un seigneur de haut lieu
Que sa grandeur emprisonne,

A ces intrigues d'enfants
N'ayant pas daigné descendre,
Les laissait, tout triomphants,
Le tromper comme un Cassandre.

Or, en même temps qu'aux cieux,
C'était comme un grand remue-
Ménage délicieux,
Sur la pauvre terre émue.

Des Sylphes, des Chérubins,
S'occupaient de mille choses,
Et sous leurs fronts de bambins
Roulaient de gros yeux moroses.

Quel embarras, disaient-ils
Dans leurs langages superbes;
A ces fleurs pas de pistils,
Pas de bleuets dans ces herbes!

Dans ce ciel pas de saphirs,
Pas de feuilles à ces arbres!

Où sont nos frères zéphyrs
Pour embaumer l'eau des marbres?

Hélas! comment ferons-nous?
Nous méritons qu'on nous tance;
Le bon Dieu sur nos genoux
Va nous mettre en pénitence!

Car hier au bal dansant,
Où, sorti pour ses affaires,
Il mariait en passant
Deux Soleils avec leurs Sphères,

Nous avons de notre main
Promis sur le divin cierge
Son mois de mai pour demain
A notre dame la Vierge!

Hélas! jamais tout n'ira
Comme à la saison dernière,
Bien sûr on nous punira
De l'école buissonnière.

Pour ce Mai qu'on nous promet
Ils versent des pleurs de rage,
Et vite chacun se met
A commencer son ouvrage.

Penchés sur les arbrisseaux,
Les uns, au milieu des prées,
Avec de petits pinceaux
Peignent les fleurs diaprées,

Et, de face ou de profil,
Après les branches ouvertes
Attachent avec un fil
De petites feuilles vertes.

Les autres au papillon
Mettent l'azur de ses ailes,
Qu'ils prennent sur un rayon
Peint des couleurs les plus belles.

Des Ariels dans les cieux,
Assis près de leurs amantes,
Agitent des miroirs bleus
Au-dessus des eaux dormantes.

Sur la vague aux cheveux verts
Les Ondins peignent la moire
Et lui serinent des vers
Trouvés dans un vieux grimoire.

Les Sylphes blonds dans son vol
Arrêtent l'oiseau qui chante,
Et lui disent : « Rossignol,
Apprends ta chanson touchante;

« Car il faut que pour demain
On ait la chanson nouvelle. »
Puis le cahier d'une main,
De l'autre ils lui tiennent l'aile.

Et ceux-là, portant des fleurs
Et de jolis flacons d'ambre,
S'en vont, doux ensorceleurs,
Voir mainte petite chambre,

Où mainte enfant, lys pâli,
Ecoute, endormie et nue,
Fredonner un bengali
Dans son âme d'ingénue.

Ils étendent en essaim
Mille roses sur sa lèvre,
Un peu de neige à son sein,
Dans son cœur un peu de fièvre.

Aucun ne sera puni,
La Vierge sera contente :
Car nous avons tout fourni,
Ce qui charme et ce qui tente!

Et Sylphes et Chérubins,
Ce joli torrent sans digue,

Vont se délasser aux bains
Du bruit et de la fatigue.

Dieu soit béni, disent-ils,
Nous avons fini la chose!
Aux fleurs, voici les pistils,
Des parfums, du satin rose;

Au papillon bleu son vol,
Aux bois rajeunis leur ombre,
Son doux chant au rossignol
Caché dans la forêt sombre!

Voici leur saphir aux cieux
Dans la lumière fleurie,
A l'herbe ses bleuets bleus,
Pour que la Vierge sourie!

Mais ce n'est pas tout encor,
Car ils me disent : « Poète!
Voici mille rimes d'or,
Pour que tu sois de la fête.

« Prends-les, tu feras des chants
Que nous apprendrons aux roses,
Pour les dire lorsque aux champs
Elles s'éveillent mi-closes. »

Et certes mon rêve ailé
Eût fait une hymne bien belle
Si ce qu'ils m'ont révélé
Fût resté dans ma cervelle.

Ils murmuraient, Dieu le sait,
Des rimes si bien éprises!
Mais le zéphyr qui passait
En passant me les a prises!

(*Les Cariatides*. Lemerre, éd.)

LE SAUT DU TREMPLIN

Clown admirable, en vérité!
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient : « Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le peuple criait : « Bravo! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait raidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre, plein

D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique!

« Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires !

« Par quelque prodige pompeux,
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles,

« Jusqu'à ces éthers pleins de bruit
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées,
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

« Plus haut encor, jusqu'au ciel pur!
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

« Plus loin! Plus haut! je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut! plus loin! de l'air! du bleu!
Des ailes! des ailes! des ailes! »

Enfin de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,

Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

(*Odes funambulesques*. Lemerre, éd.)

CHARLES GUÉRIN

Des *Fleurs de Neiges* qui parurent en 1893, à l'*Homme intérieur* publié en 1906, quelques mois avant sa mort, l'œuvre de Charles Guérin s'échelonne grave, profonde, douloureuse, riche de huit recueils de poèmes qui sont parmi les plus beaux de notre poésie contemporaine.

Dans une forme pure, où le vers traditionnel nous apparaît plus adouci, d'une musicalité plus intime, Charles Guérin a chanté la beauté du désir, la sérénité douloureuse de l'amour, la grâce mélancolique ou lumineuse des paysages auxquels s'attachent ses souvenirs.

On a pu écrire de lui qu'il fut surtout le poète de l'Amour et de la Volupté. Sans doute, mais presque toujours sa foi marque son œuvre de son empreinte, et malgré son extrême sensibilité, il était de ceux :

Pour qui la volupté ne fut pas la luxure.

ainsi qu'il l'écrivit dans un de ses plus beaux poèmes.

J. VALMY-BAYSSE.

LE SOIR LÉGER

Le soir léger, avec sa brume claire et bleue,
Meurt comme un mot d'amour aux lèvres de l'été,
Comme l'humide et chaud sourire heureux des veuves
Qui rêvent dans leur chair d'anciennes voluptés.
La ville, pacifique et lointaine, s'est tue.
Dans le jardin pensif où descend le repos
Frissonne avec un frais murmure un épi d'eau
Dont la tige se rompt parfois au vent nocturne.
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable.
Des couples amoureux se parlent à voix basse;
Les roses que leurs doigts songeurs ont effeuillées
Répandent une odeur enivrante de miel.

Un pâle jour occupe encor le bas du ciel
Et mêle, charme étrange et confidentiel,
De la lumière en fuite à de l'ombre étoilée.

Que me font les soleils à venir, que me font
L'amour et l'or, et la jeunesse et le génie!...
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front :
Ah! fermez la fenêtre ouverte sur la vie!

(*Le Cœur solitaire,* éd. Mercure de Fr.)

CETTE VIEILLE EST LA SŒUR DES BORNES DU CHEMIN

Cette vieille est la sœur des bornes du chemin :
Elle est cassée, austère, anguleuse, immobile.
Un chapelet de fer enguirlande sa main,
Et les sous des passants dansent dans sa sébile.

Ses yeux blancs sont pareils aux lampes des tombeaux,
Sans éclat sous les arcs profonds de leurs ogives,
Et ses lèvres de chair morte font sans repos
Le murmure indistinct de deux feuilles plaintives.

Parfois, quand le corps las, à la chute du jour,
Je regagne la ville, et mon âtre, et ma table,
L'équité du hasard me mène au carrefour
Où gémit sous la croix l'aveugle lamentable.

Et je m'arrête alors devant elle, songeant
Que j'assiste au vivant spectacle de mon âme,
Et je lui dis : « Voici quelques pièces d'argent,
Priez pour moi qui suis sans amour, pauvre femme! »

(*Le Semeur de Cendres,* éd. Mercure de Fr.)

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

L'art de *Saint-Georges de Bouhélier* est égal aux plus hautes et aux plus nobles tentatives. La *Tragédie Royale,* le *Carnaval des Enfants,* le *Roi sans couronne, Œdipe,* entre autres belles œuvres, jalonnent une carrière de poète tragique singulièrement émouvant et novateur. Alors que dès ses vingt ans il fondait le naturisme, Saint-Georges de Bouhélier était reconnu par des esprits d'élite comme un guide.

« Il appartient, a-t-il dit, au poète d'exprimer la beauté hermétiquement cachée dont tout être est, à son insu, le mystique dépositaire. » Il faut, pour réaliser cette conception, infiniment de pénétration, un sens profond du mystère de la vie, un amour sincère de ses manifestations et surtout une rare qualité d'évocation. Ce sont ces puissances subtiles qui donnent aux poèmes de Saint-Georges de Bouhélier comme à ses tragédies, comme à ses romans, ce don de persuasion pénétrante, cette souplesse qui par le détail familier réalise la grandeur, cette impression profonde d'altruisme généreux, d'admiration et de pitié devant le spectacle du monde et de son protagoniste, l'Homme, cette impérieuse sensation de grand art.

GUSTAVE KAHN.

ROMANCE

Pourquoi c'est vous que j'aime encor, ô mon amour ?
O mon si simple amour, pourquoi malgré les jours
Et les jours, c'est vers vous que, jamais fatiguée,
Revient fidèlement ma tendresse plus gaie
Et plus sûre sans cesse et plus vaillante encor
Et qui quête de vous, comme une aumône d'or,
Le regard clair mettant sur des nuits de naufrage
Son étoile, pour me guider hors des orages ?...
Pourquoi vous m'êtes chère, ô mon âme, pourquoi

J'aime à vous regarder, humble et me tenant coi,
Tandis que sous l'éclair pâle d'un soleil d'ambre,
Vous allez et venez dans cette étroite chambre
Dont vous faites pourtant le plus clair des châteaux,
Et qui me fut si douce en des temps si brutaux,
Quand les Ennuis et les Chagrins mettaient le siège
A ma porte, et campaient sans fin parmi les neiges
Polaires d'une immense indifférence et, là,
Me cernaient de leurs feux, d'un effort jamais las?. .
Pourquoi c'est encor vous que j'aime et dont s'élance
Mon cœur toujours sensible à tout ce qui rayonne
De secrète beauté sur un visage humain?
Pourquoi vous m'êtes chère et le serez demain?
Pourquoi vous êtes celle encore qui m'importe,
O ma petite enfant si fragile et si forte,
Et si fière et toujours disposée au combat
Pour la sainte pensée étrange du soldat
Que je suis et que, sans faiblesse ni traîtrise,
Je voudrais demeurer, — trouant la brume grise,
De ce monde étouffé dans sa médiocrité,
De mes rouges drapeaux d'amour et de fierté,
Et, sans souci de rien jamais que de la vie
Immense, offerte à l'âme effrénée et ravie,
Ne désirant que ses royaumes obtenus,
Ses royaumes pleins de mystères ingénus?...
Pourquoi c'est vous mon cœur? Pourquoi c'est vous
[mon âme?
Pourquoi m'unit toujours à vous ce lien de flamme?
Pourquoi je ne saurais me détacher de vous?
Pourquoi la vie, hélas! parmi mille remous
Amers, peut me lancer, comme dans des abîmes,
Sans me faire lâcher ce vaisseau que nous prîmes
Autrefois, tous les deux, aux heures du matin,
Et qui nous a portés sans fin dans l'incertain
Et l'indécis et le flottant souci de vivre,
Au milieu de tohu-bohu dont je suis ivre?...
Ah! mon amour, ah! mon amour, si vous voulez
Le savoir, il vous faut vraiment le demander
A notre âme et rien qu'à notre âme pure et sûre,
Elle qui m'a pansé, guéri de mes blessures,
Soutenu et rendu plus ferme, et gardé droit,

Et défendu dans l'ombre et la guerre et le froid
Cruels, et la tristesse âpre des jours féroces,
En m'escortant d'un hymne héroïque de noces!...

(*La Romance de l'Homme*. Fasquelle, éd.)

LE CAVALIER

Mon cœur, — oh! mon cœur! — l'entends-tu passer,
Ce beau cavalier qui vient du Passé!...

Tout tremble au galop de son blanc cheval. .
Mon âme! Il accourt à travers le vent!...

Ce beau cavalier, ce fort cavalier,
Il porte l'épée et le bouclier...

Il a le front noir sous un masque d'or,
Ce haut cavalier qui nargue la mort...

O mon cœur, mon cœur! — te rappelles-tu
Comme il bataillait, tout de fer vêtu!...

Comme sous des rocs d'épouvantement,
Il gardait ses yeux de dur diamant!

Et comme, n'ayant pour tout compagnon
Que le clair Courage et que le Guignon,

Il allait sans peur et sans peine, droit,
Très pauvre pourtant, mais fier comme un roi!...

O mon cœur, mon cœur, l'entends-tu passer,
Ce franc cavalier qui vient du Passé!

Il a ton visage amer et moqueur,
Il a ta vaillance, il a ta langueur...

Les gens qui le voient, les gens qui, des seuils,
L'aperçoivent, crient que voici le deuil,

Que voici la Peste et le Navrement,
Et la Nostalgie au regard dément!...

Et pourtant, mon Dieu, vous devez savoir
Quel bon désespoir est son désespoir!

Et vous connaissez, Seigneur, ce qui luit
De secret soleil sous cet air de nuit!...

Ah! doux cavalier! Cavalier serré
Dans du fer, hélas! mais mal cuirassé,

Où t'en vas-tu donc, Songe d'autrefois!
Vieux spectre des jours de gloire et de foi?...

Mon cœur, — oh! mon cœur! — l'entends-tu passer,
Ce grand cavalier qui vient du Passé!...

(*La Romance de l'Homme*. Fasquelle, éd.)

CE QU'ONT DIT LES MOBILISÉS DE 1914

« Puisqu'ils ont déclaré qu'ils nous prendraient nos terres,
Qu'ils passeraient sur nous comme un vent de misère
Et qu'ils se chargeaient bien de mettre en deuil nos mères;

« Puisqu'ils ont déclaré, sans rime et sans raison,
Que l'heure avait sonné d'entrer dans nos maisons
Et de fumer nos champs des os de nos garçons;

« Puisqu'ils nous ont jeté leur sinistre menace
Et qu'ils se sont vantés de nous donner la chasse,
Et qu'ils ont le dessein de nous prendre en leur nasse,

« O Justice, vous qui savez que les années
Avaient presque emporté nos haines surannées
Et que nous avions cru nos luttes terminées;

« Vous qui nous avez vu songer dans nos labours,
Vous qui nous avez vu rêver loin des tambours
De guerre, à des accords nouant là-bas les bourgs,

« Et les hameaux juchés sur le flanc des collines,
Et les villes où bout le peuple des usines,
Et les vieux ports creusés par la vague marine;

« Vous qui, pouvant sonder le pauvre cœur humain,
Avez connu l'espoir dont tressaillaient nos mains
D'étreindre tous les gens des multiples chemins

« De la terre! les gens des dunes de Hollande,
Et ceux qui campent dans les glaces, sur la lande,
Et ceux du désert triste, où les sables s'étendent!

« Vous qui savez cela, Justice au cœur de fer!
O Justice sereine au regard ferme et fier,
Dites si nous devons tirer le glaive clair!...

« Puisqu'ils se sont flattés de passer nos frontières,
Puisqu'ils se sont juré de faire un cimetière
De la France et de n'y laisser qu'un tas de pierres,

« Nous allons donc partir, ô mon père, ô mon fils!
O douce fiancée au front couleur de lis,
O mère tendre et forte et vous tous, nos amis!

« Nous laisserons la faulx dormir dans les blés rouges
Et le petit pleurant dans son berceau qui bouge,
Car la guerre est là-bas qui fait son cri de gouge,

« Et qui vide Paris et qui vide les champs!
Et la Mort est en route! Entendez-vous son chant?
Et les anges là-haut tremblent pour les méchants.

« Mais Seigneur, vous savez si notre cause est sainte!
Nous sommes sans reproche et nous serons sans crainte.
Nul de ceux qui s'en vont n'aura poussé de plainte...

« Puisqu'ils nous ont craché leurs outrages au front,
Puisqu'ils croient que toujours nous les avalerons,
Puisqu'ils souhaitent se battre enfin, nous nous battrons!

« Puisqu'ils veulent venir pour nous voler nos terres,
Nous allons vous défendre, ô foyer de nos pères,
Et nous serons pour vous comme un mur tutélaire.

« Puisqu'ils nous ont forcés d'empoigner nos fusils,
Puisque c'est leur projet de nous sortir d'ici,
Ils vont voir ce qu'on fait pour garder son pays!...

« O doux jardin de France! O terre maternelle!
Toi qui nous a nourris de ta langue immortelle,
Nous serons tous, pour toi, d'ardentes sentinelles,

« Et s'il nous faut tomber, ne pleurez pas sur nous!
Celui qui part sait bien qu'il revivrait en vous
Si la mort le couchait dans son lit de cailloux!

« Si la mort nous mettait son vêtement de terre,
Si la mort nous chargeait les entrailles de pierres,
Si la mort nous tirait dans son ombre dernière,

« Si la mort nous prenait comme l'eau le noyé,
Si la mort nous faisait descendre par les pieds,
Droits et verts, dans des trous lugubres, tout entiers,

« Nous resterions en vous, ô durable Patrie,
Et nous reviendrions vous voir, mère chérie,
Epouse, enfants, vous tous vers qui notre âme crie!

« Et par les matins d'or, quand vous iriez aux blés,
Et par les beaux soirs bleus, lorsque le feu tremblé
De la lampe, en chantant, nous aurait rassemblés,

« Vous nous auriez toujours près de vous, doux et graves,
Et vous diriez : « Voilà ceux qui furent des braves,
Et qui n'ont pas voulu devenir des esclaves!... »

« Familles, compagnons, et toi, Postérité,
Qui te multiplieras sur ce sol enchanté,
Souvenez-vous de ceux qui s'en vont par l'été

Le plus beau, quand les champs attendent les faucilles
Quand les pommiers sont lourds, quand les branches vacillen
Sous les greffes que les oiseaux voraces pillent,

Souvenez-vous de ceux qui partent simplement,
« Souvenez-vous de ceux qui partent calmement,
Pour nous faire un rempart contre les Allemands... »

(*Légendes de la guerre de France,*
Fasquelle, éd.)

ÉMILE DESPAX

Quand, un jour de printemps, en 1905, parut un recueil de poésies intitulé *La Maison des Glycines,* tous les lecteurs, séduits et ravis, comprirent qu'un adolescent renouvelait, avec une grâce infinie, le sentiment de l'adolescence. Dans ces pages où les paysages de Lourdes et du Béarn reposent comme les fleurs endormies dans l'herbier de Francis Jammes, l'Idylle et l'Élégie font alterner le rire des jeunes filles et la plainte du jeune homme. Vraiment les tourterelles et les ramiers échangent dans ce livre frémissant, sous un ciel de poésie, leur antique chant naturel, transposé pour des voix humaines.

Paysages assoupis et résineux, vallons rafraîchis par le vent des Gaves, petits villages confits dans la chaleur, le silence et les parfums, charmante cité de Bayonne, on ne vous parcourra plus sans songer avec mélancolie à ce jeune Théocrite que fut Émile Despax.

Cet enfant de Virgile, amoureux des mutines bergères qui sortent des pensionnats de Pau pour les vacances de Noël et de Pâques, ne devait pas dépasser l'âge heureux des plaintes légères et de la tristesse enivrée.

Mort pour la France au début de l'année 1915, il est de ceux qu'enveloppe d'une étreinte plus attendrie cette illustre lamentation funèbre :

L'année a perdu son Printemps.

COMTESSE DE NOAILLES.

BONHEUR

O cher hôte d'un soir, Bonheur, c'est vous, voyez :
Voici l'encre, voici les livres, les cahiers ;
Voyez : voici les vers que j'écrivis pour elle,
Vous qui vous attristez d'un chant de tourterelle,
Si vous lisez ces vers, vous verrez, par moments,
Qu'ils sont doux et blessés comme un roucoulement.

Mais, ce soir, si j'écris, c'est sous votre dictée.
Parlez-moi. Cher Bonheur, vous l'avez donc quittée ?
Elle dort, n'est-ce pas? Et, tandis qu'elle dort,
Un reflet de la nuit joue à ses ongles d'or.
Le ciel a cette fois tant d'étoiles. C'est l'heure
Où la veille retient ouverts les yeux qui pleurent.
Vous n'êtes pas parti parce qu'elle pleurait ?
Je puis vous accueillir, ô Bonheur, sans regret,
Je puis vous dire : Ami, vous garder, vous sourire,
Vous écouter. Je puis tout croire et tout écrire?
Elle m'aime. Je l'aime. Et vous, vous êtes là.
C'est vous que si longtemps notre amour appela.
Dites! La vie est belle et le destin contraire.
Comme vous ressemblez au Chagrin, votre frère ;
Mais, lorsque vous venez, on ne vous entend pas.
Lui, nous faisait du mal quand il venait. Son pas
Etait lourd sur la terre et bien plus lourd sur l'âme.
Depuis combien de jours, Bonheur, on vous réclame!
Il fait chaud. On dirait que vous marchez pieds nus.

Je vous ai deviné quand vous êtes venu.
On eût dit que mon cœur avait pris sa volée
Avec l'odeur du soir dans la brise en allée.
On eût dit que mes yeux soudains s'étaient ouverts
Pour la première fois devant des arbres verts,
Devant l'azur profond des voûtes constellées.
Bonheur, vous habitez très loin, dans des vallées
Heureuses, où l'on voit descendre avec le soir
Les troupeaux piétinants que mène un bélier noir;
Vous habitez la terre innocente, les rades
Des ports où le soleil fait craquer les grenades,
Les îles d'or que sont les fleurs des océans ;
Vous habitez les cols perdus des monts géants ;
Vous habitez où va notre mélancolie,
Les villas, les cyprès, les rosiers d'Italie.
Bonheur, nous nous mettons quelquefois à genoux
Et nous pleurons sur notre amour. Emmenez-nous.
Je ne sais ni quel bien, ni quel mal vous me faites.
On dit qu'il faut beaucoup souffrir, que les poètes
Doivent avoir le cœur saignant et qu'on ne peut
Ecrire de beaux vers parce qu'un soir est bleu

Ou parce qu'un matin sur l'âme reposée
Verse tous les parfums et toutes les rosées.
Et j'ai peur, car la mort est noire dans l'oubli.

S'il est vrai, laissez-moi souffrir. Voici le lit
Où j'ai si longuement sangloté, quand ma bouche
Mordait les draps avec des cris. J'ai fait ma couche
Bien étroite et je l'ai mesurée à mon corps.
Ainsi, déjà, je suis couché comme les morts.
Mais je vis. Mais je puis, debout à chaque aurore,
Lire, écrire, rêver, aimer, pleurer encore.
Après la mort, qu'ainsi, durant des jours, des mois,
Quelque chose de beau vive encore après moi.
Donc, laissez-moi souffrir, s'il le faut. Mais, près d'elle,
Asseyez-vous. Soyez, Bonheur, l'ami fidèle.
Portez-lui les parfums qu'elle adore, en rêvant.

Allez, Bonheur. Soyez auprès d'elle souvent.
Dites-lui, quand, traînant mon âme harassée,
Je lui fais chaque soir le don d'une pensée,
Que j'ai, brutalement, pour lui faire ce don,
Contraint mon cœur qui s'en allait à l'abandon;
Que je l'ai de mes doigts déchiré, qu'il en saigne;
Qu'il n'est pas un seul vers que tout mon sang ne teigne,
Que les plus dédaignés autant que les plus chers
Sont le sang de mon sang et la chair de ma chair;
Dites-lui qu'il lui faut pardonner à mes rages
Les mots dont elle a pu souffrir et les outrages
Qui l'ont faite si pâle et la troublent encor.
Allez la voir, demain, à l'heure où l'aube éveille
La prairie et le lac, la lumière et l'abeille.
Allez. La nuit est belle, ô Bonheur. Elle dort.

(*La Maison des Glycines*,
Mercure de France, édit.)

BAUDELAIRE

Nous savons bien, nous, les poètes, que Baudelaire est le sommet de la poésie au dix-neuvième siècle (le sommet et la somme), mais le public le sait moins. Baudelaire a contre lui la légende de blasphémateur et d'introducteur de la névrose dans les sphères olympiennes du Parnasse. Des critiques comme Brunetière se sont déshonorés en le traitant de corrupteur. Il a contre lui les appréciations de ses contemporains qui, même en le louant, n'ont pas pénétré la qualité de son génie. La lourde, copieuse et inintelligente préface dont Théophile Gautier a accablé les *Fleurs du Mal* en est le plus triste témoignage ! Il a contre lui le mot populaire que lui décocha Hugo : « Vous avez créé, monsieur, un frisson nouveau, » et qui réduit cette poésie michel-angesque, pure, terrible, vaste comme aucune ne l'avait été jusque-là, au frisson de Petite-secousse. Il a contre lui, disons-le aussi, le titre de : « Fleurs du Mal », qui est un titre faux, fâcheusement anecdotique et qui particularise à l'excès l'universalité de son essor. En quoi Baudelaire s'est humilié jusqu'à consentir lui-même à sa propre légende : sans doute comprenait-il tout ce que le livre allait heurter de conventionnel et d'établi, et s'est-il résigné à lui donner une étiquette orgueilleuse de damnation qui devait, par la suite, lui retirer, aux yeux de la foule, son caractère général et éternel...

Hélas ! Il subsiste encore des préventions contre Baudelaire. Est-ce croyable ?

Mais ils sont innombrables ceux qui savent pourquoi ce livre domine tous les autres, et les absorbe. Pourquoi ? Parce qu'il a ouvert les portes de la vie. Parce que Baudelaire a épousé les contours de la réalité, puisé son inspiration, son art, dans les sources authentiques de l'âme humaine. Visionnaire, rien ne lui a échappé de ce qui était réel. Il a vu toute la nature, mais il en a fait un symbole. La poésie lyrique ne vivait que de thèmes conventionnels, même aux moments de sa plus glorieuse réussite. Pourquoi encore ? Parce que son vers est une chose unique, qui atteint le plus haut lyrisme, sans le secours d'aucun procédé. Le vers de Baudelaire se maintient là-haut, en planant, par le moyen de ses propres ailes étendues, comme un aigle. Aucun mouvement artificiel. C'est le grand lyrisme immobile ! Il n'est pas de poète qui ait fait contenir autant d'infini en aussi peu de mots ! C'est la concentration même des

énergies sublimes, un comprimé d'intelligence. Ce livre est semblable, en poids et en radio-activité, à ces parcelles de métaux qui renouvellent incessamment leurs décharges, sans jamais rien perdre de leur énergie et de leur puissance. Chaque vers de Baudelaire peut presque s'isoler des autres, il ne perd rien de sa beauté ; il forme presque un tout, un petit univers : on dirait qu'il est à lui-même son principe et sa foi... Mais... mais... nous ne sommes pas ici pour faire de l'analyse ni surtout une conférence! Bornons-nous à la notice qu'on sollicite de nous. Pardonnez seulement à un humble poète de la terminer par un point d'exclamation admirative, dont nous ne pouvons, nous autres, nous empêcher de faire suivre le nom magique de celui que Catulle Mendès appelait, possessivement, « Notre cher Baudelaire au grand cœur douloureux ». La foule ne le connaît pas à fond. C'est une amère vérité !... Aussi ferai-je, en terminant, de la propagande poétique... mais oui... en disant ce que d'aucuns ne jugeront point puéril ;

« Mesdames, messieurs,

« Si, dans cette salle, il est par hasard un auditeur qui ne possède pas *Les Fleurs du Mal*, un simple, un être qui ait souffert, vécu, en un mot, qui n'ait pas porté son âme en vain, — qu'il coure, en sortant d'ici, chez le libraire voisin acheter le livre unique, le livre essentiel ! Il y découvrira un remède de beauté à tous les maux de l'âme... Ce livre, qui fait face aux quatre vents de la douleur! Les catholiques assurent qu'ils trouvent tout, c'est-à-dire l'aliment suprême, dans l'*Imitation*. Pour les esprits frappés du don de sentir, de souffrir et d'aspirer au divin, il y a un miracle inépuisable de cette sorte, dans la manne providentielle que nous a laissée Baudelaire. On a cru naguère que ce novateur était exceptionnel, morbide. La vérité le remet à son plan. Il est universel, il est humain. Celui qui a écrit :

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère,

pourrait porter le titre de philanthrope. Rendez-lui l'amour et la pitié qu'il éprouvait pour lui. C'est qu'entre le public et l'auteur, du plus humble au plus grand, il existe un échange bien émouvant de sincérité, de larmes et de tendresse ! Quand nous donnons des pièces de théâtre, c'est nous qui allons à vous, à votre peine, à votre angoisse, à vos solitudes, à votre passion. On dirait que c'est nous qui vous pressons sur notre cœur... Quand nous donnons des livres de poèmes, c'est vous qui nous pressez sur votre cœur ! »

HENRY BATAILLE.

L'HORLOGE

Horloge ! Dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit : « *Souviens-toi !*
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible ;

« Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une Sylphide au fond de la coulisse;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

« Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : « *Souviens-toi !* — Rapide avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde ! »

« *Remember ! Souviens toi !* prodigue ! *Esto memor !*
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or !

« *Souviens-toi* que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi.
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

« Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'Auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (Oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine?

Ange plein de santé, connaissez-vous les fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres?
Ange plein de santé, connaissez-vous les fièvres?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans les yeux où longtemps burent nos yeux avides?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières!

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset : « Un Apollon enfant à la chevelure de lumière, embrasé de génie, de gloire et d'amour ! » tel le définit lyriquement et lapidairement Théodore de Banville.

Né à Paris en 1810, sous les Ailes de l'Aigle, il a dit, dans la *Confession d'un enfant du Siècle*, l'inguérissable déception des fils des héros de l'Épopée, et le *Mal du Siècle*.

Ses premiers poèmes, les plus beaux, furent l'exaltation romantique de l'Art et de l'Amour. Il fut le jeune Don Juan de cette époque sans rivale. Sa tragique passion pour George Sand, leurs immortelles amours à Venise, la trahison de la femme à l'œil sombre, chantées dans les *Nuits*, dans le *Souvenir*, sont dans toutes les mémoires.

Cette vie ardente et brûlée a passé tout entière dans ses chants désespérés qui sont les chants les plus beaux.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

CONSEILS A UNE PARISIENNE

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous;
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais n'avoir de soucis au monde
Que ma taille ronde,
Mes chiffons chéris,
Et de pied en cap être la poupée
La mieux équipée
De Rome à Paris.

Je voudrais garder pour toute science
Cette insouciance
Qui vous va si bien;
Joindre, comme vous, à l'étourderie
Cette rêverie
Qui ne pense à rien.

Je voudrais pour moi qu'il fût toujours fête,
Et tourner la tête
Aux plus orgueilleux;
Être en même temps de glace et de flamme,
La haine dans l'âme,
L'amour dans les yeux.

Je détesterais, avant toute chose,
Ces vieux teints de rose
Qui font peur à voir.
Je rayonnerais, sous ma tresse brune,
Comme un clair de lune
En capuchon noir.

Car c'est si charmant et c'est si commode,
Ce masque à la mode,
Cet air de langueur!
Ah! que la pâleur est d'un bel usage!
Jamais le visage
N'est trop loin du cœur.

Je voudrais encore avoir vos caprices,
Vos soupirs novices,
Vos regards savants.
Je voudrais enfin, tant mon cœur vous aime,
Etre en tout vous-même...
Pour deux ou trois ans.

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne;
Pourtant il en faut.

Je ne voudrais pas à la contredanse,
Sans quelque prudence,
Livrer mon bras nu;
Puis, au cotillon, laisser ma main blanche
Traîner sur la manche
Du premier venu.

Si mon fin corset, si souple et si juste,
D'un bras trop robuste
Se sentait serré,
J'aurais, je l'avoue, une peur mortelle
Qu'un bout de dentelle
N'en fût déchiré.

Chacun en valsant vient sur votre épaule,
Réciter son rôle
D'amoureux transi;
Ma beauté, du moins, sinon ma pensée,
Serait offensée
D'être aimée ainsi.

Je ne voudrais pas, si j'étais Julie,
N'être que jolie
Avec ma beauté.
Jusqu'au bout des doigts je serais duchesse;
Comme ma richesse
J'aurais ma fierté.

Voyez-vous, ma chère, au siècle où nous sommes,
La plupart des hommes
Sont très inconstants.
Sur deux amoureux pleins d'un zèle extrême,
La moitié vous aime
Pour passer le temps.

Quand on est coquette, il faut être sage,
L'oiseau de passage
Qui vole à plein cœur
Ne dort pas en l'air comme une hirondelle,
Et peut, d'un coup d'aile,
Briser une fleur.

LECONTE DE LISLE

Leconte de Lisle fut à tort qualifié d'impassible, parce que, sous un masque olympien, il cachait fièrement sa sensibilité. Quel poète blessé par la vie, torturé de pessimisme et passionné de justice fit jamais éclater de plus émouvants cris de révolte que l'âpre et généreux poète de Quaïn ? Mais, s'il n'est pas un impassible, sa poésie veut être impersonnelle. Des sentiments qu'il éprouve, il ne retient que ce qu'ils ont d'éternel. N'aimant que ce qui dure, il ne s'inféode à aucune école, ne s'abandonne point aux confessions intimes, et ses vers, solides comme le marbre, n'ont rien à craindre des changements de modes et de goûts. Poète largement humain, ce qu'il exprime ce n'est pas son cœur d'homme, mais c'est l'âme de l'humanité, sous tous les ciels et dans tous les temps. Et il évoque, dans ses *Poèmes antiques,* les civilisations grecque et hindoue, comme, dans ses *Poèmes barbares,* il nous transporte des jungles des tropiques jusqu'aux forêts scandinaves où naquit Hialmar.

ANDRÉ DUMAS.

LE CŒUR DE HIALMAR

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons

Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes,
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
A tire-d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messager, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême ;
Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le Soleil !

(*Poèmes barbares*. Lemerre, éd.)

PROGRAMME DU 22 JANVIER 1921

1. La mort de Roland (traduction)..... — Joseph BÉDIER.
   Mme WEBER.

2. *a*) Caliste, lorsque je vous vois . — Pierre CORNEILLE.
   b) Stances.....
   M. FRESNAY.

3. Jocelyn (9e époque, fragment)..... — LAMARTINE.
   Mme Louise SILVAIN.

4. *a*) La vieille maison..... — André RIVOIRE.
   b) Litanies.....
   Mme PIÉRAT.

5. *a*) A un poète.....
   Mlle DELVAIR. — Léo LARGUIER.
   b) La vision (2 août 1914) ....
   M. Jean HERVÉ.

6. *a*) Nocturne provincial.....
   Mlle Andrée de CHAUVERON. — Albert SAMAIN.
   b) Confins.....
   c) Pannyre aux talons d'or ...
   Mlle VENTURA.

7. *a*) Le legs.....
   M. ESCANDE. — Edmond HARAUCOURT
   b) La citadelle.....
   Mme WEBER.

8. *a*) Chanson de l'escarpolette..
   b) Le vent..... — Tristan KLINGSOR.
   c) Berceuse de la poupée.....
   Mme Huguette DUFLOS.

9. *a*) Costal l'Indien..... — André SALMON.
   b) Les nymphes de la Seine ...
   M. Paul GERBAULT.

10. *a*) Le printemps éternel..... — Ctesse de NOAILLES.
    b) Les poètes romantiques....
    Mlle Madeleine ROCH.

11. *a*) Le désert (fragment)..... — LAMARTINE.
    Mlle DELVAIR.
    b) L'automne.....
    M. Jean HERVÉ.

Notices de : MM. Joseph BÉDIER (n° 1), Jules BERTAUT (n° 6), Maurice DONNAY (n° 4), J. ERNEST-CHARLES (n° 3), Fernand GREGH (nos 7 et 10), Louis PAYEN (nos 5 et 8), Alphonse SÉCHÉ (n° 9), Edmond TEULET (n° 2),

lues par M. Raphaël DUFLOS.

JOSEPH BÉDIER

LA MORT DE ROLAND

Roland sent que sa mort est prochaine. Par ses oreilles, sa cervelle se répand. Il prie Dieu pour ses pairs, afin qu'il les appelle ; puis, pour lui-même, il prie l'ange Gabriel. Il prend l'olifant, pour que personne ne lui fasse reproche, et Durendal, son épée, en l'autre main. Un peu plus loin qu'une portée d'arbalète, vers l'Espagne, il va dans un guéret. Il monte sur un tertre. Là, sous un bel arbre, il y a quatre perrons, faits de marbre. Sur l'herbe verte, il est tombé à la renverse.

Il se pâme, car sa mort approche.

* * *

Hauts sont les monts, hauts sont les arbres. Il y a là quatre perrons, faits de marbre, qui luisent. Sur l'herbe verte le comte Roland se pâme.

* * *

Roland sent que sa vie se perd. Il se met sur pieds, tant qu'il peut, s'évertue. Son visage a perdu sa couleur. Devant lui il y a une pierre bise. Il y frappe dix coups, plein de deuil et de rancœur. L'acier grince, il ne se brise ni ne s'ébrèche. « Ah! dit le comte, sainte Marie, à mon aide!

« Ah! Durendal, bonne Durendal, c'est pitié de vous! Puisque je meurs, je n'ai plus cure de vous. Par vous, j'ai gagné en rase campagne tant de batailles, et par vous, dompté tant et de si larges terres, que Charles tient, qui a la barbe chenue!

« Ne venez jamais aux mains d'un homme qui

puisse fuir devant un autre! Un bon vassal vous a longtemps tenue : jamais il n'y aura votre pareille en France la sainte! »

Roland frappe au perron de sardoine. L'acier grince, il n'éclate pas, il ne s'ébrèche pas. Quand il voit qu'il ne peut la briser, il commence en lui-même à la plaindre : « Ah! Durendal, comme tu es belle, et claire, et blanche! Contre le soleil, comme tu luis et flambes! Charles était aux Vaux de Maurienne quand du ciel Dieu lui manda, par son ange, qu'il te donnât à l'un de ses comtes capitaines: alors il m'en ceignit, le gentil roi, le Magne. Par elle, je lui conquis le Poitou et le Maine. Je lui conquis la Provence et l'Aquitaine, et la Lombardie et Normandie la franche, et par elle je lui conquis toute la Romagne. Je lui conquis la Bavière et toutes les Flandres, et la Bourgogne et la Pologne entière, Constantinople dont il reçut l'hommage et la Saxe où il fait ce qu'il veut. Par elle, je lui conquis l'Ecosse... et l'Angleterre, sa chambre, comme il l'appelait. Par elle, je conquis tant et tant de contrées, que Charles tient, qui a la barbe blanche. Pour cette épée, j'ai douleur et peine. Plutôt mourir que la laisser aux païens! Dieu notre père, ne souffrez pas que France ait cette honte! »

* * *

Roland frappa contre une pierre bise. Il en abat plus que je ne vous sais dire. L'épée grince, elle n'éclate ni ne se rompt. Vers le ciel elle rebondit. Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas, il la plaint en lui-même, très doucement : « Ah! Durendal, que tu es belle et sainte! ton pommeau d'or est plein de reliques : une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, et des cheveux de Monseigneur saint Denis, et du vêtement de sainte Marie. Il n'est pas juste que des païens te possèdent : des chrétiens doivent faire votre service. Puissiez-vous ne jamais tomber aux mains d'un couard! Par vous j'aurai conquis tant de larges terres, que Charles tient, qui

a la barbe fleurie! Et l'empereur en est puissant et riche. »

* * *

Roland sent que la mort le prend tout : de sa tête elle descend vers son cœur. Jusque sous un pin il va courant; il s'est couché sur l'herbe verte, face contre terre. Sous lui, il met son épée et l'olifant. Il a tourné sa tête du côté de la gent païenne : il a fait ainsi voulant que Charles dise, et tous les siens, qu'il est mort en vainqueur, le gentil comte. A faibles coups et souvent il bat sa coulpe. Pour ses péchés il tend vers Dieu son gant.

* * *

Roland sent que son temps est fini. Tourné vers l'Espagne, il est couché sur un tertre abrupt. De l'une de ses mains il frappe sa poitrine : « Dieu, par ta grâce, *mea culpa*, pour mes péchés, les grands et les menus, que j'ai faits depuis l'heure où je naquis jusqu'à ce jour où me voici abattu! » Il a tendu vers Dieu son gant droit. Les anges du ciel descendent à lui.

* * *

Le comte Roland est couché sous un pin. Vers l'Espagne, il a tourné son visage. De maintes choses il lui vient souvenance : de tant de terres qu'il a conquises, le vaillant, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son Seigneur qui l'a nourri. Il en pleure et soupire, il ne peut s'en empêcher. Mais il ne veut pas se mettre lui-même en oubli; il bat sa coulpe et demande à Dieu merci : « Vrai père, qui jamais ne mentis, qui rappelas saint Lazare d'entre les morts, qui sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous périls, pour les péchés que j'ai faits dans ma vie! »

Il a offert à Dieu son gant droit : saint Gabriel

l'a pris de sa main. Sur son bras il a laissé retomber sa tête; il est allé les mains jointes, à sa fin. Dieu lui envoie son ange Chérubin et saint Michel du Péril; avec eux saint Gabriel y vint. Ils portent l'âme du comte en paradis.

*
* *

Roland est mort; Dieu a son âme dans les cieux.

(*La Chanson de Roland,*
trad. *de M. Joseph Bédier.* Piazza, éd.)

PIERRE CORNEILLE

Celui qui devait être le plus puissant de nos poètes tragiques, publia, dès 1632, un recueil de *Mélanges poétiques,* sonnets, épigrammes et madrigaux; on y découvre, selon le dire d'Auguste Dorchain, « les premières grâces de sa muse et les premiers battements de son cœur ».

S'il négligea bientôt les premières grâces de sa muse, les premiers battements de son cœur se prolongèrent jusqu'en ses vieux ans. Son neveu Fontenelle rapporte que son tempérament le portait à l'amour, mais jamais au libertinage et rarement aux grands attachements.

Du jour où ce grand professeur d'énergie mit sa lyre au service de la tragédie, elle ne rendit plus que des accents profonds...

Mais cependant des poèmes légers, tendres, ironiques ou même parfois un peu cruels comme les *Stances à la Marquise,* vinrent de temps en temps s'ajouter à ceux des *Premiers Mélanges poétiques.*

L'auteur de l'Épitaphe, de l'Élégie, des Psaumes, des poésies latines, eût-il borné là son ambition, avait sa place marquée au temple de mémoire.

Ces œuvres gardent encore une saveur attachante et l'on y reconnaît en maints endroits la griffe du grand Corneille.

EDMOND TEULET.

CALISTE

Caliste, lorsque je vous voi,
Dirai-je que je vous admire ?
C'est vous dire bien peu pour moi,
Et peut-être c'est trop vous dire.

Je m'expliquerois un peu mieux
Pour un moindre rang que le vôtre;

Vous êtes belle, j'ai des yeux,
Et je suis homme comme un autre.

Que n'êtes-vous, à votre tour,
Caliste, comme une autre femme!
Je serois pour vous tout d'amour,
Si vous n'étiez point si grand' dame.

Votre grade hors du commun
Incommode fort qui vous aime,
Et sous le respect importun
Un beau feu s'éteint de lui-même.

J'aime un peu l'indiscrétion
Quand je veux faire des maîtresses;
Et quand j'ai de la passion,
J'ai grand amour pour les caresses.

Mais si j'osois me hasarder
Avec vous au moindre pillage,
Vous me feriez bien regarder
Le grand chemin de mon village.

J'aime donc mieux laisser mourir
L'ardeur qui seroit maltraitée,
Que de prétendre à conquérir
Ce qui n'est point de ma portée.

STANCES

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

LAMARTINE

Le 4 décembre, la Comédie Française donnait sa première matinée poétique. Emile Fabre disait alors : « Nous ferons passer sous vos yeux le cortège de nos poètes, des plus anciens aux plus récents auteurs, des plus célèbres d'entre eux à ceux qui sont restés, parfois injustement, à demi ensevelis dans l'ombre. » Et chacun murmurait : Lamartine!

Lamartine est, en effet, l'un de nos plus célèbres poètes et l'un de ceux qui restent à demi ensevelis dans l'ombre, — et le plus injustement. La postérité demeure ingrate encore envers l'initiateur, si ample et si divers, de notre littérature au dix-neuvième siècle; et la postérité commença pour lui dès la seconde période de sa vie grandiose, calvaire éclatant et longuement tragique d'une destinée aussi douloureuse qu'éblouissante.

Conjurons maintenant cette ingratitude et venons en foule nous rafraîchir à cette source surabondante de pure poésie. Jules Lemaître, qui admirait tendrement Lamartine et qui savait pourquoi, le mettait « à part » de tous nos poètes. C'est que Lamartine est la poésie même, il est le luth, et la harpe et la lyre; toute l'harmonie dans toute la méditation sensible, lumineuse et vraiment musicale, toute l'harmonie suave, gracieuse, caressante ou sublime, allant de la divine élégie à l'épopée souvent imprégnée de « la grande ingénuité homérique » dont parle Pierre Lasserre et rassemblant dans son large lyrisme, tous les échos de la poésie éternelle et qui ne cesse point de se répercuter profondément et délicieusement dans les cœurs.

Écoutons aujourd'hui chanter Lamartine. Grand poète, grand caractère, grande âme, grande âme généreuse qu'il épanche sur le monde rasséréné :

> Ma patrie est partout où rayonne la France,
> Où son génie éclate aux regards éblouis.

Écoutons chanter, penser, rêver, agir ce poète incomparable. Il est, en sa foi multiple, expansive et constamment bienfaisante, l'une des plus parfaites personnifications humaines de la race française.

J. ERNEST-CHARLES.

JOCELYN

(FRAGMENT)

Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour ! »
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que, de tant d'échos qui parlaient autrefois,
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans avoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah ! c'est affreux peut-être ! eh bien, c'est encor doux !
O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,

Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein;
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non! Quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!

Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

LE DÉSERT

(FRAGMENT)

Il est nuit... Qui respire? Ah! c'est la longue haleine,
La respiration nocturne de la plaine!
Elle semble, ô désert! craindre de t'éveiller.

Accoudé sur ce sable, immuable oreiller,
J'écoute, en retenant l'haleine intérieure,
La brise du dehors, qui passe, chante et pleure;
Langue sans mots de l'air, dont seul je sais le sens,
Dont aucun verbe humain n'explique les accents,
Mais que tant d'autres nuits sous l'étoile passées
M'ont appris, dès l'enfance, à traduire en pensées.
Oui, je comprends, ô vent! ta confidence aux nuits:
Tu n'as pas de secret pour mon âme, depuis
Tes hurlements d'hiver dans le mât qui se brise
Jusqu'à la demi-voix de l'impalpable brise
Qui sème, en imitant des bruissements d'eau,
L'écume du granit en grains sur mon manteau.

Sur l'océan de sable où navigue la lune,
Mon œil partout ailleurs flotte de dune en dune;
Le sol, mal aplani sous ses vastes niveaux,
Imite les grands flux et les reflux des eaux.
A peine la poussière, en vague amoncelée,
Y trace-t-elle en creux le lit d'une vallée,
Où le soir, comme un sel que le bouc vient lécher,
La caravane boit la sueur du rocher.
L'œil, trompé par l'aspect au faux jour des étoiles,
Croit que, si le navire, ouvrant ici ses voiles,
Cinglait sur l'élément où la gazelle a fui,
Ces flots pétrifiés s'amolliraient sous lui,
Et donneraient aux mâts courbés sur leurs sillages
Des lames du désert les sublimes tangages!

Mais le chameau pensif, au roulis de son dos,
Navire intelligent, berce seul sur ces flots;
Dieu le fit, ô désert! pour arpenter ta face,

Lent comme un jour qui vient après un jour qui passe,
Patient comme un but qui ne s'approche pas,
Long comme un infini traversé pas à pas,
Prudent comme la soif quarante jours trompée,
Qui mesure la goutte à sa langue trempée;
Nu comme l'indigent, sobre comme la faim,
Ensanglantant sa bouche aux ronces du chemin;
Sûr comme un serviteur, humble comme un esclave,
Déposant son fardeau pour chausser son entrave,
Trouvant le poids léger, l'homme bon, le frein doux,
Et pour grandir l'enfant pliant ses deux genoux!

La lune, cette nuit, visitait le désert;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du simoun, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,
Rougissait comme un fer de la forge tiré;
Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré;
D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
La poussière brûlait, cendre au pied mal éteinte;
Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'écroula,
Ma bouche sans haleine au sable se colla :
Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
Je dis au tourbillon : « O Très Haut! si c'est toi,
Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi!... »

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte!
Dis à l'éternité d'apparaître au moment!
Dis au soleil voilé par l'éblouissement
D'apparaître en clin d'œil à la pâle étincelle
Que le ver lumineux ou le caillou recèle!
Dis à l'immensité, qui ne me contient pas,
D'apparaître à l'espace inscrit dans tes deux pas!
Et par quel mot pour toi veux-tu que je me nomme?
Et par quel sens veux-tu que j'apparaisse à l'homme,
Est-ce l'œil, ou l'oreille, ou la bouche, ou la main?
Qu'est-il en toi de Dieu? Qu'est-il en moi d'humain?

« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,

Vous prendrez-vous toujours au piège des images ?
Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs!
C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire.
Ne mesurez jamais votre espace et le mien.
Si je n'étais pas tout, je ne serais plus rien!
Non, ce second chaos qu'un panthéiste adore,
Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
D'éléments confondus pêle-mêle brutal
Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal;
Mais ce tout, centre-Dieu de l'âme universelle,
Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle :
Beauté, puissance, amour, intelligence et loi,
Et n'enfantant de lui que pour jouir de soi...
N'est point un miroir où je puisse t'apparaître!
Je ne suis pas un être, ô mon fils! Je suis l'Être!
Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
Et conclus ma Sagesse en pensant ma grandeur!
Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un : Mystère.»

Ainsi dans son silence et dans sa solitude,
Le désert me parlait mieux que la multitude.
O Désert! ô grand vide où l'écho vient du ciel!
Parle à l'esprit humain, cet immense Israël!
Et moi, puissé-je, au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine,
Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas,
Puissé-je, avant le soir, las des Babels du doute,
Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
Dans ce morne désert converser face à face
Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
Trois prophètes muets, silences pleins de foi,
Qui ne sont pas tes noms, Seigneur! mais qui sont toi.
Evidences d'esprit qui parlent sans paroles,
Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
Mais qui font luire au fond de nos obscurités

Ta substance elle-même en trois vives clartés.
Père et mère à toi seul, et seul né sans ancêtre,
D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Etre,
Et dans qui rentre en toi jamais moins, toujours plus,
L'Etre au flux éternel, à l'éternel reflux.

(*Recueillements.*)

ANDRÉ RIVOIRE

André Rivoire est né en 1872 à Vienne (Isère). Quand, tout enfant, il sortait de sa petite ville, qui fut une bonne cité gallo-romaine, il voyait ces paysages du Dauphiné et des Cévennes qui, lorsque tombe le soir, font songer à la poésie lamartinienne. Il fit ses premières études au lycée de Lyon, lisant avec ferveur Victor Hugo, Lamartine, Musset, et aussi Coppée, Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, Banville, sans entendre dans cette prison où les bruits du dehors n'arrivaient pas le tumulte des écoles nouvelles. Il en sortit tout imprégné des romantiques et des parnassiens, et lorsqu'il vint à Paris pour achever ses études au lycée Henri IV, son émoi dut être grand en constatant que les symbolistes avaient changé tout ça. Le vers était libre, la rime était pauvre ou molle, les mots étaient exhumés ou invertis. C'est un drame véritable qui se déroule dans l'esprit d'un jeune homme qui se sent poète, lorsqu'il voit ses idoles renversées et ses maîtres dédaignés. Il est comme Hercule devant un double chemin. La tentation est forte d'aller vers les nouveautés toujours si séduisantes et vers l'indiscipline toujours plus facile. André Rivoire suivit la discipline et les règles auxquelles avaient obéi avant lui les poètes français. Il pensait que ce qui distingue le vers de la prose, c'est, chez le poète, l'observation consentie, honnête et joyeuse de ses règles, si gênantes parfois qu'elles puissent être, mais souvent, en revanche, si adjuvantes. Il fallait donc une modeste audace, mais un instinct très sûr pour publier, à cette époque, dans les jeunes revues des vers réguliers d'une forme classique et pure...

En 1895, il publie les *Vierges,* dont Sully Prudhomme salue « le caractère extatique, chaste et comme sacré ». Après *Berthe aux grands pieds,* André Rivoire atteint avec le *Songe de l'Amour* la grande et définitive célébrité. Puis viennent le *Chemin de l'oubli* et le *Plaisir des jours.*

André Rivoire est surtout le poète de l'amour. Il en pénètre les sentiments et les sensations avec une fière analyse bergsonnienne... Au lycée Henri IV, le jeune Henri Bergson ne professait-il pas son premier cours de philosophie, dans le temps que le jeune André Rivoire, son élève, écrivait ses premiers vers? Mais, poète de l'amour, il ne faut pas chercher dans son œuvre les cris de la passion tyrannique et démente, les sanglots

du désespoir, les ivresses de la conquête trop rapide. La femme ne lui apparaît pas comme un être fatal, mais comme la compagne choisie. Pour être aimé, le poète fait sa cour en des vers où se dévoile une âme harmonieusement tendre; il enveloppe, il persuade. S'il est aimé, il dit son bonheur en des chants discrets, profonds et doux, auxquels il associe de beaux paysages, et des ciels nuancés; et, si le poète n'est pas aimé, il n'invective pas, il ne rend personne responsable, mais il se tait, si l'on peut dire, en des poèmes tout pleins d'une mélancolie silencieuse et pourtant contagieuse. Dans une forme élégamment châtiée, sans que jamais l'effort apparaisse, sa poésie semble couler de source, de cette source inépuisable qu'est la vie intérieure.

MAURICE DONNAY.

LA VIEILLE MAISON

Au sommet du coteau, juste sur l'horizon,
Nous avons une vieille et petite maison,
Avec un champ mal clos de vignes ruinées...
On n'y va plus jamais; depuis bien des années,
L'herbe haute a poussé sur les arbres détruits;
Mais je me ressouviens toujours, au temps des fruits,
Comme chaque dimanche emplissait nos corbeilles
Quand nous courions gaiement, suivis par les abeilles,
Peureux, mais fiers d'atteindre une branche qui pend,
Et, tout le long du jour, secouant ou grimpant.
Nous revenions, le soir, barbouillés de cerises,
Par le chemin bordé de palissades grises,
Tout roses de grand air et de soleil couchant.
Nous allions, nous tenant par la main, trébuchant
Aux cailloux, inclinant nos têtes fatiguées...
Plus tard, c'étaient l'automne et les vendanges gaies,
Les paniers de raisins qui rentraient jusqu'au soir...
Plus tard encor, c'étaient les hommes du pressoir,
Qui chantaient, les bras nus, les mains toutes rougies,
Dans l'ombre, à la lueur tremblante des bougies,
Rythmant le rude effort qui faisait par à-coups
Ruisseler dans la seille et mousser le vin doux...
Chère vieille maison, que ton âge décore,

Petite chose à nous, qui rassembles encore
Tous mes bonheurs d'enfance en mon cœur attendri,
Que de fois, au printemps, mes regrets t'ont souri!
Et quand, toujours plus las, je reviens chaque année,
Que je te vois là-haut fidèle, abandonnée,
Près du grand peuplier qui se penche sur toi,
Je sens mieux brusquement comme tu tiens à moi,
Comme nous nous aimons, comme un peu de ma vie,
Pour toujours même au loin, te demeure asservie,
Je comprends que le monde est vide et mensonger,
Et que partout ailleurs je reste un étranger
Qui cherche en vain l'appui d'une sûre tendresse,
Loin du coteau paisible où ta forme se dresse,
Loin du pays natal où, quand le jour décroît,
Le soleil, lentement, se couche sur ton toit.

LITANIES

Printemps, je veux dire en mes vers
Tous tes verts,
Les jeter, pêle-mêle,
Gaiement, l'un sur l'autre, sans art,
Au hasard
De la rime jumelle!...

Vert des prés et vert des rameaux!..,
Tous les mots
Dont la couleur est verte,
Je les veux cueillir, tour à tour,
A l'entour
De ma fenêtre ouverte.

Vert, là-bas, du blé jaunissant!..
Vert puissant,
Sur les fortes épaules
Du chêne immense!... Et vert, dans l'eau,
D'un bouleau
Qui tremble entre deux saules!

Vert sombre du lierre immortel!...
Vert pastel
D'un érable sensible!...
Vert d'un oranger qui fleurit
Et mûrit
Son fruit d'or impossible!...

Vert précoce du marronnier!...
Vert dernier
Des plantes exilées!...
Vert de la mousse autour du puits!...
Vert du buis
Qui borde les allées!...

Vert des rosiers partout grimpants
Sur les pans
De la muraille grise!...
Et, déjà, dans le vert léger
Du verger,
La première cerise!...

LÉO LARGUIER

C'est un poète de haut lignage. Dès ses premiers essors, il a élu pour guides, salué et reconnu pour ses frères les dieux supérieurs de la lyre française : Pierre de Ronsard et Victor Hugo. Leur rayon est sur ses poèmes, leur démarche, comme le pas de Diane sur les monts d'Arcadie, résonne dans la cadence de ses vers. Les destins l'avaient désigné : quand il naquit dans un rude et chaud terroir marqué à l'effigie de Rome, des mains religieuses, en vertu d'un rite antique et votif, plantèrent un « verd laurier ».

Avant le plein été de ses forces, Léo Larguier est déjà entouré de belles œuvres. C'est sa garde consulaire. La *Maison du poète,* les *Isolements, Jacques,* les *Orchestres,* voilà pour la poésie pure; *L'heure des Tziganes,... Les Bonaparte* sont les vers en cothurne. La prose a suivi le chant. Mais tous ses livres, contes, roman, souvenirs, biographie, — hagiographie pourrait-on dire, quand il consacre des études à Gautier et à Vigny, — exhalent le son et le baume, accusent l'image et le rythme sacrés. Il aime les mots signifiants et drus, chauds et vivants comme des cellules que chaque âge a remplies de ses forces et de ses rêves : il leur chante des hymnes, leur décline des litanies.

Or, ce poète qui est un sonneur de buccin, qui était hier un soldat, sait tous les secrets bocagers de la flûte, toutes les mélancolies et toutes les confidences des violes.

Et nul, parmi les beaux chanteurs d'aujourd'hui, ne sert plus noblement ses Dieux.

LÉON LAFAGE.

A UN POÈTE

Je vends des mots, je tiens boutique,
Entre l'orfèvre et le drapier,
Tu peux acheter un cantique
Au fond d'un cornet de papier.

A quelque balcon tu veux mettre
Le pur frisson des clairs réveils?
Pour enguirlander la fenêtre,
Voici des liserons vermeils.

Dans la strophe qu'on ensoleille
Midi doit brûler? Prends alors
Ce tournesol et cette abeille..
Je vends des airs confus de cors

Qui bercent les soirs poétiques;
Et j'ai les bleus les moins connus,
J'ai retrouvé des bleus antiques
Qu'on croyait à jamais perdus.

J'ai les bleus du ciel de septembre,
Ceux du clair de lune mêlés
D'écheveaux d'argent; j'ai de l'ambre
Pour les lourds muscats étoilés.

Je peux te donner la recette
Du crépuscule sous le bois,
Et la vaporeuse épithète
Qui traîne au loin, comme une voix.

Pour les terrasses, j'ai des roses,
Des immortelles pour les deuils,
Et des lauriers d'apothéoses,
Et des glycines pour les seuils.

Je conserve des larmes pures
Dans ces flacons d'épais cristal,
Et du baume pour les blessures
Au creux d'un antique bocal.

Poète, prends ce que je t'offre
Comme on prend le pain et le vin,
Mais si je n'ouvre pas le coffre
Où je garde un secret divin,

Tu n'auras que des mots sans âme,
De la lie en ton encrier,
D'inutiles lampes sans flamme,
Et le regret du noir laurier!

LA VISION

2 AOUT 1914

Sur les toits de minuit, la lune et la rosée
Laissaient couler à flots un bleu rêve d'argent,
Je m'étais accoudé tout seul à la croisée;
Derrière moi, dormait, dans l'ombre, un vieux sergent.

Silence merveilleux des nuits provinciales,
Je sentais les parfums des tilleuls du Marché,
Des roses du Musée et des épiscopales
Glycines fleurissant les murs de l'Evêché.

Personne ne passait sur la petite place
Où les bancs, chaque soir, voyaient des magistrats
Qui citaient un beau vers de Virgile ou d'Horace.
Des trains sifflaient au loin, emportant des soldats,

Des canons recouverts de bâches et de toiles
Qui tendaient leurs cous gris lugubrement levés
Au ciel indifférent où luisaient des étoiles...
Les fontaines du mail inondaient les pavés.

Rien ne troublait la paix de la sous-préfecture,
Tout était endormi, vaporeux, doux, béni;
A deux pas de l'octroi commençait la Nature,
Au-dessus du clocher commençait l'Infini.

L'humble jardin public avait l'aspect champêtre
D'un bois sauvage et noir au fond d'un val dormant,
Mais moi, qui veillais seul au bord de ma fenêtre,
J'eus l'âpre vision du monde, à ce moment.

Tous ces points lumineux qui sont des capitales,
Londres, Rome, Paris, Vienne, Moscou, Berlin,
Jetaient, cette nuit d'août, des lueurs colossales...
Je vis flamber les vitres rouges du Kremlin,

Celles de l'Elysée et de la Wilhelmstrasse,
Celles du Quirinal, celles de Westminster

Où le Roi, reflété dans une immense glace,
Recevait tous les lords commandant à la mer.

Si l'équipage anglais dormait dans l'ombre blême
Faite de clair de lune et de vague brouillard,
C'était Sa Majesté Britannique Elle-même
Qui, près des amiraux, veillait au banc de quart.

Franz-Joseph descendait le Prater en calèche;
Muets, des archiducs l'escortaient à cheval.
La main de l'empereur tremblait, sénile et sèche,
Hors de son manteau pâle... Un vieux feld-maréchal

S'inclinait devant lui près d'un perron de marbre.
Des roses parfumaient l'ombre autour du château,
On voyait scintiller dans le parc, sous un arbre,
Les sabres de la garde et l'argent d'un jet d'eau.

Dans un grand cabinet illuminé de lustres,
Un ministre, à Paris, rêvait éperdument.
« C'est la guerre! » disaient des visiteurs illustres
Qui consultaient une dépêche, gravement.

En uniforme noir, cachant son bras malade,
Devant le chancelier, écrivait le kaiser.
Des généraux roidis, ainsi qu'à la parade,
Songeaient aux jours prochains de fumée et de fer.

Vêtus d'un drap couleur d'embuscade et de piège,
Leurs soldats étaient prêts du premier au dernier
Pour les horreurs d'Anvers, les massacres de Liège,
Pour le grand crime, la tuerie et le charnier.

Les sérails étaient noirs où dormaient les sultanes,
Mais un vieux Turc signait un odieux accord...
Von der Goltz, souriant, fumait sous les platanes
Avec son crâne chauve et ses lunettes d'or.

Promises, mères, sœurs, épouses alarmées,
Des femmes sanglotaient dans toutes les maisons.

On ordonnait partout des mouvements d'armées,
Des escadres passaient au fond des horizons ..

Et vieux soldat obscur, dans la petite ville,
J'attendais que l'aurore illuminât les cieux,
Les marronniers épais du mail toujours tranquille,
Avec ma vision tragique dans les yeux.

ALBERT SAMAIN

Grave et triste comme un sanglot, la poésie d'Albert Samain s'élève, tel un chant plaintif qui monterait à l'heure bleue du crépuscule, au milieu du grand silence des êtres et des choses. Cette petite note, troublante et voluptueuse à la fois, suggère mille impressions indéfinissables. Aucun art littéraire n'est plus proche de la musique que la poésie d'Albert Samain. En elle s'expriment les rêves, les espoirs à peine formulés, les heures fiévreuses du doute, les élans vagues vers l'infini. Tout ce qui se devine, tout ce qui se balbutie, tout ce qui n'ose s'avouer est exprimé ici, en une phrase fluide et caressante qui vous berce doucement.

Cette sorte d'enchantement dans lequel nous plongent ses poèmes, Albert Samain la doit à l'influence attardée du romantisme où il a puisé son immense nostalgie et son aspiration aux rêves impossibles. De même, il a pris dans la forme rigide du vers de Théodore de Banville le modèle d'un art plastique ciselé comme une orfèvrerie. Mais, nostalgique ou lyrique, il demeure le poète par excellence des crépuscules et des fins de saison mélancoliques, des vigueurs lassées et des balbutiements de l'âme dans la tristesse de la nuit qui monte.

JULES BERTAUT.

NOCTURNE PROVINCIAL

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches
Agonise un gaz indigent;
Mais soudain la lune émergeant
Fait tout au long des maisons blanches
Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers...
La nuit tardive, où flotte encor de la lumière.
Tout est noir et désert aux anciens quartiers ;
Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre,
Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne.
Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne.
Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne !

Au long des grands murs d'un couvent
Des feuilles bruissent au vent.
Pensionnaires... Orphelines...
Rubans bleus sur les pèlerines...
C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.
Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble, au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh ! sous les toits d'ardoise à la lune pâlis,
Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires,
Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires,
Et leurs corps sans péché dans la blancheur des lits !...

D'une heure égale ici l'heure égale est suivie,
Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie...

Triste et déserte infiniment
Sous le clair de lune électrique,
Voici que la place historique
Aligne solennellement
Ses vieux hôtels du Parlement.

A l'angle, une fenêtre est éclairée encor.
Une lampe est là-haut, qui veille quand tout dort !
Sous le frêle tissu qui tamise sa flamme,
Furtive, par instants, glisse une ombre de femme.
La fenêtre s'entr'ouvre un peu ;

Et la femme, poignant aveu,
Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu...

O secrètes ardeurs des nuits provinciales !
Cœurs qui brûlent ! Cheveux en désordre épandus !
Beaux seins lourds de désirs, pétris par des mains pâles !
Grands appels suppliants, et jamais entendus !

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées,
Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau,
Et qui sur vos beaux corps pleurez, désespérées,
Et, faites pour l'amour, et d'amour dévorées,
Vous coucherez, un soir, vierges dans le tombeau !

Et mon âme pensive, à l'angle de la place,
Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

Le rideau frêle au vent frissonne...
La lampe meurt... Une heure sonne.
Personne, personne, personne.

(*Le Chariot d'or*, éd. Mercure de France.)

EDMOND HARAUCOURT

Edmond Haraucourt a écrit quelques-uns des vers les plus certains de durer qu'ait produit notre âge peut-être trop voué à l'impressionnisme ; et la raison en est qu'il a nourri sa sensibilité d'intelligence, et ses poèmes d'idées. Admirateur de Vigny, qu'il a chanté en de beaux vers, et de Leconte de Lisle, qu'il a maintes fois égalé, il a continué le stoïcisme de ces deux maîtres en lui donnant parfois un accent cornélien, comme dans l'admirable pièce qui a pour titre *la Citadelle*. En lui le Parnasse, avec tout ce qu'il représenta de probité artistique, de droite et saine raison, de fierté et de noblesse d'âme, survit encore, assistant aux écoles plus récentes avec la tristesse hautaine que pouvait avoir un Romain devant les jeunes Gaulois ou les jeunes Africains qui promouvèrent la poésie latine en altérant ce qui lui semblait ses inéluctables traditions. Dans *l'Ame Nue* et dans *Seul*, Edmond Haraucourt a fixé un beau moment de la poésie française.

FERNAND GREGH.

LE LEGS

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir, depuis qu'il a chanté,
Car le Verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront, comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges! Le Verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux!

J'ai pensé ta blancheur furtive, et l'ai fondée;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la Mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse!

(*Héro et Léandre.*)

LA CITADELLE

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart, et la neige un linceul.

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes,
Lys de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme.
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe!
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison!

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe?
Chante pour toi; ton cœur est l'écho de ton cœur!
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles!
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter!

Seul! Divinement seul! Car l'exil, c'est du rêve :
C'est le lait de la force et le pain des vertus,
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même!
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu!
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu!

(*Seul.* Fasquelle, éd.)

TRISTAN KLINGSOR

Les fols, les baladins, les lutins, les farfadets et toutes les marionnettes aux gestes consacrés, et tous les personnages des jolies chansons de France, se donnent rendez-vous dans les poèmes de M. Tristan Klingsor. C'est un enchanteur comme son nom l'indique, et il anime toutes ces petites figures de rêve, il les fait défiler sous nos regards en un cortège drapé d'une poésie légère et charmante.

Elles sortent de l'ombre, elles nous sourient en passant, elles s'animent un instant, font quelques jolis gestes, disent ou inspirent quelques paroles ailées, font trois petits tours et puis s'en vont...

Ce n'est rien, presque rien, et c'est délicieux, frais, pimpant, délicat, et cela vous caresse l'âme d'une fraîcheur naïve.

Louis PAYEN.

CHANSON DE L'ESCARPOLETTE

La corde de l'escarpolette est cassée,
Blondins et blondines en souliers de soie :
Vous ne viendrez plus du matin au soir,
Vous ne viendrez plus vous balancer.

Adieu les chaperons et les cornettes,
Les beaux et les belles,
Qui veniez en ribambelles
En contant mille sornettes.

Adieu Riquet à la Houppe :
Va porter ta bosse ailleurs ;
Qu'une princesse te prenne en croupe
Sur sa mule chargée de fleurs.

Et vous, marmousets et maroufles,
Muscadins et mignons,
Courez au diable chercher la pantoufle
De Cendrillon.

Maintenant vous ne vous balancerez plus, prestes,
En vos robes à dessous de satin
En faisant de savantes pirouettes
Avec vos airs rieurs et mutins;

Vous ne vous balancerez plus, chères Colombines,
Pendant que ce fripon
D'Arlequin, d'insolente mine,
Glissait un œil charmé sous vos jupons.

Maintenant Peau d'Ane, Lucette et Dolly,
Le nain ou la fée, les sots ou les fous,
Les borgnes, les laids ou les jolis,
Où donc êtes-vous?

On a cueilli toutes les roses au verger,
On a cueilli les baisers aux lèvres,
Mais le jet d'eau murmure toujours comme en rêve
Son refrain d'amour ancien et léger.

Et Pierrot qui reste seul,
Assis comiquement sur le sable de l'allée
En son blanc linceul
A collerette de fine dentelle ourlée,

Pierrot qui fait la grimace
Et dont le pauvre derrière est froissé,
Attend sans doute qu'on le ramasse :
La corde de l'escarpolette est cassée.

(*Le Valet de cœur.*)

LE VENT

Le vent a voulu s'enfuir aux saules,
Mais la forêt l'a retenu ce matin encor,
La forêt qui passe entre ses cheveux de folle
Ses longs doigts de vieille et son peigne d'or.

— Mon fils, où voulez-vous donc courir?

— Je veux jouer avec les ailes de lin blanc
Des barques sur la mer et des radeaux;
Je veux jouer avec les oiseaux de linge tremblant
Qu'on pend aux cordeaux.

— Mon fils, où voulez-vous donc courir?

— Je veux jouer avec le sable des routes
Et l'eau des ruisseaux qui jasent d'amour,
Avec les tabliers des fillettes en déroute
Et leurs jupons courts.

— Mon fils où voulez-vous donc courir?

— Je veux entrer aux chaumières de paille
Par la croisée ou par la porte,
Pour souffler la flamme aux murailles
Ou la chandelle de Pierrot à demi morte.

— Mon fils, où voulez-vous donc courir?

Mais le vent espiègle court encor
Et la forêt sans feuilles a laissé choir
Ses longs bras de vieille et son peigne d'or
Comme une aïeule qui va mourir ce soir.

(*Le Valet de cœur.*)

BERCEUSE DE LA POUPÉE

Petite poupée en bonnet de dentelle
Sur vos cheveux fins de filasse blonde,
Dormez : l'horloge sonne et tout le monde
A mouché les chandelles.

Pierrot se couche et la lune se lève;
Au faîte des toits tous les chats sont gris;
Dormez et faites un beau rêve :
Tous les chats sont gris comme les souris.

Avec votre robe trop courte et fripée
Et vos bas qui tombent jusqu'aux talons,
Dormez et rêvez, petite poupée,
De quelque beau soldat de plomb.

En votre berceau de soie et de satin
Grand comme un sabot de frêne,
Etendez vos frêles jambes de bois peint
Et dormez bien, petite reine.

Votre enfantine et mignonne maman
Dort aussi sous le dais de son lit,
Et rêve d'un page charmant
Qui joue à la balle au jardin joli.

Petite poupée au nez rose et cassé,
Petite poupée au bonnet de travers
A quoi bon laisser
Vos yeux bleus ouverts,

Puisque personne ne viendra vous embrasser,
Que les soldats de plomb ne font jamais de ronde
Et que le marchand de sommeil est passé
Pour tout le monde!

(*Le Valet de cœur*, éd. Mercure de Fr.)

ANDRÉ SALMON

La poésie d'André Salmon est une chose très moderne. Elle est faite de simplicité et de complication, comme la petite âme bachelière d'une Parisienne de dix-huit ans qui s'habillerait chez Poiret. Elle est simple par affectation, compliquée par intelligence et savoir. Elle redoute l'image qui nuit au dessin de la pensée et du poème, fuit la sensation banalisée, recherche le mot neuf. Son lyrisme, elle l'étouffe sous le sarcasme. Elle joue du paradoxe sentimental à la manière dont un clown joue de son chapeau pointu. Pour secouer sa mélancolie, elle pirouette sur son émotion et n'arrive pas à saisir la joie. Verlaine est passé par là et aussi Musset, — un Musset qui aurait délaissé la Malibran pour s'aller griser du délire d'un jazband!... Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Banville, Mallarmé eussent aimé les petits vers clairs et dégingandés d'André Salmon, penseur dont les méditations plaisent à l'atmosphère spéciale des cirques, des bars et des fêtes foraines. Mais les vrais maîtres de ce rêveur ingénu et pervers, fantaisistes secrètement douloureux, nous les nommerons Baudelaire, Racine, — oui, Racine, car, en dépit de l'apparence première, il y a un évident classicisme dans le métier de l'auteur du *Calumet*, arrière et authentique petit-neveu du « pôvre escholier » François Villon.

ALPHONSE SÉCHÉ.

COSTAL L'INDIEN

O père, ton enfant perdu
Ne couvrira pas ses blessures
D'un lourd manteau de chevelures.
Les guerriers d'ici sont tondus.

Ton fils élu, maître, ô mon père!
Ne viendra rallumer jamais

Le blanc calumet de la paix
Au noir calumet de la guerre.

Avec les hommes des cités
J'ai traversé bien plus qu'un fleuve
Pour toucher au pays des veuves
Et des héros déshérités.

Je chérissais la guerre sainte
Que ta sagesse m'enseigna,
Mais guerrier à la face peinte
J'ignorais ce qu'est un soldat.

Et j'ai beaucoup pleuré, mon père,
Comme une squaw, comme un enfant,
J'ai pleuré d'ennui étouffant,
Pleuré de honte et de misère.

Soirs de feux votifs parfumés!
L'Europe n'est pas la prairie,
Les dieux y meurent enfermés
Et je déteste leurs latries.

Maître, les dévots de la Croix
M'ont enseigné, dans ton langage,
Ce qu'était la guerre du droit
Vers laquelle un monde s'engage.

J'avais mes bras, mon cœur loyal,
Ils ont voulu dans leur délire
M'apprendre à frapper? Non, à lire!
Et ces débiles m'ont fait mal.

Ils m'ont traîné à leur école,
Et m'ont expliqué leurs traités
Sans rien connaître des symboles
Sur mon cuir par ta main tatoués.

Le recruteur était un traître,
Car on fait faire, il m'a menti,
Aux grands la guerre des petits
Pour les marchands et pour leurs prêtres.

Et mal grisé d'un dernier chant
J'attends que la mort me délivre
Des blancs sensibles et méchants
Qui font la guerre avec des livres.

(*Le Livre et la bouteille,* Camille Bloch, éd.)

LES NYMPHES DE LA SEINE

Toi, Seine, tu n'as rien, deux quais et voilà tout.
PAUL VERLAINE.

A l'ombre des rameaux amis qui se mélangent,
Au giron de la source, un matin de vendange
Bourdonnant de labeur, bruissant de chansons,
Au cœur des cités d'or issues de la moisson,
Ainsi naquîtes-vous, ô nymphes de la Seine
Qui mîtes des rubans à nos flûtes d'ébène.
Maîtresse du trésor fuyant des claires eaux,
Votre troupe partit enchantant les roseaux
Qui pensaient haut le soir après votre passage
Livrant au voyageur le secret du voyage.
Mais moi je redirai, témoin de vos ébats,
Ce que la rive en fleurs a proféré, tout bas.
Lumineux chiffre noir du plus obscur pantacle,
Le peuple des poissons frôle et franchit l'obstacle
Des cuisses et des reins et de vos croupes, fleurs
Que le jour prisonnier nourrit de ses ferveurs.
Votre chœur enseignant le chœur des lavandières
Fait ouvrir sur les eaux, ainsi que des paupières
Libérant d'ivres yeux, les calices dormants
Du bouquet d'Ophélie et des obscurs déments.
Vos noms si doux, ce n'est ni Naïs ni Néère,
Les nymphes de la Seine ont des noms de bergères
Et de princesses, c'est Agnès et Julia,
Laure, Rosine, Rose, Anne, Annette et Laura,
Claude, Claudine, Odile et Bertrande et Marie,
Et Marie-Anne et Berthe et Hélène et Julie,
Et c'est Jeanne la brune et Blanche aux boucles d'or
Et Margot dont la bouche aimable rit et mord.
Vagabondes! Chacune à sa guise paresse,

Nage et puis se balance aux îles d'allégresse,
Pour rebondir nageuse, épouse vierge et sœur,
Du flot léger quand le courlis, frère moqueur,
Siffle! Ayant dépassé les plaines, les villages,
Lorsque sont effacés les chemins de halage,
Lorsque l'on n'entend plus la ronde des troupeaux
Ni les abois des chiens à la face des eaux,
Quand le fleuve a perdu l'ombre du dernier saule,
Comme un géant couché portant sur ses épaules
Un peuple s'acharnant sur un butin sans prix,
Formidable tressaille à l'horizon, Paris.
Et vous vous souvenez, ô nymphes de la Seine,
De l'essence des bois et du baume des plaines,
Et des sables d'or fin pour vos sommeils jolis,
Des houblons, des roseaux et des bouleaux pâlis,
Et des gestes royaux de vos pères les cygnes
Assez pour envoûter le pêcheur à la ligne,
Qui rêve au grand soleil et qu'on dirait flanqué
D'une chaîne pendue à l'anneau noir du quai.
Votre haleine répand, filles compatissantes,
Le philtre rare au lit noir des eaux croupissantes,
Et vous savez encor des poursuites, des jeux
Qui font jaillir du fleuve une écume de feu
Sous les ponts qu'ennoblit, troupe joyeuse et fière,
L'immobile galop des cavales de pierre.
Martyrs et possédés baisent vos clairs genoux,
Et de secrets appels descendent jusqu'à vous
Des tours de Notre Dame et des balcons du Louvre.
Que trop d'ombre s'attarde ou que le ciel découvre
Ses mille et un colliers dont les grains lumineux
Vont choir, escarbouclant vos seins et vos cheveux,
Perle à perle, amies sœurs, votre chère présence
En la cité tragique est la seule assistance,
Et pour que le jet d'eau consacre les buissons
De nos parcs orgueilleux d'une avare moisson,
Fallait-il pas l'amour des nymphes de la Seine,
O jardins, ô fontaines!

Quand l'ennui m'accoudait aux parapets des ponts,
Avez-vous, suspendant vos courses et vos bonds,
Recueilli le fardeau des douleurs incertaines,

Princesses nues des eaux fertiles et sereines?
Trésor du vagabond, mon cœur dans un mouchoir
Sanglant, flotte. Conduisez-le. Voici le soir.
Menez jusqu'à la mer mes amours insensées
Et rapportez des fleurs marines, par brassées!

(*Le Calumet,* Nouvelle Revue Franç., éd.)

COMTESSE DE NOAILLES

Madame de Noailles a fait revivre de nos jours, par une prédestination de son beau sang hellène, l'inspirée antique, la poétesse qui est elle-même une Muse. Dès son premier volume, le *Cœur innombrable,* elle prouva des dons admirables : un sens des images éclatantes et belles, une jeune gravité de l'âme qui, à travers les hardiesses et, si l'on peut dire, les gaietés un peu agressives de la forme, s'atteint elle-même jusqu'aux profondeurs humaines, un vocabulaire d'une abondance et d'une souplesse extraordinaires, une grâce involontaire même dans la force, bref tout ce que, après les poètes, le public a salué en elle, et qui fait de son nom une vive lumière de France.

L'*Ombre des jours, les Éblouissements, les Vivants et les Morts,* toutes ces œuvres ont déjà leur place dans la grande histoire littéraire et font reconnaître en Madame de Noailles la marque de ce don indéfinissable et suprême pour lequel les hommes ont inventé le mot de génie.

FERNAND GREGH.

LE PRINTEMPS ÉTERNEL

Un vent hardi, tout neuf, qu'on ne vit pas hier,
Est né du dernier froid de l'hiver qui décline,
Le soir plus clair s'attarde un peu sur la colline,
Il semble qu'on accorde activement dans l'air

Un orchestre secret qui s'essaye et qui vibre ;
On ne sait pas où sont tous ces musiciens
Qui soudain, sous le ciel plus étendu, plus libre,
Excitent le réveil des printemps anciens.

Le branchage est partout pointu, prêt à se fendre,
On sent l'effort naissant des bourgeons secs encor.

Il semble qu'on entende un vague son de cor,
Mais amolli, rêveur, qu'on peut à peine entendre.

Quel est donc ce complot qui se prépare, et doit
Triompher promptement, tant l'allégresse est sûre,
Et quel est ce dieu vif, affairé, dont les doigts
Font dans la sombre écorce une tiède cassure?

Sur le bord d'un chemin un chevreuil fait le guet :
Son visage de grand papillon brun surveille
La préparation du printemps. Ses oreilles
Ont l'ample enroulement des feuilles du muguet.

Quelle est cette subite, invisible présence
Par quoi tout l'univers est de bonheur atteint,
Qui fait gonfler le sol, qui promet l'espérance,
Par qui le ciel rêveur est enfin moins lointain?

Oui, ce ciel délicat, qui songe et semble grave,
Tant il doit commander un ordre universel,
Semble dire à chacun : « Je m'approche, sois brave,
Ecoute mon auguste et dangereux appel.

« Oui, je descends sur toi, sur les bêtes, les plantes,
J'exige ton accueil, je m'empare de vous,
O monde! Le chaos, comme une eau molle et lente,
Se retirait devant mes bondissants genoux!

« Je suis le dieu qui vaque aux choses éternelles,
Le Printemps inlassable, et chaque fois plus doux,
Car jamais le plaisir humain ne se rappelle
Mon fringant tambourin et mes chantants remous;

« Je suis ce qu'on ne peut évoquer, tant ma grâce
Est faite d'un secret que je porte avec moi.
Je suis ce qui étonne, et l'inquiet espace
S'emplit en frémissant du parfum de mes mois!

« Je suis, par mon habile et perfide mélange
De mystique langueur et de désir formel,
Le moment où la terre et les êtres échangent
Le plaisir d'être fort, l'espoir d'être éternel!

« Lorsque tout t'apparaît décrépitude et cendre,
Je suis celui qui dit : « Non, tu ne mourras point,
Ce que le temps abat ma main vient le reprendre,
Si loin que va la Mort je vais toujours plus loin!

« Non, vous ne mourrez pas, âme et corps pleins de sève!
C'est moi le fossoyeur, moi l'ami des charniers,
Moi le terreux Printemps, qui baise et qui soulève
Les os les plus obscurs et les plus dédaignés!

« Je répands tous les morts dans mon immense geste
Qui couvre tout à coup l'univers de plaisir!
Les glauques océans, les rafales agrestes
Balancent la durée éparse du désir... »

Voilà ce que proclame, en ce soir clair et tiède,
Le doux vent qui contient l'Eros aux pieds divins.
— Qu'il soit béni, le dieu ancestral et sans fin
Qui nous suit pas à pas et revient à notre aide,

Car, si ce n'est la mort, est-il d'autre remède,
O race des humains! à vos maux incessants,
Que ce fougueux oubli que verse dans le sang
L'incontestable Amour, à qui toute âme cède!...

(*Les Forces éternelles.*)

LES POÈTES ROMANTIQUES

J'ai plus que tout aimé la terre des Hellènes,
Une terre sans ombre, un pin vert, un berger,
L'eau calme, une villa rêveuse à Mytilène,
Dans le halo d'odeurs fusant des orangers.

J'ai plus que tout béni le regard d'Antigone
Levé vers le soleil que sa prière atteint;
Mon cœur, semblable au sien et rebelle à l'automne,
Eût souhaité mourir en louant le matin.

J'ai plus que tout chanté la fougueuse jeunesse
Qui bondit et s'éboule et renaît dans ses jeux,

Comme on voit, en juillet, les chevreaux en liesse
Mêler leurs corps naïfs et leurs yeux orageux.

Certes, rien ne me plaît que tes étés, ô monde!
Ces jours luisants et longs comme un sable d'argent,
Où les yeux éblouis, tendus comme une fronde,
Font jaillir jusqu'aux cieux un regard assiégeant.

Je n'ai rien tant vanté que vos vers, Théocrite!
Je les ai récités à vos temples meurtris,
Aux ombres qu'ont laissées vos cités favorites
Dans le blé blanc, couleur de jasmin et de riz.

Enfant, au bord du lac de saint François de Sales,
Où les coteaux semblaient s'envoler par leurs fleurs,
Tant un azur ailé soulevait les pétales,
J'ai repoussé un mol et langoureux bonheur.

Mon âme, ivre d'espoir, cinglait vers vos rivages,
Platon, Sophocle, Eschyle, honneur divin des Grecs,
O maîtres purs et clairs, grands esprits sans nuages,
Marbres vivants, debout dans l'azur calme et sec!

J'ai longtemps comprimé mon cœur mélancolique,
Mais les jours ont passé, j'ai vécu, j'ai souffert,
Et voici que, le front de cendres recouvert,
Je vous bénis, divins poètes romantiques!

Poètes furieux, abattus, révoltés,
Fiers interrogateurs de l'âme et des étoiles,
Voiliers dont l'ouragan vient lacérer la voile,
Vous qui pleurez d'amour dans un jardin d'été,

Vous en qui l'univers tout respirant s'engouffre
Avec les mille aspects des fougueux éléments;
Vous, possesseurs du monde et malheureux amants,
Qui défaillez de joie et murmurez : « Je souffre! »

De quoi? De la forêt, du ciel bleu, des torrents,
Des cloches, doux ruchers d'abeilles argentines?
Dans Aix, sur les coteaux pleins de ruisseaux errants,
De quoi souffriez-vous, mon tendre Lamartine?

J'ai vu votre beau lac farouche, étroit, grondant,
Et la maison modeste où soupirait Elvire;
J'ai vu la chambre basse où pour vous se défirent
Ses cheveux sur son cou, ses lèvres sur ses dents.

De quoi souffriez-vous? Je le sais, un malaise
Teinté de longs désirs, de regrets, d'infini,
Venait sur le balcon transir vos doigts unis,
Lorsque soufflait, le soir, le vent de Tarentaise.

De quoi souffriez-vous? D'éphémère beauté,
D'un jour plein de langueur qui s'éloigne et qui sombre,
D'un triste chant d'oiseau et de l'inanité
D'être un pauvre œil humain sous les astres sans nombre!

De quoi souffriez-vous? De rêve sensuel
Qui veut tout conserver de ce dont il s'empare;
Et, lorsque la Nature est à chacun avare,
De pouvoir tout aimer pour un temps éternel!

Hélas! Je connais bien ces tendresses mortelles,
Cet appel au Destin, qui ne peut pas surseoir.
Je connais bien ce cri brisant de l'hirondelle,
Comme une flèche oblique aucrée au cœur du soir.

Je connais ces remous de parfums, de lumière,
Qui font du crépuscule un cap tiède et houleux,
Où le cœur, faible esquif noyé par le flot bleu,
S'enfonce, en s'entr'ouvrant, dans l'ombre aventurière.

— Lamartine, Rousseau, Byron, Chateaubriand,
Ecouteurs des forêts, des astres, des tempêtes,
Grands oiseaux encagés, et qui heurtiez vos têtes
Aux soleilleux barreaux du suave Orient,

Vous qui, évaluant à l'infini la somme
De ce que nul ne peut étreindre et concevoir,
Ressentiez cependant l'immensité d'être homme
Sous le dôme distrait et fascinant du soir,

Vous qui, toujours louant et maudissant la terre,
Lui prodiguiez sans cesse un amour superflu,

Et qui vous étonniez de rester solitaire
Comme un rocher des mers à l'heure du reflux,

Soyez bénis, porteurs d'infinis paysages,
Esprits pleins de saisons, d'espace et de soupirs,
Vous qui toujours déments et toujours les plus sages
Masquiez l'affreuse mort par d'éternels désirs!

Soyez bénis, grands cœurs où le mensonge abonde,
Successeurs enivrés et tristes du Dieu Pan,
Vous dont l'âme fiévreuse et géante suspend
Un lierre frémissant sur les murs nus du monde!

(*Les Forces éternelles*, Fayard et Cie, éd.)

PROGRAMME DU 5 FÉVRIER 1921

1. *a*) Qu'en avez-vous fait?.. — Mme DESBORDES-VALMORE.
   b) Prière de femme.....
   Mme Andrée de CHAUVERON.

2. *a*) Rapsodie du sourd.....
   b) Sonnet.....
   c) Épitaphe..... — TRISTAN CORBIÈRE.
   M. CROUÉ.

3. *a*) Les yeux.....
   b) Au bord de l'eau.....
   Mlle Suzanne DEVOYOD — SULLY-PRUDHOMME.
   c) La Justice (fragment)..
   M. Jean HERVÉ.

4. *a*) Le coffre.....
   M. Roger GAILLARD.
   b) Complainte de l'homme qui s'est perdu..... — MAURICE MAGRE.
   Mlle VENTURA.

5. *a*) Fleurs.....
   b) Les cochons roses..... — EDMOND ROSTAND.
   c) La brouette.....
   M. de FÉRAUDY.

6. *a*) La plainte du bois.....
   Mlle GUINTINI. — JEAN RICHEPIN.
   b) La vigne.....
   M. André BRUNOT.

7. *a*) Bethléem .....
   b) Celle qui rôde..... — HENRY-JACQUES.
   M. Roger MONTEAUX.

8. *a*) Invitation .....
   b) Maigre vertu..... — ALBERT GLATIGNY.
   Mlle Jane FABER.

9. *a*) Ombres grêles.....
   M. René ROCHER.
   b) Le petit roi ..... — MAURICE LEVAILLANT.
   M. Roger GAILLARD.

10. *a*) Invitation au voyage...
    b) La mort des amants ... — BAUDELAIRE.
    Mlle VENTURA.

Notices de : **MM. André DUMAS** (n° 9), **Christian FROGÉ** (n° 8), **Fernand GREGH** (n° 6), **Sébastien-Charles LECONTE** (n° 7), **Maurice MAGRE** (n° 2), **Mme Jane Catulle MENDÈS** (n° 1), **Cte**sse** **de NOAILLES** (n° 5), **Louis PAYEN** (n° 3), **SAINT-GEORGES de BOUHÉLIER** (n° 4),

lues par **M. ALEXANDRE.**

M^ME DESBORDES-VALMORE

Tant qu'il y aura un pays de France, tant qu'il yaura, dans ce pays, un idéal féminin fait d'ardeur et de tendresse, fait de pudeur et de suavité, fait de dignité et d'angélique miséricorde, Marceline Desbordes-Valmore sera adorée et glorifiée. Car elle fut toute la femme, diverse en la perfection sentimentale, multiple en sa rayonnante unité. Et elle fut toute la Poésie. Mieux qu'aucun être chantant sur la terre, elle mérita d'être appelée l'*Inspirée*.

Marceline était née en 1786. Elle mourut en 1859. Dès son enfance étrangement mouvementée, elle montra le goût brûlant d'aimer et de se dévouer. Ses poèmes sont l'image de sa vie. Sa vie entière n'est que l'élan des sincérités inépuisables, des pures chimères du don de soi, que la récolte, en ses bras tendus, de toutes les moissons de souffrances. Il semble qu'un ange cruel se soit plu à la frapper en tous sens, pour l'obliger au total délire de la douleur et l'élever à la divinité des pardons infinis.

Elle épancha son martyre en d'élégiaques et palpitantes beautés. Son rythme est le battement de son sang, ses chants sont la voix de ses larmes. Les plus grands esprits du dix-neuvième siècle ont célébré son génie : « Vous êtes, parmi les hauts talents contemporains, quelque chose de plus peut-être qu'une âme, vous êtes un cœur, » dit Victor Hugo. « Le sublime est votre nature, » dit Michelet. « Belle âme au timbre d'or, » dit Brizeux.

Lamartine, Alfred de Vigny, Baudelaire, Verlaine, lui apportèrent aussi leur hommage ému et fervent. Et si longtemps que les cœurs humains demeureront sensibles à la puissance et au sacrifice d'aimer, il y aura en eux un doux autel secret, plein de recueillement pour celle qui fut tout le foyer et toute la spiritualité de l'amour.

JANE CATULLE MENDÈS.

QU'EN AVEZ-VOUS FAIT?

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur ;
Bonheur pour bonheur!

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu!

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,

Qu'en avez-vous fait,
Mon maître suprême?
Qu'en avez-vous fait.
De ce doux bienfait?

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là,
Dans ma vie amère,
Vous me laissez là
Et Dieu voit cela!

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'amour?

Vous appellerez,
Sans qu'on vous réponde ;

Vous appellerez,
Et vous songerez!...

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte;
Ami, comme avant,
Vous viendrez rêvant.

Et l'on vous dira.
« Personne!... Elle est morte. »
On vous le dira;
Mais qui vous plaindra?

(*Pleurs et Pauvres Fleurs*. Lemerre, éd.)

PRIÈRE DE FEMME

Mon saint amour! mon cher devoir!
Si Dieu m'accordait de te voir,
Ton logis fût-il pauvre et noir,
Trop tendre pour être peureuse,
Emportant ma chaîne amoureuse,
Sais-tu bien qui serait heureuse?
C'est moi. Pardonnant aux méchants,
Vois-tu! les mille oiseaux des champs
N'auraient mes ailes ni mes chants!

Pour te rapprendre le bonheur,
Sans guide, sans haine, sans peur,
J'irais m'abattre sur ton cœur,
Ou mourir de joie à ta porte.
Ah! si vers toi Dieu me remporte,
Vivre ou mourir pour toi, qu'importe?
Mais non! rendue à ton amour,
Vois-tu! je ne perdrais le jour
Qu'après l'étreinte du retour.

C'est un rêve! il en faut ainsi
Pour traverser un long souci.
C'est mon cœur qui bat : le voici,

Il monte à toi comme une flamme!
Partage ce rêve, ô mon âme!
C'est une prière de femme,
C'est mon souffle en ce triste lieu,
C'est le ciel depuis notre adieu :
Prends! car c'est ma croyance en Dieu!

(*Pleurs et Pauvres Fleurs*. Lemerre, éd.)

TRISTAN CORBIÈRE

Tristan Corbière est un de ceux que Verlaine, en le classant parmi ses poètes maudits, a couronné d'une couronne d'épines qui ne contribue pas peu à sa gloire. Poète maudit, pourquoi? Il l'a dit lui-même :

Mélange adultère de tout,
De la fortune et pas le sou,
De l'énergie et pas de force,
La liberté mais une entorse,
Du Cœur! Du cœur! De l'âme, non!
Des amis, pas un compagnon!
De l'idée et pas une idée,
De l'amour et pas une aimée!

Maudit pour d'autres raisons encore, il porta dès sa jeunesse le signe de ceux qui ne doivent pas réussir et que la mauvaise chance accompagne. L'étincelle divine brûle bien en eux, mais il leur manque trop de dons pratiques, la santé, l'art de plaire, la possibilité de faire des concessions à cette première couche de demi-lettrés qu'un écrivain doit traverser pour atteindre le public, je veux parler des directeurs de revues et de journaux, des éditeurs, des organisateurs de manifestations littéraires. Il semble que Tristan Corbière n'ait pas voulu tenter une lutte impossible. Rien dans son œuvre chaotique et désordonnée, dans son ironie de sceptique ivre, n'atteste le moindre désir de charmer une humanité qu'il méprisait. Peu favorisé de la fortune et de l'amour, il ne s'occupa guère de les conquérir. Insoucieux même de la littérature, il jeta son génie prime-sautier et extravagant dans des vers où passe sans cesse un relent de cette mer sauvage de Bretagne qu'il adorait.

Bien peu nombreux sont les artistes qui, ne daignant pas séduire leurs contemporains, ne le tentent pas au moins une fois. Gloire à celui-ci, qui devait mourir jeune et qui vécut comme s'il le savait, à ce poète maudit dont l'œuvre est pleine d'un rire amer, où il y a du mépris assurément, de la tristesse peut-être, mais pas de regret.

MAURICE MAGRE.

RAPSODIE DU SOURD

L'homme de l'art lui dit : — Fort bien, restons-en là.
Le traitement est fait : vous êtes sourd. Voilà
Comme quoi vous avez l'organe bien perdu. —
Et lui comprit trop bien, n'ayant pas entendu.

— Eh bien, merci, monsieur, vous qui daignez me rendre
La tête comme un bon cercueil.
Désormais, à crédit, je pourrai tout entendre
Avec un légitime orgueil...

A l'œil. — Mais gare à l'œil jaloux, gardant la place
De l'oreille au clou !... Non. — A quoi sert de braver ?
... Si j'ai sifflé trop haut le ridicule en face,
En face, et bassement, il pourra me baver !...

Moi, mannequin muet, à fil banal ! — Demain,
Dans la rue, un ami peut me prendre la main,
En me disant : — Vieux pot..., ou rien, en radouci;
Et je lui répondrai : — Pas mal et vous, merci !

Si l'un me corne un mot, j'enrage de l'entendre;
Si quelque autre se tait : serait-ce par pitié ?...
Toujours, comme un *rébus*, je travaille à surprendre
Un mot de travers... — Non. — On m'a donc oublié !

— Ou bien — autre guitare — un officieux être,
Dont la lippe me fait le mouvement de paître,
Croit me parler... Et moi je tire, en me rongeant,
Un sourire idiot, — d'un air intelligent !

— Bonnet de laine grise enfoncé sur mon âme !
Et — coup de pied de l'âne... Hue ! — Une bonne femme,
Vieille Limonadière, aussi, de la Passion !
Pour venir saliver sa sainte compassion
Dans ma *trompe d'Eustache*, à pleins cris, à plein cor,
Sans que je puisse au moins lui marcher sur un cor !

— Bête comme une vierge et fier comme un lépreux,
Je suis là, mais absent... On dit : — Est-ce un gâteux,

« Poète muselé, hérisson à rebours?... —
Un haussement d'épaule, et ça veut dire : un sourd.

— Hystérique tourment d'un Tantale acoustique!
Je vois voler des mots que je ne puis happer;
Gobe-mouche impuissant, mangé par un moustique,
Tête de turc gratis où chacun peut taper.

O musique céleste : entendre, sur du plâtre,
Gratter un coquillage! un rasoir, un couteau
Grinçant dans un bouchon!... un couplet de théâtre!
Un os vivant qu'on scie! un monsieur! un rondeau!...

— Rien — Je parle sous moi... Des mots qu'à l'air je jette
De chic, et sans savoir si je parle en indou...
Ou peut-être en canard, comme la clarinette
D'un aveugle bouché qui se trompe de trou.

— Va donc, balancier soûl affolé dans ma tête!
Bats en branle ce bon tam-tam, chaudron fêlé
Qui rend la voix de femme ainsi qu'une sonnette,
Qu'un coucou!... quelquefois : un moucheron ailé...

— Va te coucher, mon cœur! et ne bats plus de l'aile.
Dans la lanterne sourde étouffons la chandelle,
Et tout ce qui vibrait là — je ne sais plus où —
Oubliette où l'on vient de tirer le verrou.

— Soyez muette pour moi, contemplative Idole,
Tous les deux, l'un par l'autre, oubliant la parole,
Vous ne me direz mot : je ne répondrai rien...
Et rien ne pourra dédorer l'entretien. »

Le silence est d'or. (Saint Jean Chrysostome.)

(*Les Amours jaunes*)

UN SONNET

AVEC LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR

Réglons notre papier et formons bien nos lettres.

Vers filés à la main et d'un pied uniforme,
Emboîtant bien le pas, par quatre en peloton;
Qu'en marquant la césure, un des quatres s'endorme..
Ça peut dormir debout comme soldats de plomb.

Sur le railway du Pinde est la ligne, la forme;
Aux fils du télégraphe : on en suit quatre, en long;
A chaque pieu, la rime — exemple : chloroforme.
— Chaque vers est un fil, et la rime un jalon.

— Télégramme sacré — 20 mots. — Vite, à mon aide...
(Sonnet — c'est un sonnet —) O Muse d'Archimède!
— La preuve d'un sonnet est par l'addition :

— Je pose 4 et 4 = 8! Alors je procède,
En posant 3 et 3! — Tenons Pégase raide :
« O lyre! O délire! O... » — Sonnet — Attention!

(*Les Amours Jaunes*, Messein, éd.)

SULLY PRUDHOMME

Il n'est pas seulement l'auteur du *Vase brisé,* ce charmant et délicat poème qu'un trop grand succès a banalisé, et dont le trop vif éclat glorieux a nui pendant longtemps à tout le reste de son œuvre.

Celui dont Sainte-Beuve écrivait en 1865 que son premier volume révélait « un nouveau mouvement dans la poésie et comme le frémissement d'une aurore encore incertaine » devait, au cours d'une vie tout emplie de l'amour des lettres et de la poésie, réaliser magnifiquement les espoirs du critique vieillissant.

Après tant de poèmes d'un charme pénétrant et rare, d'une sensibilité profonde, d'une grâce toute palpitante des mille rayonnements de la tendresse ou tout emperlée des larmes de la souffrance, Sully Prudhomme s'est haussé jusqu'au sommet du Parnasse, et sa Muse, planant dans les régions de l'esprit pur, n'a plus voulu prendre part qu'aux nobles jeux des spéculations philosophiques. Les *Vaines Tendresses,* la *Justice,* le *Bonheur* marquent les étapes glorieuses de cette ascension vers les contrées sereines de la raison et de la foi.

Louis PAYEN.

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme l'invisible!

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

AU BORD DE L'EAU

S'asseoir tous deux au bord d'un flot qui passe,
Le voir passer;
Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser;
A l'horizon, s'il fume un toit de chaume,
Le voir fumer;
Aux alentours, si quelque fleur embaume,
S'en embaumer;
Si quelque fruit, où les abeilles goûtent,
Tente, y goûter;
Si quelque oiseau, dans les bois qui l'écoutent,
Chante, écouter...
Entendre au pied du saule où l'eau murmure
L'eau murmurer;
Ne pas sentir, tant que ce rêve dure,
Le temps durer;
Mais n'apportant de passion profonde
Qu'à s'adorer,
Sans nul souci des querelles du monde,
Les ignorer;
Et seuls, heureux devant tout ce qui lasse,

Sans se lasser,
Sentir l'amour, devant tout ce qui passe,
Ne point passer!

LA JUSTICE

(FRAGMENT)

Au sortir du désert, le pèlerin lassé
Se délecte à songer aux innombrables rides
Que déroulaient sous lui les longs sables arides,
Savourant sa fatigue et le péril passé.

Celui-là peut dormir! Sa tâche est achevée.
Il a heurté le seuil des minarets lointains,
Son pied même et sa foi les ont ensemble atteints,
Il peut tranquillement jouir de l'arrivée.

Moi, j'ai rempli mon vœu sans péril à courir,
Immobile, en esprit seulement, comme on plane,
Sans fouler la poussière avec la caravane
Qui marche à l'Idéal au lieu d'en discourir.

Certes, c'est un bon grain qu'une parole vraie;
Mais en est-il un seul qui germe sans labour,
Et qui lève sans eau, sans chaleur et sans jour,
Sans que personne arrache autour de lui l'ivraie?

Or, notre fonds est vieux, il exige à présent,
Plus que jamais! qu'un bras vigoureux le travaille;
Plus que jamais aussi la mauvaise herbe assaille
Et tâche d'étouffer le semis bienfaisant.

Jamais les défenseurs de la culture humaine
N'ont dû, pour la sauver, combattre autant que nous,
Le froid, la sécheresse et le torrent jaloux
Des appétits lancés par le jeûne et la haine.

Séculaire fouillis de bois, d'us et de mœurs,
Notre monde, à la fois si caduc et si riche,

Ressemble à la forêt qu'à la hâte défriche
Tout un peuple accouru d'ardents explorateurs.

Les anciens possesseurs défendent qu'on y touche.
Depuis des milliers d'ans ils y vivent en paix;
Ils sont faits à la nuit de ses fourrés épais,
Leurs aïeux en ont vu la plus antique souche.

Et tous, du rossignol jusques au léopard,
Maudissent, indignés, la bande sacrilège :
—Où vais-je désormais chanter?— Où chasserai-je?—
Luttons, fortifions la place! — Il est trop tard.

Les assiégeants y sont, et l'attaque est hardie.
Les uns, impatients d'un paresseux progrès,
Prétendant que la cendre est le meilleur engrais,
Condamnent la forêt entière à l'incendie.

Les autres, respectant son âge et ses beautés,
Merveilles de la sève à grand'peine obtenues,
Y veulent seulement percer des avenues,
Y faire entrer le jour et l'air de tous côtés.

Leur vœu, c'est que le bois s'émonde et s'aménage,
Purgé des carnassiers, ses premiers occupants,
Pourvu que les oiseaux, à l'abri des serpents,
Y conservent leurs nids, leur voix et leur plumage.

Ils ne méditent pas d'abattre ou brûler tout;
Ils voudraient voir, mêlés au milieu des bruyères,
Palais et chaumes luire au soleil des clairières,
Et les chênes sacrés mourir en paix debout.

Ainsi les pionniers sont en pleine discorde :
Le feu rôde, et déjà s'attaque aux plus vieux troncs,
Tandis que se balance aux mains des bûcherons
Le fer aidé des bras qui tirent sur la corde.

A l'œuvre! il est passé le temps de l'examen;
Il faut que la forêt s'assainisse et s'éclaire,
Ou par le bûcheron ou par l'incendiaire;
Aujourd'hui la cognée ou la torche demain!

Malheur à qui se berce au murmure des branches,
Et s'endort sur la foi des gardiens du passé,
Ou, par la flamme active et proche menacé,
Renonce à l'abatis pour cueillir les pervenches!

Hélas! abattre est dur et ne nous sourit point,
A nous que l'ombre tente et la verdure attire.
Nous, dont jamais les doigts n'ont su quitter la lyre,
Faut-il que nous marchions avec la hache au poing?

Je t'invoque, ô Chénier, pour juge et pour modèle,
Apprends-moi, car je doute encor si je trahis,
Patriote, mon art, ou chanteur, mon pays,
Qu'à ces deux grands amours on peut être fidèle;

Que l'art même dépose un ferment généreux,
Par le culte du beau, dans tout ce qu'il exprime;
Qu'un héroïque appel sonne mieux dans la rime,
Qu'il n'est pas de meilleur clairon qu'un vers nombreux;

Que la cause du beau n'est jamais désertée,
Par le culte du vrai, pour le règne du bien;
Qu'on peut être à la fois poète et citoyen,
Et fondateur, Orphée, Amphion et Tyrtée!

Que chanter c'est agir, quand on fait, sur ses pas,
S'incliner à sa voix et se ranger les arbres,
Les fauves s'adoucir et s'émouvoir les marbres,
Et surgir des héros pour tous les bons combats!

O maître, tour à tour si tendre et si robuste,
Rassure, aide et défends, par ton grand souvenir,
Quiconque sur sa tombe ose rêver d'unir
Le laurier du poète à la palme du juste.

(*La Justice*. Lemerre, éd.)

MAURICE MAGRE

A vingt ans, Maurice Magre avait écrit la *Chanson des Hommes*, un livre admirable, éloquent, puissant, plein du grand souffle évangélique de l'apôtre qu'il était, et le succès l'installait à Paris, — dans ce Paris qui devait faire de lui au bout de très peu d'années un poète pour désespérés, pour spleeniti-ques, pour assoiffés de songes.

Nous avons connu Maurice Magre à son arrivée dans la Capitale. Il débarquait tout frais de son Languedoc. L'impression qu'il donnait alors était d'un enfant nourri de chimères, et qui semblait fait tout exprès pour chanter le travail des villes, la sainteté des masses en marche vers l'avenir, l'éternel mystère des peuples.

Peu de temps après cependant, la vie si dure à ceux qui ont une âme, la vie avait transformé Magre au point qu'aujourd'hui, comparés à lui, des poètes comme Poë ou Baudelaire, si sataniques et si captieux soient-ils, feraient figure de bienheureux ou de parfaits ingénus !

Le *Poème de la Jeunesse*, bientôt suivi des *Lèvres et le Secret*, des *Belles de nuit* et de la *Montée aux Enfers*, attestent l'évolution de Maurice Magre et dénoncent par le même effet, la curiosité sardonique de son esprit, son insatiable appétit de bonheur, son insatisfaction amère et son effrayante et sublime franchise.

Quoi qu'il en soit de la tendance de ses recherches actuelles qui ont du moins cette rare vertu d'être absolument sincères, ce grand poète n'a pas trompé nos espérances d'autrefois, puisque, salué dès ses débuts comme l'un des meilleurs lyriques de notre âge, il n'a cessé, depuis lors, de grandir et d'ajouter à son œuvre, où saigne un génie si souffrant, si profondément humain.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

LE COFFRE

Dans un coffre en bois qui date des Maures
J'ai mis ses gants blancs, ses babouches d'or
Et le souvenir des yeux que j'adore,
Dans un coffre en bois j'ai mis mon trésor.

Dans un coffre en bois orné de sculptures
J'ai mis son mouchoir, j'ai mis son portrait,
Une mèche en feu de sa chevelure,
Dans un coffre en bois j'ai mis mon secret.

Ferrures de cuivre et dures courroies,
Lamelles d'acier que le temps rongea,
Gardez à jamais ce qui fut ma joie,
Gardez mon amour, gardez, tout est là...

Et j'ai mis le coffre au fond de ma cave,
Pour ne plus sentir, de ces objets chers,
Monter son odeur fluide et suave,
Pour ne plus penser au bleu de sa chair.

Avec l'opium, les fleurs et les livres,
Avec les coussins, le rêve et le feu,
Par la solitude et la fumée ivre,
Le cœur à la fin se console un peu.

Mais quand il est tard et que le silence
Me fait bien plus ivre et plus seul encor,
J'ai la nostalgie invincible, immense,
Du coffre mauresque et de son trésor.

Pâle et titubant et tenant la rampe,
Avec le vertige et le souvenir,
Avec mille oiseaux chantant à mes tempes,
Je suis l'escalier qui tourne à mourir.

Penché sur le coffre orné de sculptures,
Je prends un à un les objets vieillis...

Il monte l'odeur de la moisissure
Du bouquet d'été qu'elle avait cueilli.

Les babouches d'or se sont racornies;
Les yeux du portrait sont mangés des vers;
Les gants sont usés, les lettres jaunies,
Des bêtes s'en vont dans les cheveux clairs...

O murs suintants, ô cellule humide,
Séjour des déchets et des repentirs,
O vieux coffre en bois chaque fois plus vide,
Vous êtes l'enfer de mes souvenirs!...

Moi, comme un pécheur, un pénitent ivre,
Je descends, la nuit, vers mon désespoir.
Et je voudrais tant sans vous pouvoir vivre
Et ne plus passer par l'affreux couloir!...

Mais tu me verras à genoux encore
Fouillant le passé jusqu'au petit jour,
O vieux coffre en bois qui date des Maures,
Où vit l'araignée, où moisit l'amour.

(Fasquelle, éd.)

COMPLAINTE DE L'HOMME QUI S'EST PERDU

Je me suis perdu dans la ville immense,
Chaque réverbère est un peu de sang.
Chaque ruisseau luit comme une espérance
Qui vous tord le cœur en disparaissant.
En tâtant les seuils je vais, gémissant.
A des carrefours je croise des danses.
Je vois l'assassin guetter le passant
Sur un boulevard gelé de silence,
Je me suis perdu dans la ville immense.

Dois-je m'arrêter ou marcher toujours?
Je passe le pont, j'ai peur et je cours.

Le fleuve a crié, c'est mon nom qu'il crie.
Dois-je m'arrêter à l'hôtellerie
Des mauvais vivants qui sont sans amour?
Voici la maison de la rêverie
Et voici l'église et ses quatre tours...
Les portails sont clos, les portiers sont sourds,
La ville est si vaste et l'espoir si court!...

Où sont les amis et la bonne hôtesse
Et la table mise et les grands fauteuils ?
Quelle est la fenêtre et quel est le seuil
Où je puis frapper pour que je confesse
Que j'ai le corps las et le cœur en deuil?
Aux jours de ma joie et de ma jeunesse
J'avais des amis pour me faire accueil,
Pour m'offrir leur vin et leur allégresse...
Où donc les amis, où donc la jeunesse?...

J'entends des volets claquer sur les murs
Et tourner des clefs au fond des serrures...
C'est l'heure où chacun, le pur et l'impur,
Pour la solitude ou pour la luxure
Fait la porte close et la chambre obscure.
Chacun a sur lui son morceau d'azur.
Faites-en aumône à la créature!
Que les murs sont hauts, que les cœurs sont durs!
J'entends les volets claquer sur les murs...

Et je suis tout seul dans la grande ville.
L'hôpital se tait, les bouges sont morts...
Un dernier reflet de lampe vacille...
Mon pas fait sonner les pavés hostiles...
La ville à présent est comme un grand corps
Plein de gonflements et de corridors
De pierre et d'airain, desséché, fossile,
Rongé par le temps, marqué par la mort...
Et je suis tout seul dans la grande ville...

Ville sans pitié, ville sans pardon,
Ville des ingrats et ville des lâches!
Je peux appeler, nul ne me répond.

L'un a son sommeil et l'autre sa tâche,
Mystère que seul le soleil arrache.
Pour l'homme perdu pas une maison!
Pourtant quelque part le bonheur se cache...
Mais je bute en vain à tous les perrons
Ville sans pitié, ville sans pardon!...

(*La Montée aux Enfers*. Fasquelle, éd.)

EDMOND ROSTAND

Gloire de la Poésie et du Théâtre, le nom d'Edmond Rostand retentit d'une manière triomphante et funèbre sous les voûtes où montèrent vers son jeune génie tant d'acclamations.

Adolescent qui n'eut qu'à laisser chanter ses rêves pour enivrer les foules, le merveilleux auteur des *Romanesques* connut l'ascension régulière, protégée par les Dieux, d'une Renommée à qui rien ne manqua, ni l'amour des multitudes, ni la critique des envieux, le dénigrement des faibles cœurs, les déformations de la légende.

Aussi parfaitement bon que doué des plus étincelantes facultés de l'esprit, il conçut et réalisa dans toute son œuvre le poète en tant que héros. L'accent de sa grâce et de sa fougue reste unique et inimitable.

La littérature française range au nombre de ses trésors rayonnant sur le monde, *Cyrano de Bergerac, L'Aiglon, Chantecler.*

Nul poète n'est plus populaire qu'Edmond Rostand, ni plus secrètement aimé par les savants, philosophes et érudits à qui il communique son éternelle jeunesse.

COMTESSE DE NOAILLES.

FLEURS

Nous sommes les fleurs des fleuristes,
Nous sommes les fleurs des marchands,
Les petites fleurs qui sont tristes
De ne pas fleurir dans les champs;

Nous sommes les fleurs printanières
Qui n'ont jamais vu le printemps,
Et dont on fait des boutonnières
Pour des revers trop miroitants;

Nous sommes cette rose noire
Et ce bleuet gros comme un chou
Pour qui les smokings, sous leur moire,
Ont un oblique caoutchouc!

Nous sommes ces lilas superbes
Qui dans les boutiques, l'hiver,
Montent en monstrueuses gerbes
Coûtant monstrueusement cher!

Nous sommes, parmi le vertige
Des jours de l'an nauséabonds,
Les pauvres fleurs que l'on oblige
A faire un métier de bonbons!

Nous sommes les fleurs qu'on envoie
Dès qu'on a publié les bans,
Pour que la famille les voie
Dans des paniers à grands rubans;

Nous sommes les fleurs où voltige
La libellule de carton;
Nous tremblons trop sur notre tige,
Car notre tige est en laiton!

Nous sommes les fleurs qui sur elles
N'ont qu'un papillon de papier
Offrant sur deux plateaux, ses ailes,
L'adresse, en or, du boutiquier.

Pour nous la rosée est un mythe,
Malgré d'adroits contrefacteurs
Dont la ruse, sur nous, l'imite
Avec des vaporisateurs.

Nous sommes les fleurs sans abeilles
Qui trouvent les trois jours bien longs
Où l'on fait vivre leurs corbeilles
Sur les pianos des salons!

Nous voyons sur nous, parasites
Qui blessent nos feuillages verts,

Pousser des cartes de visites
Où parfois on écrit des vers!

C'est nous qu'un pâle accessoiriste,
Après les six rappels du « trois »,
Monte en hâte à la grande artiste
Par des escaliers trop étroits.

Nous sommes ces iris de nacre
Que les fleuristes de Paris
Savent envoyer dans un fiacre
Pendant l'absence des maris!

Nous sommes ces héliotropes,
Ces glaïeuls forcés de fleurir
Qui portent dans des enveloppes
Le nom qu'on sait avant d'ouvrir!

C'est nous la flore citadine
Qui, sous les capillaires fous,
Ne se penche, pendant qu'on dîne,
Qu'aux berges d'argent des surtouts.

C'est nous la flore dont l'arome
Toujours au pays flottera,
Qui va de la place Vendôme
A la place de l'Opéra.

Les noms de cette étrange flore
Sont du botaniste inconnus :
Comment porter les noms encore
Des fleurs que nous ne sommes plus?

Nous sommes désormais — Nature,
Ne ris pas de ces noms de fleurs! —
Le réséda-de-la-ceinture,
L'œillet-des-costumes-tailleurs!

Et, fleurs que loin de nos collines
Dans la fourrure on exila,
Le mimosa-des-zibelines
Et la parme-du-chinchilla!

Nous sommes ces frivoles touffes
Qui connaissent pour seuls étés
La température des Boufles
Et celle des Variétés.

Nous sommes, parmi les éloges
Aux blondes nuques adressés,
Les fleurs chaudes qui, dans les loges,
Frayent avec les fruits glacés.

Nous sommes le lis qui se fane
Au vent des restaurants du soir;
La rose qu'on jette au tzigane
Qui sur l'épaule a son mouchoir.

Le muguet qui sait chaque phrase
Qu'on dit à la fin des soupers,
Et la jacinthe qu'on écrase
Dans les coins sombres des coupés!

Nous sommes, quand le cœur s'effraye,
Ces violettes d'un instant
Qu'on respire en prêtant l'oreille
Et qu'on mordille en hésitant.

Nous sommes ces œillets de Londre
Et ces jonquilles de Menton
Dans lesquels, avant de répondre,
On enfonce un joli menton.

Nous enguirlandons l'aventure,
Et, quand le bonheur est défunt,
Nous assurons à la rupture
De l'élégance et du parfum.

Nous sommes les fleurs nécessaires
Aux intrigues de la Cité.
Nous n'avons connu, dans les serres,
Qu'un soleil d'électricité.

Dans les serres nous sommes nées;
Des saisons nous ne vîmes rien.

Quelles étaient nos destinées,
Cependant, nous le savons bien!

Nous sentons en nous, ô mystère!
Parler la sève d'autres fleurs
Qui poussèrent, libres, de terre,
Et nos souvenirs sont les leurs!

Nous sentons, dans ces mornes fêtes
Où passent d'inutiles fronts,
Vaguement, que nous sommes faites
Pour être ailleurs, — et nous souffrons.

Nous aimerions, fières, ravies,
Vraiment fraîches, pures toujours,
Nous mélanger à d'autres vies,
Favoriser d'autres amours!

Pourquoi donc, fleurs dont nous naquîmes,
Dans vos graines aviez-vous mis
L'amour des vallons et des cimes,
Puisqu'il ne nous est pas permis?

Puisqu'il nous faut vivre à distance
De ces choses, pourquoi faut-il
Que nous soupçonnions l'existence
D'une Nature et d'un Avril?

— Et nous sommes, dans les boutiques,
Sur du gazon artificiel,
Les petites fleurs nostalgiques
D'air pur, de lumière et de ciel.

(*Les Musardises.*)

LES COCHONS ROSES

Le jour s'annonce à l'Orient
De pourpre se coloriant.
Le doigt du matin souriant
Ouvre les roses

Et sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment
Là-bas, au fond du firmament,
On voit s'étendre,
Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre.

Le Zéphyr, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur,
Et, dans la matinale odeur
Des églantines,
Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gaietés
Presque enfantines.

Heureux, poussant de petits cris,
Ils vont, par les sentiers fleuris,
Et ce sont des jeux et des ris
Remplis de grâces.
Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus,
Comme ceux d'Amours ingénus
Aux formes grasses.

Des points noirs dans ce rose clair
Semblant des truffes dans leur chair
Leur donnent vaguement un air
De galantine,
Et leur petit trottinement
A cette graisse incessamment
Communique un tremblotement
De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant
Ils suivent, tout en ronflotant,

La blouse au large dos flottant
De toile bleue ;
Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et folichons,
Remuant les tire-bouchons
Que fait leur queue.

Et quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
Toujours pareilles,
Les cochons, rentrant au bercail,
Défileront sous le portail,
Agitant le double éventail
De leurs oreilles.

Puis, quand là-bas, à l'occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Touche les roses,
Paisiblement couchés en rond,
Près de l'auge peinte en marron,
Bien repus, ils s'endormiront,
Les cochons roses !

(*Les Musardises.*)

LA BROUETTE

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde,
Afin de découvrir l'injustice et la fraude,
A travers les Etats du roi son père, tel
Jésus reprend parfois son jeune front mortel,
Quitte en secret le firmament du Dieu son père,
Et, blond, s'en vient un peu voyager sur la terre,
— Télémaque divin que, comme un vieux Mentor,
Le bon saint Pierre, ôtant son auréole d'or
Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne,
Le Seigneur et le Saint — on était en hiver —

Firent halte en un bois dont le feuillage vert
N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre.
Saint Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre
Et chauffer ses vieux doigts, mais la seule maison
Qui levât son chapeau de chaume à l'horizon
Ne penchait pas au vent la plume de fumée
Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée.
Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil
Y donnait un soleil timidement vermeil,
Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même,
Point trop à dédaigner en ce matin si blême.
Et Pierre, tout fourbu d'aller par les chemins,
S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains
Et les dégourdissait dans sa lumière rose,
Cependant que Jésus rêvait à quelque chose,
Debout, et ne sentant ni fatigue, ni froid.

Pierre cria soudain : « Maître! Fils de mon Roi!
Regardez, regardez par ici cette femme!
N'est-elle pas stupide ou folle? Sur mon âme,
Elle veut ramasser du soleil. Voyez-la! »

Jésus leva les yeux. Une vieille était là,
De ces vieilles des champs, au dur profil de chouette;
Et cette vieille, avec une énorme brouette,
Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit
Qu'éclairait un rayon de soleil tombant droit;
Et sitôt qu'il venait dorer son véhicule,
Cette femme tentait la chose ridicule
D'emporter le rayon, et poussait aux brancards
Bien vite; mais toujours, au moindre des écarts
Qu'elle faisait du point frappé par la lumière,
Le soleil s'échappait de la brouette; et Pierre
Se divertissait fort à regarder ce jeu :
La capture, d'abord, du beau rayon de feu
Entre les ais boueux et gris qu'il illumine,
Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine
De la vieille pauvresse, interdite un moment,
Mais qui recommençait bientôt patiemment,
Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entrait dans l'ombre,
Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre!

« Est-elle simple! Dieu! voyez ce qu'elle fait!
Bon! elle recommence! »

Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille,
S'approche, et doucement interroge la vieille :
« Femme, que fais-tu là? N'as-tu plus ta raison?
Il règne un froid terrible en cette âpre saison,
Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles,
Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles,
Ramasser ce rayon à peine réchauffant!

— C'est pour le rapporter à mon petit enfant,
Dit la femme, en levant le front. Je suis l'aïeule
D'un pauvre enfant malade à qui je reste seule,
Car cet hiver le père et la mère sont morts.
Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts.
Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme.
Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume,
Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons,
Qui font sourire encor les petits moribonds.
Ne pouvoir pas gâter alors qu'on est grand'mère,
C'est dur! Que lui donner? Je ne savais que faire;
Mais voici qu'il me dit, ce matin, au réveil :
« Je serais bien content si j'avais du soleil! »
Car le soleil jamais n'entre dans ma chaumière,
Et mon petit garçon est privé de lumière.
Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui,
Je viens en ramasser un bon morceau pour lui. »
Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, saint Pierre se renfrogne.
Il dit : « Elle est stupide! elle ne voit donc pas
Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas!
Cette vieille cervelle est dure comme pierre
Et ne comprend plus rien! »

Mais Jésus dit à Pierre,
Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu :
« On ne sait pas ce que l'amour des simples peut! »

Et, n'ayant pas compris toute cette parole,
Saint Pierre répétait : « Mais cette femme est folle !
Elle est folle, Seigneur !... » Soudain il s'arrêta
Presque aussi confondu que quand le coq chanta :
Car la vieille marchait maintenant sous les branches
Et les rayons restaient entre les quatre planches,
Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor,
Et, paraissant pousser devant elle un tas d'or,
Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette,
Emportait le soleil dans son humble brouette.

(*Les Musardises*. Fasquelle, éd.)

JEAN RICHEPIN

En même temps qu'une figure aux aspects multiples et digne d'être devenue populaire, Jean Richepin est le représentant le plus illustre des poètes qui ont succédé au romantisme finissant, sans s'inféoder au Parnasse. Plus épris de réalisme que les romantiques, plus vibrant que les Parnassiens, Richepin aura porté le reflet du naturalisme, dont il fut le contemporain; aussi sa poésie solide, puissante, sanguine, verveuse, proche de l'âme du peuple, et pourtant allumée à la cime de la flamme romantique, marquera-t-elle dans l'histoire une époque de la sensibilité française, celle qui coïncida avec la première réaction de la santé du pays contre les tristesses de 1870. Jean Richepin n'a pas été seulement le poète pittoresque et hardi de *la Chanson des gueux*, il a été le fougueux poète des *Caresses*, le poète éloquent des *Blasphèmes*, le poète rêveur de la *Mer*, le grand poète de la *Chanson du Sang*, cette épopée magnifique consacrée à ses aïeux, et qui égale par la largeur de la conception et par la richesse torrentielle du vocabulaire la *Légende des Siècles* elle-même. Si l'on ne devait pas s'occuper seulement ici du poète lyrique, on rappellerait qu'au théâtre *Monsieur Scapin* vint avant les *Romanesques* et *Cyrano*, et que Richepin est le chaînon d'or qui relie Banville à Rostand. Critique en outre, et romancier de haute valeur, et conférencier incomparable, ayant les lettres dans le sang, Jean Richepin demeurera l'un des types littéraires les plus originaux de notre temps, qu'il aura doublement décoré de sa légende et de son œuvre.

FERNAND GREGH.

LA PLAINTE DU BOIS

Dans l'âtre flamboyant le feu siffle et détone,
Et le vieux bois gémit d'une voix monotone.

Il dit qu'il était né pour vivre dans l'air pur,
Pour se nourrir de terre et s'abreuver d'azur,

Pour grandir lentement et pousser chaque année
Plus haut, toujours plus haut, sa tête couronnée,
Pour parfumer avril de ses grappes de fleurs,
Pour abriter les nids et les oiseaux siffleurs,
Pour jeter dans le vent mille chansons joyeuses,
Pour vêtir tour à tour ses robes merveilleuses,
Son manteau de printemps de fins bourgeons couvert
Et la pourpre en automne, et l'hermine en hiver.
Il dit que l'homme est dur, avare et sans entrailles,
D'avoir à coups de hache et par d'âpres entailles,
Tué l'arbre; car l'arbre est un être vivant.
Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,
Qu'à nos jeunes amours et nos baisers sans nombre
Il a prêté l'alcôve obscure de son ombre,
Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols
Et nous berçait la nuit aux chants des rossignols,
Et qu'ingrats, oubliant notre amour, notre enfance,
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

Et dans l'âtre en brasier le bois geint et se tord.

O bois, tu n'es pas sage et tu te plains à tort.
Nos mains en te coupant ne sont pas assassines.
Enchaîné, subissant l'entrave des racines,
Tu végétais au même endroit, sans mouvement,
Et conjoint à la terre inséparablement.
Toi qui veux être libre et qui proclames l'arbre
Vivant, tu demeurais planté là comme un marbre,
Captif en ton écorce ainsi qu'en un réseau,
Et tu ne devinais l'essor que par l'oiseau.
Nous t'avons délivré du sol où tu te rives,
Et te voilà flottant sur l'eau, voyant des rives
Avec leurs bateliers, leurs maisons, leurs chevaux.
O les cieux différents! les horizons nouveaux!
Que de biens inconnus tu vas enfin connaître!
Quel souffle d'aventure étrange te pénètre!
Mais tout cela n'est rien. Car tu rampes encor.
Qu'on le fende et le brûle, et qu'il prenne l'essor!
Et le feu furieux te dévore la fibre.
Ah! tu vis maintenant, tu vis, te voilà libre!
Plus haut que les parfums printaniers de tes fleurs,

Plus haut que les chansons et tes oiseaux siffleurs,
Plus haut que tes soupirs, plus haut que mes paroles,
Dans la nue et l'espace infini tu t'envoles!
Vers ces roses vapeurs où le soleil du soir
S'éteint comme une braise au fond d'un encensoir,
Vers ce firmament bleu dont la gloire allumée
Absorbe avec amour ton âme de fumée,
Vers ce mystérieux et sublime lointain
Où viendra s'éveiller demain le frais matin,
Où luiront cette nuit les splendeurs sidérales,
Monte, monte toujours, déroule tes spirales,
Monte, évanouis-toi, fuis, disparais! Voici
Que ton dernier flocon flotte seul, aminci,
Et se fond, se dissout, s'en va. Tu perds ton être;
Aucun œil à présent ne peut te reconnaître;
Et toi qui regrettais le grand ciel et l'air pur,
O vieux bois, tu deviens un morceau de l'azur.

(*La Chanson des gueux*. Fasquelle, éd.)

ODE A LA VIGNE

Fille du sol qui, sous ton bois fol et tortu,
Marie, en un seul sang d'une double vertu,
Au lyrisme gaulois la gravité latine;
Fille des champs, avec tous les rois pour cousins,
Quand tu portes au front ton panier de raisins
Où l'abeille attique butine;

Conquérante, dont les soldats ont pour éveil
De gravir les coteaux à l'assaut du soleil
Sous de verts étendards couleur de l'espérance;
Douce victorieuse aux combats sans courroux,
Qui, des étendards verts devenus pampres roux,
As fait les cheveux de la France...

Salut! Et puisse-t-il, mon salut, n'être pas
Celui que l'on adresse en hommage au trépas!
Car, ô vieille, ce n'est pas vrai que tu sois morte,
Qu'on pose à ta maison les tentures de deuil,

Et que les noirs chevaux, traîneurs de ton cercueil,
Piaffent déjà devant ta porte.

Ce n'est pas vrai, dis, vieille ? Ils ont menti les gens
Qui vont partout, avec des airs décourageants,
Disant : « On n'y peut rien. Elle passe. Elle râle. »
Ce n'est pas vrai! J'en jure ici par ce vin clair,
Allumant dans mon verre en buée un éclair
D'escarboucle dans de l'opale.

Hélas! qui sait, pourtant, si ce n'est pas en vain
Que je jure, le cœur plein de ce joli vin,
Qui change en vers dansants la plus lourdaude prose,
Les chagrins en chansons, en pain blanc le pain bis,
Et qui donne, à travers son magique rubis,
Le rêve qu'on voit tout en rose!

C'est peut-être ce rêve, où je m'obstine encor,
Qui fait autour de moi, comme à l'appel d'un cor,
Surgir l'enchantement de ma jeunesse en joie,
Quand tu m'apparaissais toi-même à ton printemps,
La bouche épanouie aux rires éclatants,
La joue en aube qui rougeoie.

Ah! ce rêve, il n'en fut pas un quand je l'ai fait.
Telle, en réalité, ta gloire triomphait
Dans ce passé vers qui ma mémoire appareille,
Et telle je la vois triompher à jamais,
Toi qui, pour moi, toujours, ô belle que j'aimais,
A toi-même es toujours pareille.

Mais ce rêve, avec moi d'autres l'ont fait aussi.
Ils y croyaient alors ces autres. Et voici
Que je les sens, autour de moi, ne plus y croire.
L'Ode à la Vigne! Ils n'y verront que des mots creux.
Comment chanteraient-ils le vin, ces malheureux
Qui ne savent plus même en boire?

Où donc apprendraient-ils à te boire, d'ailleurs,
Vin de France, ignoré des Français les meilleurs,
Vin que versait naguère, aux guinguettes fleuries,

Une servante accorte avec sa gorge au vent,
Vin dont le frais parfum s'évapore devant
L'aigre relent des brasseries?

Ah! te boire, t'aimer, comment le pourraient-ils,
Vin de France, bouquet d'aromes volatils
En qui l'âme de nos aïeux revit, légère?
Ils sont gavés de leur lourde bière au flot lent,
Si peu française, qu'il vous semble, en l'avalant,
Mâcher de la boue étrangère.

Aussi vont-ils disant, ô Vigne, que tu meurs,
Que célébrer ton culte est bon pour les rimeurs,
Cœurs d'enfant, attachés aux choses abolies.
Et c'est pourquoi, troublé par leur rire moqueur,
Je sens parfois monter envers toi dans mon cœur
Le doute et ses mélancolies.

Je pense que c'est eux qui, peut-être, ont raison,
Peut-être es-tu mourante, ô Belle, en ta maison,
Comme ils disent, le cœur froid, les yeux sans lumière
Pendant que mon amour, vieux fou, guitare en mains,
Lance vers ton balcon, étoilé de jasmins,
Sa sérénade coutumière.

Non, non, je ne veux pas, ô Vigne! Ils auront beau
Faire battre à ton front leurs ailes de corbeau
Et, sous un crêpe en deuil, te voiler la figure,
Je ne veux pas y croire, à leur croassement,
Et je les chasserai, ma Belle au bois dormant,
Les oiseaux de sinistre augure.

Car tu dors, certes; mais que sonne en ton sommeil
La diane au chant clair par le matin vermeil,
Et tes bras, forts dans leur souplesse de liane,
S'étirant, tu seras debout, l'espoir aux yeux,
O rêve! Etre celui qui, d'un clairon joyeux,
Va te la sonner, la diane!

Mais ne crains rien! Si je n'ai pas, moi, cet honneur,
Ta diane à sonner fera naître un sonneur.

C'est un vent d'héroïsme, au ciel nouveau, qui vente!
Nous sommes quelques-uns encore qui t'aimons,
Et par tous les pays, demain, à pleins poumons,
Nous crierons : « La Vigne est vivante ! »

Nous crierons : « Regardez ! Elle a toujours vingt ans.
Regardez son beau corps que baise le printemps,
Son bois ressuscité, son front qui se relève,
Ses vrilles s'agrippant partout comme une main,
Et la pointe de ses bourgeons teints de car mn,
Sang rose à la pointe d'un glaive ! »

Nous crierons : « A l'assaut du soleil, regardez
Par ses soldats tous les coteaux escaladés
Sous de verts étendards couleur de l'espérance! »
Nous crierons : « Salut, Vigne, héritage divin !
L'âme de nos aïeux est dans l'âme du vin. »
Nous crierons à la France : « O France,

« Aime la Vigne ! Aime ta mère ! Tu lui dois
La flamme de tes yeux, l'adresse de tes doigts,
L'essor de ton esprit qui fuse en étincelle,
Ton parler lumineux, ton mépris des dangers,
Et de voir, quand ton sol se couvre d'étrangers,
En jaillir Jeanne la Pucelle.

« France, chéris la Vigne. A deux genoux
Adore-la. La vigne est toi. La vigne est nous,
Tu ne serais plus rien si la vigne était morte.
Défends donc au houblon d'étouffer ton raisin,
Rouvre tes cabarets, rends à ton lourd voisin
Le poison jaune qu'il t'apporte.

« Laisse aux gothons, là-bas, leur bière, dont le flux
Boursoufle leurs corps mous, aux remous mamelus...
Toi, France, corps mignon, droit sur d'étroites hanches,
N'empâte plus ta chair de cet affreux levain,
Mais avec le pain d'or de ton blé, bois ton vin
Dont la pourpre fait les dents blanches. »

HENRY-JACQUES

L'un des meilleurs et des plus fiers poètes de la jeunesse nouvelle. Henry-Jacques, dans la vie, comme dans son art, est une énergie.

Né à Nantes en 1886, hanté tout enfant de l'esprit d'aventure, de la passion de la mer, il s'engage comme mousse, sur un voilier au long cours, et le voilà bourlinguant sur les grandes houles, de Behring au cap Horn.

Débarqué, les heures qu'il arrache au chantier maritime, il les consacre au journalisme et aux lettres.

Voici la guerre!... Simple fantassin, grenadier, caporal, trois fois blessé, Henry-Jacques porte sur son sac son journal de guerre qu'il écrit et tire lui-même et qu'il composa de poèmes et de proses.

Les poèmes, c'est *Nous... de la Guerre,* livre d'une beauté terrible, terrible de vérité.

Son succès a été consacré par le prix Corrard, réservé à un combattant.

La prose, c'est la *Vallée de la Lune,* vision fantastique et conte réaliste, du Voltaire corrigé par Edgar Poë.

Ses expériences de marin nous ont valu *Jean Costebelle Matelot*, étude de l'homme de mer redevenu terrien.

Nous attendons de lui son nouveau livre :

La *Symphonie Héroïque,* qui est le grand poème d'ensemble de la grande guerre, vision épique de cette Apocalypse vécue, et pour de bon, par le poète, vision d'un réalisme farouche, d'une violence vengeresse, digne de l'inexpiable chose.

La *Symphonie Héroïque* sera un événement littéraire.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

BETHLÉEM

Le froid, l'hiver. La lune a l'air d'un lac de givre.
La neige en tas. Le vent comme l'éther enivre
Et gèle. Les vieilles maisons font le gros dos ;

On entend frissonner les tuiles sur leurs os,
Les respirations étranges de leurs chambres.
Le ciel tremble tout nu dans la nuit de décembre.
L'étable à croupetons dans un creux de terrain
Comme un gueux fatigué qui fléchit sur les reins,
Perdant dans le brouillard sa couleur et sa forme,
Fond insensiblement dans l'espace uniforme.
Sous la porte mal close, entre les bois mal joints
Le vent passe un balai de froid dans tous les coins,
L'ombre houle, glacée au souffle qui la vanne.
Couché sur la litière, entre le bœuf et l'âne,
Un soldat dort, caché sous les débris d'un sac.
Il ne sent pas sur lui l'aérien ressac,
Les doigts de ses pieds nus crèvent le lit de paille. —
Dehors, le mur se fend, l'eau du ruisseau se caille,
La neige est un étouffement. — Il ne sent pas
La misère, son rêve est un chaud matelas.
Une lampe de fer cligne au mur, humble étoile;
Au ciel noir du plafond pend un paquet de toile.
Mais, ce n'est pas Noël! Où sont les chants légers
De l'Evangile, où sont les adorants bergers?
Et sa mère? Elle est là, venue à force d'âme,
Veiller celui qu'a pris la guerre, pauvre femme.
Un fusil, sur le mur semble prophétiser
Les supplices futurs que crache son baiser;
Le cri plus fort du vent dont l'insomnie s'afflige
Présage la clameur des blessés qu'on néglige.
Mais rien ne peut troubler ce bon sommeil d'enfant.
A l'aube, il n'aura pas de réveil triomphant;
Nul ne viendra l'aimer cet humble, les rois Mages
Ne lui porteront pas l'encens de leurs hommages;
Nulle étoile pour lui venue de l'Orient...
Qu'importe! il s'en ira, jeune, joyeux, riant,
Le front dans le ciel blême et les pieds dans la boue,
Rédempteur dont la mort a soufflété la joue,
Faire l'offrande de son sang, divin soldat,
Aussi grand que celui qui mourut par Judas,
Car il aura sauvé, crucifié dans la plaine,
Ce qui reste ici-bas de la vieille âme humaine.

(*Nous... de la Guerre.*)

CELLE QUI RODE...

Quel est ce bruit qu'on entend
Dans la nuit funèbre?
Debout, tout le monde attend,
Scrutant la ténèbre.
Un souffle doux, un bruit de pas...
N'entendez-vous pas, les gars,
N'entendez-vous pas?
Qui rôde ainsi dans la plaine?
Un caillou vient de rouler,
Un fil de fer a tremblé.
Qui parle? Nul n'a parlé!
Silence... Il y a là quelqu'un qui se promène.
Oh! ce noir sur nos yeux qui tire ses verrous,
Avec ce bruit de pas et ce souffle si doux,
Maléfique inconnu complotant contre nous,
Aveugles de la nuit frémissant dans leurs trous.
L'espoir soudain s'accroche au vol de la fusée.
Combien d'yeux sont épars sous la lueur rosée?
Personne... on ne voit rien dans la plaine embrasée.
Et c'est la nuit, avec toujours le même bruit.
Quelqu'un a gratté la terre,
Quelqu'un par là
Rampe le long des cratères.
N'entendez-vous pas, les gars,
N'entendez-vous pas?
Est-ce enfin l'ennemi qui vient pour nous surprendre,
Un patrouilleur hardi cherchant à nous entendre?
Sur les fusils les doigts nerveux sont accrochés.
Une seconde encore et les soldats penchés
Vont cribler l'ombre de leurs balles.
Mais la fusée au glissement si long, si doux,
Oiseau de feu qui danse autour d'un halo pâle,
Trahit les mille coins de la plaine infernale.
Personne... On ne voit rien dans l'herbe ou dans les trous.
Et c'est la nuit, avec ce bruit qui recommence.
Silence! Silence! Silence!
Quelqu'un s'est approché de nous

Dans le silence.
N'entendez-vous pas, les gars,
N'entendez-vous pas ?
Il est là, dans nos rangs, qui s'insinue et passe,
Vous l'entendez aussi, car vous serrez les dents.
L'ombre devient plus froide, le vent glace,
Une espèce d'hiver traîne sur le redan.
Nul ne parle, on respire à peine.
Qu'est devenu celui qui venait de la plaine ?
S'est-il soudain dans la tranchée évanoui ?
La stupeur du silence a desséché le bruit
Mais l'angoisse est entrée pour longtemps dans les veines...
Oh ! lequel d'entre nous doit mourir cette nuit ?...

(*Nous... de la Guerre.* Fasquelle, éd.)

ALBERT GLATIGNY

Malingre, la figure osseuse, des yeux brûlés de fièvre et la chevelure désordonnée, Glatigny passa dans la vie comme un malchanceux épris de tous les rêves... qui connut avant de mourir un très noble et très pur amour.

D'abord clerc d'huissier, ce saute-ruisseau, fils d'un ancien gendarme, eut la hantise des grands chemins. Après une halte à l'imprimerie de Pont-Audemer, il suivit une troupe de comédiens ambulants, connut les sifflets en tentant de bredouiller des rôles, souffrit de la faim cruellement, acheva d'user sa maigre carcasse, mais apprit à connaître, dans un éblouissement, Vigny, Hugo, Leconte de Lisle, Baudelaire et Théodore de Banville.

Il composa alors les *Vignes Folles,* les *Flèches d'or, Trilles et Pasquins,* où abondent les vers délicats et où grincent d'âpres railleries. Il écrivit même une pièce de théâtre : *l'Illustre Brisacier,* qui n'était qu'un raccourci de sa douloureuse odyssée.

La guerre de 1870 trouva Glatigny rongé par la tuberculose. Il épousa en Normandie, dans la maison paternelle, une délicieuse jeune fille qu'il avait rencontrée à Nice, au hasard de ses courses. Celle-ci, atteinte du même mal, fut pour le poète mourant l'ultime consolatrice.

Glatigny s'éteignit à 35 ans, le 16 avril 1873, sans avoir rencontré la gloire, mais en murmurant une plaisanterie dernière afin de ne pas voir pleurer la femme aimée, qui devait à peine lui survivre.

R. CHRISTIAN-FROGÉ.

INVITATION

Votre robe, madame, a des airs de tunique;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
(Vous le rappelez-vous, ce billet ironique?)
Ce soir, si par hasard vous vous y promeniez,
Il ferait beau, ce soir, sous les grands marronniers.

Les déesses du parc ainsi que vous sont blanches ;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
L'étoile du berger brille à travers les branches,
Et le vent se fait doux comme aux jours printaniers :
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.

La lune a la pâleur bleuâtre des agates ;
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
J'admire les doigts fins de vos mains délicates ;
Si dans mes doigts tremblants vous les abandonniez,
Il ferait beau, ce soir, sous les grands marronniers.

Lorsque nous parcourrons leurs vertes colonnades,
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers.
La nuit est favorable aux longues promenades,
Et nous évoquerons l'amour, que vous niez...
Il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers !

(*Poésies complètes*. Lemerre, éd.)

MAIGRE VERTU

Elle a dix-huit ans et pas de poitrine,
Sa robe est très close et monte au menton,
Rien n'en a gonflé la chaste lustrine,
Elle est droite ainsi qu'on rêve un bâton.

Son épaule maigre a des courbes folles
Qui feraient l'orgueil des angles brisés ;
Ses dents, en fureur dans leurs alvéoles
Semblent dire : Arrière !... au chœur des baisers.

Ses yeux sont gris trouble, et des sourcils rares
Ombrent tristement un front bas et plat
Qu'oppriment encor des bandeaux bizarres
De petits cheveux châtains sans éclat.

Heureux qui fera tomber les ceintures
De cette angélique enfant ! O trésor,
Qui fait des sirops et des confitures
Telles que jamais on n'en fit encor !

Ça n'a pas de cœur! — La moindre fadaise
La fait aussitôt rougir jusqu'aux yeux,
Et de sa figure atone et niaise
Rien n'a déridé l'aspect soucieux.

Sa mère en est fière et se voit revivre
Dans ce mannequin rebutant et sec,
Dans ce long profil aux reflets de cuivre
Fait pour maintenir l'amour en échec.

Et ça doit pourtant se changer en femme!
J'ignore au moyen de quel talisman;
Mais on chantera son épithalame,
Un baby rosé lui dira : « Maman! »

Qui donc remplira ce devoir austère?
Ne cherchons pas loin. Dieu, dans sa bonté,
A créé pour elle un jeune notaire,
Homme sérieux, de blanc cravaté.

Et tous deux feront d'autres jeunes filles
Aux regards sans flamme, aux coudes pointus,
Pour qu'on voie encore au sein des familles
Fleurir le rosier des maigres vertus.

(*Poésies complètes*. Lemerre, éd.)

MAURICE LEVAILLANT

M. Maurice Levaillant, qui obtint en 1910 le prix national de poésie, est un de nos poètes les plus simples, les plus sensibles et les plus humains. Tendrement issus du cœur, ses vers font parfois songer à ceux de Lamartine. C'est que la poésie est son langage naturel. Comme un Charles Guérin moins amer, il confie ses peines et ses joies à d'harmonieux poèmes qui ont bien la douceur de confidences. Sa Muse au profil grec, et qu'une sorte de pudeur classique enveloppe, est moins celle des Nuits que celle des vaporeux matins. Mais s'il a un cœur, il a aussi un cerveau, et bien des strophes attestent la richesse de sa vie intérieure. Respectueux de la forme traditionnelle, il reste un écrivain très moderne, et nous lui devons les premiers poèmes qu'ait inspirés l'aviation. Dans tous ses vers, comme dans ceux que vous allez entendre, se reflète son âme pensive.

ANDRÉ DUMAS.

LE PETIT ROI

C'était un petit roi, blond et mélancolique,
Que l'on gardait, ainsi qu'une frêle relique,
Au fond d'un vieux château dont branlait la paroi,
Et qui ne savait pas encor qu'il était roi.

On le lui dit un soir d'hiver... Les dignitaires
Inclinèrent leurs lourds manteaux héréditaires
Vers ses pieds; et sa mère, en l'appelant : Seigneur,
Défaillante, versa des larmes de frayeur.
Il murmura, surpris : « Qu'est-ce donc qui m'arrive? »
Reçut, avec un air de gravité pensive,
La couronne aux fleurons gemmés, le sceptre d'or,
Le glaive où, sur la garde, un monstre nu se tord,
Le globe scintillant comme un astre; avec grâce

Tendit vers les baisers une main déjà lasse;
Puis, au bruit des canons, des cloches, des vivats,
Sous les brocarts d'un lit qu'il ne connaissait pas,
Parmi l'ombre massive et froide d'une chambre
Où les meubles sentaient l'encens, le cèdre et l'ambre,
Sans un pleur, mais ayant longuement soupiré,
S'assoupit, grelottant, et fort mal rassuré
Par les hallebardiers qui veillaient à sa porte.

Or, il rêva, toute la nuit, d'étrange sorte.

Les murs du vieux palais s'écartèrent; le lit
Comme une coque de navire tressaillit,
Et brusquement appareilla par l'ouverture...
Il frôlait, sans un heurt, l'herbe et la terre obscure;
Les étoiles semblaient, pour l'éclairer, au guet;
Il avançait, et c'est à peine s'il tanguait
En franchissant les vagues noires des collines;
Le vent soufflait, égal aux voiles des courtines;
Mais il mollit bientôt; et l'enfant s'arrêta
Dans une plaine grise et stérile; au delà,
Une route fuyait, à l'horizon mêlée,
Vers une profondeur brumeuse et constellée;
Et l'enfant écoutait dans l'espace incertain
Grossir le grondement d'un cortège lointain,
Qu'un ange précéda, lumineux émissaire...

Il connut que c'était la nuit anniversaire
Où, guidés par les Trois Mages, les rois défunts,
Sortant de leurs caveaux aux magiques parfums,
Qui les gardent roidis en des poses altières,
Chevauchent par-dessus les monts et les frontières,
Et, dociles au chant d'invisibles clairons,
Vont, immobilisant soudain leurs escadrons,
Se ranger devant Dieu qui les passe en revue.

Ils défilaient, au fond de la plaine âpre et nue.

C'étaient d'abord, armés de silex et d'airains
Et serrant un sayon de poils contre leurs reins,
Les rois-pasteurs, seigneurs des troupeaux et des tentes,

Puis, sur leurs chars de guerre aux couleurs éclatantes,
Pschent en tête, arc en main et le front rembruni,
Les rois égyptiens, taillés dans du granit;
Derrière eux, l'œil ardent sous la mitre brodée,
Les gigantesques rois d'Assur et de Chaldée,
Entourés de lions et de taureaux volants
Et traînant par le nez des captifs chancelants;
Les rois mèdes, fardés et blêmes sous leur bistre;
Les rois juifs agitant le nebel ou le sistre;
Les tyrans grecs, montrant sous le chitôn neigeux
Des bras encore empreints de la poudre des jeux,
Par l'huile et le soleil dorés comme des seigles;
Et, sous la majesté pacifique des aigles,
Tous les Césars, guerriers, prêtres, législateurs,
Précédés de l'augure et des buccinateurs.
Enfin, parmi l'arroi pompeux des équipages
Conduits par les goujats, les valets et les pages,
Venaient les rois chrétiens, fiers de leurs destriers,
De leur cottes d'argent, de leurs gonfaloniers,
Et de leurs écus d'or qu'une croix écartèle.
Engoncés dans le heaume ou la fraise en dentelle
Dont leur menton puissant écrasait les godrons,
Ils avançaient, brillant du chef aux éperons,
Vieux ou jeunes, tous droits et verts comme des hêtres...

Et dans leurs rangs l'enfant reconnut ses ancêtres.

Il leur cria, tremblant :
— Aïeux, enseignez-moi,
Vous, rois de qui je sors, ce que c'est qu'être roi!

L'un d'eux se détourna : de ses lèvres rougies
Par le feu mal éteint des terrestres orgies,
On entendit ces mots insoucieux glisser :

— Régner, c'est être gai; c'est jouir; c'est presser,
Tandis que sous nos pieds les ans ouvrent leurs trappes,
Entre ses doigts tous les bonheurs, comme des grappes!

Mais déjà résonnait une autre voix :
— Régner,

Mon fils, c'est être rude et grand ; c'est besogner
D'estoc et de revers ; c'est vaincre en des batailles,
Niveler des cités et forcer des murailles...

— Silence ! interrompit un monarque barbon
Dont la voix chevrotait ; régner, c'est être bon ;
C'est aider à germer tout ce qui peut éclore ;
C'est faire en tous les yeux l'aube...
— Il parlait encore
Qu'un autre, chamarré d'hermine, le poussait :
— Régner, c'est être juste ; être juste, c'est...
— C'est ?...
Mais, l'ombre ayant pesé sur le fantôme auguste,
L'enfant n'entendit pas ce que c'est qu'être juste...

Et le reste des rois défila sans parler.

Alors, sur l'horizon parurent déferler,
Ainsi qu'un océan aux vagues inquiètes,
Des milliers, des milliers et des milliers de têtes
Qui, pâles, se haussaient incessamment, pour voir
Le cortège des rois entrer dans le ciel noir.
Et, tandis qu'il sentait dans ses veines trop frêles
Les gouttes de son sang trop vieux lutter entre elles,

L'enfant ouït encore qu'on lui criait :
— Régner,
Désormais, c'est, au prix d'un dur labeur, baigner
Tous ces fronts desséchés de lueurs et de flammes ;
C'est faire dans son âme entrer toutes ces âmes !...

Et l'enfant vacillait de faiblesse et d'effroi.
Quand il se réveilla dans le lit vaste et froid,
Le jour riait par les meneaux de la fenêtre...
Des faces qu'un instant il sembla reconnaître
Vers sa fièvre penchaient des regards anxieux ;
Las, il tourna la tête et referma les yeux ;
Puis il alla dormir aux cryptes féodales,
Près de ses grands aïeux alignés sous les dalles,
Dans un cercueil d'argent écussonné de plomb...

C'était un petit roi mélancolique et blond.

(*Les Pierres Saintes*, Dorbon l'aîné, éd.)

OMBRES GRÊLES

La dernière nuit de chaque année, des ombres reviennent hanter les parcs que l'on abandonna.
(*La légende.*)

C'est un jardin à la française
Qui rêve sous un ciel blafard,
La lune alanguit son regard
Sur le pin, l'if et le mélèze.
Soudain, diaphanes, hagards
En lourdes robes, en brocarts,
En dentelles, en guimpe, en fraise,
La lèvre encor rose de fards,
Des fantômes glissent épars,
Sans que leur pied sur l'herbe pèse,
Et surgissent de toutes parts
Dans le jardin à la française.

*
* *

Les siècles sont tous au complet;
Céladon, Lindor, Cydalise;
Grandes dames en bavolet,
Courtisans fleuris de cytise;
Les plus vieux cambrent leur mollet;
Les jeunes sous un mantelet
Cachent leur justaucorps cerise.
Les coquettes en corselet,
Les abbés en petit collet,
Les juges en perruque grise,
Dans le demi-jour violet
Que la lune rêveuse irise,
Flexibles comme un feu follet
Ils sont venus au grand complet :
Amadis, Céladon, Chlorise.

*
* *

On cause et l'on se reconnaît.
La remémorance est exquise.

« Vous étiez divine, marquise!
— Chevalier, vous n'étiez pas laid...
Fi! votre baiser me défrise!
— Eh bien! puisqu'on madrigalise?...
— Au pharaon, au lansquenet
Nous misions mainte folle mise :
Mon cœur fut l'enjeu; par surprise
Vous gagnâtes; je le donnai...
— Vous souvient-il point du sonnet
En qui le mien allégorise
Le tourment qui le martyrise?...
— Assez de douceurs, ou je brise!...
— Je jure qu'à l'amour il naît... »
Autant en emporte la brise!
On cause et l'on se reconnaît...

*
* *

De doux souvenirs on se grise;
On chantonne d'anciens couplets;
Une main s'éploie indécise,
Comme aux figures des ballets.
Bientôt un violon précise
L'air que les pieds se rappelaient
Et que les soupirs modulaient;
Une flûte le cristallise...
Chacun de grâces rivalise
Comme au temps où l'on raffolait
Des gestes nobles d'un ballet;
On galantise, on adonise,
Et de rythme grave on se grise...

*
* *

A travers le brouillard, soudain,
Vibre le cri d'un coq sonore;
La face pâle de l'aurore
Paraît sur le mur du jardin.
Eux sur l'herbe dansent encore;
Mais leur tempe se décolore,
Leurs gestes se font moins hautains;

A travers leurs corps incertains
Luit, rose de reflets lointains,
Un rayonnement qui les dore...
Les collerettes, les satins,
Les feux des bijoux argentins
Sur les cheveux blonds ou châtains
Disparaissent dans le matin.
Le sanglot des flûtes s'éteint;
Le ciel à l'orient se teint
D'un reflet mouvant de phosphore.
Les seigneurs, blêmes et déteints,
Oscillent comme des pantins;
Les marquises, sur les patins
Dont leur soulier haut se décore,
Glissent aux bras des galantins;
Les huppes que leur tête arbore
Ont de grands frissons libertins
Tandis que leurs bras indistincts
Tentent des retroussis mutins
De leur jupe qui se dédore...

*
* *

Adieu, les ballets clandestins,
Les souvenirs des gais festins,
Les niques qu'on fait aux destins,
Le réveil des âges lointains,
Les fantômes et les lutins!...
La lune fuit devant l'aurore :
Le coq scande son cri sonore;
L'herbe reluit : C'est le matin
Par qui les songes se déflorent;
Avec le brouillard incertain
Les ombres grêles s'évaporent!...

(*Le Temple Intérieur*,
Bernard Grasset, éd.)

BAUDELAIRE[1]

L'INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

1. Voir la notice page 132.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

PROGRAMME DU 19 FÉVRIER 1921

1. Les Poèmes du Souvenir :
   a) Souvenir ..... ALFRED DE MUSSET.
   Mlle Madeleine ROCH.
   b) La Tristesse d'Olympio. VICTOR HUGO.
   Mlle Colonna ROMANO.
   c) Le Lac ..... LAMARTINE.
   Mme WEBER.

2. *a*) A Villequier.....
   M. Jean HERVÉ.
   b) Le Doigt de la Femme..
   c) Mauvaises Langues....
   Mme Gabrielle ROBINNE.
   VICTOR HUGO.

3. *a*) Mon chien .....
   b) Convalescence.....
   M. René ROCHER.
   PAUL VERLET.

4. Poèmes ..... TRISTAN DERÈME.
   Mme Andrée de CHAUVERON.

5. Le Tombeau d'une Mère. LAMARTINE.
   M. Albert LAMBERT fils.

6. *a*) Cette vieille bûche.....
   b) L'odeur de mon pays..
   c) Chanson de mer.....
   Mme DUSSANE.
   Mme LUCIE DELARUE-MARDRUS.

7. *a*) Bon conseil aux amants.
   b) Ce que dit le public au Jardin des Plantes ...
   Mme Berthe BOVY.
   VICTOR HUGO.

8. Sonnets..... JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA.
   Mme WEBER.
   M. Roger GAILLARD.

Notices de : **MM. Paul FORT** (n° 4), **Sébastien-Charles LECONTE** (n° 3), **Pierre LOUYS** (n° 8), **Louis PAYEN** (n° 6), **Edmond PILON** (n° 1),

lues par **M. ALEXANDRE.**

TROIS POÈMES DU SOUVENIR ET DE L'AMOUR ROMANTIQUE :

1. — *La Tristesse d'Olympio* (Victor Hugo).
2. — *Souvenir* (Alfred de Musset).
3. — *Le Lac* (Lamartine).

Ce n'est pas sans raison qu'on s'est toujours plu à rapprocher ces trois poèmes de l'amour et du souvenir. Entre le *Souvenir* de Musset, le *Lac* de Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, il y a un air de parenté dans la plainte et de ressemblance dans la douleur qui font bien voir que ces belles pages sont d'un même temps et qu'un même sentiment les anime.

> Te le dirai-je à toi, chantre de la souffrance,
> Que ton glorieux mal je l'ai souffert aussi ?

Ainsi s'exprime Alfred de Musset, en adressant à Lamartine son admirable lettre lyrique. Et, de fait, ces affres de la passion, cette fiévreuse angoisse de l'amour et du regret dont le *Lac* est le cri sublime, Musset, de retour de Venise, venait de les éprouver à son tour. Et ce mal, — ce mal bien encore plus romantique que romanesque ! — ce mal du cœur, cette souffrance profonde de l'âme que Victor Hugo a exprimés dans la *Tristesse d'Olympio,* Lamartine dans le *Lac,* c'est dans le *Souvenir* que Musset, arraché de son dandysme par la trahison, va les clamer, lui aussi, d'un accent qui fait peur.

> Vous saurez tout, et je vais vous conter
> Le mal que peut faire une femme...

Cette plainte de la *Nuit d'octobre,* comme purifiée, comme élevée dans le *Souvenir,* Musset va la faire entendre à nouveau dans ces strophes composées à Fontainebleau. Pour les strophes de la *Tristesse d'Olympio,* non moins nostalgiques, non moins poignantes, c'est dans la vallée de la Bièvre, au bord des frais vallons témoins de son bonheur et de ses regrets, que Victor Hugo les a écrites. Enfin, pour le *Lac,* tout le monde sait que Lamartine en a trouvé l'inspiration en 1816, au bord du lac du Bourget. Alors l'auteur des *Méditations* était « jeune ardent, soulevé de terre », comme Alfred de Musset a dit plus

tard (*Lettre à M. de Lamartine*). Le souffle de Byron grondait dans son cœur, et la présence d'une jeune créole dont il a fait Elvire, et qui le rendit à peu près fou rien qu'en froissant devant lui entre ses doigts menus un *œillet-poète* cueilli dans la montagne, suffit à lui dicter ces stances immortelles. C'est dire assez que, pour Lamartine, autant que pour Hugo et pour Musset, la nature s'est montrée accueillante, elle s'est faite complice.

« Il y a deux sortes d'amours, a écrit une fois l'auteur du *Lac :* l'amour des sens et l'amour de l'âme. Tous deux sont dans l'ordre de la nature. » Oui, la nature est là. Comme pour Jean-Jacques, pour Obermann, pour René, elle est là pour eux, les enfants blessés, les enfants du siècle! C'est dans sa solitude, son apaisement et son déclin qu'ils vont puiser la consolation; et ce pèlerinage aux lieux de leurs regrets, dans le décor de leur passion, c'est surtout à l'automne — la saison mourante — que ces parfaits amants l'accomplissent enfin.

A ce moment, tout ce qu'il y a de languissant, de tendre et de déchiré dans le paysage s'accorde au mal atroce et voluptueux qu'ils ressentent tous trois; et l'on peut dire que c'est de cet accord de la nature et de ce sentiment des poètes que ces chants sont nés, ces chants qui ne sont (tant ils se ressemblent par l'objet qui les dicte et les mots qui les expriment!) qu'un seul et même cri, une seule et longue plainte!

EDMOND PILON.

SOUVENIR

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main?
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,

Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?

Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé!

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour:
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant!
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! O légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas,
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,

Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
C'est là qu'est le néant!

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Etre immobile
Qui regarde mourir!

— Insensés! dit le sage. — Heureux! dit le poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé!
C'était plus qu'une vie, hélas! c'était un monde
Qui s'était effacé!

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé? »

Mais non! il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien! qu'importe encore? O nature! O ma mère!
En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête :
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché!

Comme le matelot brisé par la tempête
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu ! »

TRISTESSE D'OLYMPIO

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu ;
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu.

L'automne souriait, les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré,
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La maison où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout, qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin.
Ainsi parfois quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques.
Il rêva jusqu'au soir;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir.

Hélas! se rappelant ses douces aventures,
Regardant sans entrer par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe.
Alors il s'écria :

« O douleur! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée,
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

. . . . . .

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes;
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir!

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève.
Les pires des humains sont comme les meilleurs;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve :
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité!

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites,
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus;
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus.

« Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?

« Nous vous comprenions tant! Doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix!
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois!

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude,
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,

Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours?
. . . . . .
« Eh bien! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages!
Herbe, use notre seuil! ronce, cache nos pas!
Chantez, oiseaux! ruisseaux, coulez! croissez, feuillages,
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même!
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin!
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main!

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau!

« Mais toi, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard!
Tu nous tiens par la joie et surtout par les larmes;
Jeune homme, on te maudit; on t'adore, vieillard.

« Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions;

« Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur les champs de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

« Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

« Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir! »

(*Les Rayons et les Ombres.*)

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'Océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos.
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps ! suspends ton vol; et vous, heures propices,
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux.
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore :
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente; » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

(*Premières Méditations.*)

VICTOR HUGO[1]

A VILLEQUIER

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Emu par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon;

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

1. Voir la notice page 46.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas!

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
« C'est ici ma maison, mon champ et mes amours! »

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient,
J'en conviens, j'en conviens!

Le monde est sombre, ô Dieu! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants,
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,

Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum,
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,
Je le sais, ô mon Dieu!

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit!

Je vous supplie, ô Dieu! de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer!

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Eclairant toute chose avec votre clarté;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant!

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer!

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations!

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts,
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : « Sens-tu que je suis là? »

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait!

Hélas! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,

Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler.

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus!
Où je criai : « L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc! je ne l'ai plus! »

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu! cette plaie a si longtemps saigné!
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux;
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison;

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va!

LE DOIGT DE LA FEMME

Dieu prit sa plus molle argile
Et son plus pur kaolin,
Et fit un bijou fragile,
Mystérieux et câlin.

Il fit le doigt de la femme,
Chef-d'œuvre auguste et charmant,
Ce doigt fait pour toucher l'âme
Et montrer le firmament.

Il mit dans ce doigt le reste
De la lueur qu'il venait
D'employer au front céleste
De l'heure où l'aurore naît.

Il y mit l'ombre du voile,
Le tremblement du berceau,
Quelque chose de l'étoile,
Quelque chose de l'oiseau.

Le Père qui nous engendre
Fit ce doigt mêlé d'azur,
Très fort pour qu'il restât tendre,
Très blanc pour qu'il restât pur,

Et très doux, afin qu'en somme
Jamais le mal n'en sortît,
Et qu'il pût sembler à l'homme
Le doigt de Dieu, plus petit.

Il en orna la main d'Ève,
Cette frêle et chaste main
Qui se pose comme un rêve
Sur le front du genre humain.

Cette humble main ignorante,
Guide de l'homme incertain,

Qu'on voit trembler, transparente,
Sur la lampe du destin.

Oh! dans ton apothéose,
Femme, ange aux regards baissés,
La beauté, c'est peu de chose,
La grâce n'est pas assez;

Il faut aimer. Tout soupire,
L'onde, la fleur, l'alcyon;
La grâce n'est qu'un sourire,
La beauté n'est qu'un rayon;

Dieu, qui veut qu'Ève se dresse
Sur notre rude chemin,
Fit pour l'amour la caresse,
Pour la caresse ta main.

Dieu, lorsque ce doigt qu'on aime
Sur l'argile fut conquis,
S'applaudit, car le Suprême
Est fier de créer l'exquis.

Ayant fait ce doigt sublime,
Dieu dit aux anges : « Voilà! »
Puis s'endormit dans l'abîme;
Le diable alors s'éveilla.

Dans l'ombre où Dieu se repose,
Il vint, noir sur l'orient,
Et tout au bout du doigt rose
Mit un ongle en souriant.

(*Les Chansons des Rues et des Bois.*

MAUVAISES LANGUES

Un pigeon aime une pigeonne!
Grand scandale dans le hallier
Que tous les ans mai badigeonne.
Une ramière aime un ramier!

Leur histoire emplit les charmilles.
Par les leurs ils sont compromis.
Cela se voit dans les familles
Qu'on est entouré d'ennemis.

Espionnage et commérage,
Rien ne donne plus d'âcreté,
De haine, de vertu, de rage
Et de fiel, qu'un bonheur guetté.

Que de fureur dans cette églogue!
L'essaim volant aux mille voix
Parle, et mêle à son dialogue
Toutes les épines des bois.

L'ara blanc, la mésange bleue,
Jettent des car, des si, des mais,
Où les gestes des hoche-queue
Semblent semer des guillemets.

« J'en sais long sur la paresseuse!
Dit un corbeau, juge à mortier.
— Moi, je connais sa blanchisseuse.
— Et moi, je connais son portier.

— Certes, elle n'est point sauvagesse!
— Est-on sûr qu'ils soient mariés?
— Voilà pour le prix de sagesse
Deux pigeons bien avariés! »

Le geai dit : « Leurs baisers blasphèment!
Le pinson chante : « Ça ira. »
La linotte fredonne : « Ils s'aiment. »
La pie ajoute : « Et cætera. »

On lit que vers elle il se glisse,
Le soir, avec de petits cris,
Dans le rapport à la police
Fait par une chauve-souris.

Le peuple ailé s'indigne, tance,
Fulmine un verdict, lance un bill.

Tel est le monde. Une sentence
Redoutable sort du babil.

Cachez-vous, Rosa. Fuyez vite
Loin du bavardage acharné.
L'amourette qu'on ébruite
Est un rosier déraciné.

Tout ce conte, ô belle ineffable,
Doit par vous être médité.
Prenez garde, c'est une fable,
C'est-à-dire une vérité.

(*Toute la Lyre.*)

BON CONSEIL AUX AMANTS

L'amour fut de tout temps un bien rude Ananké;
Si l'on ne veut pas être à la porte flanqué,
Dès qu'on aime une belle, on s'observe, on se scrute;
On met le naturel de côté; bête brute,
On se fait ange; on est le nain Micromégas;
Surtout on ne fait point chez elle de dégâts;
On se tait, on attend, jamais on ne s'ennuie,
On trouve bon le givre et la bise et la pluie,
On doit dire : J'ai chaud ! quand même on est transi;
Un coup de dent de trop vous perd. Oyez ceci :

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,
Etait fort amoureux d'une fée, et l'envie
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut;
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,
Se présente au palais de la fée, et salue,
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousky.
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.
Elle était ce jour-là, sortie, et quant au mioche,
Bel enfant blond, nourri de crème et de brioche,
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,
Il était sous la porte et jouait au cerceau.

On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.
Comment passer le temps quand il neige, en décembre
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot?
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.
C'est très simple. Pourtant, c'est aller un peu vite,
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est Moscovite,
Que de gober ainsi les mioches du prochain.
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.
Quand la dame rentra, plus d'enfant; on s'informe.
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme :
« As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai? »
Le bon ogre naïf lui dit : « Je l'ai mangé. »

Or c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,
Ne mangez pas l'enfant dont vous aimez la mère.

(*Toute la Lyre.*)

PAUL VERLET

De la boue sous le ciel! C'est, en poèmes d'un réalisme terrible, mais aussi d'une religieuse, et sévère, et stoïque vertu, l'histoire de l'humble soldat, de sa souffrance indicible, de son abnégation indomptable, de son sacrifice sans révolte et de sa passion sans blasphème. C'est un Acte de Foi.

Paul Verlet, parti le 1er août 1914, simple soldat au 74e d'infanterie, fut blessé (de six blessures!) dans les corps à corps du Labyrinthe, en 1915. Retourné au front à Auberive, june balle lui traverse la poitrine, au ras du cœur. De cette blessure affreuse il souffre encore, il souffrira peut-être toujours. Grand blessé désormais, il repart volontaire une troisième fois et subit une attaque par les gaz, qui le rejette définitivement du combat.

Médaillé militaire avec trois citations de la main de Gouraud, il doit désormais vivre au soleil, exilé de Paris.

Le poète Paul Verlet fut un héros, il est désormais un martyr. Il n'en est pas de plus noble et de plus pur[1].

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

MON CHIEN

Quelle amitié jamais aura valu la vôtre!
Où donc es-tu, mon bon chien?
(JEAN RICHEPIN, *A mon ami sans nom.*)

Ils disent qu'ils te trouvent laid.
Oui! C'est ta laideur qui me plaît.
Les chiens de chemineau qui passent
Pour le soldat sont de la race
Des humbles cœurs silencieux,
Qui n'ont que la voix de leurs yeux.

1. Paul Verlet est mort en 1922.

J'aime ta jeunesse un peu braque,
Ton dos pelé, rongé de plaques.
Tu sens mauvais, mon chien-pas-beau!
Viens fouiller de ton bon museau,
Truffe ardente toujours humide,
Ma capote et mes deux mains vides!

Bien sûr pour toi ce n'est pas gai,
La prison de ces deux remblais!
Parfois tu franchis la banquette,
Méfiant, tu risques la tête;
Hein! mon chien, c'est bête et méchant
De t'empêcher d'aller aux champs
Courir, frémissant, hors d'haleine,
Après les lièvres de la plaine,
De luzernes en sarrasins,
Plein de diamants du matin?

Pourquoi j'aime ta bonne gueule?
C'est que ma détresse est moins seule,
Que tu dors contre mon fusil,
Et que c'est toi qui m'as choisi.
Le nez sur mes talons tu trottes,
Toujours content, couvert de crotte,
Pensant que les hommes sont fous
De s'assassiner dans des trous,
Que je suis un drôle de maître,
Sans amour, sans foyer peut-être,
Et que c'est bien loin où je vais,
Puisqu'on n'est jamais arrivé.

Plus tard, quand ce sera mon heure,
Tu la connaîtras, ma demeure!
Comme aujourd'hui tu me suivras,
Résigné, doux, tu penseras
Pour lors, que c'est une misère
D'oublier son chien sur la terre
Quand on s'en va sous le gazon...
Et qu'il est d'étranges maisons!

Ou bien, un jour, mon vieux, écoute :
Dans le fouillis de quelque route

Tu me perdras; quêtant, flairant,
Tu m'appelleras, bien longtemps,
En pleurant notre vie ensemble!
Tous ces déboires se ressemblent :
La guerre n'est que ces malheurs.

Va du côté des artilleurs :
Ils sont de l'aristocratie.
Rôde parmi les batteries,
Remonte jusqu'à l'échelon,
Fais ton lit sous quelque caisson.
Si la Providence divine
Veut te guider vers les cuisines,
Pour toi pas de rêve plus beau
Que de finir chien de cuistot;
Alors ce seront jouissances
A défaillir quand on y pense,
Car, Pétoche, tu peux, oui, toi,
De « roulante » devenir roi.

Il faut bien penser tout de même
A l'avenir des chiens qu'on aime!

La lune est trop blanche là-haut;
A minuit, nous n'aurons pas chaud.
Mets ta bonne gueule câline
Sur le tic tac de ma poitrine
Et lèche doucement mes doigts :
J'aurai moins froid dans le soir froid.
Nos souffles mêleront nos rêves
De niche tiède et de relève.

O mon bon chien, je t'aime mieux
Que certains frères devant Dieu,
Car les bêtes qu'on a battues
Lèchent quand les autres nous tuent.
Car aux hommes tu fis le don
Du grand exemple du pardon.
Les déprimés, les imbéciles,
Qui cachent leur lâcheté vile
Sous la baudruche des grands mots,

Ne valent pas ce que tu vaux.
Toi, tu sais souffrir en silence,
Tu vaux mieux que l'intelligence
Des sales maîtres, dont les mains
Aux gants pourprés des assassins
Ne font que des gestes de haine,
Amputant la famille humaine
Des belles âmes d'ici-bas;
Au moins toi, tu ne penses pas,
Toi, tu n'es qu'une pauvre bête
Sur qui je puis poser ma tête,
Qui lèches les mains des méchants,
Qui ne sais pas et qui comprends.

(*De la boue sous le ciel.*)

CONVALESCENCE

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
(VERLAINE, *Sagesse*, III, 4.)

LE LEVER
. . . . Et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.
(BAUDELAIRE, *les Bijoux*.)

Par les volets, dans leur débauche de midi,
Des clartés ont poussé leur bal jusqu'à mon lit.
Animal aux yeux las, j'abaisse mes paupières;
J'entends ce jour d'été dégouttant de lumière,
Plein d'ailes, d'ors vivants, qui chante et fait ronron
Comme une urne dont l'eau s'épuise en gros bouillons.
Sans penser, les doigts joints, je goûte, je détaille
Pieusement chacun de mes sens qui défaille
Et je prépare alors pour l'autel de mes yeux
Un rêve qui fait mal, tant il est merveilleux.

. . . . . .

C'est l'heure enfin de me lever, l'heure si belle
Que mon bonheur m'enivre et me donne des ailes.
« Mes béquilles, ma Sœur, ma pipe, mes chaussons! »
Je ne puis enfiler, tout seul, mon pantalon.
Tout est changé, grandi. Ce n'est pas ma capote.

Mais si!...Tiens, tiens, je vais tomber! Que je m'accote
Au mur! J'ai mal au cœur. Tout se renverse en l'air.
Les couleurs ont des trous d'encre aux lueurs d'éclair.
Je vais tomber... J'ai mal au cœur... Les choses dansent.
Pourtant me revoilà debout. J'ai de la chance :
« Vous me teniez, ma Sœur ! Je veux me saouler d'air
« Et jouir des baisers salés du vent de mer
« A votre bras... » Une seconde, avant que d'être
Ebloui, subjugué, debout à la fenêtre!...
Voici donc des mois et des mois que, patient,
Je n'ai voulu, vécu, rêvé que cet instant
Où pâle, chancelant, je vais d'un coup surprendre
Toute l'âme des sons que j'ai pu seuls entendre.
Cette fenêtre, c'est à mes sens engourdis
La scène vaste et neuve, où le monde agrandi
Initiera ma chair et mon âme meurtries
Pour la seconde fois à l'éveil de la vie.

Comme c'est beau! Des jardins et puis des jardins
Agenouillés au pied des villas. Ils sont pleins
De rubans de gravier, de bancs verts, de tonnelles
Que les roses d'été frangent de leurs dentelles.
Cette pelouse exhibe une boule, au milieu;
Mais qu'est-ce que ça fait ? Vrai, c'est banal ? Mon Dieu!
Que m'importe ce que mon horizon peut être!
Tout mon royaume aura par cette humble fenêtre
Des airs de beau pays de mon rêve, inconnu,
Dont chaque bruit, dont chaque voix me sont connus.

Ah! si je pouvais voir passer une voiture!

Suivre chaque passant d'un bon regard qui dure,
Plonger dans un salon; dans la salle à manger,
Savoir tout ce qu'on boit, tout ce qu'on a mangé,
Savoir quels sont les yeux de cette voix de femme
Qui, certains soirs, livra Franck à ma meilleure âme,
Voir le vieux que j'entends dès l'aube balayer,
Et ce sale chien jaune enroué d'aboyer,
Compter les quarts de lait que verse la laitière
Et les vieilles en noir qui vont à la prière,
Pouvoir parler à la trompette du journal,

Savoir quelle allure a, du dehors, l'hôpital,
S'enquérir des voisins avec sollicitude,
Construire du roman d'après des habitudes;
Concierge au cœur penché, roi, qui de son perchoir
Participe à la vie immense du trottoir.

Et rester là, peureux, présent, lointain, des heures
Comme un amant qui tremble au seuil de sa demeure.

(*De la boue sous le ciel.*
Plon-Nourrit, éd.)

TRISTAN DERÈME

Tristan Derème, c'est Ariel et c'est Puck. Ce n'est jamais Caliban. C'est un Ariel plein d'humour et de bon sens, voilà tout. En outre, un des plus charmants esprits de France, comme en témoignent les poèmes écrits vraiment *à la française*, sans amphigouri ni surcharges, et que nous trouvons inclus dans le *Tiroir secret*, *Petits Poèmes*, le *Parfum des roses fanées*, le *Poème de la Pipe et de l'Escargot*, et les *Ironies sentimentales*. Ironies sentimentales! Ne cherchons plus : voici les deux mots qui peignent au vif ce chantre ailé; car Tristan Derème, prince de la Fantaisie au royaume de la Féerie, est aussi le plus ému des poètes, quand il le veut bien. Mais une élégance de ton innée l'empêche toujours de sombrer, tête en avant, dans le lac orageux des grandes larmes romantiques. Point d'éclats, « de la musique avant toute chose », et, je le répète, de la fantaisie, de l'humour, de l'émotion contenue, enfin — diamant rare en poésie — du Bon Sens. Un poète français, quoi !

PAUL FORT.

QUELQUE ROSE QUE TU CUEILLES

Quelque rose que tu cueilles,
Une nuit la fanera;
Le vent fait voler les feuilles,
Les amours, etc.

Et pourtant j'aime les roses,
Le feuillage et les amours
Et bien d'autres belles choses
Qui ne durent pas toujours.

Durer, durer... Rien ne dure.
Accourez, comparaisons!
Rappelons que la verdure
Pas ne dure trois saisons.

Tout passe et cela n'est pas ce
Que les gens n'ont dit assez;
Ils ont écrit que tout passe
Et leurs livres sont passés,

Sauf certains; et les miens, Muse,
Dureront-ils plus longtemps
Qu'une voix de cornemuse
Qui se perd sur les étangs?

Mais qu'importe! Toutes choses,
Ne durent-elles qu'un jour,
Les poèmes et les roses
Et les feuilles et l'amour,

Toutes choses ne sont-elles
Les rameaux jaunes ou verts
Des guirlandes éternelles
Que déroule l'univers?

Toutes choses sont liées,
La mollesse et le tambour,
Les poèmes, les feuillées
Et les grâces de l'amour,

Et chacune tient sa place
Dans cet hymne qui depuis
L'aube éternelle entrelace
Les chants des jours et des nuits.

Quelque rose que tu cueilles,
Une nuit la fanera;
Mais la rose avec ses feuilles,
C'est la vie, etc.

(*La Verdure dorée,*
Emile-Paul frères, éd.)

LES FRAISES

Pour distraire mon ami le poète Léon Vérane.

Les fraises dans le plat de blanche porcelaine
Gardent la fraîche odeur de l'aube sur la plaine,

Des branches, de la mousse et des sources glacées.
Sur la nappe, j'ai mis ton bouquet de pensées,
Et tandis que, les yeux pensifs, tu te recueilles,
Ce soir grave, je vois glisser entre les feuilles
La lune comme dans les vieilles élégies.
Un souffle tiède et pur caresse les bougies
Et berce la glycine et les roses blafardes
Et la tonnelle. Prends des fraises. Tu regardes
Au champagne doré le sucre se dissoudre ;
Le temps sur nos cheveux verse du sucre en poudre
Et j'aurai quelque jour de larges mèches blanches.
Mais qu'importe ! ce soir vers moi si tu te penches,
Sans crainte de l'automne et des feuilles rougies,
Et si pour mes baisers tu souffles les bougies.

GIROUETTE, TU PEUX...

Girouette, tu peux crier sur les ardoises,
Grincer comme une dent sur d'acides framboises !
Hiver, tu peux lancer aux vitres tes grêlons
Qui bourdonnent comme une averse de frelons,
Qu'importe ! Hiver, brandis tes trompettes de cuivre
Et déchaîne tes chiens sur la route de givre
Et les chevaux des ouragans ! Je m'en bats l'œil !
Je m'en bats l'œil ! Je lis des vers dans mon fauteuil !
Beauté des jours ! Beauté des livres et des lèvres !
A mon coupé j'attellerai cent douze lièvres,
Sous l'azur plus vibrant qu'une aile de perdrix,
Et j'irai vers les bois que mon rêve a fleuris !

(*La Verdure dorée,*
Emile-Paul frères, éd.)

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Comme cette figure de proue qu'elle nous a montrée dans un de ses beaux poèmes, en route « vers les quatre infinis », puis revenant vers son port d'attache, « le col ceint des perles du voyage » et les yeux emplis de tous les mirages, Mme Lucie Delarue-Mardrus a tendu vers la vie une âme passionnée, avide et vibrante.

Elle nous a dit les beautés des pays d'Orient, de l'Égypte tout embaumée de son passé, de l'Afrique chaude et voluptueuse; elle a retracé les couleurs du ciel et des paysages à travers lesquels elle a promené son cœur fervent. Mais toutes les splendeurs de ces lumineuses contrées où elle s'est cherchée elle-même n'ont pu la rassasier, et c'est dans cette Normandie grasse et verte où elle est née et dont elle a gardé partout le nostalgique souvenir qu'elle s'est rencontrée enfin et qu'elle a puisé ses accents les plus sincères et les plus émus.

Prairies mouillées de rosée, pommiers aux branches lourdes de fruits luisants, petites villes assoupies au bord de la mer, douceurs provinciales et tous les tumultes intérieurs que fait naître la vie, toutes les joies dont elle enivre et toutes les blessures dont elle fait saigner, voilà tout ce qui s'est aussi reflété dans les grands yeux de la voyageuse en partance pour les décevantes chevauchées, voilà tout ce qui donne à sa poésie une surprenante, une profonde et bien personnelle saveur.

Louis PAYEN.

CETTE VIEILLE BUCHE

Pauvre morceau de bois qui n'étais qu'une bûche
Qu'on avait mise dans un coin
Au fond du cellier noir où mainte chose juche
Parmi des pommes et du foin,

A toi, ce soir, l'honneur de l'ample cheminée,
A toi les grâces du salon!

Tu vas brûler afin que le temps soit moins long,
Plein des tristesses de l'année.

Tu vivais autrefois à l'arbre, en quelque pré.
Le printemps aux bourgeons sans nombre,
L'épais été, l'automne élégant et doré,
L'hiver tout blanc sous un ciel sombre,

Toutes les quatre au vent tu berçais les saisons,
Deux vertes, la jaune et la blanche.
Tu savais les secrets innocents d'une branche,
Qui valent bien ceux des maisons...

Ce soir tu vas brûler, ô vieille chose morte!
Les secrets ne sont pas finis.
Tu sauras qu'une branche, une fois sèche, porte
Autre chose encor que des nids.

Il va naître de toi qui n'es plus rien, des flammes!
Beaucoup plus belles que des fleurs,
Les flammes, purs esprits, elfes, démons, dieux, âmes,
Miracle de toutes les couleurs!

Quand tu ne seras plus qu'un vieux reste de souche
Où rougeoie encore un tison,
Tu deviendras pareille au sous-bois où se couche
Un soleil rouge à l'horizon.

Lorsque la flamme aura terminé ses désastres,
Tu seras quelque chose encor.
Le tison, en mourant, fait de tout petits astres,
Etincelles d'argent et d'or.

Ainsi tu contenais ces elfes et ces fées,
Ces étoiles, ce pourpre soir,
Tout ce qui va sortir de tes fibres chauffées,
Pauvre bûche du cellier noir!

Le feu qui va monter, le feu qui va descendre
Sera l'ouvrage de ton corps,
Et tu te survivras, après toutes tes morts,
Dans la noblesse de la cendre.

(*Souffles de tempête*. Fasquelle, éd.)

L'ODEUR DE MON PAYS

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,
Se mêler au retour des vagues de midi.
Je venais de hocher le pommier arrondi,
Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte,
Derrière moi, la porte au toit de chaume mou...

Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
Me vit-elle, au milieu du soleil et, debout,
Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
De tes prés, copieuse et forte Normandie!...
Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays!
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance?...

(*Ferveur*. Fasquelle, éd.)

CHANSON DE MER

Le marin revenait de mer.
Après rage, orage et naufrage,
Poussé par le grand vent amer,
Le marin revenait de mer,
Il n'avait ni corps ni visage.

A filé, vers son port natal,
Seize nœuds, entre les bouées.
« O clocher! ô colline! ô val! »
A filé vers son port natal
Où les barques sont échouées.

Pour lui, le glas sonnait encor
Dans le clocher de son baptême.
« Me voici ! Vers tout ce que j'aime,
— Pour lui le glas sonnait encor, —
« Je reviens, bien que je sois mort. »

S'est approché, dans l'invisible,
Des camarades de bateau.
« Le grand Paul a sombré tantôt ! »
— S'est approché dans l'invisible. —
Les autres ont dit : « C'est possible ! »

Les a quittés baissant le front.
Joyeuse était la ville entière.
« Demain commence la Saint-Pierre ! »
Les a quittés baissant le front :
« Demain, au bal, tous danseront ! »

Vers la porte de sa demeure,
A louvoyé tout en pleurant.
« Ici, du moins, est-ce qu'on pleure ? »
Vers la porte de sa demeure,
S'est arrêté là, spectre errant.

Quelqu'un chantonnait dans la chambre.
« C'est ma femme que j'entends là !... »
Le vent soufflait comme en décembre,
Quelqu'un chantonnait dans la chambre,
Le marin frappe : « Me voilà ! »

« Est-ce toi, celui que j'adore ?
Mon homme est mort en mer tantôt !
Entre ! Neuf mois de deuil encore,
— Est-ce toi celui que j'adore ? —
« Mais nous nous marierons bientôt ! »

Ses trois enfants dansaient la ronde,
Qui rirent quand le mort frappa.
« Plus de coups ! Il est mort, papa !
— Ses trois enfants dansaient la ronde.
Plus de coups ni de voix qui gronde ! »

Mais qu'est-ce qui hurle à la mort ?
Mais qu'est-ce qui se désespère ?
« Oh ! quelqu'un m'aimait donc encor ? »
Mais qu'est-ce qui hurle à la mort ?
« C'est Misère, mon chien Misère ! »

S'est penché vers le chien battu,
L'a serré longtemps dans ses paumes,
Et voici que le chien s'est tu,
— L'a serré longtemps dans ses paumes, —
Car les chiens, eux, voient les fantômes.

« Adieu Misère, adieu mon chien !
Sois remercié par ton maître.
Puisque ici-bas je n'ai plus rien,
— Adieu Misère, adieu mon chien, —
Je préfère ne plus rien être. »

Est parti, le pauvre garçon,
Le glas faisait déjà silence.
Est parti vers la mer immense,
Est parti, le pauvre garçon,
Retrouver son corps par le fond.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Le collège de Senlis eut naguère pour interne un jeune latiniste brun qui partageait son ascendance par trois quarts de sang français et un quart de sang espagnol.

José-Maria de Heredia signait ses livres classiques du nom *Joseph de Heredia*. Plus tard et pour jamais il dédia son œuvre à la mémoire chérie de sa mère française. Selon sa dernière volonté, il repose maintenant au sommet de Bonsecours en la tombe la plus haute de la nécropole, devant la cité de Corneille.

*
* *

Heredia était né poète épique. Il avait reçu les dons les plus rares, et surtout les plus rarement réunis : la force et la délicatesse, la phrase violente et le détail exact, l'aisance à varier le style et à changer le vocabulaire. — Qualités homériques. — Mais Heredia vit paraître à dix-sept ans *La Légende des Siècles*, qui le frappa d'un tel enthousiasme et d'un tel respect qu'il méconnut toujours sa propre valeur, condamna ses fragments épiques et se restreignit au sonnet parce que Hugo ne l'y précédait pas.

Il conçut un recueil de sonnets qui devait se composer de trois cents poèmes ou davantage. Lorsqu'il passa l'âge de cinquante ans, la plupart des quatorzains qu'il avait commencé d'écrire restaient inachevés. Trop de jeunes poètes l'avaient choisi pour Maître et il était trop bon Maître. Il s'oublia pour les instruire. Le jour où parurent les *Trophées*, les deux tiers du recueil demeurèrent inédits. L'œuvre de Heredia comptait moins de sonnets peut-être que d'élèves reconnaissants.

*
* *

Son génie ne cessa de grandir jusqu'à la fin. Agé de soixante-deux ans, et comme il vivait sa dernière année, il écrivit la page la plus jeune, la plus vigoureuse de son œuvre, l'*Enlèvement d'Antiope*, et presque en même temps, cette *Vision d'Ajax* où, mourant, il salue à la beauté de la mort et la regarde fixement.

PIERRE LOUYS.

L'ENLÈVEMENT D'ANTIOPE

Tel qu'un aigle élancé du plus noir firmament,
Le héros a saisi dans sa puissante serre
L'Amazone. Il l'a prise, il la tient et la serre
Et l'emporte au galop de l'étalon fumant.

A ses cris, à ses bras levés éperdument
Le ciel n'a répondu que par un sourd tonnerre,
Et la bête sous qui fuit et tremble la terre
Redouble sa terreur à son hennissement.

L'air que déchire leur vertigineuse allure
Fait voler derrière eux la longue chevelure
Et lui cingle la gorge avec le fouet des crins.

Et partout, sur sa chair férocement baisée,
Elle a senti courir de sa nuque à ses reins
Le rire triomphal des lèvres de Thésée.

LA VISION D'AJAX

C'est Elle! Je la vois, dans la nuit étoilée,
Ombre céruléenne et géante. Au ciel clair
Sa main droite brandit la lance où luit l'éclair,
Et l'autre tient captive une Victoire ailée.

Pallas!... D'une nuée éclatante voilée
Dont la splendeur bleuit l'ivoire de sa chair,
Et de ses pieds foulant l'impondérable éther
Elle me dit : — Prends garde à toi, fils d'Oïlée!

Elle approche. Elle vient. Je ne recule pas.
Mais je sens que grandit à chacun de ses pas
La divine terreur de la Force et de l'Ordre.

En ses yeux glauques brille un sinistre dessein,
Et chaque battement de son cœur fait se tordre
Les vipères d'azur qui rampent sur son sein.

LA FILEUSE

Elle est morte, Platthis, morte la bonne vieille
Qui, tout le long des jours anciens et des nouveaux,
A filé, dévidé, roulé les écheveaux
De laine blanche dont débordait la corbeille.

Si parfois s'inclinait la tête qui sommeille,
Les doigts de la fileuse actifs et sans rivaux
D'un geste inconscient poursuivaient leurs travaux;
Seule la Mort a pu mettre un terme à sa veille.

A peine fut trouvée en son pauvre taudis
L'obole qui, glissée aux doigts enfin roidis,
Paya le dur nocher de la dernière barque!

Et Platthis a franchi le fleuve aux sombres eaux,
Curieuse de voir si, mieux qu'elle, la Parque
Savait tordre le fil et tourner les fuseaux.

PROGRAMME DU 5 MARS 1921

1. *a*) La curée ..... } Auguste BARBIER.
   b) Dante..... }
   M. DORIVAL.

2. *a*) Aspiration..... } Guy-Charles CROS.
   b) En guise de testament . }
   Mme DUSSANE.

3. *a*) Intimités ..... **M. Jean HERVÉ.**
   b) L'Évangile ..... } François COPPÉE.
   c) Le petit épicier..... **Mme WEBER.**

4. *a*) Ma bohème..... }
   b) Poètes de sept ans..... } Arthur RIMBAUD.
   c) Les chercheuses de poux. }
   M. Jean CROUÉ.

5. *a*) L'armoire aux coings dorés ..... **Mlle VENTURA.** } Antoine ORLIAC.
   b) Le maître de la nuit.... **M. Jean HERVÉ.**

6. *a*) Une jeune fille parle... } Jean MORÉAS.
   b) Nocturne ..... }
   Mlle Berthe BOVY.

7. *a*) A une femme..... } Louis BOUILHET.
   b) La colombe ..... }
   M. Roger GAILLARD.

8. L'attente au balcon .... Jane Catulle MENDÈS.
   Mlle Madeleine ROCH.

9. *a*) Mimi Pinson ..... }
   b) A une fleur ..... } Alfred de MUSSET.
   c) Impromptu ..... }
   Mlle Marie LECONTE.

10. *a*) Les frissons..... } Maurice ROLLINAT.
    b) Le cabriolet..... }
    M. DRAIN.

Notices de : MM. Jules BERTAUT (n° 4), Saint-Georges de BOUHÉLIER (n° 8), Auguste DORCHAIN (n° 3), André DUMAS (n° 7), Fernand GREGH (n° 2), Edmond HARAUCOURT (n° 10), Gustave KAHN (n° 5), Léo LARGUIER (n° 6), J. VALMY-BAYSSE (n° 1).
lues par **M. Léon BERNARD.**

AUGUSTE BARBIER

Quand, en 1869, Auguste Barbier songea à poser sa candidature à l'Académie française, Montalembert s'écria : « Barbier, mais il est mort! »

L'ancien ami de Lamennais exprimait ainsi l'injustice qui, depuis trente ans, pesait sur un poète dont le génie s'était spontanément manifesté en un jour d'effervescence populaire.

Ses *Iambes,* nés au soleil de la révolution de juillet, avaient, en quelques heures, fait de ce jeune homme de vingt-six ans un véritable poète national.

Par leur allure, ils s'apparentaient à ceux d'André Chénier; mais plus vigoureux ils se haussaient, par la crudité de leur ton et de leur expression violente, jusqu'à une sorte de réalisme lyrique puissant et irrésistible. Si bien que par la suite tout ce que put écrire Auguste Barbier parut fade et sans couleur. Il se pencha sur les infortunes du peuple anglais et les misères de l'Italie opprimée; il se montra peintre ému de sentiments et de paysages... On s'en tint aux *Iambes;* et Alfred de Vigny, alla jusqu'à écrire, à propos d'un de ses livres : *Il Pianto* :

« C'est beau, mais ce n'est déjà plus de lui! »

La postérité n'a pas été plus juste. Certes, elle honore Auguste Barbier comme un des grands poètes de l'humanité; mais dans son admiration elle ne lui tient compte que de ses *Iambes* magnifiques et cinglants, écrits, a dit Sainte-Beuve dans ses *Portraits Contemporains*, en un jour de « sublime ribote ».

J. VALMY-BAYSSE.

LA CURÉE

Oh! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,

Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois :
C'était sous des haillons que battaient les cœurs
C'était alors de sales doigts [d'hommes;
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons!

II

Quant à tous ces beaux fils aux tricolores flammes,
Au beau linge, au frac élégant,
Ces hommes en corsets, ces visages de femmes,
Héros du boulevard de Gand,
Que faisaient-ils, tandis qu'à travers la mitraille,
Et sous le sabre détesté,
La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité?
Tandis que tout Paris se jonchait de merveilles,
Ces messieurs tremblaient dans leur peau,
Pâles, suant la peur, et la main aux oreilles,
Accroupis derrière un rideau.

III

C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse,
Qui met du blanc et du carmin :
C'est une forte femme aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements de tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;

Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'à des gens forts comme elle, et qui veut qu'on
Avec des bras rouges de sang. [l'embrasse

IV

C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans :
C'est cette femme, enfin, qui, toujours belle et nue,
Avec l'écharpe aux trois couleurs,
Dans nos murs mitraillés tout à coup reparue,
Vient de sécher nos yeux en pleurs,
De remettre en trois jours une haute couronne
Aux mains des Français soulevés,
D'écraser une armée et de broyer un trône
Avec quelques tas de pavés.

V

Mais, ô honte! Paris, si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté;
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure

Viennent traîner leurs flots honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelque bout de galons;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

VI

Ainsi, quand dans sa bauge aride et solitaire
Le sanglier frappé de mort
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre,
Et sous le soleil qui le mord;
Lorsque, blanchi de bave et la langue tirée,
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense
Bondit; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin;
Et puis vient la cohue, et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons;
Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance, et tout crie : Allons!
Quand le sanglier tombe et roule dans l'arène,
Allons! allons! les chiens sont rois!
Le cadavre est à nous; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille,
Et gorgeons-nous tout notre soûl!
Et tous, comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ces flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne

Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé,
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
« Voici ma part de royauté ! »

DANTE

Dante, vieux Gibelin ! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poète !
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur.
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles
Est-ce le pli des ans, ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement ?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire ?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains ?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains ?
Ah ! le mépris va bien à la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds :
Dante vit, comme nous, les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines ;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour ;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes ;
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté.
O Dante Alighieri, poète de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance ;
Amant de Béatrice, à l'exil condamné,

Je comprends ton œil cave et ton front décharné,
Le dégoût qui te prit des choses de ce monde,
Ce mal de cœur sans fin, cette haine profonde
Qui, te faisant atroce et te fouettant l'humeur,
Inondèrent de bile et ta plume et ton cœur.
Aussi, d'après les mœurs de ta ville natale,
Artiste, tu peignis une toile fatale,
Et tu fis le tableau de sa perversité
Avec tant d'énergie et tant de vérité,
Que les petits enfants qui le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert :
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer.

GUY-CHARLES CROS

Guy-Charles Cros est le fils de Charles Cros, le poète du *Coffret de santal,* la figure étrange, sympathique, sincère, géniale qui, vers la fin du siècle dernier, étonna ses contemporains par les dons les plus divers et les plus extraordinairement joints, et à qui l'on doit en même temps l'invention du monologue et celle du phonographe. Toute la famille Cros portait d'ailleurs la marque de l'originalité : famille d'inventeurs en tout genre, famille d'esprit libre, novateurs, désintéressés, et dont chacun n'a vécu que pour l'art, la science ou la pensée, — pour les plus nobles raisons de vivre.

Guy-Charles Cros a admirablement continué cette tradition en apportant à l'héritage commun sa part moderne et personnelle. Dans ses vers aigus vibre la sensibilité la plus fine, la plus profonde aussi. Il a le rêve, il a la fantaisie, il a la musique. C'est une âme de poète au sens le plus complet du mot.

Prisonnier des Allemands, il a supporté avec courage sa captivité. Le prix de la *Coupe Saerée* fondé par l'éditeur Figuière et que vient de décerner pour la première fois *Comœdia,* aidera à projeter la lumière qu'il faut sur Guy-Charles Cros, qui a attendu son heure avec patience et qui la voit sonner.

FERNAND GREGH.

ASPIRATION

Ô mer, plaine sans cesse ouverte et déchirée
par les proues blanchissant d'écume, et toujours vierge,
flux et reflux, jeunesse éternelle du monde,
frais bandeau toujours vert au dur front de la terre,
me lasserai-je un jour de chanter tes rumeurs?

Jamais, ô mer, mes yeux ne se sont rassasiés
du beau jeu balancé de tes vagues agiles;
jamais mon corps, jamais mes jambes ni mes bras
n'ont eu plus libre joie que sur ton cœur perfide.

L'odeur de ta marée, chère autant qu'un parfum,
me pénètre à la fois de plaisir et d'angoisse
et sans savoir pourquoi, j'ai envie de pleurer
lorsque je te reviens après de longs voyages...

Ton souvenir, en moi plus vivant qu'une femme,
veille auprès de mon lit quand je ne m'endors pas
et me prend dans ses bras au fond noir du sommeil..,
Mer, tu es mon pays, mon antique horizon,
mon intime, tenace et tendre nostalgie,
et mon désir vers toi ne s'apaisera point.
Ah! je ne guérirai jamais de ce poison
que j'ai bu tant de fois à ta bouche vivante
quand, atome bercé sur ton gouffre enchanteur,
tu me prenais entier et j'oubliais la terre!

Que le ciel est profond au-dessus de tes flots!
Le soleil moribond, qui descend au tombeau,
Océan, tu lui fais de vastes funérailles...
Et, par les nuits d'été, quand la lune d'argent
étend sur ton corps bleu sa cotte à mille mailles,
quand tu pâlis sous ce réseau étincelant,
mer meurtrie, murmurante, enchaînée, mer esclave,
ta beauté trop aiguë me perce comme un cri.

EN GUISE DE TESTAMENT

Je ne veux, mort, ni de prières
ni de mots vains sur mon tombeau,
mais qu'on livre au feu pur et fier
ce qui fut ma chair et ma peau;
puis jetez-moi tout ça au vent,
roi fou des nuages qui bougent,
et soufflez dans vos olifants.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Surtout soyez nombreux et gais!
Je ne suis pas de ceux qu'on pleure;
les doigts gourds en cendres changés
les plus beaux poèmes demeurent.

Moi disparu, vous saurez mieux
me chercher là où l'on me trouve.
— Les oraisons sont pour les vieux. —
Vous porterez mon deuil en rouge.

Ainsi qu'aux soirs les plus fougueux
que nous aurons tués ensemble,
j'aimerais qu'on se batte un peu
au risque d'écorner les temples.
Ah! que vos maîtresses aussi
ouvrent le rire à dents de louve
qui sied à leurs jeux sans merci.
Vous porterez mon deuil en rouge.

Aujourd'hui je dicte ma loi :
Amis, glanés dans tous les bouges,
vous d'hier et vous d'autrefois,
buvez le vin nouveau sans moi :
Vous porterez mon deuil en rouge.

(*Les Fêtes quotidiennes*,
Mercure de France, éd.)

FRANÇOIS COPPÉE

François Coppée, Parisien, fils de Parisiens, naît en 1841, dans une de ces vieilles rues de la rive gauche où le « noble faubourg » Saint-Germain se mue en un quartier populaire. Modeste est le foyer paternel : celui d'un petit employé de ministère chargé de famille ; mais si la vie y est étroite, elle y est pure, fière, intelligente, affectueuse, et c'est là que le poète aura d'abord appris ce qu'il saura si bien exprimer un jour : la haute dignité des humbles devoirs, la touchante beauté des humbles douleurs et des humbles joies.

Presque rien n'en paraît encore dans ce livre de sa vingt-cinquième année, *Le Reliquaire,* qu'ont visiblement influencé Leconte de Lisle, Baudelaire et Banville. Sa personnalité se révélera bientôt dans la grâce un peu mièvre des *Intimités*. Sa réputation commence un soir de janvier 1869 à l'Odéon ; la représentation du *Passant* le jette subitement en pleine renommée. Désormais, à son œuvre poétique, François Coppée fera suivre, avec un égal succès, deux voies parallèles. Au théâtre, le *Luthier de Crémone, Severo Torelli,* les *Jacobites, Pour la Couronne,* porteront, loin des réalités quotidiennes, ses rêves héroïques et romanesques. Dans ses recueils, en revanche, il consignera ses émotions les plus familières, ses observations les plus précises, tout son réalisme attendri : et ce seront les *Poèmes modernes,* les *Humbles,* les *Contes en vers,* le *Cahier rouge*. Si l'on peut comparer les poètes aux peintres, Coppée, venu après nos grands lyriques, est ce que fut un Téniers venant après Rubens, un Gérard Don après Rembrandt ; ou, sans sortir de France, ce que sont en face d'un David et d'un Delacroix, pour son intimité pénétrante, notre Chardin, pour ses notations spirituelles, notre Boilly, pour sa sensibilité, notre Greuze. La simplicité vraie de ses conceptions l'a rendu accessible aux simples ; le merveilleux raffinement de son art lui assure le suffrage des raffinés. Sa popularité ne saurait donc être opposée à sa douce gloire. Et l'on vit bien, lorsque en 1908 il mourut, qu'il n'avait pas été seulement admiré, mais aimé : le Peuple de Paris, suivant le convoi, pleura son poète.

AUGUSTE DORCHAIN.

INTIMITÉS

Afin de louer mieux vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas ! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Auprès du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lis,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds, où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse.
Il se mourra du mal des enfants trop aimés ;
Et parfois, regardant par les vitraux fermés
La route qui s'en va, le nuage qui passe,
La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il songera qu'il est heureux dans sa prison,
Qu'aux salubres parfums des forêts il préfère
La chambre obscure et son étonnante atmosphère,
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux
Que si, par la douleur arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis.

(*Poèmes*. Lemerre, éd.)

UN ÉVANGILE

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent devant une pauvre cabane
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,

Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.

Soudain un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
« Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »

La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit :
« Il faut se montrer secourable,
Maître! Mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté. »

Mais Jésus répondit à Pierre :
« En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »

Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva — sans deviner jamais par quel ami —
Sa quenouille filée et son fils endormi.

(*Les Récits et les Élégies.* Lemerre, éd.)

LE PETIT ÉPICIER

C'était un tout petit épicier de Montrouge,
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.
On le voyait debout derrière son comptoir,
En tablier, cassant du sucre avec méthode.
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode
Le bruit d'un camion apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux;
Et, le reste du temps, c'était, dans sa boutique,
Un calme rarement troublé par la pratique,
Servante de rentier ou femme d'artisan,
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.
Ce petit homme roux, aux pâleurs maladives,
Etait triste, faisant des affaires chétives
Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.
Son histoire pouvait vite se raconter.
Il était de Soissons, et son humble famille,
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,
Voulait lui faire apprendre un commerce à Paris.
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,
Lui donnant le logis avec la nourriture;
Et, malgré la cousine, épouse avare et dure,
Aux mystères de l'art il put l'initier.
Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier :
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,
Voulant récompenser ses mérites profonds,
Il lui fit prendre femme et lui vendit son fonds.

— Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide,
Disait-il.

La future était aisée et laide,
Mais ce naïf resta devant elle tremblant ;
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.
Vite il l'alla chercher et lui dit, triomphant :

— Viens donc, tu berceras notre premier enfant.

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père !
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère.
Sa femme n'aimait pas le commerce ; elle était
Hargneuse, lymphatique et froide ; elle restait
A l'écart et passait des heures dans sa chambre.
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas ;
Car sa mère, en bonnet et tricotant des bas,
Etait là, toute fière et de son fils et d'elle,
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.
Donc il était encor satisfait comme ça.
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse
— Vieille histoire — devint de la mère jalouse.
Celle-ci comprit tout :

— Mon enfant, j'avais cru,
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru.
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux.

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.
Hélas ! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.
Il consentit, devint plus morose qu'avant
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve,
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir :
Etre père ! c'était son idéal. — Le soir,
Quand un noir ouvrier portant un enfant rose

Entrait dans sa boutique acheter quelque chose,
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible;
Il partage le lit d'une femme insensible,
Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.
— Ah! les rêves aussi durement expiés
Allument à la longue un désespoir qui couve!
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve
— Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher? —
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,
Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain!

Pourtant il brille encor un rayon dans cette ombre,
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,
Quand il casse du sucre avec férocité,
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté
Par les trésors poudreux du petit étalage.
Dans la naïveté du désir et de l'âge,
Il montre d'une main le bonbon alléchant
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire
Et, tout en souriant, — s'ils voyaient ce sourire,
Les autres épiciers le prendraient pour un fou, —
Il donne le bonbon et refuse le sou.

Mais aussi, ces jours-là, sa tristesse est plus douce;
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse;
Il rêve, il croit revoir sa mère qui partit,
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,
Et, lent, casse son sucre avec mélancolie.

(*Les Humbles*. Lemerre, éd.)

ARTHUR RIMBAUD

« La vie d'Arthur Rimbaud a été une aventure unique dans l'histoire de l'art, » a dit Stéphane Mallarmé. Le fait est que peu d'existences d'artistes auront été plus tourmentées dans leur brièveté.

A quinze ans, Arthur Rimbaud commençait à rimer ; à dix-huit ans, son talent s'était épanoui : il composait des morceaux d'une originalité surprenante, d'un lyrisme et d'une couleur entièrement neufs. Tout annonçait en lui le grand poète qu'il serait, qu'il était déjà. Puis, brusquement, d'un seul coup, l'auteur du *Bateau ivre* laissait là toute ambition littéraire et partait pour une vie de vagabondage. Successivement on vit Arthur Rimbaud s'établir à Londres, comme professeur d'anglais, s'engager en Espagne dans l'armée carliste, déserter, revenir à Paris, repartir pour Java, parcourir toute l'Europe comme contrôleur de cirque, enfin passer en Afrique, former une caravane, pénétrer en Abyssinie, faire le trafic des armes et revenir mourir à Marseille. Il avait trente-sept ans, et pas un instant, depuis les dix-huit années qu'il avait abandonné la littérature, il ne s'était soucié de poésie.

L'œuvre en vers d'Arthur Rimbaud est donc constituée uniquement par des essais de jeunesse, mais qui ont toute la vigueur et l'originalité d'ouvrages écrits dans l'âge mûr. Elle est, cette œuvre, d'une richesse et d'une hardiesse étonnantes, dépassant même les plus belles audaces de Verlaine. On a dit qu'elle était l'expression d'un Baudelaire exaspéré. On trouve en effet, dans certaines pièces de Rimbaud, quelques-uns des thèmes des *Fleurs du Mal,* mais le développement en est bien différent. Ce ne sont plus ici les contours nets et précis du vers de Baudelaire, c'est un vague, une sorte de brume répandue sur les êtres et les choses. Ce sont aussi des transpositions hardies de l'un à l'autre domaine de la sensibilité, une recherche étonnante de sensations inédites, rendue parfois avec un bonheur d'expression déconcertant. Le symbolisme ne s'est jamais exprimé aussi complètement et aussi magistralement que chez ce très jeune poète qui était destiné à devenir un grand artiste de la littérature française.

JULES BERTAUT.

MA BOHÈME

Je m'en allais, les poings fermés dans mes poches crevées;
Mon paletot aussi devenait idéal;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal.
Oh là là, que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou;

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur,

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur!

LES POÈTES DE SEPT ANS

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour, il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir; à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines.

Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.
Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son œil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié! ces enfants seuls étaient ses familiers,
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue,
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots;
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait, les tendresses profondes
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard — qui ment!

A sept ans, il faisait des romans sur la vie
Du grand désert où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes! Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,
— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons,
Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou.
Des rêves l'oppressaient chaque nuit, dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,
Font autour des édits rire et gronder les foules.
Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor;

Et comme il savourait surtout les sombres choses
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair au bois sidéral déployées,
— Vertige, écroulements, déroutes et pitié ! —
Tandis que se faisait la rumeur du quartier,
En bas, seul et couché sur des pièces de toile
Ecrue et pressentant violemment la voile !...

LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs
Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée,
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer ;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

(*Poèmes,* éd. Mercure de France.)

ANTOINE ORLIAC

Notre poésie est riche en talents nouveaux, et c'est tout à la gloire des jeunes générations, en ces temps difficiles, où songer à publier un livre de vers c'est appareiller vers les chimères, qu'on puisse constater leur empressement toujours plus marqué vers la forme la plus haute et la plus désintéressée de l'art, la poésie lyrique. Ces récents poètes dont il convient de vous faire entendre la voix généreuse et les beaux rythmes, ne les prenez point pour des débutants. Ils vous seraient depuis longtemps familiers si le silence typographique de la guerre et de l'après-guerre n'avait retardé de six ou sept ans la publication de leurs œuvres. Les lecteurs des revues littéraires connaissent bien M. Antoine Orliac, l'un des plus doués et des plus originaux parmi ceux qui vont s'affirmer. Ils ont goûté la gravité de son inspiration, l'éclat juste de ses images, la précision musicale de ses strophes, la belle maturité des poèmes que M. Antoine Orliac a détachés de ses deux livres sous presse : l'*Évasion spirituelle* et *Printemps mystique*. Ces livres ne sont point des recueils de notations rapides et diverses, mais les poèmes s'y enchaînent en belle ordonnance pour dire la cérébralité de l'amour humain, pour donner la musique profonde de la pensée. Les vers de M. Antoine Orliac résonnent d'un timbre très pur. Leur rythme souple les entraîne vers les grands espaces silencieux et étoilés. C'est une voix qui s'élève, sans détoner, dans le magique recueillement des choses. C'est une méditation d'une grande douceur.

GUSTAVE KAHN.

L'ARMOIRE AUX COINS DORÉS

Dans l'armoire flamande aux lourds battants, ouvrés
Jadis par un sculpteur épris d'un art sévère,
J'ai, comme on fait chez nous, parmi le linge frais,
Mis des coings odorants que m'envoya ma mère,
Des coings que le soleil catalan a dorés.

Par les jours que le spleen et le souci dévorent,
Quand le feu pétillant flambe dans l'âtre clair,
Tandis que tambourine à mes vitres sonores
La pluie exaspérée et que le ciel d'hiver
Fige un vitrail de brume aux couchants incolores,

J'ouvre un instant l'armoire et hume à pleins poumons
Tout l'été de là-bas : la chaude somnolence
De midi qui ruisselle et brûle sur les monts,
Le verger lumineux où tournoie en silence
La lourde odeur des fruits juteux que nous aimons.

Je vous revois baignant dans la lumière pure,
O miroirs des glaciers encadrés par les bois,
Impassibles sommets, abîmes de verdure,
Oliviers, champs féconds bordés de murs étroits,
Chemins où l'eau dilue un éternel murmure.

La maison d'autrefois me rouvre sa fraîcheur :
Je dévide, au rouet chantant de la mémoire,
La fuite au vieux cartel des heures de bonheur...
Pour ce parfum doré de coings dans mon armoire,
Je sens tout mon pays refluer vers mon cœur!

LE MAITRE DE LA NUIT

Tout un long jour a lui de rayons et de joie,
un jour chargé de nids dont toute branche ploie
toutes les lyres ont chanté...
Qui dira le secret de vos concerts étranges,
fauvettes, loriots, merles, pinsons, mésanges,
et toute la louange
de l'amour exalté?

Maintenant le soleil choit comme un bloc jeté
dans la vitre en feu des clairières;
au bord des étangs de lumière
dans les torsades des vieux lierres
toutes les lyres ont chanté...

Il n'est plus de soupirs dans les grottes moussues;
l'eau vive en s'exilant tait sa fuite inconnue;
il n'est plus de soupirs dans l'extase des feuilles;
toute la forêt se repose,
toute la forêt se recueille...
Un couchant voilé décompose
l'écharpe des brumes lointaines,
plus de mirage à la fontaine,
une prière souveraine
expire au cœur de chaque rose;
la nuit entr'ouvre ses abîmes,
se pourrait-il que l'Amour meure?

Mais impassible sur sa cime
le Solitaire attend son heure.
Et quand la lune monte à la corne du bois
où se taisent toutes les voix,
quand les nids sont pleins de sommeil,
dans le calme qui nous effleure
et glisse plus lourd d'heure en heure
soudain fuse une note pure :
un jet de cristal s'évapore
et retombe en roulis de perles,
la note brève se prolonge
en une ascension plus sûre;
elle jaillit, elle s'épure
en gouttes d'eau mélodieuse,
elle cascade, elle ruisselle
le long des dômes de verdure
et dans la fraîcheur ténébreuse...

Il n'est aucune réplique
mais leur chute vivante
des rayons de lune s'argentent
des reflets de cette musique...

Il n'est aucune réplique,
mais de sa base jusqu'au faîte
toute la forêt s'illumine
et la solitude est en fête...
Et lui, sur la plus haute branche,

dans l'enivrement de son rêve,
comme aux jours premiers de la terre
quand elle s'éveilla d'un songe,

comme au premier printemps des siècles,
pour remplir le silence tiède,
il chante pour la lune pleine,
il chante, il chante pour lui-même :
O charme étincelant des nuits,
ô volupté des nuits fécondes!
il chante pour lui seul, il chante pour le monde,
pour les passereaux endormis,
et pour les sources qui se taisent,
pour les méchants et pour les bons,
pour les chênes, les pins, les hêtres, les mélèzes,
pour les bocages qui l'accueillent,
pour la chaumière sous les feuilles,
pour la lune hésitante et ronde,
sans qu'une seule voix réponde
il chante pour lui seul, il chante pour le monde,
il chante pour la nuit assise dans ses voiles;
invisible pour ceux que l'ombre cloue au sol,
il chante pour le ciel, pour le lait des étoiles,

le noble, le mystique et sombre rossignol!

(*L'Evasion spirituelle*, Librairie de France, éd.)

JEAN MORÉAS

Les biographes du divin André Chénier disent qu'il naquit à Galata et qu'il fut assassiné à Paris.

On devrait dire simplement que Jean Moréas naquit à Athènes et qu'il mourut à Paris, puisque le seul livre des *Stances* suffirait à illustrer un poète français. Rarement, sans doute, l'harmonie mesurée et l'accord de lyre essentiel ont atteint pareille perfection. D'autres ont pu diriger de plus tumultueux orchestres, soulever les tempêtes lyriques et commander aux mots éperdus de musiques, mais, au bord de la fenêtre ouverte sur les bois sacrés, voici de pures gouttes de Poésie.

Jean Moréas a connu le secret des strophes ébranchées, et, toujours, au bas de la page qui aurait pu être touffue, ne demeure qu'un vers précis, mélancolique et fier.

Nul n'a respecté plus que lui cette définition du grand art classique donnée par Jean de la Fontaine :

> Bornons ici notre carrière,
> Les longs ouvrages nous font peur ;
> Loin d'épuiser une matière,
> Il n'en faut prendre que la fleur.

Dans ces stances uniques, dans ces deux ou trois strophes parfaites, Jean Moréas a tout enfermé sans rien épuiser : une aube de Paris, le réverbère matinal au mur de l'octroi, un oiseau sur une branche, un vieil arbre à l'automne, un couchant dans des flaques.

L'aile d'un songe et les regrets d'une âme brisée... Ce n'est que cela, mais c'est aussi tout cela, et par un art profond, humain et simple dont vous allez éprouver le sortilège, l'écho mystérieux de ses vers de cristal sonne et se prolonge dans les cœurs fervents qui les accueillent.

Léo LARGUIER.

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit : Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux...
Dieu ait pitié de mon âme.

NOCTURNE

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt'auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.
HEINRICH HEINE.

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc, toc, — le menuisier des trépassés.

« Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents;

Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc toc, — le menuisier des trépassés.

« Là-bas, là-bas, près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou,
Un autre l'a baisée au cou. »

Toc toc, toc toc, — il cloue à coups pressés,
Toc toc, — le menuisier des trépassés.

« Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour. »

(*Les Cantilènes*, éd. Mercure de France.)

LOUIS BOUILHET

Louis Bouilhet ne fut un poète de second ordre que parce qu'il naquit à l'époque où Victor Hugo, Musset, Lamartine, trônaient dans toute leur gloire. Ses premiers vers parurent vers 1850, au moment où le siècle *tournait,* comme a dit M. Brunetière. Entre nos grands lyriques, plus poètes qu'artistes, et nos sûrs parnassiens, plus artistes que poètes, Bouilhet fut un poète de transition. Déjà, sous l'influence de George Sand et de quelques autres, se dessinait une réaction contre le romantisme, car, bien forcés de se *dépersonnaliser,* d'imiter la vie, les romanciers ne peuvent, comme Musset, n'exprimer que des sentiments personnels. L'ami de Flaubert devait subir cette influence. Les vers de l'un, la prose de l'autre ont les mêmes qualités plastiques. Même tenue d'expression, même choix de mots, même langue précise et colorée. Mais, romantiques de tempérament, ils souffrent de la vie moderne, et se réfugient dans l'évocation des contrées d'Orient et des mondes disparus, ouvrant la voie à Leconte de Lisle et Léon Dierx. Les deux amis de Rouen resteront frères jusqu'à la mort. Mais dans l'œuvre de Bouilhet, comme inspirés par un autre Rouennais plus grand encore, de beaux vers, d'une seule venue, ont parfois un accent cornélien.

ANDRÉ DUMAS.

LA COLOMBE

Quand chassés, sans retour, des temples vénérables,
Tordus au vent de feu qui soufflait du Thabor,
Les grands Olympiens étaient si misérables
Que les petits enfants tiraient leur barbe d'or;

Durant ces jours d'angoisse où la terre étonnée
Portait, comme un fardeau, l'écroulement des cieux,
Un seul homme, debout contre la destinée,
Osa, dans leur détresse, avoir pitié des dieux.

C'était un large front, — un Empereur, — un sage,
Assez haut sur son trône et sur sa volonté
Pour arrêter du doigt tout un siècle au passage,
Et donner son mot d'ordre à la Divinité.

Or, un soir qu'il marchait avec ses capitaines,
Incliné sous ce poids de l'avenir humain
Il aperçut, au fond des brumes incertaines,
Un vieux temple isolé, sur le bord d'un chemin;

Un vieux temple isolé, plein de mornes visages,
Un de ces noirs débris, au souvenir amer,
Qui dorment échoués sur la grève des âges,
Quand les religions baissent comme la mer.

Le seuil croulait; la pluie avait rongé la porte,
Toute la lune entrait par les toits crevassés.
Au milieu de la route il quitta son escorte,
Et s'avança, pensif, au long des murs glacés.

Les colonnes de marbre, à ses pieds, abattues,
Jonchaient de toutes parts les pavés précieux;
L'herbe haute montait au ventre des statues,
Des cigognes rêvaient sur l'épaule des dieux.

Parfois, dans le silence, éclatait un bruit d'aile;
On entendait, au loin, comme un frisson courir;
Et sur les grands vaincus penchant son front fidèle,
Phœbé, froide comme eux, les regardait mourir.

Et, comme il restait là, perdu dans ses pensées,
Des profondeurs du temple il vit se détacher,
Avec un bruit confus de plaintes cadencées,
Une lueur tremblante et qui semblait marcher.

Cela se rapprochait et sonnait sur les dalles.
C'était un grand vieillard qui pleurait en chemin,
Courbé, maigre, en haillons, et traînant ses sandales,
Une tiare au front, une lampe à la main.

Il cachait sous sa robe une blanche colombe;
Dernier prêtre des dieux, il apportait encor

Sur le dernier autel la dernière hécatombe...
Et l'Empereur pleura, — car son rêve était mort!

Il pleura, jusqu'au jour, sous cette voûte noire.
Tu souriais, ô Christ, dans ton paradis bleu,
Tes chérubins chantaient sur des harpes d'ivoire,
Tes anges secouaient leurs six ailes de feu!

Et du morne Empyrée insultant la détresse,
Comme au bord d'un grand lac aux flots étincelants,
Dans le lait lumineux perdu par la Déesse,
Tes martyrs couronnés lavaient leurs pieds sanglants.

Tu régnais, sans partage, au ciel et sur la terre;
Ta croix couvrait le monde et montait au milieu;
Tout, devant ton regard, tremblait, — jusqu'à ta mère,
Pâle éternellement d'avoir porté son Dieu.

Mais tu ne savais pas le mot des destinées
O toi qui triomphais près de l'Olympe mort;
Vois: c'est le même gouffre... Avant deux mille années
Ton ciel y descendra, — sans le combler encor!

Tu connaîtras aussi, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et si perdu que tu n'auras plus même,
Pour t'y coucher en paix, la largeur de ta croix!

Ton dernier temple, ô Christ, est froid comme une tombe;
Ta porte n'ouvre plus sur le vaste Avenir;
Voilà que le jour baisse et qu'on entend venir
Le vieux prêtre courbé, qui porte une colombe.

(*Dernières Chansons*. Lemerre, éd.)

VERS A UNE FEMME

Quoi! tu raillais vraiment, quand tu disais: « Je t'aime! »
Quoi! tu mentais aussi, pauvre fille!... A quoi bon?
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même.
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon.

Garde-le, large et franc, comme fut ma tendresse.
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu :
Ce que j'aimais en toi, c'était ma propre ivresse;
Ce que j'aimais en toi, je ne l'ai pas perdu...

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne aux bois creux des guitares
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur...

S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton affaire.
Je peux le dire au monde et ne te pas nommer :
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire. Il m'a suffi d'aimer.

(*Dernières Chansons*. Lemerre, éd.)

JANE CATULLE MENDÈS

Si célèbre que soit Mme Catulle Mendès, ce très grand poète du cœur, il n'est pas interdit de croire que, soumise en cela d'ailleurs à l'infortune dont sont victimes certaines natures trop purement éthérées, ses productions ne jouissent pas toutes d'une renommée égale à leur mérite.

Depuis Marceline Desbordes-Valmore, quelle femme en effet a chanté l'amour d'un accent aussi pénétrant que Mme Catulle Mendès, et d'un timbre aussi personnel en même temps qu'aussi exquis?

Si Mme de Noailles est le divin poète des saisons, de la terre, Mme Catulle Mendès, beaucoup plus intérieure, plus méditative, plus sentimentale, regarde bien plus en soi-même, et, plus profondément qu'aucune de ses rivales, elle semble prendre un torturant plaisir à écouter les voix secrètes qui chantent l'amour, ou le pleurent.

Dès son premier recueil : les *Charmes,* qui date de quinze ou seize ans, Mme Catulle Mendès conquérait ses lecteurs par le caractère raffiné de son lyrisme, auquel une assez mystérieuse pudeur conférait un air de retenue des plus rares à notre époque.

Et bientôt le *Cœur magnifique,* son deuxième livre, nous apportait des confidences sinon plus précises que les précédentes, du moins encore plus sanglotantes, et par moments plus aiguës.

Puis venait la *Ville Merveilleuse* qui nous montrait le Poète s'évadant du royaume des rêves déchirés où s'était complu jusqu'alors sa mélancolique songerie, et, par le miracle étonnant d'un art parvenu à son apogée, l'auteur de tant de poèmes tout intimes évoquait à nos yeux des mondes extraordinaires et nous promenait à sa suite dans les féeries incomparables de paysages comme inventés, bien que réels.

Là, si, en quelques pages encore, reparaissait parfois le visage de l'Amour, ce n'était plus maintenant que furtivement et comme d'un passant trop connu, et craint, car seules sont capables d'apprécier toute la cruauté du Dieu, les âmes qui, tel le rare poète des *Charmes,* ont adoré sa puissance redoutable.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

L'ATTENTE AU BALCON

Quelle heure est-il? Jamais il n'est rentré si tard;
Sans doute un incident ennuyeux, un hasard
Pénible le retient? Quelque danger peut-être,
Tandis que je rêvais, l'est venu prendre en traître?
Mais non, je n'ai pas peur. Mon cœur, sois patient;
Tu sais bien que tantôt il est parti riant,
Avec des gestes vifs et d'exquises paroles.
Qu'avez-vous donc, mes mains? Mes mains, vous êtes folle
De vous crisper, cherchant l'une en l'autre un recours,
Ou d'être des oiseaux abattus, soudain lourds...
Et pourquoi me pencher hors de la balustrade?
L'âme du jour se décompose et se dégrade,
L'air devient gris de perle. Il n'est pas tard pourtant.
Que fait en mon cerveau ce bruit sec, insistant?
Il le faut dominer, il faut que je raisonne :
Rien ne nous menaçait quand il partit; personne
Ne serait à ce point stupide, inquiété
Pour un retard; puis c'est bientôt le bel été;
Il fait clair très longtemps, on se trompe sur l'heure.
Cependant plus aucune hirondelle n'effleure
Ni les toits ni le ciel. Voyons, quelle heure est-il?
Le crépuscule meurt, vague, glissant, subtil,
Et déjà la nuit forte avec son front d'étoiles
Jette négligemment la lenteur de ses voiles.
Sur la terre, partout, c'est l'heure du retour
Où chacun cherche encor la clarté dans l'amour.
Jamais, depuis le temps où près de lui je tremble,
Ce moment n'a passé sans le franchir ensemble.
C'est la première fois que je l'attends ainsi;
Que fait-il autre part lorsque je suis ici?
Ah! bien-aimé, reviens dans ton clos, dans ta serre,
Je porte le seul cœur qui te soit nécessaire.
Mon amour, je le sais, tu ne fais rien de mal,
Mon angoissant chagrin est absurde, anormal.
Ce retard, cela n'a pas la moindre importance.
Je suis comme quelqu'un qui craint une sentence,
Pourquoi? Je n'ai rien fait. Pourquoi donc ai-je peur?

C'est un pressentiment maladif et trompeur
Qui m'énerve; voici que j'ai peur du silence.
Allons, mon cœur, riez de votre vigilance;
N'accueillez pas ainsi chaque son mal perçu
Pour demeurer après restreint, meurtri, déçu.
Ne croyez pas à quelque affreuse solitude
Pour un dérogement à la douce habitude.
Soyez rythmique, actif, alerte, courageux,
Sans surprise de la douleur et de ses jeux.
— Mais tout est sans écho; l'atmosphère me raille;
Des nuages de fer se massent en muraille
Plus puissante d'aspect qu'un rempart; l'horizon
Se rapproche sur moi et me met en prison,
L'air s'épaissit; et sur les toits, les cheminées,
Ainsi qu'un essaim noir de peuplades damnées,
Lèvent de hâves bras avec un poing tendu
Vers ce ciel mort qui n'a jamais rien entendu.
Tout change ou disparaît. Tout me devient hostile.
Tout a des yeux fermés; la rue est un reptile
Blanchâtre dans le vide escarpé d'un désert.
Je crois que jamais rien n'a vécu, n'a souffert;
Tous ces passants hâtifs dont je voyais l'haleine
Les devancer vers l'énigme de quelque Hélène
Sont des fantômes effacés. Enfin! du bruit.
Qu'est-ce? Là-bas voici qu'une lumière fuit
Avec fracas. Une automobile, cyclope
Fendant l'air resserré dont le poids l'enveloppe
A passé sans rien voir comme un monstre échappé;
Puis un fiacre disjoint, boitillant, éclopé,
Qu'éclaire pauvrement une unique lanterne,
Me nargue d'un regard de cire jaune et terne.
— Mais lui ne revient pas. Qu'est-il donc arrivé?
Je suis comme quelqu'un dont le sang s'est sauvé.
Une chose innommable à qui, facile et lasse,
Jene résiste pas, m'hypnotise et m'enlace.
Je ne sens plus ma vie, et, comme après un deuil,
Je n'attends plus personne à présent sur le seuil
Blafard de ma maison morne, désaffectée.
— Ce bruit qui roule? Une voiture est arrêtée
Devant la porte. Ah! j'ai mal de plaisir. C'est lui!
Son cher visage, sous le réverbère, a lui,

Il n'est pas en retard. C'était de la folie,
Ce désespoir, cette mort de mélancolie.
Il n'est pas en retard du tout, il est exact,
Il rapporte avec lui notre bonheur intact,
Sa chaleur, ses baisers, sa paix, son auréole.
Que je vais embrasser sa première parole
Et ses deux mains! J'entends son pas dans l'escalier.
Ah! c'est bien lui; c'est son arrêt sur le palier.
Je vais vivre! Je cours, je ris, j'ouvre la porte.
Mais pourquoi suis-je encor tremblante et si peu forte?
Mes genoux vont plier; qu'ai-je donc aujourd'hui?
Puisque je suis heureuse et puisque c'est bien lui,
Pourquoi donc sous mon front ce glas et ce délire?
Il va parler. Comme je crains ce qu'il va dire!
Ah! comme rien de moi ne le peut écouter,
Que je ne pourrais pas dans ses bras m'abriter!
Son air est trop joyeux et faussement fantasque;
Il se force à me voir, son sourire est un masque.
Je sens blêmir mes mains, je n'ose le toucher;
Qu'est-ce qui m'interdit en moi de m'approcher?
Son geste bref n'est pas celui de sa pensée,
Je cherche en vain son âme, où donc l'a-t-il laissée?
C'est bien lui, cependant quel est cet étranger?
Cette erreur ne se peut plus longtemps prolonger.
Ah! je veux mon amant, je veux l'amant que j'aime...
Et rien pour m'affirmer, chez lui, que c'est lui-même;
Son reflet au miroir n'est pas le sien; malgré
Sa présence, un secret le retient séparé
De ces choses d'ici. — Et tout ce qui m'entoure,
D'un silence exigeant qu'on m'aime et me secoure,
Réclame mon amant devant cet inconnu.
— Arrête-toi, mon cœur, il n'est pas revenu.

ALFRED DE MUSSET[1]

MIMI PINSON

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Landerirette!
Et qu'un bonnet.
Le Grand Turc en a davantage.
Dieu voulut de cette façon
La rendre sage.
On ne peut pas la mettre en gage,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi Pinson porte une rose,
Une rose blanche au côté.
Cette fleur dans son cœur éclose,
Landerirette!
C'est la gaieté.
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille.
Parfois il penche sur l'oreille
Le bonnet de Mimi Pinson.

Elle a les yeux et la main prestes.
Les carabins, matin et soir,
Usent les manches de leurs vestes,
Landerirette!
A son comptoir.
Quoique sans maltraiter personne,
Mimi leur fait mieux la leçon
Qu'à la Sorbonne.
Il ne faut pas qu'on la chiffonne,
La robe de Mimi Pinson.

1. Voir la notice page 137.

D'un gros bouquet de fleurs d'orange
Si l'amour veut la couronner,
Elle a quelque chose en échange,
Landerirette !
A lui donner.
Ce n'est pas, on se l'imagine,
Un manteau sur un écusson
Fourré d'hermine ;
C'est l'étui d'une perle fine,
La robe de Mimi Pinson.

Mimi n'a pas l'âme vulgaire,
Mais son cœur est républicain :
Aux trois jours elle a fait la guerre,
Landerirette !
En casaquin.
A défaut d'une hallebarde,
On l'a vue avec son poinçon
Monter la garde.
Heureux qui mettra la cocarde
Au bonnet de Mimi Pinson.

A UNE FLEUR

Que me veux-tu, chère fleurette,
Aimable et charmant souvenir ?
Demi-morte et demi-coquette,
Jusqu'à moi qui te fait venir ?

Sous ce cachet enveloppée,
Tu viens de faire un long chemin.
Qu'as-tu vu ? Que t'a dit la main
Qui sur le buisson t'a coupée ?

N'es-tu qu'une herbe desséchée
Qui vient achever de mourir ?
Ou ton sein, prêt à refleurir,
Renferme-t-il une pensée ?

Ta fleur, hélas! a la blancheur
De la désolante innocence;
Mais de la craintive espérance
Ta feuille porte la couleur.

As-tu pour moi quelque message?
Tu peux parler, je suis discret.
Ta verdure est-elle un secret?
Ton parfum est-il un langage?

S'il en est ainsi, parle bas,
Mystérieuse messagère;
S'il n'en est rien, ne réponds pas;
Dors sur mon cœur fraîche et légère.

Je connais trop bien cette main,
Pleine de grâce et de caprice,
Qui d'un brin de fil souple et fin
A noué ton pâle calice.

Cette main-là, petite fleur,
Ni Phidias ni Praxitèle
N'en auraient pu trouver la sœur
Qu'en prenant Vénus pour modèle.

Elle est blanche, elle est douce et belle,
Franche, dit-on, et plus encor;
A qui saurait s'emparer d'elle
Elle peut ouvrir un trésor.

Mais elle est sage, elle est sévère;
Quelque mal pourrait m'arriver.
Fleurette, craignons sa colère.
Ne dis rien, laisse-moi rêver.

MAURICE ROLLINAT

Maurice Rollinat est essentiellement un poète; il n'a vécu que pour son rêve, par son rêve, dans son rêve, et il en est mort. Il a la hantise de la tombe et de l'épouvante, toute son œuvre en est envahie. Obsédé d'une fantastique angoisse, et se sentant miné par elle, il essaye de fuir, il cherche le repos, l'asile, la détente; mais partout ce réchappé des ténèbres retrouvera son enfer, puisqu'il le porte en lui.

Il voudrait aimer. Quoi? Ses recueils (*Dans les brandes,* les *Névroses,* les *Luxures*) vont nous le dire. Aimer les hommes? Il les redoute. Les villes? Elles l'exténuent. La solitude? Elle l'affole. A la nature, à la compagnie des bêtes, il demande un refuge contre sa névropathie; mais les bêtes aussi bien que les paysages, à son approche, s'emplissent d'énigmes et de prophéties funèbres; la paix des champs l'attire, mais l'horizon, par son ampleur, lui donne le vertige, et le ciel l'écrase; il admire la sérénité des arbres, mais la forêt lui fait peur; il adore la femme, mais l'amour le ramène à l'idée de la mort; il adore la musique, mais elle aiguise sa torture. Quand il déclame ses vers, et surtout quand il les chante, il suggère, par sa voix et par son masque, par son geste et par ses yeux, une telle intensité de souffrance, que ses auditoires l'ont pris pour un comédien prodigieux; il était simplement un poète naïf qui renouvelle en lui, rien qu'à revivre son poème, les affres de l'enfantement.

De cette sensibilité exaspérée, il sera le perpétuel martyr et il en pâtira de toutes les manières; les insuffisances mêmes de sa forme souvent peccables seront une résultante de cet illusionisme que lui impose l'acuité de ses visions.

On lui a reproché d'imiter Baudelaire et Edgar Poë; avec plus de justice, on peut dire qu'il leur ressemblait; il vient après eux, voilà tout; et, tout comme eux, il sied qu'on l'aime, avec pitié, avec respect, ainsi que le mérite un être d'exception qui porte le fardeau sacré, et qui en meurt.

EDMOND HARAUCOURT.

LES FRISSONS

De la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
A fleur d'eau comme à fleur de peau
Les frissons courent :
Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
Qui vous labourent.

Le vent par les temps bruns ou clairs
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
Au bout des voiles ;
Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
Sont des étoiles !

Ils rendent plus doux, plus tremblés,
Les aveux des amants troublés ;
Ils s'éparpillent dans les blés
Et les ramures ;
Ils vont, orageux ou follets,
De la montagne aux ruisselets,
Et sont les frères des reflets
Et des murmures.

Dans la femme où nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons :
L'âme et la robe !
Oh ! celui qu'on voudrait saisir !
Mais à peine au gré du désir
A-t-il évoqué le plaisir,
Qu'il se dérobe !

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévouement

Par qui l'âme est secrètement
Récompensée,
Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave du devoir;
Mais la Peur est le frisson noir
De la pensée.

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains
Qui revêt l'arbre
D'une carcasse ou d'un linceul;
Qui fait trembler comme un aïeul
Et qui vous rend, quand on est seul,
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou?
Quel problème insoluble et fou
Te bouleverse,
Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni?
— « C'est le frisson de l'Infini
Qui me traverse! »

Les anémiques, les fiévreux,
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
A la voix trouble,
Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit,
Blafarde et maigre,
Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châle vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume;
Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume!

(*Les Névroses*. Fasquelle, éd.)

LE CABRIOLET

(RONDEL)

Dans mon petit cabriolet
Je ramenais la grosse Adèle.
Tête basse, ma haridelle
Mélancolique détalait.

Mon jeune chien cabriolait
Et courait après l'hirondelle.
Dans mon petit cabriolet
Je ramenais la grosse Adèle.

Or, aux frissons de son mollet
Je lui parlai d'amour fidèle,
Tant et si bien que j'obtins d'elle
Le baiser que mon cœur voulait,
Dans mon petit cabriolet.

(*Dans les Brandes*. Fasquelle, éd.)

PROGRAMME DU 19 MARS 1921

1. *a*) Au Roy, pour avoir esté dérobé ..... — CLÉMENT MAROT.
   b) Au bon vieulx temps.....
   c) Le Lyon et le Rat .....
   M. Georges BERR.

2. *a*) Le Pont Kerlo..... — AUGUSTE BRIZEUX.
   b) La Chaîne d'or (fragment)..
   Mlle Andrée de CHAUVERON.

3. *a*) Province ..... — RAYMOND GENTY.
   b) Un soir à Trianon .....
   M. FRESNAY.

4. *a*) L'enlèvement d'Europeia... — LECONTE DE LISLE.
   Mlle DELVAIR.
   b) Le soir d'une bataille.....
   c) Le dernier souvenir .....
   Mlle Madeleine ROCH.

5. *a*) Les petites « bleues »..... — GABRIEL NIGOND.
   M. René ROCHER.
   b) L'chien Flamberge .....
   M André BRUNOT.

6. *a*) L'eau qui parle..... — GEORGES RODENBACH.
   M. ESCANDE.
   b) La maison paternelle.....
   Mlle Berthe CERNY.

7. *a*) Loin de moi lentement.. .. — JULES ROMAINS.
   b) Le fumeur.....
   M. Denis d'INES.

8. *a*) Le sommeil de l'amour.... — AUGUSTE DORCHAIN.
   b) Musique au bord de la mer.
   Mlle GUINTINI.
   c) Eux. Certitude.....
   M. Albert LAMBERT fils.

9. Sapho (fragment)..... — ARMAND SILVESTRE.
   M. SILVAIN, Mme Louise SILVAIN.

Notices de : **MM. Auguste DORCHAIN** (n° 3), **Christian FROGÉ** (n° 9), **Gustave KAHN** (n° 7), **Albert MOCKEL** (n° 6), **Comtesse de NOAILLES** (n° 8), **Louis PAYEN** (n°s 1 et 5), **Alphonse SÉCHÉ** (n° 2), lues par **M. Georges LE ROY.**

CLÉMENT MAROT

Combien plus variée, plus amusante et plus pittoresque que de nos jours était, au quinzième siècle, la vie des poètes ! Attachés à de puissants protecteurs qui leur faisaient des loisirs pour rimer, ils en suivaient la fortune et les aventures.

Ainsi nous voyons Marot au sortir de ses études qui lui ont laissé d'amers souvenirs, être tour à tour clerc de procureur, page chez M. de Villeroy, valet de chambre de Marguerite d'Angoulême sœur de François Ier, puis valet de chambre du roi, soldat à Mézières et à Pavie où il fut fait prisonnier, mais bientôt relâché comme de prise trop modeste.

De tempérament batailleur, il prit parti dans les guerres de religion, fut poursuivi maintes fois, enfermé au Châtelet, d'où le roi eut beaucoup de mal à le tirer, et dut s'enfuir en Suisse et en Italie, où il mourut en 1541.

Sa vie mouvementée explique son œuvre. Elle est brillante, amusante, sévère par endroits, toujours spirituelle, mordante, délicate, légère et d'une clarté bien française.

Entre tous ceux qui sont de sa lignée, La Fontaine doit beaucoup à Clément Marot, et le Bonhomme ne s'en cache pas, car il nous dit :

Et Marot par sa lecture
M'a fort servi, j'en conviens.

LOUIS PAYEN.

AU ROY, POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ

On dict bien vray, la maulvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou troys avecques elle, Syre,
Vostre cueur noble en sçauroyt bien que dire :
Et moy chétif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé. Et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.
J'avoys ung jour ung valet de Gascongne,

Gourmand, yvrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant, le meilleur filz du monde.
Ce venerable hillot fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume:
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle;
Puis la vous mist très bien soulz son esselle :
Argent et tout (cela se doibt entendre)
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.
Brief, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit : mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaulz : et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, et deux chevaulx trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Picque, et s'en va. Pour abréger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudict lieu
N'oublya rien, fors à me dire adieu.
Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge
Ledict valet, monté comme un sainct George :
Et nous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul.
Ce monsieur-là, Syre, c'estoit moymesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture.
Mais de l'argent, que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné,
Car vostre argent, tres débonnaire Prince,
Sans point de faulte est subject à la pince.
Bien tost apres ceste fortune-là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chacun jour m'assault,

Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer, à l'envers,
Rithmer soubs terre et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De troys bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer
Tant affoibly m'a d'estrange manière,
Et si m'a faict la cuisse heronnière,
L'estomach sec, le ventre plat et vague...
Que diray plus? au miserable corps
Dont je vous parle il n'est demouré fors
Le povre esprit qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant, Syre, que suis à vous,
De trois jours l'ung viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à quia.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guérison; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.
Voylà comment depuis neuf moys en ça
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,
Et en sirops et julez despendu :
Ce néantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ilz vivront, ils demanderont eulx;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à vos dons m'arrester.
Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face ung debteur.
Et sçavez-vous, Syre, comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier, ne l'essaye;
Vous me debvrez (si je puis) du retour :

Et vous feray encores ung bon tour;
A celle fin qu'il n'y ayt faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle,
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content;
Ou (si voulez) à payer ce sera,
Quand vostre loz et renom cessera.
Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes lorrains
Me pleigneront. Je les pense si fermes,
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'ung des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye, ou que je soys trompeur;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste.
Brief, vostre paye (ainsi que je l'arreste)
Est aussi seure, advenant mon trépas,
Comme advenant que je ne meure pas.
Advisez donc : si vous avez désir
De rien prester, vous me ferez plaisir;
Car puis un peu, j'ay basty à Clément,
Là où j'ay faict un grand desboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loing :
Tout tumbera, qui n'en aura le soing.
Voilà le poinct principal de ma lettre,
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre :
Rien mettre, las! certes, et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : O roy amoureux des Neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
Les quatre coings du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour aultant, que sur tous en es digne.

DE L'AMOUR DU SIÈCLE ANTIQUE

Au bon vieulx temps, un train d'amour régnoit,
Qui sans grand art et dons se demenoit;
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'estoit donné toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.
Et si par cas à s'aimer on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieulx temps.

Or's est perdu ce qu'amour ordonnoit;
Rien que pleurs faintz, rien que ruses on n'oyt;
Qui vouldra donc qu'à aymer je me fonde,
Il fault premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit
Au bon vieulx temps.

(*Rondeaux.*)

LE LYON ET LE RAT

Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil Verrat,
Veit une foys, que le rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, et la chair toute crue :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut Grue)
Trouva moyen, et manière, et matière,
D'ongles et dents, de rompre la ratière :
Dont maistre Rat eschappe vistement :
Puis meit à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille foys la grand'Beste :
Jurant le Dieu des Souris, et des Rats,
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'adventure
Que le Lyon, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne, et son siège :

Dont (par malheur) se trouva pris au piège,
Et fut lié contre un ferme posteau.
Adonc le Rat, sans serpe, ne cousteau,
Y arriva joyeux et esbaudy,
Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy;
Mais despita Chatz, Chates et Chatons,
Et prisa fort Ratz, Rates et Ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable :
Auquel a dict : tays toy, Lyon lyé,
Par moy seras maintenant deslyé :
Tu le vaulx bien, car le cueur joly as,
Bien y parut quand tu me deslyas.
Secouru m'as fort Lyonneusement,
Or secouru seras Rateusement.
Lors le Lyon ses deux grands yeux vestit,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En luy disant : O pauvre vermyniere,
Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
Qui sceust coupper corde ne cordillon,
Pour me jecter de ceste estroicte voye :
Va te cacher, que le chat ne te voye.
Sire Lyon (dit le filz de Souris),
De ton propos (certes) je me soubris :
J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchans qu'une Sye :
Leur gaine, c'est ma gencive et ma bouche :
Bien coupperont la corde, qui te touche
De si trespres : car j'y mettray bon ordre.
Lors Sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vray est, qu'il y songea
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : Nul plaisir (en effect)
Ne se perd point quelque part où soit faict.

AUGUSTE BRIZEUX

Auguste Brizeux naquit à Lorient en 1803. Vingt ans plus tard, il débarquait à Paris. Lamartine venait de faire paraître ses *Nouvelles Méditations;* Hugo préparait le second volume de ses *Odes et Ballades*; Alfred de Vigny ramassait les lauriers de *Moïse* et d'*Éloa* : Brizeux sauta résolument dans le brasier romantique. Sa nature et son talent le disposaient peu, cependant, aux bouillonnements et aux flammes.

L'auteur de la *Maison du Berger* écrit dans son *Journal :* « Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il est résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin. »

Vigny s'y connaissait en matière de rétention poétique!... Il a raison d'ailleurs. Brizeux manque de spontanéité. Il a apporté à faire des vers cette volonté têtue qui est une des fortes vertus de sa race. N'ayant pas le débordement lyrique de ses contemporains, il s'applique, il se contrôle : il se veut net et précis. Est-il soutenu dans son travail par le souvenir d'un amour de quinze ans, il donne *Marie,* fraîche et pure idylle digne de l'Anthologie grecque; quand la maladie et la pauvreté l'ont épuisé, il donne les *Bretons,* épopée populaire sans grandeur et gâtée par le prosaïsme de la langue.

Brizeux fut un observateur réaliste, chose curieuse et rare à son époque. De là sans doute la sécheresse de son vers. *Joseph Delorme* l'impressionne. En revanche il annonçait Coppée. Il suffit de parcourir ses *Histoires Poétiques*, pour se convaincre de leur influence sur le poète des *Humbles*.

En dépit de ses faiblesses, Brizeux est une personnalité originale et forte. La langue granitique lui appartient, comme aussi lui appartiennent les sujets qu'il a chantés. — *Jocelyn* parait en 1836; *Marie* avait été imprimée en 1832. Ce pur chef-d'œuvre de grâce et de simplicité a créé en France l'idylle vraie, à la fois réelle et idéale, si éloignée, avec son doux parfum de terroir, des sucreries enrubannées et bêlantes du dix-huitième siècle.

ALPHONSE SÉCHÉ.

MARIE

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants; et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer?
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans

Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

(*Marie.*)

LA CHAINE D'OR

(FRAGMENT)

— Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil;
Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

(*Marie.*)

RAYMOND GENTY

Lorsque M. Raymond Genty fut ramassé sur le champ de bataille avec une grave blessure, et que, dans un lit d'ambulance, il commença de retrouver ses esprits, il fut ravi d'apprendre que le lieu où il était tombé s'appelait la Ferme de Chantecler. Cela ne sonnait pas seulement la vieille France et la Victoire, mais la poésie. Et notre poète d'en faire part, aussitôt qu'il put, à son ami et maître Edmond Rostand, lequel, comme vous pensez, ne manqua point de lui adresser en retour la plus chaleureuse et gracieuse épître du monde. C'était bien pour le confirmer dans sa vocation poétique, à l'heure où il allait devoir, par force, renoncer à suivre sa vocation militaire. De celle-ci, la trace restera dans un émouvant ouvrage en prose, la *Flamme Victorieuse* ; et celle-là va s'affirmer vers le même temps, d'abord à la scène où l'on applaudira l'*Anniversaire* et le *Joli Rôle*, la *Nuit héroïque* et *Princesse de rêve*.

Raymond Genty dans ses deux recueils lyriques : les *Ames légères* et les *Belles Amours*, nous ramène, en imagination, à ce dix-huitième siècle un peu chimérique, mais délicieux, qu'il ne veut connaître qu'à travers ses peintres les plus galants et ses plus galants rimeurs, et où il n'est point jusqu'à la guerre qui ne se fasse galamment aussi, en dentelles. Toutefois, le poète sait bien que Fontenoy dont il rêve ne valait pas Verdun dont il fut ; et si la guerre en dentelles lui a sans doute inspiré ses plus jolis vers, c'est, dans son poème de l'*Ombre sacrée*, la guerre en drap bleu maculé de boue qui lui a certainement inspiré les plus beaux.

AUGUSTE DORCHAIN.

UN SOIR A TRIANON

J'ai revu le Palais dans ses frondaisons rousses,
Les bassins reflétant leurs tritons verts de mousses,
Les feuilles blondes, — d'un blond de femme — mourant
Dans la splendeur d'un soir d'Automne pénétrant,

Les bancs clairs adossés au mur de la terrasse,
Et j'ai senti plus fort dans le jour qui s'efface
Le trouble qui descend dans le cœur oppressé,
Et qui n'est que le spleen attendri du Passé,
De ce Passé joli, pimpant, frivole et rare,
Ce Passé près duquel notre époque s'effare,
Le règne poudré de la Reine et de Fersen,
Ce règne qui ressemble aux contes d'Andersen.
Avec ses abbés fins, ses mouches, ses orgies,
Ah! Trianon, conserve bien ces nostalgies!
Et c'est cela qu'on sent le soir quand on revient
Dans le grand parc jonché d'un or vénitien,
C'est ce Passé qui sort le soir des conques creuses
Comme le parfum dangereux des tubéreuses,
Il suffit de l'avoir un instant respiré
Pour sentir en soi le vertige d'un regret,
Regret d'un idéal de grâces abolies,
Elégances, beautés, Princesses trop jolies
Avec des yeux de perle et des lèvres d'émail.
Ah! rêve enveloppé d'un souffle d'éventail,
Tout cela meurt au fond frileux des avenues.
Marquises d'autrefois, qu'êtes-vous devenues?
L'oubli jette sur vous la fraîcheur d'un linceul,
Et l'on revient plus sombre, et l'on revient plus seul,
Lourd de cette tristesse à chaque pas glanée.
Mais comme il faut toujours suivre sa destinée,
On revient dans le soir mauve et silencieux,
Avec le deuil d'un songe éteint au fond des yeux,
L'esprit grisé, mais l'âme encore inassouvie.
Trianon, c'est un peu l'image de la vie,
Car l'homme va, soumis aux gestes du Destin,
Vers le mirage d'un château toujours lointain,
Il espère franchir le seuil des portes blanches,
Mais petit à petit, comme l'or pleut des branches,
Ses espoirs, ses désirs, neigent avec lenteur,
Et lorsque le soir vient, l'homme, le vide au cœur,
Trompé par la chanson d'invisibles escortes,
Comprend qu'il marche seul parmi les feuilles mortes.

PROVINCE

La rue est déserte, une enseigne grince,
O vide infini des nuits de province.

Nuits sans mouvement, sans bruit, sans travail,
Bancs sans amoureux dans l'ombre du mail.

Timides clartés de veilleuses roses
Ourlant les rayons des persiennes closes.

Un passant se hâte, une ombre décroît,
La ville s'endort dans son rêve étroit.

Une horloge au loin dans la nuit plongée
Sonne une heure lente et découragée.

Et pourtant, pourtant, sur cette torpeur
Une nuit exquise étend sa splendeur.

Le parfum mielleux des tilleuls s'exhale
Dans le square en fleurs de la cathédrale.

Les jardins sont blancs de lis entr'ouverts
Et tous les balcons sont restés déserts.

La ville s'endort, revêche et rebelle
A l'enchantement qui s'étend sur elle.

Nul geste n'aura ce soir arraché
Une rose aux vieux murs de l'évêché,

Nul couple n'aura sur le pont de pierre
Ecouté chanter l'eau de la rivière.

O province où le cœur endolori
Evoque ce soir Emma Bovary.

Que de poésie hélas! inutile,
Que de bonheur vain sur la pauvre ville.

Que d'humbles désirs resteront obscurs
Dans l'écrasement de ces tristes murs.

Les arbres sont pleins d'ombres parfumées,
Que d'âmes ici, resteront fermées.

Un rossignol chante, un autre répond,
L'eau du fleuve dort comme un bleu crépon.

La lune y baigne un croissant d'argent mince,
O vide infini des nuits de province.

LECONTE DE LISLE[1]

LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés;

1. Voir la notice page 149.

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! ô soif du meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

(*Poèmes Barbares.* Lemerre, éd.)

GABRIEL NIGOND

Heureux ceux qui ont une petite patrie, ceux qui, au milieu du tumulte et des agitations de la vie, ont une province, une ville lointaine, un village où leur pensée peut parfois s'évader et dont ils se rappellent avec une surprise émue et un charme attendri les mœurs anciennes, le langage, les naïves et vieilles coutumes! Gabriel Nigond est de ceux-là.

En venant vivre à Paris, il n'a pas rompu le lien qui l'attachait à son cher Limousin, au contraire il l'a fortifié de tout une chaîne de poèmes qui gardent spirituellement l'accent et la saveur du terroir natal.

Contes de la Limousine, si alertes, si vivants, si fourmillants de jolis détails, d'un comique si spontané, d'une délicatesse si discrète, comme on prend plaisir à vous écouter même lorsqu'on n'est pas de chez vous!

Et lorsque, poète de français pur, Gabriel Nigond se promène dans les jardins antiques, dans les bosquets du dix-huitième siècle, ou dans les paysages parisiens, il vous emporte avec lui, légers et aimables souvenirs de la petite patrie. Vos parfums secrets s'évaporent à travers toute son œuvre, abondante, diverse et charmante, et c'est vous qui lui donnez ses jolies nuances chatoyantes, son tour mélancolique et spirituel.

Louis PAYEN.

LES PETITES « BLEUES »

Dans le printemps nouveau frôlant leurs capelines,
En se donnant la main, gravement, deux à deux,
Sous la garde des bonnes sœurs, les Orphelines
Promènent au soleil leurs uniformes bleus.

Des petites, cambrant leurs jambes incertaines,
Aux grandes s'éventant d'un mouchoir déplié
Qui met sa grâce pure aux robes de futaine,
Elles forment un frais et vivant escalier.

La sœur supérieure, en rides et lunettes,
Les surveille, l'œil froid et le menton dressé,
Puis s'arrête parfois, attendant qu'ait passé
Le candide troupeau des bonnets et cornettes.

Elles vont, observant l'égalité des rangs,
Promenade correcte et quasi militaire,
Et gardent en leurs yeux souvent fixés à terre
L'air morne des enfants qui n'ont point de parents...

Qu'elle est grande, la cour livide de l'hospice,
Sans roses en corbeille ou lierre en berceaux,
Avec, sous le vieux cloître aux maussades arceaux,
Le suintement des murs couleur de pain d'épice!

Et les dortoirs, pâlis aux bras des rideaux blancs,
Où par les nuits d'hiver le grand vent vocifère
Tandis que du plancher monte en cercles tremblants
La frileuse chaleur du lourd calorifère!

Faites, jardins jolis, jardins au doux gazon,
Pour l'enfant bienheureux votre paix plus touchante,
Que sa chambre soit close en la chère maison
Où pendant son sommeil, un ange est là qui chante!

O reines de cinq ans en souliers mordorés,
En mousselines et ceintures envolées,
Les Orphelines, sous des robes d'exilées,
Ont à leurs petits pieds de gros souliers ferrés!

O reines de cinq ans aux cheveux parfumés
Que la mère, couveuse, éperdument embrasse,
Les Orphelines, dans leur couche qui se glace,
Embrassent en rêvant leurs petits poings fermés!

O reines de cinq ans qui grimpez aux genoux
Et qui vous blottissez contre les cœurs, câlines,
Il n'est cœurs ni genoux pour vos sœurs orphelines,
Et cependant vos sœurs ont cinq ans comme vous!

La promenade, après les vêpres des dimanches,
Se traîne... et l'on regarde, aux marges des chemins,

L'herbe qui danse et le papillon des jasmins
Semant de jaune pâle et d'or ses ailes blanches.

Timides, elles vont au soleil printanier,
Mais plus humbles encor et plus mélancoliques,
Serrant contre leur cœur ainsi qu'une relique
L'une son parapluie et l'autre son panier.

Les sœurs, se rejoignant, parlent à voix d'église
De la gelée et des bourgeons en grand péril,
De Monseigneur qu'on doit recevoir cet avril...
Et le chuchotement émeut leur robe grise.

Les papotages d'innocentes vont leur train,
Pendant qu'une petite au bec rose, très lasse,
Vaguement songe à la maman qui vous embrasse
Et vous prend dans ses bras quand on a du chagrin.

(*Novembre*. Stock, éd.)

L'CHIEN FLAMBERGE

Ça m'a toujou' plu d'être barger,
Sûr! l'idée m'en est point nouvelle
Et j'la tins dans l'fond d'ma carvelle
Dépeu qu'j'ai la raison d'songer.
Tout p'tit gas, seul, sans pèr' ni mère,
Nourri d'iau claire et d'vieux croûtons,
J'aimais mieux garder les moutons
Que d'bâilloter su' la grammaire.
Et, dam'! comm' j'étais, foi d'Simplice,
Ben étrange et presqu' innocent,
C'te paresse qui m'coulait dans l'sang
M'en a point fait sorti' d'malice.
Ah non! j'ai pas l'esprit malin!
C'est pour ça qu'mal capabl' de m'faire
Laboureux ou ben bricolin,
J'ai choisi l'métier que j'préfère.
A trente ans, j'seus toujou' garçon
Et, malgré ma tête d'imbécile,

J'suis, mon Gieu! si peu difficile
Que j'peux viv' suivant ma façon.
J'ai cent dix moutons à garder
Dont pas eun' têt' n'est en dommage;
J'vis d'salé, d'iau, d'pain et d'fromage :
Après ça, faut ren me d'mander.
J'tins pas d'avoir grand' connaissance
Et, pourvu seul'ment qu'l'habitant
M'argard' point d'un œil trop r'butant,
J'y en consarve d'la r'connaissance.
... Sitôt la nuit, j'seus endormi,
J'ai ma barg'rie en guise d'aubarge
Et j'y loge avec moun ami,
Un gros chien roux qu'a nom Flamberge.
L'hiver, pour moins senti' l'grand froid,
Dans la paille où que l'mouton s'vautre,
J'nous serrons bremment l'un cont' l'autre
Et j'nous endormons comm' des rois.
L'vent d'neig' tempête, enrage et s'gonfle,
Mais, moi, j'm'arpos' jusqu'au lend'main,
Auprès d'mon chien Flamberg' qui ronfle
Avec sa patt' dans l'creux d'ma main!
. . . . . .
Flamberge a donc la toison rousse,
Vif comme un rat, maigr' comme un clou;
Son nez, en attendant qu'y r'pousse,
Est resté dans la gueul' d'un loup!
... Un beau jour, au saut d'un' barrière,
Darrié ses bêt's, au grand galop,
Y s'cassit un' patt' de derrière,
C'qui l'fait marcher comme un soulaud.
Sa gueul'rie est toute enrhumée,
Son poil emmêlé, ses yeux verts
Tels que ses patt's s'en vont d'travers
Et sont comme berlutés d'fumée.
Mais c'est rusé pis qu'un lutin,
C'est si rempli d'bonne assurance
Que, tel quel, ej'seus ben certain
Qu'il n'a pas son pareil en France!
Point voleur et point galvaudeux,
Son d'voir est écrit dans sa tête

Et j'vous réponds ben qu'si j'suis bête,
Flamberge a d'l'esprit pour nous deux!
Oui, d'l'esprit, oui, n'vous en déplaise,
Et du meilleur en vérité;
Mais, au-d'ssus tout, c'est sa bonté
Qui m'met l'plus franch'ment l'cœur à l'aise...
La bonté!... J'sais ben qu'y a des gens
Pour lesquels alle est toujou' d'mise
Et qui, pour leurs frèr's indigents,
Vendraient d'suit' leu' dernièr' chemise;
J'sais ben qu'y en a d'si grand' pitié,
D'un tel cœur, d'une conscienc' si fière,
Qu'y s'fich'raient au fond d'la rivière
Si l'prochain manquait d's'y noyer!
Mais d'ceux bons chrétiens, chacun pense
Que, pour tant d'pein's et pour tant d'soins,
En l'aut'monde y trouv'ront du moins,
Tôt ou tard, leu' plein' récompense;
Et mêm' ceux qui veul'nt ren savoir,
Qu'écout'nt pas plus l'bon Gieu que l'Giable,
Ont toujou' quéqu' souv'nir agriable
D'avoir ben suivi leur devoir!
Tandis qu'mon chien, la pauv' ch'tit' bête,
Y m'chérit sans ren espérer,
Simplement, prêt à dévorer
Cui qui m'tir'rait un ch'veu d'la tête!
Partout que j'vas, faut qu'il y vienne
Et, cheux nous, y a pas d'si long ch'min
Qu'y n'endur', d'hier jusqu'à d'main,
Pourvu qu'sa patt' y suiv' la mienne.
... Aussi, j'suis grand'ment contenté
D'son bon r'gard et d'sa franch' caresse,
Moi qui, ben sûr, en fait d'tendresse,
N'me suis jamais trouvé gâté.
Ma mèr', j'l'ai pas seul'ment connue,
Su' la route all' est mort' de froid...
Après, quand la jeunesse est v'nue,
Les drôlièr's s'avont fichu's d'moi;
La moins belle était ben trop fière
Pour vouloir d'un pareil promis!
J'ai donc point d'femm'!... j'ai point d'amis :

J'suis trop bête et fourni d'misère !
Bon sang ! Quand les gens m'font grise mine,
Me baill'nt, m'injur'nt et m'cour'nt après,
Ou quand, ben souvent, j'suis tout prêt
Dans l'fond d'mon trou, d'crever d'famine,
Pendant que l'darnier laboureux
Qu'est, lui non pus, pas ben grand'chose,
Prend c'pendant, à chaqu' fois qu'y m'cause,
La voix du rich' qui parle au gueux,
Tandis, pauv' gas, que l'mond' me r'bute,
Et m'argard' pareil un vaurien,
L'soir, qué bonheur, dans ma cahute,
De m'trouver seul avec mon chien !
Y s'fich' pas mal de mon costume,
D'mes guenill's et d'mes vieux souliers !
Y lèv' su' moi ses yeux mouillés
Et m'arconsol' comm' de coutume ;
Mes deux mains ont eu biau s'gâcher
Dans la terr', la bournille et l'sable,
Ça l'empêch' pas d'me les licher
Du pus douc'ment qu'il est capable !
Aussite, écout' ça, mon vieux chien,
Si j'te l'dis, c'est pas que j'te flatte :
Mais y a ben des bêt's à deux pattes
Qu'ont point l'cœur au niveau du tien !

. . . . . .

... R'garde à c'soir... V'là la nuit tombée,
Nos moutons sont tertous couchés
Et dans l'regain nous v'là cachés
Sous l'ciel noir qu'allum' sa flambée !
J'argardons v'ni la lun' d'été
Qui s'rondit comme eun' mott' de beurre,
Les marais s'mettont à chanter...
Crès-tu que j'somm's seuls, tout à l'heure ?
Crès-tu que j'somm's assez perdus,
Dans c'près d'où qu'on voit point d'chaumière,
Avec les étoil's pour lumière,
En fac' de c'gros rocher tondu ?...
Vois c'nuag' grison qui lèv' la crête ;...
La chavoche a fini d'crier,
Alle est dans l'creux de c'peuplier,

Vert du pied et mort de la tête...
Y a pus mêm' de branch' qui s' barlance,
Tout ça s'endort comm' dans son lit...
Est-ce pas, Flamberg', que c'est joli
D'écouter, c'soir, causer le silence?
Tu vois ben, tout ch'nilloux que j'sommes,
Que j'savons nous passer des hommes
Et que j'vas dormi' jusqu'à demain,
Sous mon mantiau en guis' de tente,
Le cœur tranquille et l'âm' contente,
Avec ta patt' dans l'creux d'ma main!...

(*Nouveaux Contes de la Limousine.* Ollendorff, éd.)

GEORGES RODENBACH

Lent et d'une grâce mélancolique, — silencieux et comme oppressé par la vie aux horizons fermés, Georges Rodenbach rappelle les cygnes résignés des canaux de Bruges lorsqu'ils glissent avec nonchalance entre les murs des vieux quais.

Comme eux, il est penché sur son reflet mobile; comme eux encore, il évoque d'éternelles nostalgies.

Une enfance provinciale à Tournay, puis à Bruges; une jeunesse qui s'étiole sans s'épanouir dans la sévère cité de Gand. Enfin, voici Paris ! Enfin les murs semblent s'ouvrir, offrant le libre espace... Mais déjà, en secret, le destin a frappé. Déjà commencent le morne déclin, la phtisie, — et le poète lassé devine qu'il s'arrêtera bientôt, qu'il va s'étendre sur la terre et glisser dans un songe plus profond que la vie.

Il garde dans son cœur une peine subtile, douce et cruelle comme le mal d'amour. Joie ou beauté, ce qui l'attire c'est ce qu'il ne peut atteindre. Il l'a dit gracieusement, dès ses vers de jeunesse :

> On aime l'effacement doux
> Des mâts sur la mer et des voiles;
> Et si l'on s'attache aux étoiles,
> C'est qu'elles sont si loin de nous.

La Flandre, lorsqu'il y vivait, lui paraissait un lieu d'exil; c'est de Paris qu'il en invente le charme. Et Bruges devient son amante lorsqu'il voit en elle une morte.

Ame sensible à l'extrême; on dirait qu'elle redoute les hommes. Elle n'a de confiance qu'en les choses, — mais comme elle les a aimées! comme elle a désiré passionnément en elles ce que la main ne peut toucher, ce que l'œil de chair ne connaîtra jamais! — Muettes pour qui ne les a devinées, les choses se révèlent au poète. Il pénètre leur vie mystérieuse, leurs âmes s'éveillent de son âme. Et, parmi ces légers fantômes, Georges Rodenbach est ainsi, délicatement, le Magicien du Silence.

ALBERT MOCKEL.

LA MAISON PATERNELLE

Inoubliable est la demeure
Qui vit fleurir nos premiers jours!
Maison des Mères! C'est toujours
La plus aimée et la meilleure.

Ici c'est le papier fleuri
Dont, les jours de fièvre moroses,
Nous comptions les guirlandes roses
D'un long regard endolori.

Là, vers Noël, à la nuit proche,
Nous déposions nos fins souliers...
Combien de détails familiers
S'éveillent au bruit d'une cloche!

C'est là que la plus jeune sœur
Apprit à marcher en décembre;
Le moindre coin de chaque chambre
A des souvenirs de douceur.

Rien n'a changé; les glaces seules
Sont tristes d'avoir recueilli
Le visage un peu plus vieilli
Des mélancoliques aïeules.

Tout est pareillement rangé,
Et, dans la lumière amortie,
S'éternise la sympathie
Du logis qui n'a pas changé.

Fauteuils des anciennes années
Où l'on nous couchait endormis,
Fauteuils démodés, vieux amis,
Avec leurs étoffes fanées,

Meubles familiarisés
Par une immuable attitude,

Mettant des charmes d'habitude
Dans les salons tranquillisés,

Jardin en fleur, vigne, tonnelle,
Empreinte vague de nos pieds,
Sur les tapis et les sentiers,
O Sainte maison paternelle,

Qui donc pourrait vous oublier,
Logis où dort notre âme en cendre,
Surtout quand on a vu descendre
Des cercueils chers sur l'escalier.

(*La Jeunesse blanche.* Fasquelle, éd.)

L'EAU QUI PARLE

I

LES RIVIÈRES

Te rappelles-tu nos calmes rivières
Qui se répandaient, limpides et fières,
A travers les champs fleuris de houblons,
Dans le beau pays où les toits sont blonds?
Te rappelles-tu nos rivières lentes
Qui traînaient au loin leurs eaux indolentes,
Tristes de quitter un si doux climat?
A peine une barque avec un long mât
Troublait le sommeil des rivières calmes,
Où les nénuphars allongeaient leurs palmes,
Les nénuphars blancs qui semblaient des lis,
Oh! les noms charmants : la Deudre et la Lys,
Qui, venant de voir quelques villes proches,
Conservaient encore un adieu de cloches,
Et dans la campagne apaisant leurs eaux
Chuchotaient tout bas aux jeunes roseaux
Qu'il est beau de voir sous des ciels maussades,
Le gothique noir des vieilles façades!

II

LES RUISSEAUX

Tu connais aussi nos ruisseaux,
Nos sources pures
Où le feuillage au bord des eaux
Met des guipures.

L'eau prend plaisir dans le gazon
A se répandre
Et va chantant à l'horizon
La mère Flandre!

Petits ruisseaux arc-en-ciellés,
Faisant des bulles,
Petits ruisseaux qui sont frôlés
De libellules.

Tous ces ruisseaux sont des flâneurs,
O mère Flandre!
Mais ce sont aussi des donneurs
De conseil tendre.

Zèle d'amour pris aux amants
Dans les kermesses,
Qui font devant eux leurs serments,
Et leurs promesses.

Petits ruisseaux, les confidents,
Chantant de joie
Quand on rafraîchit ses mains dans
L'eau qui tournoie.

Et, joyeux, donnant en cadeau
Pour les dimanches
Aux amoureux, des bagues d'eau
En perles blanches.

Leurs talus sont si rapprochés
Qu'entre les berges

Rien ne se mire : ni clochers,
Ni toits d'auberges,

Ni grands moulins transfigurant
Le paysage ;
Mais le cadre est juste assez grand
Pour un visage.

Et c'est tout le bonheur qu'au fil
De l'eau charmée
Se reflète seul un profil
De femme aimée !

(*La Jeunesse blanche*. Fasquelle, éd.)

JULES ROMAINS

Jules Romains compte parmi ceux qui apportèrent un chant nouveau, ce qui est pour un poète le plus beau titre de gloire. Très jeune, encore normalien, il apparaissait entouré de l'affection littéraire de camarades qui depuis, eux aussi, se sont affirmés, tel Georges Duhamel, entre autres Chennevière et Luc Durtain.

Ce groupe s'appela les Unanimistes, adoptant les théories que Jules Romains étiquetait l'*Unanimisme*. Le principe en était de ne plus consacrer la poésie à l'individu, à ses émotions personnelles, à ses visions circonstancielles du paysage, mais d'étudier les collectivités, de s'inspirer de la psychologie des foules, de décrire et d'exprimer les aspects, les joies, les douleurs, les fièvres des masses humaines. Cette théorie, qui, il faut le remarquer, venait s'inscrire logiquement et à son heure dans l'évolution de notre poésie, Jules Romains l'a soutenue avec éclat, par le poème, le roman et le drame. La *Vie unanime, Europe,* la *Puissance de Paris,* la *Mort de quelqu'un,* le *Voyage des Amants,* ces drames épiques, l'*Armée dans la ville, Cromedeyre le vieil,* offrent de puissantes réalisations d'un idéal complet, hautain, manifestent une foncière originalité de philosophe et d'artiste.

Jules Romains s'est servi du vers régulier, du vers libre, pour s'arrêter à un vers sans rimes fortement rythmé. A tous les degrés de sa recherche d'une forme adéquate à ses volontés de pensée, il s'est montré un poète riche d'images et de pittoresque. C'est un artiste en pleine maturité qui a déjà beaucoup donné et dont on peut encore beaucoup attendre avec certitude.

GUSTAVE KAHN.

LA VILLE

Une chose vague, détendue.

« Loin de moi lentement s'en va un jour d'avril ;
La terre tourne et montre au soleil d'autres villes
Dont les clochers illuminés sonnent de joie.

L'ombre frotte ma face mauve et la rudoie.
Et sur mes toits de zinc, avant que je m'endorme,
Le clair de lune doux coule comme des larmes.

Pendant les heures de travail et de clarté,
Je n'avais pas le temps de songer à ma vie.
Sous l'action tombant en rafales de pluie
Les rêves ne savaient plus guère où s'abriter.

Maintenant qu'elles voient les étoiles, là-haut,
Les jeunes filles s'approchent des pianos.
Le crépuscule en moi devient des mélodies.
Je fais rouler moins fort mes voitures. J'écoute
Dialoguer les cœurs avec les violons.

Et toute une rosée de musique se pose
Avec grâce et lenteur sur mon feuillage d'âmes.
Je pense davantage aux hommes qui trépassent.
Il n'y a plus de vent pour gonfler mes drapeaux.

Tandis que les dîners s'apprêtent aux cuisines
Où des regrets du jour attendrissent les cuivres,
Où le regret des champs attendrit les servantes;
Près des vitres, levant les rideaux, les vieillards
Cherchent des souvenirs pour mieux aimer le soir.
La lourdeur de la nuit courbe le front des bêtes;
Les enfants cessent de jouer, et les poètes
Méditent sur la mort et voudraient croire à Dieu.

Voici que flambent les lumières, et que sonne
L'heure. Chaque atelier se pulvérise en hommes.
Les tramways frémissants et les trains de banlieue
Emportent des paquets de corps qu'ils éparpillent.

Je sens au fond de moi renaître les familles.
Il semble que mes murs deviennent plus épais
Afin de séparer les hommes par des pierres;
Et j'ai froid, comme si mon cœur se morcelait.

Le repas achevé, je recommence d'être;
Car on ouvre à la fois des milliers de fenêtres,

Où s'accoudent, malgré la fraîcheur, ceux que charme
L'illusion d'espoir qui persiste au couchant.
Une fraternité rejoint les cœurs dans l'ombre,
Et fait se rencontrer les regards.

Des fillettes
Autour du bec de gaz aimé dansent la ronde.
Les têtes que l'on penche aux maisons opposées
Enlacent les meilleurs rayons de leurs pensées.
Je suis mélancoliquement. Ma brume est tendre.
Le cri des trains me donne un désir de m'étendre.
Du vent.
Les amoureux se mettent aux croisées. »

(*La Vie unanime*, l'Abbaye, éd.)

LE FUMEUR

Le cigare qui brille entre mes lèvres molles
Etoile le silence enténébré du soir;
J'écarte, avec ce feu timide d'encensoir,
Les spectres des angoisses folles.

Un rouleau de tabac grêle et rouge d'un bout,
Que la flamme vorace a choisi pour demeure;
Un point d'or que l'haleine avive, voilà tout
Ce que j'ai conservé de vie extérieure.

Mon cœur avant la nuit exhale ses rayons;
Sur le brasier tournoient les minutes mortelles,
Qui viennent y brûler la pointe de leurs ailes
Comme de sombres papillons.

Je ne sens pas le temps crouler sur mes épaules;
Plus âcre que l'odeur des pins dans la forêt,
Que le vent de la mer qui soufflette les môles,
Plus âcre qu'un baiser qui se perpétuerait,

L'amoureuse saveur des feuilles que je fume
M'insinue en secret son charme violent;

Elle fait de mon âme un désert somnolent
Que peuple, éparse, une amertume.

A peine mes yeux las devinent-ils encor
La lente ascension des vapeurs nuancées
Qui gagnent les hauteurs de ma chambre, décor
Où dialoguent les objets et les pensées.

Le cigare projette un ruban de satin
Qui mêle au gris l'azur et les moirures pâles;
Une femme, à travers les fuyantes spirales,
Laisse voir son corps incertain.

La fumée a tressé de légères couronnes
Dont un reste de jour illumine le rond :
Ce sont mes volontés, les viles et les bonnes,
Qui s'éloignent dans l'ombre, un diadème au front.

(*L'Ame des Hommes.*
Nouvelle Revue Française, éd.)

AUGUSTE DORCHAIN

Auguste Dorchain, de la noble lignée des classiques et des romantiques tout à la fois, est le poète le plus animé du besoin de la perfection. Son religieux amour pour la poésie sans défaut n'a pas cessé d'être béni par les Muses, divinités reconnaissantes.

Ce n'est pas seulement une multitude de vers émouvants, éclatants, que la chance dirige vers ce rêveur, aussi attentif qu'inspiré, les plus belles pensées l'ont élu aussi pour leur messager, et, suprême récompense du poète, il est un de ceux qui ont capté et plié sous le joug des vers ces lois mystérieuses qui lient entre eux les sentiments et les choses et que Baudelaire appelait les *Correspondances*. Nous n'en voulons pour preuve que le poème fameux extrait de la *Jeunesse pensive* intitulé *Les Étoiles éteintes*.

Une logique éblouissante et secrète donne à ce douloureux chant l'accent du chef-d'œuvre. Notre enfance faisait alterner dans ses prédilections les poésies d'Auguste Dorchain et celles de Sully Prudhomme. Une fraternité d'inspiration et d'harmonie enlace d'un même laurier ces deux noms chers aux arts.

La poésie d'Auguste Dorchain, à laquelle ne manque aucune nuance de sensibilité et de passion même, est néanmoins toujours baignée de tendresse et surmontée par le sentiment de l'héroïsme. Cette haute qualité morale le désignait pour écrire un livre magnifique dont le titre résume toutes les vertus françaises : *Corneille,* et l'autorisait à mettre entre les mains des jeunes poètes, avec une impérieuse sollicitude, son admirable et savant volume : l'*Art des vers*.

Ces dernières années, il a composé des poèmes inspirés du sentiment national, tragique et glorieux, dont certains s'élèvent par bonds ascendants, selon la méthode lyrique de Victor Hugo, et aboutissent à l'explosion d'une strophe finale qui contient à la fois la note suprême de l'arpège poétique, et comme la preuve sacrée de toute la composition du poème.

Saluons en Auguste Dorchain un des plus nobles poètes de la langue française.

COMTESSE DE NOAILLES.

LE SOMMEIL DE L'AMOUR

Les roses s'endormaient au profond du jardin,
Dans le silence bleu de la lune endormie,
Quand, las, pour son sommeil cherchant une ombre amie,
Eros parmi les fleurs s'est abattu soudain.

O miracle! au toucher du dormeur enfantin,
Tout s'éveille : un désir monte en cette accalmie ;
Un rayon vient du dieu baiser la chair blêmie ;
Les fleurs tendent vers lui leurs lèvres de carmin.

Sous l'abandon des bras, sous la langueur des hanches
Les rosiers en amour ont assoupli leurs branches
Pour faire à son corps tiède un berceau parfumé.

Et l'on voit — harmonie et caresse des choses —
Se joindre, et se confondre en un frisson pâmé,
Le bleu du clair de lune et le rose des roses.

MUSIQUE AU BORD DE LA MER

Un soir, un soir d'été calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
Une ineffable paix tombait des cieux en nous,
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui, là-bas, se mouraient sur le sable.
— Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain
Chanta. Ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah! tristes, chantait-il, sont les roses fanées!
Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,
Les amours qu'un matin suffit à défleurir!

Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir,
La beauté que le temps inexorable emporte
Et la virginité du cœur flétrie et morte!...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours!
Doux, les chastes baisers! Charmants, les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux, et l'un pour l'autre étant tout l'univers!
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même en se donnant la main!
Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement.
Puis s'assombrit le ciel, et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, en cet instant magique,
Goûté, dans un accord grave et délicieux,
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux.

EUX

(1916)

O génération magnifique et sacrée
Qui vers l'aube idéale, irrévocablement,
Marche, comme la nef se confie à l'aimant,
Comme à l'astre inconnu se hausse la marée!

Jeunes hommes par qui le monde se recrée
Selon l'Ordre et selon la Justice, en aimant!
Héros, menant la haine à l'accomplissement
De cet amour qui veut la terre délivrée!...

Dans la pourpre du sang, sous les éclairs du feu,
Tous, Ils ont entendu l'appel secret d'un dieu;
Une religion fait de leur âme une aile,

Et pour le sacrifice elle a si haut monté
Que, même s'Ils croyaient à la mort éternelle,
Ils prouvent en mourant leur immortalité.

CERTITUDE

Va! Si des insensés disent que l'amour passe,
Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
O mon unique amour, ne les écoute pas!
Au fond de leurs pensers si tu pouvais descendre,
Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
Ont remplacé la flamme en ces cœurs si tôt las.

Aimaient-ils donc, hier? — Le désir, le caprice,
Moins encore, aujourd'hui lassitude et rancœur,
Voilà ce qu'en levant la lampe accusatrice
Tu verrais s'écrouler dans l'ombre de leur cœur.
Oh! bien fous si, rêvant l'asile impérissable,
De ces vains éléments, sur ces dunes de sable,
Ils avaient cru bâtir la maison du bonheur!

Mais nous!... Te souvient-il comment nous établîmes,
En un rapide instant, notre accord éternel?
Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
En quels flots de lumière, à quels accents de miel,
Et comment la Pudeur, et gardienne et complice,
Purifiant l'attente et sacrant le délice,
Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel?

Souviens-toi! Souviens-toi!... Les jours et les années
N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants;
Les radieuses fleurs ne seront point fanées
Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements;
Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,

Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

Viens, ma foi, mon orgueil, ma force, mon courage!
Penche-toi sur mon sein par ton souffle animé,
Regarde dans ces yeux où rit ta seule image,
Vois dans ce cœur tranquille et sur toi refermé.
Que nous importe, à nous, qu'on doute et qu'on blasphème!
Pour t'aimer à jamais il suffit que je t'aime,
Et qui croit n'aimer plus n'a pas encore aimé!

ARMAND SILVESTRE

Ce Parisien, qui passa par Polytechnique pour se consacrer à la carrière des Lettres, qui devint sous-chef de bureau dans l'administration des Finances avant d'être nommé Inspecteur des Beaux-Arts, fut un poète passionné, épris de lumière et de belles lignes.

Ses rêves, que hantaient de délicieux fantômes, vibraient d'une sensualité exaltée. Voluptueusement mystique, Armand Silvestre connut, dès l'âge de trente ans, la faveur du public. George Sand ne fut-elle pas sa première admiratrice, avant même la publication des *Rimes neuves et vieilles ?* Successivement parurent en librairie les *Renaissances,* la *Gloire du souvenir*, les *Amours,* la *Chanson des Heures,* les *Ailes d'or,* le *Pays des roses,* le *Chemin des étoiles,* l'*Or des couchants,* volumes aux titres clairs, magnifiquement évocateurs, où chantent de beaux rythmes, où s'alanguissent des amantes idéalisées.

Génie essentiellement latin, se prodiguant en des travaux dramatiques, en des contes d'une légèreté audacieuse, en de remarquables critiques d'art, Armand Silvestre adorait les paysages lumineux du midi de la France. Il avait une prédilection pour Toulouse ; il y goûtait en poète les heures les plus ensoleillées de sa vie.

C'est là que mourut, à l'âge de soixante-trois ans, celui qui restera, dans l'histoire des Lettres françaises, le plus lyrique, le plus passionné des Parnassiens.

R. CHRISTIAN-FROGÉ.

SAPHO

(FRAGMENT)

Alcée.

I

La lyre est l'amie éternelle !
L'art montre l'éternel chemin !
Tout bonheur durable est en Elle.

En Lui gît tout l'honneur humain!
Aux saintes cordes de la Lyre
Vibre, après l'amoureux délire,
Le réveil de notre fierté.
A notre cœur même arrachées,
Elles chantent, sitôt touchées,
Un hymne d'immortalité!

II

La Lyre est la porte fermée
Qui garde le jardin des cieux :
Par Elle à notre âme charmée
S'ouvre un séjour délicieux.
Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles
Au réseau de ses cordes d'or;
Et, des planètes effarées
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor!

III

Sonore, éclatante et vermeille,
Oiseau chantant, flambeau qui luit,
La Lyre à l'Aurore est pareille,
Chassant les ombres de la Nuit.
Aux ténèbres du cœur levée,
Souriante et de pleurs lavée,
Elle monte en resplendissant,
Et, sur nos têtes suspendue,
Fait flamboyer dans l'étendue
Nos larmes avec notre sang!

Sapho.

IV

Oui! tu dis vrai : La Lyre est sainte!
Pardonne, ami, si j'ai douté!
C'est vivre encor que, de sa plainte,

Éveiller l'immortalité ;
Que mêler encor son génie
A l'universelle harmonie
Des maux par les autres soufferts,
Et, cette Lyre pour trophée,
D'aller comme autrefois Orphée,
Gémir jusqu'au seuil des enfers !

(*Sapho*. Fasquelle, éd.)

PROGRAMME DU 9 AVRIL 1921

1. Le promenoir des deux amants..... — TRISTAN L'HERMITE.
   M. Roger MONTEAUX.

2. *a*) Les deux pigeons ..... — LA FONTAINE.
   b) Le lion amoureux.....
   Mlle Berthe BOVY.

3. *a*) Un dimanche..... — CHARLES DUMAS.
   Mlle DUSSANE.
   b) Une maison.....
   M. Jacques GUILHENE.

4. *a*) Je ne te connais pas..... — CÉCILE PÉRIN.
   b) Le lien.....
   c) Retour en France.....
   Mlle Andrée de CHAUVERON.

5. La nuit de mai..... — ALFRED DE MUSSET.
   Mme WEBER, M. Roger GAILLARD.

6. Supplique pour la France.. — HENRI GHÉON.
   Mlle DUSSANE.

7. La haine du soleil ..... — JULES BARBEY D'AUREVILLY.
   M. Roger GAILLARD.

8. *a*) Fête au parc..... — STUART MERRILL.
   b) Bergerie sentimentale .....
   Mme Huguette DUFLOS.
   c) Les poings à la porte.....
   M. Jean HERVÉ.

Notices de : **MM. Jean-Pierre ALTERMANN** (n° 6), **André DUMAS** (n° 1), **Edmond HARAUCOURT** (n° 3). **A.-Ferdinand HEROLD** (n° 8), **Léon LAFAGE** (n° 2), **Sébastien-Charles LECONTE** (n° 4), **Louis PAYEN** (n° 7),

lues par **M. ALEXANDRE.**

TRISTAN L'HERMITE

Tristan l'Hermite, qui, dit-on, comptait Pierre l'Hermite parmi ses ancêtres, ne prêcha pas les mêmes croisades et célébra surtout le vin et l'amour. Sa vie fut aventureuse, et le *Page disgracié* où il la raconte a l'air d'un véritable roman. A quatre ans, il sait lire, à six devient page chez un bâtard de Henri IV, à douze tue en duel un garde du corps, à treize enlève sa première maîtresse. Nous le retrouvons en prison d'où il s'évade, à Londres où il se lie avec Cyrano, chez le duc de Mayenne dont il rédige les lettres d'amour, dans le Béarn où il accompagne Louis XIII, dans beaucoup de cabarets où il escorte Saint-Amant, à l'Académie française où il entre en 1659. La *Marianne* eut le succès du *Cid*. L'acteur Mondor la jouait avec tant de fougue qu'il en mourut. Poète lyrique, c'est un parnassien avant la lettre, un paysagiste un peu méticuleux, qui note moins les grandes lignes que les petits détails, mais sait toute la valeur du mot juste, tout le pouvoir de la consonne d'appui. Le *Promenoir des deux amants* abonde en jolis vers, que, dans sa *Petite Littérature*, M. Faguet a bien raison de citer avec admiration, mais a tort d'attribuer à Théophile de Viau.

ANDRÉ DUMAS.

LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots, lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le fauve
Vient voir si son teint cramoisi,
Depuis que l'Amour l'a saisi,
Ne seroit point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paroissent être là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences
Qui rajeunissent l'univers,
Ont relevé ces tapis verts
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois, ni dans ces montagnes
Jamais chasseur ne vint encor.
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chêne a des marques saintes;
Sans doute qui le couperoit
Le sang chaud en découleroit,
Et l'arbre pousseroit des plaintes.

Ce rossignol, mélancolique
Du souvenir de son malheur,
Tâche de charmer sa douleur,
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première,
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce frêne, deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourments
Et font les doux appointements
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Vénus avec Anchise
Parmi ses forts s'alloit perdant;

Et deux Amours, en l'attendant,
Disputoient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines,
Les nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais les vents ni le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux;
Et la complaisance des Dieux
Y sourit toujours à la terre.

Crois mon conseil, chère Climène;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'ouïs-tu pas soupirer Zéphire,
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint
Qui ne sont pas de son empire?

Sa bouche d'odeur toute pleine
A soufflé sur notre chemin,
Mêlant un esprit de jasmin
A l'ambre de ta douce haleine.

Penche la tête sur cette onde
Dont le cristal paroit si noir :
Je t'y veux faire apercevoir
L'objet le plus charmant du monde.

Tu ne dois pas être étonnée
Si, vivant sous tes douces lois,
J'appelle ces beaux yeux, mes Rois,
Mes astres et ma Destinée.

Bien que ta froideur soit extrême,
Si dessous l'habit d'un garçon
Tu te voyois de la façon,
Tu mourrois d'amour pour toi-même.

Vois mille Amours, qui se vont prendre
Dans les filets de tes cheveux;
Et d'autres, qui cachent leurs feux
Dessous une si belle cendre.

Cette troupe jeune et folâtre,
Si tu pensois la dépiter,
S'iroit soudain précipiter
Du haut de ces deux monts d'Albâtre.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
A cet infidèle élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah! je n'en puis plus, je me pâme;
Mon âme est prête à s'envoler :
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flamme.

Ta bouche d'un baiser humide
Pourroit amortir ce grand feu :
De crainte de pécher un peu,
N'achève pas un homicide.

J'aurois plus de bonne fortune,
Caressé d'un jeune soleil,
Que celui qui dans le sommeil
Reçut des faveurs de la Lune.

Climène, ce baiser m'enivre;
Cet autre me rend tout transi :
Si je ne meurs de celui-ci,
Je ne suis pas digne de vivre.

JEAN DE LA FONTAINE

C'était un homme charmant et sans moralité : il aurait pu être notre ami. D'Artagnan, s'il l'eût mieux connu, l'eût salué du panache et de l'épée, — le Gascon, oui-da ! « possédait » une belle hôtelière, mais le bonhomme, mordioux ! en eut plusieurs. Et si l'on excepte Mme Ulrich, dont le vin de Champagne, les perdrix et l'amant en titre étaient seuls de qualité, toutes portèrent de grands noms. Sans doute Jean, sur le tard, tenta de s'encanailler plus avant, — il lui advint, comme à Nicolas, d'aller voir Jeanne avec l'écu prêté par un ami, — mais, bon paroissien et ponctuel jetonnier, il ne manquait ni l'Académie, ni la messe ; c'était s'ouvrir à deux battants les portes du ciel.

Il en avait déjà pris le chemin étant encore béjaune, en entrant par mégarde à l'Oratoire. Ce fut sa première distraction ; la seconde fut d'en sortir pour se marier. On lui donna Mlle Héricart. Ce n'était pas encore un nom de fraise, mais celui d'une petite personne de quinze ans fort évaporée et dont il acheva de perdre l'esprit en lui laissant lire les romans dont il raffolait. Enfin, ce fut sa troisième inadvertance, — les autres ne seront pas comptées, — il eut un fils. Après quoi, ayant tiré son chapeau à Mademoiselle de La Fontaine, Jean s'en alla comme il était venu.

Hors sa femme, Polyphile aimait tout : le jeu, le vin, la chère lie. Il possédait un clavecin, — qu'il ne cachait point, — et Chloris y venait fredonner des brunettes et des airs de Lulli. Descoteaux apportait sa flûte. Notre poète adorait surtout l'amour et l'amitié. Quand il nous fait confidence de ces goûts, il ne conte plus, — il chante.

Or, ce volage avait un cœur fidèle. Si d'aventure un ministre — c'était le temps où les ministres volaient — était foudroyé par la justice royale, le bonhomme trouvait pour demander la grâce du protecteur et de l'ami les plus nobles et les plus courageux accents. Coi devant les cris de sa femme, il osait braver Colbert et s'adresser à Louis (par le truchement des nymphes).

Et ce prétendu lourdaud était de la meilleure compagnie. Ce paresseux, enfin, fut l'artiste le plus acharné à son métier. Sans doute, il n'y paraît guère, et c'est là le secret et la grâce. Mais si l'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours du grand siècle, c'est qu'on la filtra sept fois. Les ans ne l'ont pu troubler. Dans son pur cristal se réfléchit toujours l'ancienne

France. Tout le siècle est là en cent actes divers. Hommes et bêtes y sont si proches parents que le fabuliste les confond, surtout quand il prend soin de les distinguer. C'est pourquoi ni ses gens ne sont ceux de La Bruyère, de Molière ou de Balzac, ni ses animaux ne sont ceux de Buffon ou de Fabre. Ceux-ci, ce sont les animaux que je veux dire, — il les a souvent reçus de nos vieux bestiaires, de la malice des trouvères, du badinage de Marot, de la verte satire de Mathurin. Il en a vu quelques-uns à la ménagerie du Roi, mais il en est d'autres qu'il a pratiqués et connus vifs ou à la broche.

Ainsi Jeannot Lapin lequel, au clair de lune ou dans la rosée, paraît au bord de son terrier comme une rime au bout du vers. D'autres encore : Grippeminaud qui, bien que mal payé, est resté magistrat. Puis le rat, non pas l'affreux surmulot nietzschéen, pelé, galeux, dont la queue est mise à prix, mais le bon vieux rat noir, friand d'excellent fromage et qui est devenu archiviste et membre de l'Institut.

Bornons ici notre carrière, — mais n'oublions pas que pour faire un voyage au bon vieux temps, nulle autre compagnie ne vaut celle de Jean de La Fontaine. Avec lui, selon le secret de nos cœurs, on n'est jamais absent tout à fait. On a pris place dans le coche à six chevaux ; on n'en est pas moins dans le train. Quant à la station, je veux dire au relais, n'ayez souci ni cure : vous y trouverez, pour oublier le chemin montant, sablonneux, malaisé, le tonneau même de Rabelais, l'inexpuisible tonneau de Maître François. « Et n'ayez peur que le vin faille, a déclaré celui-ci, il a source vive et veine perpétuelle. »

LÉON LAFAGE.

LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.

Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucon, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point.
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi : Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie :
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,

Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments,
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

LE LION AMOUREUX

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non, puisque leur engeance

Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela ?
Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour ! amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence !

CHARLES DUMAS

Charles Dumas, mort au champ d'honneur, le 7 novembre 1914... Nous l'avons tous aimé. Les espoirs qu'on put mettre en lui dorment maintenant avec lui sur le champ de bataille, et nous avons à saluer non seulement ce qu'il était, mais surtout ce qu'il aurait pu être et qu'il ne sera point, car son avenir était plus riche que son passé.

Il laisse deux recueils : *l'Eau souterraine,* qui obtint le prix Sully Prudhomme en 1903, *l'Ombre et les Proies,* publié en 1906 ; puis deux pièces en vers, *Tournesol* et *Stellus,* drame lyrique auquel il travaillait quand la guerre éclata.

Ses vers ont un charme de grâce attendrie, une élégance tour à tour simple et raffinée, un fond de gravité que tempère le sourire, une tristesse sans amertume, avec des pointes d'ironie. Les influences contrastées de Vigny et de Musset s'y fondent en un ensemble qui devient homogène et qui est savoureux, très personnel et très français.

Au physique, il ressemblait à son œuvre : un mousquetaire mélancolique, grand, mince, brun, toujours vêtu de noir, les traits nets et le teint mat ; on le sentait ferme, fier et doux. Il avait l'énergie et cet orgueil qui donne le culte du devoir. Du fond de la tranchée, peu de jours après la Marne, il nous envoyait quatre vers qui sont un testament :

> Homme, rien n'est plus beau que l'action, dût-elle
> Être humble, dangereuse, écrasante, mortelle...
> Comme ton seul bonheur c'est ta seule vertu,
> Et c'est être vainqueur que d'avoir combattu.

Et tout aussitôt, l'ordre du jour de la deuxième armée nous envoyait quatre lignes qui sont une épitaphe :

« Capitaine Charles Dumas. A été tué aux avant-postes en allant faire, tout seul, à courte distance de l'ennemi, une reconnaissance très périlleuse, et a donné ainsi à sa troupe un bel exemple de bravoure et d'intrépidité. »

EDMOND HARAUCOURT.

UN DIMANCHE

La pendule bat : il semble soudain
Qu'on tâte le pouls de la chambre close;
Le feu ronfle encore ; une haleine rose
Flatte doucement l'éveil du jardin.

On entend couper les pages d'un livre,
Un bruit de pavé, de vitre et de fer,
Des grelots d'argent, des trompes de cuivre;
Et sur le gazon repeint par l'hiver
Un merle sautille et farceur a l'air
D'un pâté qui court sur le tapis vert.

La maison se tait. Dimanche. Trois heures.
Un soleil de mars. L'azur craquelé.
La chambre buvant l'âme extérieure,
Un être malade, un jardin peuplé.

Voici des amants et des solitaires,
Le jardin s'explique avec des cockneys.
Voici la Bretonne et le militaire,
Et des Auvergnats et des prolétaires,
Et des Japonais et des Polonais,
Des nègres, des gens de toute la terre.

La bûche croustille. Il fait frais dehors,
Un nuage rond tend sa face blanche,
Et sur ce tambour les bourgeons des branches
Sont un roulement de baguettes d'or.
Le rayon s'en va. Le jardin se vide,
Le merle s'envole. Un chat roux survient
A pas de duvet, nonchalant, perfide,
Il observe tout, ne regarde rien.

Le rideau soulève un peu sa paupière.
Les gens sont partis, le jour est plus pur;
On voit mieux la grille et les vieilles pierres,
La pelouse neuve et le lierre obscur.

Un moineau pépie, un pigeon tournoie...
C'est triste, ces gens qui s'en sont allés...
Mais pour partager leur paisible joie
Ne vaut-il pas mieux ne pas s'y mêler?

La pendule bat. La grand'ville gronde,
Et la chambre, avec sa pénombre blonde,
Sa vitre limpide au ciel infini,
Ses livres, son feu, ses fleurs, ses images,
Avec ses portraits et ses paysages,
Avec sa tendresse, avec sa souffrance
Et ce lourd silence
De deux cœurs unis,
La chambre devient, — la grand'ville gronde,
La pendule bat, — devient peu à peu
Celle qui renonce et qui vit en Dieu,
Qui rêve, et contemple et contient le monde.

UNE MAISON

Ce n'était pas une maison qui représente,
Un palace de stuc, où l'on aime inviter
Ses créanciers ou l'ami maigre, afin qu'ils sentent
Leur chair qui brûle avec votre électricité.
Ce n'était pas un vieil hôtel du grand faubourg,
Noble, provincial, large, solide, austère,
Où, ramassés sur la fortune héréditaire,
Sèchent jusqu'à la fin de la fin de leurs jours
De vieux barons, de vieux docteurs, de vieux notaires.
C'était une vieille maison aux murs lépreux,
Vieille, malade et pauvre, au bout d'une ruelle,
Et rien, quand je la vis, n'était plus douloureux
Que le regard du beau soir d'or posé sur elle.
La lessive aux fenêtres, les carreaux cassés,
Les plombs infects, la cour au pavé défoncé,
La margelle d'un puits très ancien, la lanterne...
— En vérité, pas l'ombre de confort moderne.
Un aspect de misère incurable qu'en vain
Caressent les plus doux rayons du ciel divin.

Ce drame : une souffrance injuste et coutumière,
Ce tragique : l'impuissance de la lumière.
Une concierge pousse à travers des barreaux.
Elle a cent ans. Sorcière ou Parque ? Elle tricote.
Elle a trois dents. Elle est bossue. Elle radote.
Une odeur de moisi monte des soupiraux.
Sur les marches du seuil, comme un factionnaire,
Une patte en l'air, prête à lancer le tonnerre,
Un coq, terrible : Entrée interdite au civil !
Consigne : l'œil, de face, et le bec de profil.
Derrière lui, la grille et ses lances rouillées
Au garde à vous. Il a pour guérite un lilas.

Était-ce une prison par ses hôtes souillée ?
Pourtant je sais des innocents qui vivaient là.

La chambre engluait tout d'une poussière noire.
Des termites rongeaient les poutres des armoires,
L'air suintait. Des rats qui filaient tout à coup
Semblaient livrer passage à des relents d'égout,
De vaisselle, d'ordure et de viande pourrie.
Le fumier remuait en bas dans l'écurie
En entendant l'auto furieuse écumer
Et vomir sa vapeur et cracher son essence
Devant l'absurdité du garage fermé.
Quand il pleuvait, c'était comme une effervescence
De houille, un flot crevant les parois d'un tunnel.
L'eau qui, limpide, absout jusqu'au front criminel,
L'eau vierge, le pardon des orages, la pluie
Tombait en flaques d'encre, en averses de suie,
Tant le mal de ce bouge était contagieux.
La nuit parfois, brutal, rythmé, prodigieux,
Le heurtoir dur retentissait à la grande porte,
Faisait surgir un homme égorgé qu'on rapporte,
Le message mauvais qui déjà vous étreint,
Un monstre sans visage aux spirales d'airain.
Au printemps, chaque jour, dans la même romance
Philosophique, avec des ports de voix immenses
Et des tierces de violon où tinte un son
S'exhale un baryton qui n'a pas eu de chance;
Un lorgnon jaune avec des larmes par dessous.

Les dimanches, un phonographe infatigable
Hurle *Rigoletto, Lakmé, Robert le Diable,*
S'étrangle avec un bruit de coucou détraqué,
— Le disque, lui, peut-être est un peu fatigué, —
Bafouille, perd le fil, le reprend, se rappelle,
Passe outre, recommence à hurler de plus belle
Pour avoir du succès ou son prix au concours.
Le soir descend, le pavillon hurle toujours,
Communiquant avec les sources du mystère,
Supprimant les vivants, ressuscitant les morts,
Affranchissant les voix et les âmes du corps,
Eternisant la force et l'esprit de la terre.
Tantôt des jeux d'enfants rieurs derrière un mur,
Eclatent, découvrant l'inaccessible azur,
Tantôt des tragédiens et des pitres notoires
Viennent « tourner un film » de légende ou d'histoire;
Défroque, maquillage, héroïsme, gaieté,
Leur parodie insulte à la réalité,
Et toujours au cinquième en face, un homme arrose
Son araucaria qu'ornent des faveurs roses,
Signes d'une humeur sage et d'un cœur excellent.
Sa dignité réside en ses longs cheveux blancs
De photographe entretenu par sa maîtresse.

Enfin dans ce bourbier de honte, de détresse,
Un couple d'exilés sans ressources, d'errants,
Un amour pathétique, un amour déchirant,
Sans bornes, une joie âpre, martyrisée,
Les vieux parents quittés, les amitiés brisées,
Des désirs sans espoir, — des leviers sans appui,
L'avenir indiqué par la corde du puits,
Le désert, le silence effrayant de la route,
L'idéal qui s'éteint, la chair qui n'en peut plus,
Deux malheureux qui s'adorant se méconnaissent,
L'enfer qui vous attend, le ciel qui vous exclut...
...Une vieille pauvre maison : notre jeunesse.

CÉCILE PÉRIN

Dans le chœur harmonieux de nos sœurs en poésie qui passe en chantant comme un vol de déesses, la voix de Mme Cécile Périn apporte un accent ému de sensibilité profonde, de sincère et pure féminité, et de vérité ardente et douloureuse.

A peine adolescente, elle célébrait en son premier recueil la joie panthéiste de *Vivre!* Puis, dans les *Pas légers,* le bonheur qu'apporte l'enfant apparu dans la maison pensive... Deux recueils ont suivi, dont le second, la *Pelouse,* obtint, en 1914, le Prix national de Poésie.

Le dernier livre de Mme Cécile Périn, les *Captives,* est le livre des mères, des épouses, des fiancées et aussi de toutes les femmes de France, durant la *grande pitié* de la Patrie, durant ces années où le sang ruissela comme la pluie ; — le livre de ces femmes murées en leur faiblesse, crucifiées en tout ce qu'elles aimaient, et qui attendirent jour par jour, mois par mois, an par an, la fin de l'épreuve... tordant leurs mains impuissantes, héroïques sans paroles vaines, parce que le silence était, là aussi, la vraie grandeur... la seule grandeur.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

JE NE TE CONNAIS PAS

Je ne te connais pas. Et tu es mon enfant.
De ma joie et de ma douleur, éperdument,
J'ai pétri ta chair frêle et j'ai versé ma vie
Mystérieuse et chaude au fleuve de ton sang,
Et je croyais renaître en ton âme éblouie.

Pour que ton cœur battît comme a battu mon cœur,
Pour que s'ouvrît à toi le monde lourd d'ivresse,
Lourd de la volupté grave de la douleur,
J'étreignis de mes bras frémissants ta jeunesse.
Mais je n'ai pas fondu ton cœur tendre en mon cœur.

Je rêvais d'imprimer en toi mon rêve ardent.
Au miroir de tes yeux je voulais que la flamme
De ma vie éclatât plus pure, et que si grand
Fût mon amour qu'il imprégnât toute ton âme...
J'ai plongé mon regard en tes yeux clairs d'enfant...

— Et tu les as fermés, pensive, sur ton âme.

(*Les Pas légers*. Chiberre, éd., 1907.)

LE LIEN

Accoudés au balcon, nous rêvons. Et le soir
Du grand mystère astral frêlement étincelle.
L'ombre glisse. Et c'est à peine si l'on peut voir
Scintiller la pensée au fond de nos prunelles.
Nous rêvons, accoudés au balcon. C'est le soir.

Le temps s'est effeuillé sur notre destinée
Lentement, desserrant l'étreinte de nos doigts.
Mes mains sont dans tes mains sans le savoir restées ;
Pensifs, les souvenirs ouatèrent l'émoi
Si frémissant jadis de notre destinée.

Est-ce triste ? Est-ce doux ou terrible ? On ne sait.
Et qu'importe d'ailleurs ! C'est l'heure engourdissante
Où les vibrants désirs fondent dans une paix
Immense, où, las de lutte et de souffrance ardente,
Les cœurs battent sans bruit... Est-ce triste ? On ne sait.

Nos cœurs battaient sans bruit. Mais voici que sursaute
Au profond du silence, inexprimable, un cri.
N'as-tu pas entendu ? Dans la chambre, à voix haute,
Notre enfant, tout à coup, n'a-t-elle pas gémi ?
Ecoute... Dans nos cœurs l'anxiété sursaute.

Nous nous dressons, nous nous penchons... Elle rêvait,
La fillette mystérieuse qui relie
Du lien tout-puissant et doux de ses bras frais
Ma pensée à la tienne et la vie à nos vies.
A présent, elle dort, très calme... Elle rêvait.

Accoudés au lit blanc où, frêle, elle repose,
Nous avons resserré nos mains, tout frémissants
D'avoir eu peur si fort, tous les deux, et sans causes,
Et d'avoir tout à coup pour un rêve d'enfant
Senti vivre la nuit où notre amour repose...

(*Les Pas légers.*)

RETOUR EN FRANCE

A Edmond Pilon.

Quand on vous a quittés, pays tumultueux,
Pays du roc, de l'aigle et des torrents sauvages,
Pays vibrants, trésors d'éclatantes images,
Comme un matin d'avril la France est douce aux yeux.

La France est douce ainsi qu'une enfant qui s'étire,
Les yeux pleins de rosée, et qui rit au travers
De ses cheveux légers. La France a des yeux clairs,
Et nulle autre ne sait si simplement sourire.

Ses pentes de gazon s'inclinent sans effort,
Et ses rivières sont mollement endormies.
Ses collines n'ont point pour paraître jolies
Besoin de se dresser en théâtral décor.

O charme qui n'as pas de raisons évidentes,
Qui t'exhales du sol, de l'air, du ciel, de l'eau,
Frisson des peupliers, des saules, des bouleaux,
Collier tremblant qu'un impalpable souffle argente,

Je vous retrouve avec des regards pleins d'amour,
Et j'oublie un instant qu'il est d'autres visages.
Ah! comme tu me plais, si claire, à mon retour,
France douce et qui ris de tous tes paysages!

(*Variations du Cœur pensif.*
Chiberre, éd., 1911.)

HENRI GHÉON

Les débuts littéraires de M. Henri Ghéon trouvèrent accueil en cet « Ermitage » où l'élite des écrivains de l'époque symboliste collaborait : un Gide, un Jammes, un Claudel, un Mæterlinck, un Francis Vielé-Griffin... Une mode esthétique régnait alors, trop subtile et trop close, qu'aussi bien les froideurs du formalisme parnassien et les décevantes grossièretés du naturalisme avaient inévitablement provoquée. Le temps passe, qui fait mûrir les talents, durant lequel le goût naquit d'une simplicité plus solide et plus franche : dès l'avant-guerre, on le voit qui préside à l'origine d'une publication qu'un groupe, où les noms les meilleurs se retrouvent, alimente, la *Nouvelle Revue Française*. M. Ghéon est un de ses fondateurs.

Les deux premiers recueils (de Henri Ghéon), qui parurent en 1897-98, *Chansons d'aube* et la *Solitude de l'été,* sont de vers libres. Rien de plus spontané que ce vers, de plus subitement requis par le rythme intérieur d'une inspiration souple et vive, aisée toujours. C'est en l'expérimentant que l'auteur découvre les vertus d'un tel mode d'expression, qu'il n'avait pas préméditées. Les poèmes recueillis plus tard, entre 1900 et 1906, *Algérie* par exemple, sont en vers libres plus concertés, plus savants pourrait-on dire : ici la logique de l'esprit participe aux exigences de l'instinct. Au surplus, je crois que le plus utile service que M. Ghéon aura reçu de l'emploi du vers libre, c'est qu'il a développé chez lui le goût du récit lyrique, auquel l'usage d'un mètre inégal convient si bien, et, par le chemin du récit, d'avoir naturellement mené l'auteur jusqu'à la forme du dialogue dramatique, favorisant ainsi l'éclosion d'une vocation simultanée pour le théâtre, en portant dès lors cette voix sur la scène avec le *Pain,* l'*Eau-de-vie,* et ce *Pauvre sous l'escalier,* en prose lui, et que c'est l'honneur d'une partie de la critique contemporaine et du public d'avoir justement apprécié.

Les *Miracles de sainte Cécile,* écrits pendant la guerre en 1918, comme les deux recueils rapportés du front, *Foi en la France* et le *Miroir de Jésus,* sont d'une technique sensiblement différente. Le dessein s'y découvre de réserver à l'inspiration du poète indépendance d'autant plus sûre qu'elle s'éploiera dans l'assurance d'une métrique moins précaire et plus stable. Liberté plus réelle sous la sauvegarde d'une discipline plus traditionnelle. La caractéristique évidente de cette période est le renouvellement total,

l'épanouissement complet d'une pensée, d'un cœur et d'une âme dont vous devinerez le secret simple et sublime par le seul titre du livre qui en a relaté naguère l'annonce joyeuse : le témoignage d'un converti.

JEAN-PIERRE ALTERMANN.

SUPPLIQUE POUR LA FRANCE

Nous ne demandons rien pour nous, Seigneur ;
nous vous faisons abandon de notre vie :
grâces vous soient rendues pour toutes ces douleurs!
— mais nous avons un Dieu sur terre, la patrie,
et nous n'en aurons plus au ciel, si elle meurt.

Mon Dieu, pardonnez-nous notre blasphème !
mais, je le sens, nous ne pourrons plus vous prier
avec le cœur, si vous ne prenez pas pitié
de ce que notre cœur aime plus que lui-même
et, je le dis, autant que vous qui m'écoutez.

Mon Dieu, qui nous avez mis cet amour
incomparable, inexpugnable au fond de l'âme,
mon Dieu, qui nous avez donné le jour
sous un ciel qui est notre ciel par votre grâce,
n'enténébrez pas ce ciel sans retour
— ou le vôtre sera sans flamme.

Mon Dieu, nous nous humilierons tant qu'il faudra,
nous dirons : je ne suis rien, rien, auprès de la gran-
[deur du Père;
nous acceptons de n'être plus même cela,
un grain de sable dur parmi les grains de blé sur l'aire;
mais non, non ! vous n'humilierez pas notre mère
ou, sur son sol meurtri, un matin, le coq chantera.

Ne nous retirez pas cette immense douceur de croire !
Quoi? faudra-t-il, mon Dieu, si vos mystérieux desseins
n'ont pas placé au bout de nos épreuves la victoire,

qu'on vous remette une âme inerte entre les mains
et qui renonce à trouver plaisir dans l'espoir
de renaître en vous et par vous demain ?...

Seigneur, si c'est trop peu de notre vie, de nos souf-
[frances,
nous vous paierons de notre belle éternité ;
Seigneur, donnez l'éternité terrestre à notre France
et plongez-nous dans votre obscurité !

Au front, le 24 octobre 1915.

(Du recueil *Foi en la France*.
Nouvelle Revue Française, éd.)

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Celui qu'on a pu noblement appeler un Connétable des lettres françaises est plus connu comme prosateur que comme poète. Cependant sa prose si fortement rythmée, si juste dans la métaphore, si précise dans le style, se souvient et porte la marque du poète que Barbey d'Aurevilly avait été à son aurore. A dix-sept ans en effet, en 1825, il débuta dans les lettres par une élégie dédiée à Casimir Delavigne : *Aux héros des Thermopyles,* et au cours de sa carrière de romancier, de critique dramatique et de polémiste, il n'oublia pas la poésie, et l'on a de lui une plaquette sans titre publiée en 1854, renfermant douze pièces de vers, et un volume, *Rythmes oubliés,* paru en 1858.

La poésie de Barbey d'Aurevilly est une poésie de pensée plutôt qu'une poésie d'inspiration spontanée. Elle a de la force, et elle jette de beaux cris de désespoir.

Louis PAYEN.

LA HAINE DU SOLEIL

Un soir j'étais debout derrière une fenêtre...
Contre la vitre en feu j'avais mon front songeur,
Et je voyais, là-bas, lentement disparaître
Un soleil embaumé qui mourait sans splendeur!
C'était un vieux soleil des derniers soirs d'automne,
Globe d'un rouge épais, de chaleur épuisé,
Qui ne faisait baisser le regard à personne
Et qu'un aigle aurait méprisé.

Alors, je me disais, en une joie amère :
« Et toi, Soleil, aussi j'aime te voir sombrer!
Astre découronné, comme un roi de la terre,
Tête de Roi tondu que la nuit va cloîtrer! »
Demain, je le sais bien, tu sortiras des ombres;

Tes cheveux d'or auront tout à coup repoussé.
Qu'importe! j'aurai cru que tu meurs quand tu sombres.
Un moment, je l'aurai pensé.

Un moment j'aurai dit : C'en est fait : il succombe,
Le monstre lumineux qu'ils disaient éternel,
Il pâlit comme nous, il se meurt, et sa tombe
N'est qu'un brouillard sanglant dans quelque coin du ciel.
Grimace de mourir, grimace funéraire,
Qu'en un ciel ennuité chaque jour il fait voir...
Eh bien, cela m'est doux de la sentir vulgaire,
Sa façon de mourir, ce soir!

Car je te hais, Soleil! oh! oui, je te hais, comme
L'impassible témoin des douleurs d'ici-bas...
Chose de feu, sans cœur, je te hais, comme un homme!
L'être que nous aimons passe, et tu ne meurs pas!
L'œil bleu, le vrai soleil qui nous verse la vie,
Un jour perdra son feu, son azur, sa beauté,
Et tu l'éclaireras de ta lumière impie,
Insultant l'immortalité!

Et voilà, vieux Soleil, pourquoi mon cœur t'abhorre!
Voilà pourquoi je t'ai toujours haï, Soleil!
Pourquoi je dis le soir, quand le jour s'évapore :
« Ah! si c'était sa mort, et non plus son sommeil! »
Voilà pourquoi je dis, quand tu sors d'un ciel sombre:
« Bravo! ses six mille ans l'ont enfin achevé!
L'œil du cyclope a donc enfin trouvé dans l'ombre
La poutre qui l'aura crevé! »

Et que le sang en pleuve, et sur nos fronts ruisselle,
A la place où tombaient tes insolents rayons!
Et que la plaie aussi nous paraisse éternelle
Et mette six mille ans à saigner sur nos fronts!
Nous n'aurons plus alors que la nuit et ses voiles,
Plus de jour lumineux dans un ciel de saphir!
Mais n'est-ce pas assez que le feu des étoiles
Pour voir ce qu'on aime mourir!...

Pour voir la bouche en feu par nos lèvres usée
Nous dire froidement : « C'est fini! Laisse-moi! »

Et s'éteindre l'amour qui, dans notre pensée,
Allumait un soleil plus éclatant que toi!
Pour voir errer parmi les spectres de la terre
Le spectre aimé qui semble et vivant et joyeux,
La nuit, la sombre nuit est encore trop claire...
Et je l'arracherais des cieux!

(*Poussières*. Lemerre, éd.)

STUART MERRILL

Né dans l'État de New-York, à Hempstead, Stuart Merrill fit ses études en France et suivit les classes du lycée Fontanes. Il aimait déjà la poésie, et, avec des camarades, fonda un petit journal qui était autographié et où il publia ses premiers vers.

En 1895, il fait paraître les *Petits Poèmes d'automne ;* en 1897, le *Jeu des Épées.*

Dans ces livres, Stuart Merrill se plaisait à animer des héros et des héroïnes de légende, frères de Lohengrin et de Parsifal, sœurs de Brunnhilde et d'Isolde. Des rois pleurent dans des palais merveilleux, des chevaliers vont casqués d'argent et d'or, des princesses rêvent parmi les fleurs et les pierreries.

Dès cette époque pourtant Merrill passait une partie de l'année dans la forêt de Fontainebleau, et, au contact de la nature, il trouvait, pour traduire sa pensée, des images et des rythmes nouveaux. En 1900, un livre, *les Quatre Saisons*, atteste le changement de sa manière. Jamais il n'avait rien écrit de si pur, de si noble, de si vigoureux. Il aimait l'humanité, il participait à ses douleurs et à ses joies. *Une Voix dans la foule,* son dernier livre, date de 1909, et il y dit fièrement ses enthousiasmes et ses espoirs.

Un soir d'automne, en 1915, subitement il s'éteignit, et ceux qui étaient de son intimité se demandèrent longtemps s'il était bien vrai qu'il ne les accueillerait plus de son bon sourire, dans sa chère maison.

A.-Ferdinand HEROLD.

FÊTE AU PARC

I

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles!

II

Par les nocturnes boulingrins,
Les crincrins et les mandolines
Modulent de demi-chagrins
Sous la vapeur des mousselines.

Bleus de lune, au vert des massifs,
Les jets d'eau tintent dans les vasques,
Et c'est, parmi les petits ifs,
Comme des rires sous des masques.

En poudre et paniers Pompadour
Et des roses pompons aux lèvres,
Les marquises miment l'amour
Avec des manières si mièvres!

Et de minuscules marquis
Qu'adorent les Doris jalouses
Mènent des menuets exquis
Dans l'herbe pâle des pelouses.

Du Marivaux et du Watteau!
Du pastel et des mousselines!
Sur un air de pizzicato
Des crincrins et des mandolines!

III

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles!

(*Poèmes,* éd. Mercure de France.)

BERGERIE SENTIMENTALE

Fraîche comme pimprenelle,
La marquise en bergère
Court d'allure légère
De l'une à l'autre venelle.

Telle une petite fille
  Qui serait un peu folle,
  La belle batifole
A toute voix qui babille.

Elle pille lis et rose
  Avec de gentils gestes,
  Sans piquer ses doigts prestes
Que le sang des tiges rose.

Et de rire! mais sa joie
  Si pimpante d'alarme,
  Et voici qu'une larme
Scintille à ses cils de soie.

Car la brise — oh! la malice! —
  Lui soupire des choses
  Qui font languir ses poses
Au bord de chaque calice.

N'était-ce là, sous cet arbre?
  Un air de mandoline,
  Une chanson câline,
N'est-ce là, ce banc de marbre?

Lui! tout velours et dentelles
  Avec l'épée à perles.
  Et ces merles! ces merles!
Et ces belles bagatelles!

Lui! sa manière de dire :
  M'aimez-vous? je vous aime!
  En ce galant poème
Où riment lyre et délire.

C'était — n'était-ce? — en automne.
  Est-il mort à la guerre?
  L'écho ne répond guère.
C'était, c'était en automne.

(*Poèmes,* éd. Mercure de France.)

LES POINGS A LA PORTE

La neige, comme le regret qu'on a pour une morte,
Assourdit sur la route tous les bruits de la vie.
A peine la brise parfois soulève-t-elle
Les linceuls du souvenir dans le jardin où gèle
L'eau lourde des fontaines. C'est l'heure du silence
Où les chiens ont cessé de hurler à la nuit
Au fond des fermes dont nulle fenêtre ne luit.
Et les dernières fileuses du village sont couchées,
Chastes et s'étant dévêtues devant la Vierge Marie,
Après avoir prié pour leurs légers péchés.
Ici la lampe baisse avec mon espérance.
Je veille seul parmi les esclaves du sommeil,
Et j'ose à peine penser au prochain soleil,
Tant je me sens mourir à force de souffrance.
Sur le mur reluisent une épée et une lance,
Armes vaines à ma main que le rêve a faiblie ;
La coupe est vide où je bus un passager oubli,
Quand la neige n'étouffait pas la mémoire des années ;
Et l'horloge s'est tue à force d'avoir donné
Le passage des heures à mon indifférence.

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte ?

Ce sont peut-être, chantant à voix forte,
Les amis qui ont quitté, la lanterne à la main,
Pour venir voir celui qui veille sur les livres,
L'auberge aux chambres chaudes du village voisin.
Leurs houppelandes doivent être blanches de givre
Comme celles des bergers à l'aube de Noël,
Et dans leurs bras ils doivent porter des branches de houx
Pour en verdir, dans cette saison des loups,
Ma fenêtre aux volets clos et mon seuil jaloux
Dont j'ai banni la Folie qui me fut trop belle.

Si ce sont les amis, je n'ouvrirai pas
La porte de ma paix au tumulte de leurs pas.
Car, ô mon âme, tu es lasse des chants et des danses

Et du rire des violons parmi les ténèbres;
Il est l'heure de prier près de la cendre funèbre
Où le cri nocturne du grillon commence.
Laisse donc s'éloigner toute cette joie futile
Qui trépigne des pieds et agite les mains
Dans la neige. Le silence et la solitude soient-ils
A celui qui rêve seul aux destins de demain!

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

Ce sont peut-être, rôdant de mâle sorte,
Pieds nus dans leurs sabots, couteau clair au poing,
Les vagabonds au chapeau rabattu sur les yeux
Qui attendent le voyageur hésitant au coin
De la forêt où des croix marquent les mauvais lieux.
Ils viennent quémander, quand le soleil est loin,
La miche de pain rassis et le pichet de vin sur
A la femme furtive et au vieillard lourd
Qui écoutent, sans oser crier au secours,
Leur haleine qui souffle au trou de la serrure.

Si ce sont eux je rallumerai la flamme du foyer
Pour que s'y chauffent les pauvres que personne n'a choyés
Et la porte ouverte à leur soif et à leur faim,
Je leur verserai le vin et je leur briserai le pain
Jusqu'à ce que les huches soient vides et les verres pleins
Puis je leur dirai : « Allez et laissez à sa paix
Celui qui a eu pitié de vous et qui pleure
Sur le destin des vôtres qu'un Dieu fou a frappés;
Et si vous m'aimez un peu pour ce peu de bonheur,
Laissez sur mon seuil, au printemps, quelques fleurs.

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

C'est peut-être Celui qui vient vêtu de blanc,
Suivi comme un pasteur par l'innombrable cohorte
Des estropiés, des malades, des fous et des enfants,
Me sommer de le suivre sur la route sans fin
Vers les villes qu'on ne voit pas encore à l'horizon.
Il fait dans la nuit le geste immense du pardon,
En ouvrant vers le ciel le double éclair de ses mains,

Et l'on ne sait si ceux qui baisent sa robe de lin
Chantent de toutes leurs voix ou pleurent de tous leurs yeux
Tant leurs regards sont tristes et leurs hymnes joyeux.

Si c'est lui, je prendrai le bâton de voyage,
La coupe pour ma soif, la besace pour ma faim,
Et confondant dans la neige mes pas de pèlerin
Avec ceux des multitudes sans nombre et sans âge
Qui suivent le Rédempteur vers des destins meilleurs,
J'irai, heureux enfin de croire à mon âme,
Sous le signe céleste de ténèbres et de flammes
Qui annonce la mort ou la vie aux veilleurs,
Détruire, pour les rebâtir, les remparts trop vieux
Où se déferleront demain les étendards de Dieu!

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

(*Les Quatre Saisons,* éd. Mercure de France.)

PROGRAMME DU 23 AVRIL 1921

1. Le jeune malade..... ANDRÉ CHÉNIER.
   M. ESCANDE.

2. *a*) Les cinq doigts de la main.
   b) La poterne du Louvre..... ALOYSIUS BERTRAND.
   c) Ma chaumière .....
   Mme DUSSANE.

3. *a*) Détresse..... LÉON DEUBEL.
   b) Musique. — Bonheur.....
   M. DORIVAL.

4. Lazare..... ROGER DUMAS.
   Mme WEBER.

5. L'amour et la mort..... Mme ACKERMANN.
   M. Albert LAMBERT fils.

6. Le cygne.....
   Mlle Yvonne DUCOS.
   Le balcon .....
   Mlle VENTURA.
   A une madone.....
   M. de MAX.
   Les petites vieilles..... BAUDELAIRE.
   Mlle Madeleine ROCH.
   a) Une charogne.....
   b) Le flambeau vivant.....
   M. Jean HERVÉ.
   Les phares.....
   Mme WEBER.

7. *a*) Vive l'eau..... RAOUL PONCHON.
   b) La salade.....
   M. LAFON.

8. Daphnis (d'après Virgile).. ERNEST RAYNAUD.
   M. Paul GERBAULT, M. FRESNAY.

Notices de **MM. Hugues DELORME** (n° 7), **Auguste DORCHAIN** (n° 8), **J. ERNEST-CHARLES** (n° 5), **Sébastien-Charles LECONTE** (n° 3), **Jean NOURY** (n° 4), **Louis PAYEN** (n° 2), **Georges RICOU** (n° 6), lues par **M. Georges LE ROY.**

ANDRÉ CHÉNIER[1]

LE JEUNE MALADE

— « Apollon, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant!
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue;
Et, chaque été nouveau, d'un taureau mugissant
La hache à ton autel fera couler le sang.

Eh bien! mon fils, es-tu toujours impitoyable?
Ton funeste silence est-il inexorable?
Mon fils, tu veux mourir? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis? »

— « Ma mère, adieu; je meurs, et tu n'as plus de fils.
Non, tu n'as plus de fils. Ma mère bien-aimée.

1. Voir la notice page 103.

Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
Me ronge : avec effort je respire ; et je crois
Chaque fois respirer pour la dernière fois.
Je ne parlerai pas. Adieu ; ce lit me blesse,
Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;
Tout me pèse et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs ! »

— « Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce [breuvage ;
Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
Mêlé leurs sucs puissants qui donnent le repos :
Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
Une Thessalienne a composé des charmes.
Ton corps débile a vu trois retours du soleil
Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
C'est ta mère, ta vieille inconsolable mère
Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;
Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;
Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,
Par qui cette mamelle était jadis pressée,
Un suc qui te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours. »

— « O coteaux d'Erymanthe ! ô vallons, ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante...
Tu sais, tu sais, ma mère ? Aux bords de l'Erymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons...
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure,
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux ! ces bras et ces fleurs, ces cheveux, ces pieds nus

Si blancs, si délicats! je ne les verrai plus!
O! portez, portez-moi sur les bords d'Erymanthe,
Que je la voie encor, cette vierge charmante!
Oh! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père! enchante ta vieillesse.
Dieux! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
O! que tes yeux sont doux! que ton visage est beau!
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau: Les Parques sont cruelles?»

— « Ah! mon fils, c'est l'amour! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé?
Ah! mon malheureux fils! Oui, faibles que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que cet amour est toujours leur vainqueur.
Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle nymphe charmante,
Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Erymanthe?
N'es-tu pas riche et beau? du moins quand la douleur
N'avait point sur ta joue éteint la jeune fleur?
Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes?
Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes?
Ou ne serait-ce point cette fière beauté
Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses?
Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi?
Cette belle Daphné?...» — « Dieux! ma mère, tais-toi,
Tais-toi. Dieux! qu'as-tu dit? elle est fière, inflexible;
Comme les immortels elle est belle et terrible!
Mille amants l'ont aimée; ils l'ont aimée en vain.
Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
Non, garde que jamais elle soit informée...
Mais ô mort! ô tourment! ô mère bien-aimée!
Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.

Écoute ma prière et viens à mon secours :
Je meurs ; va la trouver : Que tes traits, que ton âge,
De sa mère, à ses yeux, offrent la sainte image.
Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux ;
Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux;
Prends la coupe d'onyx, à Corinthe ravie;
Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur,
[prends ma vie;
Jette tout à ses pieds; apprends-lui qui je suis;
Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse,
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse;
Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère adieu, tu n'auras plus de fils. »

— « J'aurai toujours un fils ; va, la belle espérance
Me dit... » Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort en hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas
Haletante, de loin : — « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. » — Elle vient s'asseoir près de la couche:
Le vieillard la suivait le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.
— « Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? Pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir;
Vis, et formons ensemble une seule famille.
Que mon père ait un fils, et ta mère une fille. »

ALOYSIUS BERTRAND

Il s'appelait Louis-Jacques-Napoléon Bertrand, mais vivait à une époque où un certain romantisme échevelé mettait à la mode les prénoms romains, et il signa ses œuvres Aloysius. Cette fantaisie, qui nous paraît aujourd'hui un peu puérile, s'ajoute à celles de son *Gaspard de la Nuit* et les situe sans rien leur enlever de leur qualité et de leur saveur. Le moyen âge « énorme et délicat » attirait, séduisait et retenait singulièrement vers 1830 les littérateurs et les poètes. Aloysius Bertrand laisse à d'autres — tel Victor Hugo — le moyen âge énorme, et dans ses fantaisies, il nous donne de petits tableautins d'un art raffiné, précis, minutieux et charmants, peints à la manière de Rembrandt et de Callot. Les mots sont choisis avec un soin subtil, et leur assemblage donne des couleurs d'une harmonie savante et parfaite. Le Marchand de tulipes, l'Alchimiste, les sorciers et les sorcières et le vieux Paris avec ses enchantements lunaires s'évoquent pour nous, soulignés d'un trait vif, prestigieusement recréés par un écrivain-artiste qui connaît toutes les ressources de sa palette. Chacune de ces fantaisies est comme un vase précieux et fragile où tout est remarquable, la matière, la délicatesse, l'harmonie des contours, la finesse du détail. Aloysius Bertrand, qui mourut phtisique à trente-quatre ans dans un hôpital, usa sa courte vie à ce patient travail. Ce qu'il nous donne, ce ne sont pas des vers, ce n'est plus de la prose et il prend ainsi figure de novateur, car son œuvre est le premier modèle de ce genre que Baudelaire devait illustrer quelques années plus tard avec ses « poèmes en prose ».

Louis PAYEN.

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN

Une honnête famille où il n'y a jamais eu de banqueroute, où personne n'a jamais été pendu.
(La Parenté de Jean de Nivelle.)

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur goguenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne de la double bière de Mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui dès le matin soufflette sa servante dont elle est jalouse, et caresse la bouteille dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est leur fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur, et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante Zerbine qui vend les dentelles aux dames, et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le Benjamin de la famille, marmot pleureur, qui toujours se trimbale à la ceinture de sa mère comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harleim.

(*Gaspard de la Nuit.*)

LA POTERNE DU LOUVRE

Ce nain était paresseux, fantasque et méchant; mais il était fidèle, et ses services étaient agréables à son maître.
(WALTER SCOTT, *La loi du Ménestrel.*)

Cette petite lumière avait traversé la Seine gelée, sous la tour de Nesle, et maintenant elle n'était plus éloignée que d'une centaine de pas, dansant parmi le brouillard, ô prodige infernal! avec un grésillement semblable à un rire moqueur.

« Qui est-ce là? » cria le suisse de garde au guichet de la poterne du Louvre.

La petite lumière se hâtait d'approcher et ne se hâtait pas de répondre. Mais bientôt apparut une figure de nabot habillée d'une tunique à paillettes d'or et coiffée d'un bonnet à grelot d'argent, dont

la main balançait un rouge lumignon dans les losanges vitrés d'une lanterne.

« Qui est-ce là? » répéta le suisse d'une voix tremblante, son arquebuse couchée en joue.

Le nain moucha la bougie de sa lanterne, et l'arquebusier distingua des traits ridés et amaigris, des yeux brillants de malice et une barbe blanche de givre.

« Ohé! ohé! l'ami, gardez-vous bien de bouter le feu à votre escopette. — Là, là! sang de Dieu! Vous ne respirez que morts et carnage! s'écria le nain d'une voix non moins émue que celle du montagnard.

— L'ami vous-même! Ouf! Mais qui donc êtes-vous? » demanda le suisse un peu rassuré. Et il replaçait à son chapeau de fer la mèche de son arquebuse.

— « Mon père est le roi Nacbuc et ma mère la reine Nacbuca. Ioup! ioup! ioup! » répondit le nain, tirant la langue d'un empan et pirouettant deux tours sur un pied.

Cette fois le soudard claqua des dents. Heureusement il se ressouvint qu'il avait un chapelet pendu à son ceinturon de buffle.

— « Si votre père est le roi Nacbuc, *Pater noster,* et votre mère la reine Nacbuca, *qui es in cœlis,* vous êtes donc le diable, *sanctificetur nomen tuum?* balbutia-t-il, demi-mort de frayeur.

— Et non! dit le porte-falot, je suis le nain de Monseigneur le roi qui arrive cette nuit de Compiègne, et qui me dépêche devant pour faire ouvrir la poterne du Louvre. Le mot de passe est : Dame Anne de Bretagne et Saint-Aubin du Cormier. »

(*Gaspard de la Nuit.*)

MA CHAUMIÈRE

En automne, les grives viendraient s'y reposer, attirées par les baies au rouge vif du sorbier des oiseleurs.

(Le baron R. MONTHERMÉ.)

Levant ensuite les yeux, la bonne vieille vit comme la bise tourmentait les arbres et dissipait les traces des corneilles qui sautaient sur la neige autour de la grange.

(Le poète allemand VOSS, *Idylle* XIII.)

Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée des bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, quel plaisir! quand le matin aurait secoué ses bouquets de givre sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin, à la lisière de la forêt, un voyageur qui va toujours s'amoindrissant, lui et sa monture, dans la neige et la brume.

Quel plaisir! le soir de feuilleter sous le manteau de la cheminée, flambante et parfumée d'une bourrée de genièvre, les preux et les moines des chroniques, si merveilleusement portraits qu'ils semblent, les uns jouter, les autres prier encore.

Et quel plaisir ! la nuit, à l'heure douteuse et pâle qui précède le point du jour, d'entendre mon coq s'égosiller dans le gelinier et le coq d'une ferme lui répondre faiblement, sentinelle juchée aux avant-postes du village endormi.

Ah! si le roi nous lisait dans son Louvre, — ô ma muse inabritée contre les orages de la vie, — le seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux ne nous marchanderait pas une chaumine.

(*Gaspard de la Nuit.*)

LÉON DEUBEL

Léon Deubel! une des plus tragiques figures de la légende des Poètes maudits. Un Vigny de nos jours, seul, pourrait en dire la funèbre histoire, sinistre épilogue aux consultations du docteur Noir, constatant qu'entre le Poète et le siècle, si le divorce n'est pas irrémédiable, le malentendu est profond.

Au réverbère de Gérard de Nerval, au réchaud d'Escousse, à l'arsenic de Chatterton, à ces hideux instruments de mort, à ces agents bénis de libération, le Martyrologe de la Pensée et de la Beauté ajoute un tableau plus sombre encore : La vision de ces eaux vertes et silencieuses qui engloutirent, une nuit, le corps de Léon Deubel, robuste nageur, les mains liées et les poches vides d'argent et de cuivre, — on y retrouva un seul sou, — mais lestées de pierres.

Pourtant ce Franc-Comtois, hardi et fort, âpre au travail, à tout travail, avait toutes les promesses de la vie. Il ne répugnait pas à d'ingrates besognes de répétiteur, et corrigea même les traductions de livres étrangers chez de grands seigneurs. Mais il était trop fier pour enchaîner sa vie et ses convictions ardentes d'homme libre. Il est mort de cette noblesse d'âme et de cette hautaine attitude de l'impossibilité d'adapter sa foi lyrique et libertaire aux conditions de ce monde, où l'Action n'est pas la sœur du Rêve.

Il naquit à Belfort en 1879 et disparut dans la mort volontaire le 12 juin 1913.

Son œuvre était nombreuse et belle : *La Chanson Balbutiante,* 1899, *Le Chant des Routes et des Déroutes,* 1902, *Vers la Vie,* 1904, *Sonnets d'Italie,* 1904, *La Lumière natale,* 1905, *Poèmes,* 1906. *Régner* est le couronnement mortuaire de ce monument.

Il fut comme la fleur qui s'étonne et qui souffre
Offerte aux papillons flammés d'or et de soufre
Et ne veut pas fleurir aux célestes vergers.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

DÉTRESSE

Seigneur ! je suis sans pain, sans rêve et sans demeure,
Les hommes m'ont chassé parce que je suis nu,
Et ces frères en vous ne m'ont pas reconnu
Parce que je suis pâle et parce que je pleure.

Je les aime pourtant comme c'était écrit
Et j'ai connu par eux que la vie est amère,
Puisqu'il n'est pas de femme qui veuille être ma mère
Et qu'il n'est pas de cœur qui entende mes cris.

Je sens, autour de moi, que les bruits sont calmés,
Que les hommes sont las de leur fête éternelle,
Il est bien vrai qu'ils sont sourds à ceux qui appellent.
Seigneur ! pardonnez-moi s'ils ne m'ont pas aimé !

Seigneur ! j'étais sans rêve et voici que la lune
Ascende le ciel clair comme une route haute,
Je sens que son baiser m'est une pentecôte,
Et j'ai mené ma peine aux confins de sa dune.

Mais j'ai bien faim de pain, Seigneur ! et de baisers,
Un grand besoin d'amour me tourmente et m'obsède,
Et sur mon banc de pierre rude se succèdent
Les fantômes de Celles qui l'auraient apaisé.

Le vol de l'homme émigre en des infinis sombres,
Le ciel plane, un pas se lève dans le silence,
L'aube indique les fûts dans la forêt de l'ombre,
Et c'est la Vie énorme encor qui recommence !

(1900. Place du Carrousel, 3 heures du matin.

MUSIQUE

Musique aux lèvres de l'épouse :
Les mots tremblent de volupté.
Fin de juillet ! La nymphe Eté
Râle d'amour sur les pelouses.

Oh! dans mes mains, mes mains jalouses,
Mes doigts par ses doigts invités,
Sentir avec suavité
Ses seins ériger leurs arbouses.

Sentir nos chairs évanouies,
Jointes, parmi les inouïes
Clameurs d'un enfer épié,

S'abîmer, quand le ciel dispose
— Coussin frangé d'or à nos pieds —
Un soir illuminé de roses.

BONHEUR

Heureux qui a dormi sur les mousses crépues
Du sommeil glorieux de la terre repue
Quand les cétoines d'or sur les jasmins se pâment.

Heureux qui a livré tout son être en pâture
A sa chimère, à ses instincts, à la nature
Et qui va, précédé du parfum de son âme.

Heureux qui boit l'aurore au calice des fleurs;
Heureux qui boit la vie à la coupe des pleurs
Sur le visage exquis des enfants et des femmes.

(*Régner*, éd. Mercure de France.)

ROGER DUMAS

Voici douze ans, en 1909, au lendemain du succès remporté au théâtre antique d'Orange par sa tragédie *Hélène*, que Roger Dumas est mort. Il n'avait pas quarante ans.

Outre cette pièce, qui fut éditée primitivement sous le titre de *Vers le Destin*, le poète nous a laissé un recueil de vers intitulé : *Poèmes et Légendes*.

Ces deux livres font penser à Vigny par la philosophie hautaine et lasse qui est enclose en leurs pages, par la grandeur des sujets choisis, par le souffle qui les anime et les soutient.

D'une forme minutieusement ciselée, tous les vers, qui ont été burinés avec une patience d'orfèvre, sont enchâssés dans des périodes savamment construites.

Allier la pensée et la forme dans une unité complète est une réalisation idéale et rarement atteinte. Heureux le poète qui peut y parvenir, car il est assuré de ne point mourir tout entier. Roger Dumas, gagnant peu à peu dans l'esprit des hommes la place qui doit être la sienne, vivra longtemps encore d'une vie spirituelle toujours plus intense.

Car c'est le privilège merveilleux des grands poètes que de toucher, en dépit du temps, tous les foyers d'intelligence, et de rencontrer, au cours des âges, des âmes fraternelles, qui deviendront pour eux des instruments prêts à vibrer, des miroirs prêts à se souvenir.

JEAN NOURY.

LAZARE

Et Lazare debout, aveuglé de lumière,
Tendait vers le Seigneur ses bras encor liés :
« Les jours sont-ils finis, les soleils oubliés ?
Mes yeux se rouvrent-ils à la clarté première ?

Non, mes sœurs à genoux se traînent en pleurant
Aux pieds du Fils divin sous son écorce humaine.

Est-ce donc votre voix, Seigneur, qui me ramène
Aux blafardes lueurs de l'univers souffrant?

Ne saviez-vous donc pas qu'une angoisse oppressante
M'arrêterait au seuil de ce monde abhorré?
Maître, vous le saviez, car vous avez pleuré,
Et vous pleuriez sur moi, la Victime innocente.

Vous qui disiez aimer mon cœur chaste et pieux,
Vous me rouvrez les yeux à la lumière infâme!
Seigneur qui faiblissez devant des pleurs de femme,
N'êtes-vous que pour moi le Maître impérieux?

*
* *

J'ai vécu, j'ai pleuré, j'ai connu la souffrance
Et l'angoisse de vivre et la peur de mourir,
Et j'ai maudit ce cœur toujours prêt à s'offrir,
Trahi par l'amitié, déçu par l'espérance;

J'ai vu la femme vile et les hommes rampants
De leurs rires impurs salir le Rêve auguste,
J'ai vu les Trahisons, lorsque passait le Juste,
Se lever sous ses pieds comme un nid de serpents.

Donnant à l'Éternel ma douleur en offrande,
N'attendant que de vous un monde plus clément,
J'apportais comme tous ma pierre au bâtiment,
J'aidais de mes efforts l'œuvre terrible et grande;

Je vous offrais, Seigneur, l'encens de mes remords,
Car l'éternel péché se glissait dans nos fêtes,
Et chaque soir, pleurant ma honte et mes défaites,
Je pansais mes blessés et je comptais mes morts.

Entre le monde et moi j'ai pu rompre l'attache,
Pour le chaste sommeil mes yeux se sont fermés,
Pourquoi vouloir ainsi m'imposer double tâche?
Etes-vous donc si dur à ceux que vous aimez?

*
* *

Attachés aux douleurs dont la mort nous délivre,
Lorsque nous descendons dans l'ombre par degrés
Nous avons dans le cœur un tel amour de vivre
Que nous luttons encor, même désespérés ;

J'ai bu le fiel amer d'une lente agonie,
C'est alors, ô mon Dieu, qu'il eût fallu venir,
Si vous m'aviez sauvé, j'aurais pu vous bénir,
Vous arrivez trop tard et la lutte est finie.

Non, votre serviteur ne veut pas s'éveiller,
Seuls les tombeaux pour lui sont des amis fidèles,
Les jours y sont légers comme des hirondelles
Et l'oubli de la Terre est un doux oreiller.

Le repos du néant berce le corps et l'âme,
Je ne veux plus, Seigneur, par votre main pansé,
Retourner au combat comme un soldat blessé,
Ni des flambeaux éteints ressusciter la flamme.

Laissez-moi rejeter l'appel de votre voix,
J'ai conquis le repos, et j'ai droit au silence,
Je ne veux plus revivre une telle existence,
Je ne veux pas mourir une deuxième fois.

*
* *

O Jésus, fallait-il, pour que le Fils de l'homme
Vît tomber à ses pieds l'orgueil des Pharisiens,
Qu'avec ce monde impur renouant ses liens
Lazare du tombeau sortît comme un fantôme ?

N'aviez-vous pas assez de la Terre et des Cieux
Pour faire aux yeux mortels jaillir votre Puissance ?
Lorsque votre grandeur nous coûte une souffrance,
Le miracle est injuste et le Maître odieux.

Allez parler d'espoir aux enfants de la Terre
Et noyer toute haine aux flots de votre Amour,
Mais quand l'œil s'est éteint aux lumières du jour
Laissez dormir les morts dans l'ombre et le mystère.

Ils reculeraient tous devant ce châtiment,
L'orgueil et le désir, la terreur et la haine
Se sont évanouis de leur âme incertaine,
Ils attendent en paix le jour du Jugement.

Tout est lutte là-haut, mais ici tout s'apaise,
Et ce repos est bon, et vous l'avez voulu;
L'ordre établi par vous doit rester absolu,
Si vous intervenez, c'est que l'œuvre est mauvaise.

Quand aux premiers vivants votre Voix eût parlé
Ordonnant le travail pour expier l'outrage,
Vous leur avez donné cette Terre en partage
Et de leurs flancs la vie humaine a ruisselé;

Alors l'homme jeté dans l'inconnu du Monde,
Pour dompter la Matière étudiant ses lois,
Aux épines des champs se déchira les doigts,
Et sa sueur coula sur la plaine féconde;

Mais s'il voit se briser l'arme des durs combats,
S'il subit, impuissant, le caprice des choses,
Si l'effet révolté n'obéit plus aux causes,
L'homme découragé se croisera les bras.

Ne laissez pas le Mal, pareil à la couleuvre,
Se glisser lentement dans l'esprit des humains,
Si vous voulez les voir marcher dans vos chemins
Il est d'autres moyens que d'abîmer votre œuvre.

Laissez l'ombre à la nuit et l'amertume au fiel,
S'il faut que l'homme meure et que la feuille tombe,
Laissez la feuille au vent et les morts à la tombe,
Ne touchez pas aux lois de l'ordre universel.

Tous vos actes, Seigneur, sont des actes suprêmes,
Vous avez pu frapper l'esprit des assistants,

Mais vous ouvrez la place à de futurs blasphèmes,
Et le doute à venir germe en la nuit des temps.

Un jour d'autres niant votre essence divine
Diront : Si celui-là nous fût venu des cieux,
Eût-il ainsi rompu les lois de l'origine?
La logique éternelle est la force des Dieux.

Pardonnez-moi, Seigneur, mon audace insensée,
Je devrais en silence aimer votre dessein,
Mais l'horreur de ma vie a déchiré mon sein
Et la nuit de la tombe a voilé ma pensée.

Voyez, je viens à vous dans un suprême effort,
Le tombeau s'est fermé dans un bruit de mâchoire,
N'est-ce donc pas assez, Jésus, pour votre Gloire
Que d'avoir devant vous fait reculer la Mort?

Si vous avez été l'hôte de ma demeure,
Si vous m'avez aimé pour ma fidélité,
Si le prix de mes vœux vous paraît mérité,
O Maître juste et bon, ordonnez que je meure ;

Dans le tombeau rouvert alors je m'étendrai
Pour attendre le jour où le Juste se lève,
Et tous mes souvenirs se fondront comme un rêve
Dans le calme sommeil où je reposerai.

(*Poèmes et Légendes,* éd. Lemerre.)

Mme ACKERMANN

Mme Ackermann est un poète austère qui prit l'existence et même la poésie au tragique.

Elle dédaigna de sourire. Elle dédaigna de séduire. Elle pensa. Elle observa aussi la vie du monde à travers les siècles et la vie des hommes parmi son époque. Et elle ne fut pas plus gaie pour cela.

Elle s'étonna, au contraire, elle s'irrita, elle s'indigna avec une mélancolie pathétique devant la misère, la guerre, tant d'autres maux qui accablent la pauvre humanité éternellement souffrante. Oui, la considération du mal universel provoque chez elle une sombre et généreuse désespérance. Ses *Poésies philosophiques* publiées en 1874, à une heure peu favorable à l'exaltation des âmes, sont d'un philosophe savant et profond, qui est un poète loyal, mais qui n'a pas l'air content...

On appela Mme Ackermann un Sully Prudhomme féminin. S'il n'arriva point qu'on appelât Sully Prudhomme une Mme Ackermann mâle, c'est que les critiques ne pensent jamais à tout. Au moins le rapprochement des noms est-il commode pour situer dans l'histoire de la poésie française Mme Ackermann, qui s'effacerait avec une sorte de fière discrétion dans la pénombre, en même temps qu'il marque les affinités de deux esprits dont la noblesse est pareille, et de deux sensibilités dont la délicatesse est égale.

Certes l'inquiétude et le découragement de Mme Ackermann sont aujourd'hui médiocrement toniques, et les hommes d'action seraient mal venus de fréquenter avec assiduité une femme qui déclare si sérieusement : « Le genre humain est comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement. » Pourtant dans les péripéties décisives de ce drame dont le genre humain est le héros bouleversé, on préférera à la piètre résignation d'un optimisme nonchalant mais bavard, le pessimisme même d'une Mme Ackermann qui n'est si affligée que parce qu'elle veut de tout son cœur — sans le pouvoir hélas ! — conduire l'humanité vers la bonté et vers la lumière...

Cherchons dans la gravité des beaux poèmes de cette femme triste le principe de pitié et d'amour qui rend la douleur vivifiante et qui féconde jusqu'au désespoir.

J. ERNEST-CHARLES.

L'AMOUR ET LA MORT

I

Regardez-les passer, ces couples éphémères!
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

Toujours! Un mot hardi, que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent
Et qui vont se glacer.

Vous qui vivez si peu, pourquoi cette promesse
Qu'un élan d'espérance arrache à votre cœur,
Vain défi qu'au néant vous jetez, dans l'ivresse
D'un instant de bonheur?

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : « Aime et meurs ici-bas! »
La mort est implacable et le ciel insensible;
Vous n'échapperez pas.

Eh bien! puisqu'il le faut, sans trouble et sans murmure,
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez
Et perdus dans le sein de l'immense Nature
Aimez donc, et mourez!

II

Non! non! tout n'est pas dit, vers la beauté fragile
Quand un charme invincible emporte le désir,
Sous le feu d'un baiser quand notre pauvre argile
A frémi de plaisir.

Notre serment sacré part d'une âme immortelle;
C'est elle qui s'émeut quand frissonne le corps;
Nous entendons sa voix et le bruit de son aile
Jusque dans nos transports.

Nous le répétons donc ce mot qui fait d'envie
Pâlir au firmament des astres radieux,
Ce mot qui joint les cœurs et devient, dès la vie,
Leur lien pour les cieux.

Dans le ravissement d'une éternelle étreinte
Ils passent entraînés, ces couples amoureux,
Et ne s'arrêtent pas pour jeter avec crainte
Un regard autour d'eux.

Ils demeurent sereins quand tout s'écroule et tombe,
Leur espoir est leur joie et leur appui divin;
Ils ne trébuchent point lorsque contre une tombe
Leur pied heurte en chemin.

Toi-même, quand tes lois abritent leur délire,
Quand tu couvres de fleurs et d'ombres leurs sentiers,
Nature, toi leur mère, aurais-tu ce sourire
S'ils mouraient tout entiers?

Sous le voile léger de la beauté mortelle
Trouver l'âme qu'on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l'entrevoir, de s'écrier : « C'est Elle! »
Et la perdre aussitôt,

Et la perdre à jamais! Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l'image de l'Amour.
Quoi! ces vœux infinis, cette ardeur insensée
Pour un être d'un jour?

Et toi, serais-tu donc à ce point sans entrailles,
Grand Dieu qui dois d'en haut tout entendre et tout voir,
Que tant d'adieux navrants et tant de funérailles
Ne puissent t'émouvoir,

Qu'à cette tombe obscure où tu nous fis descendre
Tu dises : « Garde-les, leurs cris sont superflus.
Amèrement en vain l'on pleure sur leur cendre;
Tu ne les rendras plus! »

Mais non! Dieu, qu'on dit bon, tu permets qu'on espère;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s'aimer dans ton sein.

III

Éternité de l'homme, illusion! chimère!
Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain!
Il n'a point eu d'hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain!

Pour cet éclair de vie et pour cette étincelle
Qui brûle une minute en vos cœurs étonnés,
Vous oubliez soudain la fange maternelle,
Et vos destins bornés.

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires!
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant?
Quittez un tel espoir; tous les limons sont frères
En face du néant.

Vous dites à la Nuit qui passe dans ses voiles :
« J'aime, et j'espère voir expirer tes flambeaux. »
La nuit ne répond rien, mais demain ses étoiles
Luiront sur vos tombeaux.

Vous croyez que l'Amour dont l'âpre feu vous presse
A réservé pour vous sa flamme et ses rayons;
La fleur que vous brisez soupire avec ivresse :
« Nous aussi nous aimons! »

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs, de ses ardeurs;
La Nature sourit, mais elle est insensible :
Que lui font vos bonheurs?

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle
Et vous laisse la mort.

Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître :
Son vœu s'est accompli.

Quand un souffle d'amour traverse vos poitrines,
Sur des flots de bonheur vous tenant suspendus,
Aux pieds de la Beauté lorsque des mains divines
Vous jettent éperdus,

Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre
Un autre objet souffrant, forme vaine ici-bas,
Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras :

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'Humanité future
Qui s'agite en vos seins.

Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur;
Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur.

Mais d'autres cœurs naîtront qui renoueront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,
Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme,
Dans les âges lointains.

Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'Amour.
Chacun rapidement prend la torche immortelle,
Et la rend à son tour.

Aveuglés par l'éclat de sa lumière errante,
Vous jurez, dans la nuit où le sort vous plongea,
De la tenir toujours : à votre main mourante
Elle échappe déjà.

Du moins vous aurez vu luire un éclair sublime;
Il aura sillonné votre vie un moment;
En tombant vous pourrez emporter dans l'abîme
Votre éblouissement.

Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,

Si son œil éternel considère, impassible,
Le naître et le mourir,

Sur le bord de la tombe, et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encor votre adieu!
Oui! faites voir combien l'homme est grand lorsqu'il aime,
Et pardonnez à Dieu!

(*Poésies philosophiques.* Lemerre, éd.)

CHARLES BAUDELAIRE[1]

Seul, dans un siècle qui fut riche en poètes, Charles Baudelaire sut conserver son indépendance et préserver sa personnalité. Étrange, exceptionnel et réprouvé, il s'est évadé de l'oppression classique sans tomber sous la domination du Romantisme. Un livre a illustré sa carrière et marqué sa vie : *Les Fleurs du Mal,* livre unique et merveilleux où l'âme humaine étale ses orgueils, ses lâchetés, le débat tragique de son instinctive misère et de ses ambitions déçues.

En 1857, quand il parut, ce livre souleva une clameur de réprobation. Avec la publication des *Paradis artificiels,* ouvrage en partie traduit de l'anglais, ce fut pour Baudelaire l'origine d'une réputation d'écrivain morbide et démoniaque.

Avec le temps, Baudelaire a trouvé à sa consécration plus de clairvoyance et de justice.

S'il est exact qu'il a traduit les tourments de l'âme humaine en ne reculant ni devant l'abjection ni devant la luxure, s'il a cherché dans l'ombre où grouillent nos mauvais instincts chacune de nos tares, chacun de nos vices et s'il les a exprimés avec un soin méticuleux et une impitoyable précision, en pleine clarté, jamais il n'a vanté leur séduction ni leur beauté.

Avant lui, la poésie s'était efforcée à l'exaltation des sentiments généreux. Elle tendait, par la force du verbe et l'élan du lyrisme, à une sorte de béatification spirituelle et céleste. Avec Baudelaire, elle cherche une inspiration douloureuse, elle analyse, débride et met les plaies à vif. Elle se penche vers l'ombre mystérieuse des superstitions, des insomnies et des remords, elle est attentive aux tressaillements, aux sursauts, aux luttes silencieuses et mortelles, à cette vie immense et monstrueuse qui se déroule dans le trouble de la conscience et de la chair, — et qui n'est pas moins réelle parce qu'elle demeure ignorée ou inavouée.

Ce n'est, en somme, que l'aboutissement logique d'une conception qui admet la perversité originelle comme un élément fondamental de la nature humaine.

Comme les sorcières de Macbeth, Baudelaire aurait pu dire : « Le beau est horrible et l'horrible est beau. » L'homme, pâle, crispé, tordu, convulsé par des passions factices, peut être beau

1. Anniversaire de la naissance du poète : 9 avril 1821.

jusque dans sa damnation. Et c'est dans cette beauté infernale, en transfigurant l'horreur satanique de ses traits, que Baudelaire l'a dépeint avec une vigueur et une puissance inégalables.

Après avoir lu *Les Fleurs du Mal*, Victor Hugo lui écrivait : « Vous avez doté le ciel de l'art d'on ne sait quel rayon macabre; vous avez créé un frisson nouveau. »

L'appréciation est juste, mais elle n'est pas complète ; il y a de la sérénité dans ce talent si nerveux, si fébrile, en apparence si tourmenté. Parfois, il s'élève vers la lumière. Alors, une sensibilité simple, naturelle, exquise en sa fraîcheur, apparaît... Sa voix prend une grande douceur, l'apaisement consolé d'un être qui a fini d'exprimer sa souffrance, car, selon la phrase de Théophile Gautier, « personne n'a professé pour les turpitudes de l'esprit et les laideurs de la matière un plus hautain dégoût ».

GEORGES RICOU.

LE CYGNE

I

Andromaque, je pense à vous! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là, s'étalait jadis une ménagerie;
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau, la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, [foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

II

Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime,
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tettent la Douleur comme une bonne louve!
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi, tous mes plaisirs! ô toi, tous mes devoirs!
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses!

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.
Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était bon!
Nous avons dit souvent d'impérissables choses,
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!
Que l'espace est profond! que le cœur est puissant!
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison!
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,

Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes?
— O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

A UNE MADONE

EX-VOTO DANS LE GOUT ESPAGNOL

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un autel souterrain au fond de ma détresse
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal
Savamment constellé de rimes de cristal,
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne,
Et dans ma jalousie, ô mortelle Madone,
Je saurai te tailler un Manteau, de façon
Barbare, roide et lourd, et doublé de soupçon,
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes ;
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.
Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers
De satin, par tes pieds divins humiliés,
Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,
Pour marchepied tailler une Lune d'argent,
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,
Reine victorieuse et féconde en rachats,
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.
Tu verras mes Pensers, rangés comme les Cierges
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,
Etoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;

Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !

LES PETITES VIEILLES

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Eponine ou Laïs ! — Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! Ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par des bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un démon sans pitié ! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant;

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau,

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi feuilleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

II

De l'ancien Frascati Vestale enamourée;
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! Mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au dévouement qui leur prêtait ses ailes :
« Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel! »

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

III

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont nos soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle!
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;
Et nul ne vous salue, étranges destinées!
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins.

Je vois s'épanouir vos passions novices;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;

Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
Mon âme resplendit de toutes vos vertus!

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux sourire
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum,*
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité!

RAOUL PONCHON

En ces temps d'âpres luttes et de prostituant réclamisme, Raoul Ponchon offre le spectacle imprévu de son âme candide, insoucieuse de richesse ou de gloire, « âme au bien toute acquise ».

Le poète de la *Muse au Cabaret* a lu tous les poètes de tous les temps et de tous les pays, mais les seules vertus ataviques des grands ancêtres du seizième et du dix-septième siècle s'épanouissent en ses vers avec magnificence et joie, pour l'enchantement de la foule et le réconfort des délicats.

Oh ! le joli miracle, où se réalise la toute-puissante union du verbe et de l'esprit ! Une *Gazette rimée* crayonnée en hâte sur telle fugace actualité prend, avec ce descendant de Saint-Amant et de La Fontaine, importance de poème définitif et que guette la perpétuelle consécration des anthologies.

HUGUES DELORME.

VIVE L'EAU

Quand il pleut à propos sur la vigne,
c'est du vin qui tombe.

Je t'ai maudite bien des fois,
Eau du ciel, en mon ignorance;
N'ayant guère de déférence
Sinon pour le vin que je bois.

Ce soleil qui nous tyrannise,
Certes, fera du vin coté;
Mais plus nombreux il eût été
S'il eût plus plu, qu'on se le dise.

Hélas ! cette eau nous fait défaut
Depuis la saison printanière,
Et pourtant de toute manière,
Il faut de l'eau, si trop n'en faut.

Sans eau, que deviendrait la vigne?
— Vive la Vigne, mes amis! —
Rien que d'y penser, j'en blêmis,
Et du même coup je me signe.

Sans eau, l'on verrait avant peu
Ses gracieuses branches tortes
Ainsi que des couleuvres mortes
Se vider sous un ciel de feu.

Sans eau, plus de rouges automnes!
Partout en France, c'est la nuit.
Plus de vendanges! tout est cuit.
Plus de vin chantant dans les tonnes!

Adieu les fastueux coteaux,
Pourpre et or ainsi que des chapes!
Autour des ceps non plus de grappes
Que sur des manches de couteaux.

Plus de cabarets sous les treilles!
Et que boiriez-vous, dites-moi,
Ivrognes de malheur? Eh quoi
Mettriez-vous dans les bouteilles?

Crions donc en chœur : Vive l'eau!
L'eau dont le bon Soleil lui-même
Consent à faire son carême,
Pour nous la rendre en picolo.

Vive l'eau courante des fleuves!
L'eau qui sommeille au fond des puits,
La rosée intime des nuits,
La pluie animant les fleurs neuves!

Vive l'eau des lacs, des ruisseaux!
L'eau des fontaines et des sources,
Où, la nuit, vont boire les ourses,
Et, le jour, les petits oiseaux!

Vive l'eau, là-bas, vers les saules,
Qui baigne avec amour les lis

Et les roses de nos Philis.
C'est même un de ses plus beaux rôles.

Oui, que l'eau vive à tout jamais !
Je sais qu'elle se meurt de honte
D'être l'eau, mais, au bout du compte,
La malheureuse n'en peut mais.

Il faudrait être plein de vice
Pour ne la point prendre en pitié,
Moi qui ne l'aime qu'à moitié,
Comme elle rend quelque service,

Je jure sur mon lavabo,
Devant le Seigneur qui m'écoute,
D'en boire parfois une goutte,
Quand il pleuvra sur mon tombeau.

(*La Muse au Cabaret.* Fasquelle, éd.)

LA SALADE

M. Cerosole vient de nous révéler que la salade est le véhicule de dangereux microbes et des vers intestinaux, dont voici quelques-uns :

Echinocoque, trichocéphale-dispar,
Anguillule, amœba-coli, lombricoïde
Ascarides, ankylostome nicobar,
Oxyure vermiculaire, balantide...
J'en passe et des meilleurs. Tels sont, mes chers enfants,
Entre mille autres, qui vivent à nos dépens,
Les vers intestinaux, les monstrueux reptiles,
Sans compter les crochus et virguleux bacilles,
Qui rongent, sapent, scient, sucent nos intestins,
Quand nous faisons intervenir, dans nos festins,
Ce que vous appelez, moi de même, salade.

Rien qu'à vous les nommer, vous m'en voyez malade.
Pensez donc à ceci que chaque individu
De cette faune obscure, en nos tripes rendu,

Y détermine telle ou telle maladie;
Le « balantidium » une balantidie.
Le « dispar » vous fait disparaître jusqu'à l'os;
Et le moindre lombrix vous vaut le tétanos.
Que si vous avalez un simple ankilostome,
Vous pouvez devenir une ombre de fantôme.
Songez qu'en dévorant un méchant pissenlit,
Vous risquez d'attraper un amœba-coli;
Et que l'echinocoque ainsi que l'anguillule
Vous désagrégeront, cellule par cellule.
Autant vaut avaler ton sabre, ô Damoclès!
Qu'être lombricoé par un ascaridés...
Je me sens tricoté par un tricocéphale!...
O ma tête! ma tête! ô ma pauvre céphale!

Adieu donc, ô salade, ô raiponce, ô chicon!
Capables d'enrichir en un jour l'Achéron.
Adieu, scarole jaune, et toi, verte laitue,
Que nous croyions inoffensive et qui nous tue!
Quel coup dur pour l'œuf dur! Adieu, toi, le cresson!
Tu n'es plus « la santé du corps » de la chanson.
Bonsoir la betterave et la douceâtre mâche!
Endive de malheur, et céleri, grand lâche!
Chicorée! ah! mon Dieu! c'est fini de friser!
Barbe-de-capucin!... Qui voudrait te raser?

. . . . . .

(*La Muse au Cabaret.* Fasquelle, éd.)

ERNEST RAYNAUD

En 1891, au plus fort de la *Mêlée Symboliste* dont il était l'un des combattants et dont il vient de se constituer l'historien précis et pittoresque, Ernest Raynaud fit entendre tout à coup des paroles dont la sagesse éloquente sembla suspendre un instant la bataille, et contribua, finalement, à engager la poésie dans des voies qui, pour être nouvelles, n'en seraient pas moins raccordées aux anciennes et aux traditionnelles : c'était, rédigé au nom de quelques poètes tels que Jean Moréas, Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède, tous en parfait accord avec lui, le *célèbre manifeste de l'École romane*. De quoi s'agissait-il? « De défendre, y était-il dit, le patrimoine des muses latines, d'opposer le goût d'ordre, de mesure et d'harmonie aux imaginations monstrueuses, à l'inconcevable chaos de l'étranger. » C'était, en somme, une protestation contre les obscurités du symbolisme et contre la déliquescence de sa métrique.

Si, de l'École romane, sortirent beaucoup de nobles et laborieux pastiches des poètes du seizième siècle, Ernest Raynaud, lui, se souvint que le maître du chœur, que le grand Ronsard n'avait pris à l'antiquité que des apparences et des disciplines, mais qu'il avait été le plus moderne des poètes, le plus pénétré de toutes les idées, de tous les événements même de son siècle et de son pays. Quand Ernest Raynaud pastiche d'anciennes formules ou d'archaïques façons de sentir, c'est en nous prévenant d'un sourire, que c'est là pour lui un jeu de lettré, où d'ailleurs il excelle; mais par son inspiration profonde, il est, lui aussi, tout moderne et tout français. Ses premiers recueils l'affirment avec éclat; et à la veille de la guerre, son livre lyrique des *Deux Allemagne* vint nous montrer plus fortement encore, qu'aucune des hautes préoccupations contemporaines et nationales ne lui paraissait hors du domaine de la poésie, et qu'il était plus que jamais inquiet de garantir l'âme gallo-romaine — ou si l'on veut romane — contre les barbares et fatales influences de l'âme germanique. Et son dernier ouvrage qui date d'hier, — une admirable interprétation en vers français des *Bucoliques* de Virgile, est *encore* le pieux et fidèle hommage d'un Latin de France à la latinité immortelle de sa race.

AUGUSTE DORCHAIN.

DAPHNIS

MÉNALQUE.

Puisque te voilà, Mopse, et que je te rencontre,
Jouons de nos talents ensemble à faire montre.
Ta flûte est applaudie; on goûte assez mes vers,
Viens sous ces coudriers mélangés d'ormes verts.

MOPSUS.

Je dois obéissance, ô Ménalque, à ton âge.
Choisis, pour la dispute, ou ce mobile ombrage,
Ou cette grotte fraîche. Une lambruche, au front,
La décore, et le lierre en tapisse le fond.

MÉNALQUE.

Seul Amyntas ici te défie à la flûte.

MOPSUS.

Avec Phœbus lui-même il entrerait en lutte!

MÉNALQUE.

Commence quelque chose et dis, comme il te plaît,
Une ode, une satire, un amoureux couplet.
Tityre veillera nos brebis dans la plaine.

MOPSUS.

Hier, j'ai gravé des vers sur l'écorce d'un chêne;
Je vais les dire, écoute, et quand j'aurai chanté
Tu verras ce que pèse Amyntas à côté!

MÉNALQUE.

Tu l'emportes sur lui, de la même manière
Qu'un lis droit passe l'herbe attachée à la terre,
Ou comme un pin nerveux passe un saule effondré,
Mais c'est assez. Voici notre abri désiré.

MOPSUS.

Quand Daphnis fut tranché dans la fleur de son âge,
Brusquement le soleil s'éclipsa d'un nuage.
Une stupeur saisit nos vallons consternés.
Sa mère, en vain, couvrait de baisers forcenés
Son corps rigide et froid, dépouillé de ses charmes.
Sous vos voiles de deuil, vous, nymphes, tout en larmes,
Vous l'écoutiez se plaindre et, de cris furieux,
Accuser la rigueur des astres et des dieux.
Dans les champs se rouillait la charrue en détresse.
Chacun n'obéissait qu'à sa propre tristesse.
Le soin de son troupeau désertait le berger.
Le bétail oubliait de boire et de manger.
Même on dit qu'outre-mer, dans la jungle lointaine,
Chez les tigres, s'ouvrit une pitié soudaine.
C'est Daphnis qui, chez nous, mit ton culte en honneur,
O Bacchus! et c'est lui qui menait, d'un grand cœur,
La danse, autour du char attelé de panthères,
Et le branle du Thyrse entrenoué de lierres.
Comme la treille tire éclat de son raisin,
Comme un beau rosier pourpre est l'honneur du jardin,
Daphnis était l'orgueil des bergers de son âge;
Avec lui, tous les dieux ont quitté le bocage,
Et Phœbus et Palès. A nos soins redoublés
La Terre ne rend plus qu'ivraie au lieu de blés.
L'ortie aiguë, au lieu d'œillets et de narcisse,
Se multiplie, hostile, et partout se hérisse.
Pasteurs! d'un noir feuillage ombragez les ruisseaux,
Semez de fleurs la terre et, bruyants de sanglots
(Daphnis vous le commande), élevez à sa gloire
Une pierre où ces vers garderont sa mémoire :

Ci-repose Daphnis, au renom voyager,
Du plus joli troupeau le plus joli berger.

MÉNALQUE.

Ma joie, exquis chanteur, passe celle, à t'entendre,
Du voyageur qui trouve un lit d'herbe où s'étendre,
Et qui, de tous les feux de l'été dévoré,

Rencontre une eau glacée où se désaltérer.
Oui, ta flûte et tes chants le font assez paraître,
Te voilà devenu le rival de ton maître;
Mais laisse qu'après toi je célèbre aujourd'hui,
Puisque j'eus cet honneur que d'être aimé de lui,
Daphnis, nouvelle étoile à la voûte azurée;
Saluons sa présence ensemble à l'Empyrée.

MOPSUS.

Ah! tu préviens le vœu le plus cher de mon cœur.
Daphnis est notre amour. Dis cet hymne vainqueur
Dont Stimicon publie en tous lieux le mérite.

MÉNALQUE.

Dès que Daphnis des cieux a franchi la limite,
Ebloui de lumière, il voit, d'en haut, le vent,
Les astres et la nue à ses pieds se mouvant.
Une sainte allégresse emporte les campagnes,
Et Pan et les pasteurs et les nymphes compagnes;
Plus de loup ravisseur ni d'embûche aux forêts,
La biche est rassurée et l'agneau broute en paix.
Daphnis lève à sa droite une main fraternelle,
Et toute chose née en reçoit la nouvelle;
Oui, de l'arbre à l'abri des coups du bûcheron,
De l'eau, qui court sans nulle entrave à l'environ,
Des fleurs qu'on voit éclore incessamment dans l'herbe,
Du monde épanoui, libre, éclatant, superbe,
Sort un cri de ferveur qui proclame en tout lieu :
« C'est un dieu que Daphnis; oui, Daphnis est un dieu. »

O dieu, sois favorable à ton peuple en prière,
J'allume, prosterné, quatre autels faits de pierre.
Deux fument en l'honneur du grand maître Apollon;
Les autres sont pour toi. Chaque année, en ton nom,
J'y répandrai du lait, de l'huile, des olives.
Un banquet, dont la joie unira les convives,
Sous la treille l'été, l'hiver près des tisons;
Egon, Damète et moi redirons nos chansons,
Tandis qu'Alphésibée, imitant les satyres,

Dansera dans le bruit des flûtes et des lyres.
Ainsi qu'on rend hommage aux déités des champs,
Ton cortège escorté de musique et de chants
Circulera, portant la victime exposée...
Oui, tant que la cigale aimera la rosée,
Le gibier la broussaille et l'abeille les fleurs,
Nos bergers maintiendront ton culte et tes honneurs,
Et Cérès, aux moissons, et Bacchus aux vendanges,
Te laisseront ta part de nos justes louanges.

MOPSUS.

Comment récompenser l'étrenne de ta voix!
C'est un ruisseau qui jase en courant sous les bois.
Elle imite la feuille où murmure la brise
Et la rive où la vague en cadence se brise.

MÉNALQUE.

A toi! reçois la flûte où j'ai chanté jadis
Corydon et « Damète, à qui sont ces brebis? »

MOPSUS.

Toi! prends cette houlette ornée, en bois de frêne.
Tu sais comme ardemment la convoite Antigène!
A ses vœux suppliants mon cœur a résisté.
Prends! le génie en droits surpasse la beauté.

(*Les Bucoliques*. Garnier frères, éd.)

PROGRAMME DU 7 MAI 1921

1. Les Elfes..... LECONTE DE LISLE.
   M^lle GUINTINI.

2. *a*) 1914..... GABRIEL-TRISTAN FRANCONI.
   b) Prière à la française.....
   M. Jean HERVÉ.

3. *a*) Le bonheur.....
   M^lle NIZAN.
   b) Élégie..... ALBERT SAMAIN.
   c) La tourterelle d'Amymone..
   M^lle LECONTE.

4. Chant à cinq heures..... PAUL CLAUDEL.
   M. FRESNAY.

5. *a*) Les adieux au vaisseau.... PIERRE CAMO.
   b) Le poème de l'Inde rose ...
   M. Albert LAMBERT fils.

6. *a*) Espérance.....
   b) J'aime.....
   c) La fuite..... HÉLÈNE PICARD.
   M^lle A. de CHAUVERON.
   d) Sanglots.....
   M^lle Madeleine ROCH.

7. *a*) Ronsard..... VICTOR HUGO.
   b) Oh ! qui que vous soyez....
   M^me PIÉRAT.

8. *a*) Ballade de l'homme à la gorge blessée..... GEORGES DUHAMEL.
   b) Ballade de Florentin Prunier.
   M. ESCANDE.

9. Intermède dans la forêt..... FERNAND DIVOIRE.
   M^me WEBER.

10. Napoléon II..... VICTOR HUGO.
    M. Albert LAMBERT fils.

Notices de : MM. Jules BERTAUT (n° 4), SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER (n° 2), Paul FORT (n° 9), Henri GHEON (n° 8), Louis PAYEN (n^os 7 et 10), Edmond PILON (n° 5), Alphonse SÉCHÉ (n° 6), lues par M. DESSONNES.

LECONTE DE LISLE[1]

LES ELFES

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval, sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune ;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger.
— Hardi chevalier, par la nuit sereine,
Où vas-tu si tard ? dit la jeune Reine.
De mauvais esprits hantent les forêts ;
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Non ! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici bientôt les lueurs du jour. —

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

1. Voir la notice page 140.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,
Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.
— Non! dit-il. — Va donc! — Et de son doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard ;
Mais le chevalier frissonne et se penche ;
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras:
— Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas ! —

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Ne m'arrête pas, fantôme odieux !
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
— O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle.
Je suis morte ! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

(*Poèmes Barbares*. Lemerre, éd.)

GABRIEL-TRISTAN FRANCONI

Le 23 juillet 1918 mourait, au bois Sawilliers, le poète Gabriel-Tristan Franconi, admirable soldat, d'une bravoure qui est passée à l'état de légende dans l'armée entière. Il avait trente et un ans.

Il était né, le 17 mai 1887, dans une vieille rue du quartier Saint-Sulpice où se sont écoulées les heures de son enfance et dont, plus tard, jusque dans la tranchée, il emportait le souvenir. Par les soins d'amis qui l'ont bien compris, une plaque de marbre annonce aujourd'hui au passant qui peut s'égarer dans ces coins perdus, la noble passion du poète pour son quartier, passion qui a été chez lui jusqu'au complet sacrifice.

Dans le court intervalle de temps qu'il a passé sur la terre, Gabriel-Tristan Franconi a donc amplement employé ses jours. A vingt ans, quand je l'ai connu, il bataillait pour toutes les causes de l'art et déjà montrait une nature de chef. Une petite revue, *La Foire aux Chimères*, publiait ses premiers poèmes, tous d'un beau souffle populaire et d'un charmant coloris. Bientôt allait venir la guerre d'où nous arrivèrent les échos de ses superbes actions. C'est là qu'il trouva quand même le moyen d'écrire un livre magnifique, *Un tel, de l'Armée française*, histoire d'un bon soldat de France, sans prétention ni souci, qui s'en va à la guerre pour défendre sa terre, mais davantage encore son vieux quartier, ses parents et sa maison. Livre d'un humour délicat et rare, d'une verve amusée et lyrique d'enfant du peuple, et d'une vérité sublime. En outre de ce vrai chef-d'œuvre où est l'expression vivante de son cœur, des poèmes, qu'on devrait réunir en volume, disent le talent neuf, gouailleur et rêveur de cet étonnant héritier des Villon et des Verlaine, ces grands poètes de Paris !

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

1914

Évocateur des jours à jamais mémorables
Où, désireux de vivre, il nous fallut porter
A nos fronts calcinés, couronne inexorable :
Le fatal flamboiement des obus éclatés.

Chiffre de fer, tracé d'une lame incisive
Dans la poitrine en fleur des beaux adolescents;
Nos filles éblouies, avec des voix d'eau vive,
Te rediront, plus tard, à nos petits enfants.

Nos clochers frémissants sont abattus dans l'herbe,
Et le barbare en fuite achève l'innocent.
Qu'importe! Nous t'avons, chiffre alerte et superbe,
Au miroir de l'histoire inscrit avec du sang.

PRIÈRE A LA FRANCAISE

Le poing brisé d'avoir frappé l'envahisseur,
Permet que, poursuivi par l'invincible mort,
De mon exil sonore, amante aux chairs perdues,
Je rêve aux soirs heureux où j'encerclais, vainqueur,
Et ne pressentant pas mon misérable sort,
En mes bras fortunés, ta jeunesse éperdue.

Vous aussi, notre mère, enclose en la maison
D'où jadis s'envolaient nos désirs d'hirondelle;
Toi, la plus tendre amie, aussi franche que belle;
Vous, la femme inconnue et pourtant désirée,
Anges éblouissants, Françaises adorées,
Recueillez les soldats épuisés sous vos ailes,

Un orage implacable énerve l'horizon.

Quand la vapeur de soufre et les éclairs de flamme
Calcineront ce cœur qui vous a tant aimées,
Qu'il repose à jamais sur vos seins frémissants.
Ne laissez pas la boue ensevelir nos âmes;
Il serait dur qu'en vain fût versé notre sang,
Veuillez le recevoir en vos mains parfumées.

Lettre, 17 juillet 1918.

(*Poèmes,* éd. la Renaissance du livre.)

ALBERT SAMAIN[1]

LA TOURTERELLE D'AMYMONE

Amymone en ses bras a pris sa tourterelle,
Et la serrant toujours plus doucement contre elle,
Se plaît à voir l'oiseau, docile à son désir,
Entre ses jeunes seins roucouler de plaisir.
Même elle veut encor que son bec moins farouche
Cueille les grains posés sur le bord de sa bouche,
Puis, inclinant la joue au plumage neigeux,
Et, toujours plus câline et plus tendre en ses jeux,
Elle caresse au long des plumes son visage,
Et sourit, en frôlant son épaule au passage,
De sentir, rougissant chaque fois d'y penser,
Son épaule plus douce encore à caresser.

(*Aux Flancs du Vase,* éd. Mercure de France.)

LE BONHEUR

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensers,
Et si pure de cœur sous les longs cils baissés.
Le feu brille dans l'âtre; et la flamme, au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit...
L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,

1. Voir la notice page 166.

Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvre,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple, étendu, tout nu, sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour au grand calme qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe;
Et, là-bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit parmi les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère,
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
Adore la présence auguste du bonheur.

(*Aux Flancs du Vase,* éd. Mercure de France.)

PAUL CLAUDEL

M. Paul Claudel a longtemps été considéré comme un auteur difficile. Peut-être est-ce la raison qui lui a valu si vite des disciples enthousiastes et ce nimbe de gloire qui, de bonne heure, a éclairé son front. Cependant rien ne serait plus injuste que d'accuser d'obscurité systématique l'auteur de *La Jeune Fille Violaine*.

La vérité est que M. Paul Claudel est une des plus fortes personnalités de la littérature contemporaine et que son originalité, qui est grande, a pu dérouter certains. En tout cas, ne lui demandez aucune concession. Ce lyrique passionné tend constamment au sublime et n'a que dédain pour le reste. Il ne se plait que dans les images grandioses. Les sentiments shakespeariens sont ceux qui animent ses poèmes et qui forment le sujet de ses drames, de *Tête d'Or* à l'*Otage*. On y célèbre la passion qui, sans la chercher, trouverait tout naturellement l'éloquence d'un poète, la verve d'un satiriste, l'imagination d'un illuminé. Et, quand il a parlé, on s'aperçoit que ce prophète farouche et qui ne veut rien connaître de nos médiocrités et de nos petitesses est mieux qu'un poète : c'est un homme.

JULES BERTAUT.

CHANT A CINQ HEURES

O jour ! ayant senti comme l'eau sur la tête
Le désir d'être seul pour connaître les pleurs,
Je marchais en riant par le jardin en fête,
Laissant derrière moi les arbres et les fleurs.

Et de derrière moi, des profondeurs géantes
Comme j'allais, clignant des yeux, je recevais
La bénédiction de l'univers des plantes
Sur mes cheveux mêlés de grains et de duvets.

Autour de moi des bois d'arbres luisaient les dômes,
Autour de moi la plaine opulente des fleurs

Soulevait vers le nez écarté sur leurs baumes
Comme le puissant lit nuptial, ses chaleurs.

Roses, bâtons royaux, dressant leurs fortes hampes
Dans le chiffonnement moelleux de leur or,
Par l'air liquide et blanc brillaient comme des lampes
Quand le vêpre et le soir élève un front qui dort.

Moi, redoutant d'entendre un homme, roi des choses,
Tout neuf, je regardais, comme au miroir des eaux,
Voler Vesper parmi les peuples et les roses,
A l'heure où les faneurs relèvent leurs râteaux.

Mystérieusement magnifique, cette heure
Accoise le souci et coule la langueur.
Sur le bourgeon visqueux l'abeille d'or demeure.
Dans mon désir brûlant se recueille mon cœur.

Le vent quasi muet va dans les arbres graves,
De l'herbage mielleux sous les bocages sourds,
Sur ma bouche ont soufflé des haleines suaves.
La tourterelle, au loin, raconte ses amours.

C'est le soir par qui s'en va rire le poète
Paisiblement au ciel avec de calmes yeux!
Ce soir a accueilli la merveille! Muette
L'accueille la saison éternelle des dieux!

Plein de douceur, avec de confuses paroles,
Pleurant, serrant les pieds dans son nouvel honneur,
Il écoute craquer sa robe de corolles,
Effaré, comme un arbre en rut, avec bonheur!

Comme on bâille devant l'éboulement des prunes,
Béant, arrêté comme auprès d'un encensoir
Il regarde et reçoit dans l'herbe aux grappes brunes
Avec les animaux, l'adieu sombre du soir.

Je vis! Vienne la pluie et le temps! Insensible,
Portant ma destinée et sachant mon délai,
Je marchais en parlant sous le pays horrible
Des astres que traverse une route de lait.

(Les œuvres de Paul Claudel sont éditées par la *Nouvelle Revue Française*.)

PIERRE CAMO

Natif du Roussillon, grandi au flanc des monts Albères, abrupt rameau des Pyrénées, non loin de ce Bas-Languedoc que Chénier enfant parcourut, M. Pierre Camo a traduit magnifiquement, dans ses deux recueils de poèmes : *Les Beaux Jours* et *Le Livre des Regrets*, la splendeur et le coloris de cette terre de fête, chaude et ensoleillée, où croissent les vignes noires. Mais ce que ce poète, exilé de sa patrie, devenu magistrat à Madagascar, a chanté encore,

...avec la même voix
Que dictait Jean Racine au cœur de Bérénice,

ce sont les forêts sombres, l'aveuglante lumière et les sauvages amours d'un monde que Racine n'avait pas connu, mais où Baudelaire devait aborder un jour.

Les roses de l'Émyrne, le tombeau de Gauguin, les hauts plateaux où, sous le vent du Sud, s'effeuillent les fleurs d'*Iarive*, la grâce ployante et douce des belles Impériennes, voilà les motifs que M. Pierre Camo a surpris sous le ciel des Tropiques et dont il a exprimé, dans une forme sonore, musicale et d'une parfaite beauté, les images exquises et balancées comme un pas de créole.

Ainsi ce voyageur, ce lyrique en qui — par une rare fortune — Ronsard, du Bellay et Baudelaire s'accordent, a pu témoigner, dans des stances achevées, pleines et gonflées de sève comme un fruit d'Afrique, de quels reflets éclatants, de quelles rares et brûlantes images, la poésie veut — par le sortilège insinuant de l'exotisme — s'embellir encore.

EDMOND PILON.

LES ADIEUX AU VAISSEAU

Vaisseau qui vas revoir le rivage de France,
Et la blanche Provence, et le ciel boréal,
Que les vents te soient doux, qu'un flot toujours égal,
O vaisseau de mon cœur, t'emporte et te balance!

Dans tes bois parfumés, fils des forêts du Nord,
J'avais mis, en partant, toute ma destinée,
Et tu m'as bien conduit sur la terre éloignée,
Aux limites du Sud, du large et de la mort.

J'invoquerai pour toi les Déesses humides,
Et les dieux inconnus des mers de l'Equateur,
Et par eux, tu fuiras l'ouragan de malheur,
Le pirate africain et les roches perfides.

Je graverai ton nom, avec ces vers d'adieux,
Au tronc de ce manguier sauvage et solitaire,
Et puis je prendrai seul la route de la terre,
Vers les plateaux d'argile et les bois d'arbres bleus.

Adieu, le soir descend, la grande nuit s'avance,
La Croix du Sud déjà scintille au zénith clair,
Et bientôt le phosphore éclairera la mer.
Adieu, mon beau vaisseau qui vas revoir la France!

Je reste seul, avec le poids du souvenir.
Le vent du Sud, chargé de sel et d'amertume,
Qui fait pencher ta proue et s'effranger l'écume,
Rend mon cœur triste et désolé jusqu'à mourir.

Mais la rose fleurie aux portes de la Reine
Et les filles du Sud, belles comme le soir,
Sauront bientôt en moi tenir et prévaloir,
Contre ce que je laisse aux flancs de ta carène,

Vaisseau porteur du pavillon à trois couleurs,
Qui fends l'onde déjà pour voir d'autres contrées,
Et retrouver l'automne aux zones tempérées,
Et mes grands bois de France aux mourantes splendeurs!

(*Les Beaux Jours*, éd. Mercure de France.)

LE POÈME DE L'INDE ROSE

Au temps où mon esprit amoureux des voyages
Savait trouver un charme au plus vain des projets,

Je me voyais souvent au gré des vents légers,
Voguant vers l'Inde rose aux splendides rivages.

Et j'y vivais en rêve, en un jaune palais,
Plein de miradors bleus ouverts sur les flots calmes,
Au milieu des miroirs, des étoffes à palmes,
Et des meubles anciens dans le goût portugais.

Au fond d'un grand salon imprégné d'aromates,
J'y passais tous mes jours couché sur des coussins,
A regarder couler l'eau vive des bassins,
Ou mourir dans l'air chaud les roses écarlates,

Et, tout autour de moi, de muets serviteurs,
Beaux et sombres sous le turban de mousseline,
S'empressaient, m'éventaient d'une haleine divine,
En m'offrant des sorbets faits de neiges en pleurs.

Puis quand le soir venu du fond des grands espaces
Descendait sur la ville et sur le jardin bleu,
Que le jour se mourait en des pourpres de feu,
Et que montait la lune au-dessus des terrasses,

Belle et le teint paré de la couleur des fruits,
Je voyais s'avancer dans un rayon de joie,
Couverte de bijoux, de plumes et de soie,
Celle que je nommais la reine de mes nuits.

Alors penchant mon front amoureux, à mon aise,
Sur son sein nu gonflé d'une tiède chaleur,
J'écoutais palpiter la peine de son cœur
Dans le bruit de la mer montant sur la falaise,

Et le divin Plaisir, comme un hôte connu,
Revenait entre nous s'asseoir et nous sourire,
Tandis qu'au large, s'éloignant, quelque navire
Nous jetait dans le soir un dernier cri perdu!

La vie, en vain, a pu, dans ses métamorphoses,
Montrer d'autres trésors à mon œil ébloui :
J'ai toujours regretté mon rêve évanoui,
Mon Inde de palais voluptueux et roses,

Et l'image de ce qui n'a jamais été,
Sur la mer où je vais, changeante et si trompeuse,
Me suit encore et rit à ma pensée heureuse,
Comme pourrait le faire une réalité!

(*Le Livre des Regrets*. Garnier frères, éd.)

HÉLÈNE PICARD

Hélène Picard débute, en 1903, par un poème lyrique féerique. Quatre années passent, puis elle donne l'*Instant éternel*, recueil de vers qui fonde sa réputation. On lui doit encore cinq autres livres de poésies dont le dernier, paru récemment, porte le titre charmant de *Province et Capucines*.

Hélène Picard est Toulousaine. Il y paraîtra peut-être à l'éloquence et à la chaleur de son verbe. Elle a magnifiquement traduit les émois du cœur féminin, cœur de jeune fille, cœur d'amante. Pour les poétesses, l'amour est presque l'unique thème. Chantent-elles l'enfant, la nature, la vie, c'est encore pour leur cœur une chanson d'amour. La vie des femmes — disons la vie des poétesses — se partage en trois stades. Au premier, elles attendent l'amour; au second, elles le possèdent; au troisième, elles le pleurent. Amour, amour et amour!

Et c'est, en leur âme musicale, un scherzo éclatant, un appassionato en délire et un *De profundis* recueilli. Vous savez que le *De Profundis* est l'un des sept psaumes de la pénitence...

Hélène Picard, à l'instar de ses sœurs en poésie, raconte franchement, hardiment son cœur. Franchement, hardiment elle s'élance vers le bonheur, c'est-à-dire vers l'amour. Elle aime avec tout son être, lyriquement, tumultueusement, dans un grand tremblement enivré. Comme ses sœurs, elle n'échappe pas au vertige des mots; elle les veut expressifs — plus expressifs que ça!... Il semble qu'il n'y en ait jamais d'assez retentissants, d'assez forts pour exprimer son trouble, sa joie, toute sa joie, ses désespoirs, tous ses désespoirs.

La langue française est trop pauvre de superlatifs pour les poétesses d'aujourd'hui. — Mais dans cette exaltation même, il est aisé de trouver du sublime chez Hélène Picard, parce qu'un vent de génie souffle sur son lyrisme. D'autres ont un métier plus strict, aucune ne dit mieux les claires heures de la jeune fille, les heures tendres de l'amoureuse. Et pour tout cela, des images d'une nouveauté et d'une beauté surprenantes jaillissent spontanément de son inspiration qu'emportent les bondissements de son cœur féminin.

ALPHONSE SÉCHÉ.

ESPÉRANCE

Que le soleil est chaud dans le parfum des treilles,
Et comme il est vibrant de souffle harmonieux!...
La forêt a chanté par toutes ses abeilles
Et je souris d'avoir une larme à mes yeux.

O vous qui frémissez d'être des jeunes filles,
Mes sœurs, vous qui courez sur les bords des étangs,
Du jardin entr'ouvrez si doucement les grilles
Pour regarder passer la forme du printemps.

Voulez-vous, avec moi, dire le grand poème
Du rêve, du désir, de l'attente et du soir?...
Nul jeune homme, jamais, chez moi, ne vint s'asseoir
Et, pourtant, apprenez, mes sœurs chères, que j'aime.

Oh! pouvoir être jeune avec tous ses baisers,
Oh! pouvoir être belle avec tout son sourire,
Secouer ses cheveux dans les airs embrasés
Et jeter dans le vent son cœur comme une lyre!...

Oh! sur sa tempe avoir un fardeau de douceur,
Par des pleurs amoureux mouiller toute son âme,
Et goûter une lèvre en sentant une fleur,
Et se sentir mourir du frisson d'être femme!...

Boire, dans le matin, à plein rire enivré,
Et prendre du ciel bleu sous ses paupières closes,
Et voir danser la vie en son miroir doré,
Et porter son bonheur comme un panier de roses!...

Mes sœurs, un bien-aimé chez vous est-il passé?...
Oui, toutes nous avons les mêmes cœurs étranges...
Qui de nous n'aime pas les urnes, le passé,
Les songes et le lin, les larmes et les anges?...

Parlez-moi... Je suis ivre à mourir de l'amour...
Le vent d'avril a fait le tour de ma demeure...

Allons jeter des fleurs, là-bas, vers un retour...
Sur la face du soir un ciel d'étoiles pleure...

(*L'Instant éternel.* Sansot, éd.)

J'AIME...

J'aime... C'en est assez pour vous connaître, ô villes,
Avec vos cris et vos couchants,
Pour vous connaître, amère et tiède odeur des îles,
Austère bonne odeur des champs.

J'aime... Je te défie, ô ciel, d'être plus vaste
Que mon regard qui te contient;
Je suis reine en n'ayant que ma tunique chaste
Et mes pleurs pour unique bien.

Mes bras ont la douceur de la neuve pelouse
Après les averses d'été,
Et je baisse les yeux tant mon âme est jalouse
De s'isoler dans sa beauté.

Le rayon du blé mûr s'étend sur ma poitrine;
Et l'ombre des grands arbres bleus,
Et les reflets des eaux, du vent, de la colline
Se mélangent dans mes cheveux.

Il semble que je vais, grave, au-devant d'une arche...
Une femme, à la fin du jour,
S'est retournée un peu pour voir celle qui marche
Enchaînée avec son amour.

Le faon m'a regardée en bondissant de joie,
J'ai vu ses jeunes flancs frémir,
Et le feu, le rubis, le soleil et la soie
Flambent autour de mon désir.

J'aime... J'en ai le front ceint de quatre couronnes :
La première a le poids de l'or,
L'autre a l'éclat du soir, l'autre est en fleurs d'automne,
Et l'autre est celle de la mort.

(*L'Instant éternel.*)

LA FUITE

A peine si ma bouche avait goûté sa bouche,
Je n'osais pas...
J'étais, tout à la fois, si douce et si farouche
Entre ses bras.

J'ai fui... Mes pleurs tombaient dans l'herbe chaude et verte
Et dans l'odeur
Des forêts qui dansaient dans leur robe entr'ouverte
Toutes en fleur.

Dans l'ombre s'égouttait la blancheur de mes voiles
Comme de l'eau,
Et le soleil pleuvait en petites étoiles
Sur un bouleau.

Des insectes tournaient, dans le reflet des saules,
D'un lent essor,
Et le bonheur tombait, tiède, sur mes épaules,
Comme de l'or.

Des lis mouraient d'amour, la face ensoleillée,
Des liserons
Mettaient du ciel en pleurs à travers la feuillée
Et les gazons.

J'avais peur de le voir et j'épiais la route,
Dans le désir
Qu'il apparût, soudain, et qu'il m'aspirât toute
Dans un soupir.

J'attendais... je tremblais... Dieux! il m'avait suivie...
Il m'appela...
Et j'entendis, au loin, le rire de la vie,
Il était là!...

(*L'Instant éternel.*)

SANGLOTS

Je ne rêverai plus de nuages qui partent,
De tout leur or ailé, vers des golfes d'azur,
Et de jeunes bois verts qui rient et qui s'écartent
Pour laisser voir un ciel heureux comme un fruit mûr.

Je ne rêverai plus de l'amoureuse joie
De boire de l'automne où se fond du soleil,
De nouer ses bras clairs comme un voile de soie
Et d'être un pavot blond tout pâmé de sommeil.

Je ne rêverai plus de soirs sur la jetée
Quand, si pâle, on attend la lune et le départ,
Prête à tout respirer, la poitrine exaltée,
La musique, la nuit, la brise et le hasard.

Je ne rêverai plus avec tout mon silence,
Et dans ma main posée au coin chaud de mes yeux,
Et je m'enlèverai ma belle violence,
Et je vous briserai mon cœur harmonieux.

O volupté rêvée, ô volupté voulue,
Eloignez-vous de moi, trop chère volupté,
Avec l'oiseau qui part, là-bas, je vous salue,
Emportez avec vous ma dernière beauté.

Ce reste de douceur, de passion, de charmes
Que je gardais encor, les doigts joints sur mon cœur,
Emportez tout... Ne me laissez plus que mes larmes,
Ma nudité, ma chevelure et ma douleur.

Ah ! prenez, prenez tout de ma grâce inutile,
C'est trop poignant, hélas ! quelquefois, d'en avoir,
Et de se regarder, si blanche et si fragile,
Sans que surgisse, enfin, l'homme adoré du soir.

C'est trop, oh ! voyez-vous, d'être vive et légère,
D'avoir un cœur qui sonne avec un bruit d'argent,

Et d'avoir des yeux longs de petite étrangère,
Et du rire subtil, agréable et changeant.

C'est trop de se sentir digne d'être chérie,
Et de faire accourir les Muses sur ses pas,
De se sentir meilleure aux cœurs qu'une patrie
Et bien plus douce au sol qu'une ombre de lilas...

C'est trop de s'endormir sans qué l'on vous console,
D'être belle dans tout l'éclat de son miroir,
De se sentir si grave et, tout à coup, si folle,
Et si tendre qu'on en arrive au désespoir.

Ah ! oui, c'est trop cruel de mourir de son âme,
Et de sa vie et de ses veines au sang lourd,
C'est trop amer, ô volupté, d'être une femme,
Une bien vraie, avec des flancs et de l'amour...

(*L'Instant éternel.* Sansot, éd.)

VICTOR HUGO[1]

RONSARD

C'est fort juste, tu veux commander en cédant ;
Viens, ne crains rien ; je suis éperdu, mais prudent;
Suis-moi ; c'est le talent d'un amant point rebelle
De conduire au milieu des forêts une belle,
D'être ardent et discret, et d'étouffer sa voix
Dans le chuchotement mystérieux des bois.
Aimons-nous, au-dessous du murmure des feuilles ;
Viens, je veux qu'en ce lieu voilé tu te recueilles,
Et qu'il reste au gazon par ta langueur choisi
Je ne sais quel parfum de ton passage ici ;
Laissons des souvenirs à cette solitude.
Si tu prends quelque molle et sereine attitude,
Si nous nous querellons, si nous faisons la paix,
Et si tu me souris sous ces arbres épais,
Ce lieu sera sacré pour les nymphes obscures ;
Et ce soir, quand luiront les divins Dioscures,
Ces sauvages halliers sentiront ton baiser
Flotter sur eux dans l'ombre et les apprivoiser ;
Les arbres entendront des appels plus fidèles,
De petits cœurs battront sous de petites ailes,
Et les oiseaux croiront que c'est toi qui bénis
Leurs amours, et la fête adorable des nids.
C'est pourquoi, belle, il faut qu'en ce vallon tu rêves.
Et je rends grâce à Dieu, car il fit plusieurs Ève,
Une aux longs cheveux d'or, une autre au sein bruni,
Une gaie, une tendre, et quand il eut fini,
Ce Dieu, qui crée au fond toujours les mêmes choses,
Avec ce qui restait des femmes, fit les roses.

(*La Légende des Siècles.*)

1. Voir la notice page 46.

OH! QUI QUE VOUS SOYEZ

Quien no ama, no vive.

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines
Le cœur tout débordant d'émotions divines;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls.

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre,
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,

Je t'aime! n'a rempli votre âme tout un jour;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue;...
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert!

(*Les Feuilles d'automne.*)

GEORGES DUHAMEL

Avant de devenir le conteur que l'on sait et qui mérita d'obtenir le prix Goncourt et la faveur du grand public, l'auteur de *Vie des Martyrs,* de *Civilisation,* de *Confession de minuit* et en outre de plusieurs pièces applaudies, était simplement un poète. Du reste il l'est resté, et il est certain que les qualités d'émotion et de dessin que nous retrouvons dans sa prose sont essentiellement qualités poétiques. Donc, M. Georges Duhamel débuta en 1907 par un volume de vers tumultueux très influencé d'Émile Verhaeren et de symbolistes moins modernistes : *des Légendes, des Batailles.* Il appartenait au groupement de l'Abbaye, auquel nous devons Romains et Vildrac, ses camarades fidèles.

Mais son art lyrique ne rend son véritable son qu'à dater de 1912, où il publia le livre : *Compagnons.* C'est un bon mot, un peu sourd, un peu triste; non les éclats brutaux, mécaniques, puissants qui caractérisent le lyrisme de Jules Romains; non la nuance de chant tendre et toute directe, l'extrême justesse d'inflexion de Charles Vildrac. Quelque chose à la fois de moins spontané que chez l'un, de moins systématique que chez l'autre, bien que tous trois emploient également le vers sans rime qui n'échappe pas plus à la monotonie que l'ancien vers honnêtement rimé. Le ton de Duhamel poète est celui du savant qui a étudié son cas comme il aurait étudié celui d'un autre et qui en parle posément, calmement, objectivement. Il analyse, il constate, il enregistre. De là cette sérénité qui couvre une âme passionnée, éprise de fraternité universelle, mais mesurée de sa nature et, si l'on peut dire, classique. Elle ne fera pas d'avances à notre sensibilité romantique : elle nous laisse le soin de deviner entre les lignes son frémissement personnel. Tels sont les caractères principaux de *Compagnons,* recueil Whitmanien, et des récentes *Élégies.*

HENRI GHÉON.

BALLADE DE FLORENTIN PRUNIER

Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui.

Il a résisté, Florentin Prunier,
Car sa mère ne veut pas qu'il meure.

Dès qu'elle a connu qu'il était blessé,
Elle est venue, du fond de la vieille province.

Elle a traversé le pays tonnant
Où l'immense armée grouille dans la boue.

Son visage est dur, sous la coiffe raide;
Elle n'a peur de rien ni de personne.

Elle emporte un panier, avec douze pommes.
Et du beurre frais dans un petit pot.

Toute la journée, elle reste assise
Près de la couchette où meurt Florentin.

Elle arrive à l'heure où l'on fait du feu
Et reste jusqu'à l'heure où Florentin délire.

Elle sort un peu quand on dit : « Sortez! »
Et qu'on va panser la pauvre poitrine.

Elle resterait s'il fallait rester :
Elle est femme à voir la plaie de son fils.

Ne lui faut-il pas entendre les cris,
Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau?

Elle est près du lit comme un chien de garde,
On ne la voit plus ni manger, ni boire.

Florentin non plus ne sait plus manger :
Le beurre a jauni dans son petit pot.

Ses mains tourmentées comme des racines
Etreignent la main maigre de son fils.

Elle contemple avec obstination
Le visage blanc où la sueur ruisselle.

Elle voit le cou, tout tendu de cordes,
Où l'air, en passant, fait un bruit mouillé.

Elle voit tout ça de son œil ardent
Sec et dur, comme la cassure d'un silex.

Elle regarde et ne se plaint jamais :
C'est sa façon, comme ça, d'être mère.

Il dit : « Voilà la toux qui prend mes forces. »
Elle répond : « Tu sais que je suis là. »

Il dit : « J'ai idée que je vas passer. »
Mais elle : « Non! je veux pas, mon garçon! »

Il a résisté pendant vingt longs jours,
Et sa mère était à côté de lui,

Comme un vieux nageur qui va dans la mer
En soutenant sur l'eau son faible enfant.

Or, un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,

Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment ;

Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.

(*Elégies*, éd. Mercure de France.)

BALLADE DE L'HOMME A LA GORGE BLESSÉE

Ne parle pas, frère au cou déchiré!
Il me suffit de trouver ton regard.

Il me suffit de voir le pli profond
Qui s'éloigne en palpitant vers ta tempe,

Et la pupille, anxieuse et mobile,
Qui s'élargit sur l'ombre intérieure,

Et tout ton corps, étalé devant moi
Comme une page écrite en mon long langage.

Ton corps! Jusqu'à l'ongle du petit doigt,
Jusqu'à la peau rugueuse des genoux,

Jusqu'aux oreilles gercées de vent,
Jusqu'aux pieds gonflés de veines laborieuses!

Frère! ne sais-tu pas que, dès que tu frissonnes,
Comme un rameau de peuplier je frissonne?

Si la toux gronde au fond de ta poitrine,
Il n'y a plus aucune joie pour ma poitrine.

Si l'air gémit en déchirant ta gorge,
Peut-il chanter en visitant ma gorge?

Et si le sommeil t'oublie, cette nuit,
Crois-tu qu'il va me combler, cette nuit?

Ainsi donc, ô mon compagnon, ne parle pas!
Ne fais pas saigner ta gorge percée!

Regarde-moi seulement dans les yeux,
Regarde-moi seulement dans le cœur.

Laisse tomber seulement dans ma main
Ta grosse main, si robuste et si faible.

Ainsi donc, ô mon compagnon, ne dis plus rien,
Toi qui as tant de choses à me dire!

(*Elégies,* éd. Mercure de France.)

FERNAND DIVOIRE

« Divoire, ironique Divoire, vivant point d'interrogation, » disait de lui, tout récemment, l'un de nos meilleurs critiques d'avant-garde. Vivant point d'interrogation? C'est vrai. Non pas à cause de son ironie, mais bien plutôt de son génie complexe et de son art qui nous réserve une possibilité indéfinie de surprises. Divoire est l'un des poètes les plus nombreux d'âmes — car les poètes ont plusieurs âmes — que je sache.

Est-il possible, en effet, que le même homme ait su nous donner des œuvres — tout près du chef-d'œuvre, aussi différentes que *Cérébraux* où jamais l'héroïsme du poète, voyageur parmi les autres voyageurs de la Vie, ne s'est trouvé si fortement exprimé, si fatalement déduit, — *Ames*, toute psychologie aigue, toute extrême analyse, — *Orphée*, l'œuvre la plus puissante écrite par un « jeune », depuis beau temps qu'il y a des Jeunes (mot « nouveau » pour accabler, jusqu'à la fin de leur vie, les poètes indépendants), *Orphée* qui, après l'Eurydice perdue, retrouve la sérénité par l'abandon de l'égoïsme et qui, dans un grand hymne double, unit Apollon à Dyonisos, — l'*Isadora Duncan, fille de Prométhée*, d'un lyrisme à la fois cérébral et sensuel, d'un rythme aux variations multiples, — et *la Naissance du poète*, cet enfantement de l'œuvre dicté mot à mot à l'auteur par ses Muses (là, et dans plusieurs autres œuvres, une forme oratoire et lyrique nouvelle, le *Simultanéisme*, contrariant ou mariant les phrases que psalmodie, clame ou se murmure le chœur, produit l'effet le plus saisissant), enfin l'*Exhortation à la Victoire* où, l'écrivait si justement Roinard, « gestes hiératiques ou passionnés, mouvements rythmiques ou discords, évolutions plastiques et groupements, récitations et « unissons », tout se règle comme une cérémonie religieuse ».

Nous avons dans toutes ces œuvres, nous avons là, très inattendue en France, comme la synthèse d'un art goethien et shakespearien. Rendons hommage à Fernand Divoire, intelligence et spontanéité, nouvel Orphée : Orphée moderne. Fernand Divoire est un grand poète.

PAUL FORT.

INTERMÈDE DE LA FORÊT

Mère de liberté, pur asile des fées,
Maternelle forêt d'Occident, animée
Du don perpétuel des âmes assemblées
Sous les vivantes nefs que tissent tes ramées ;
Grande forêt vivante, âme immense formée
D'un pullulement d'âmes parfumées...
Libre forêt de Gaule, immense et parfumée !

Millions d'âmes parfumées...

Multiple liberté qui fait un corps vivant
A l'immense forêt : chaque insecte vivant
Dont le vent
Emportera la coque vide,
Chaque feuille qui tombe au vent,
Chaque ruisselet d'eau limpide,
Chaque veine du tronc splendide
Qui dresse hors de l'ombre humide,
Au soleil, tout son rang vivant.
Millions d'âmes, don fervent
De parfum, de vie et de chant...
Feuilles vertes, vitrail mouvant ;
Fruits sauvages d'automne et bourgeons de printemps
Et fleurettes naissant
Parmi les brindilles cassantes
Sous l'humus fermentant des sentes ;
Lumineux insectes vibrants ;
Arbres puissants portant au vent
La harpe des feuilles vivantes
Et le poids léger d'un oiseau qui chante.
Harpe aux mille voix différentes
Toutes chantant pour soi sa chanson différente
Sous l'haleine du même vent.
Petites âmes odorantes,
Ruissellement,
Millions d'âmes, don vivant
Qui fait aux forêts murmurantes

Une âme unique, énorme, ruisselante
De petites âmes qui chantent.
Basse forêt des lents cheminements
De pied de mousse à brin de mousse,
Basse forêt de blanches pousses,
D'herbes, de bêtes et de mousses,
De fleurettes, de feuilles rousses
Et de monstres étincelants;
La basse forêt inconnue,
Innombrable pullulement
Que protège du vent
La forêt qui se dresse en hautes avenues,
La forêt, infini de harpes sous la nue,
La forêt, infini de tentes sous la nue,
La forêt, infini de flèches vers la nue,
La forêt de pleine venue.

Et protégée aussi du vent
Par les hauts boucliers de la voûte robuste,
La jeune forêt des arbustes,
La forêt levante où volent, vibrants,
Les insectes dorés et les oiseaux chantants...
Griffante et serrée, enchevêtrement
Déjà sombre et profond, ô mystère naissant
Sous ton sombre et profond mystère, cœur vivant,
Haute forêt des hautes branches,
Nef, bouclier, vitrail mouvant
D'où la pluie d'été goutte doucement,
Et d'où le jour vert doucement s'épanche.

O multiples forêts où bat le même sang,
Eau de la terre, suc vivant,
Eau profonde dressée en voûte!
Forêt! une pervenche... une biche aux écoutes...
Culbute d'écureuil... un cri de chat-huant...
Bruit de fuite soudaine...
Haleine
D'une fée — Ah! chute d'une faîne —
Et gui sur les chênes!
Forêt, âme diverse, infinie et sereine,
Forêt maternelle et sereine.

Mère! Liberté d'être ton enfant!
O liberté de te donner son cœur fervent,
Forêt, parfum, murmure...
Liberté de rêver sous ta douceur obscure,
Liberté d'être soi, d'être un simple vivant,
Monstre, fleur ou pinson chantant,
O multiple forêt, grande âme libre et pure,
Parmi tes libres myriades de vivants.

Forêt, pur asile des fées,
Où des hommes de liberté
Se battaient, visières levées,
Pour le bruit que font les épées
Frappant sur les casques ailés;

Forêt, liberté de fouler
Dans tes sentiers et tes allées
Ton bois mort, tes feuilles rouillées,
Et d'aller
Sous la fraîcheur de tes ondées
Et sous ton ombre chaude aux jours ensoleillés,
Par la douceur de tes journées,
Par ton épaisse nuit de rayons blancs trouée,
Et par tes aubes de rosée;
Liberté, liberté d'aller
Le cœur large ouvert et gonflé
De chants, de parfums exhalés;
Liberté d'aller seul, librement exilé,
Sous le libre ramage et l'épaisse ramée,
Et d'adorer ta pullulante liberté,
Mère de liberté, pur asile des fées,
Libre forêt de Gaule, immense et parfumée.

(*Ames*, éd. la Renaissance du livre.)

PROGRAMME DU 28 MAI 1921

1. L'étrangère..... — EPHRAÏM MIKHAEL.
   M. FRESNAY.

2. Présentation de la Beauce à N. D. de Chartres..... — CHARLES PÉGUY.
   Mme DUSSANE.

3. Jehanne au bûcher (fragment) — CLOVIS HUGUES.
   M. DORIVAL.

4. Sur la montagne..... — JOACHIM GASQUET.
   Mlle Madeleine ROCH.

5. Les cloches (adaptation de M. Emile Blémont..... — EDGAR POE.
   M. de MAX.

6. *a*) Le grillon..... — FLORIAN.
   b) L'âne et la flûte.....
   Mlle Berthe BOVY.

7. *a*) La pauvreté de Rothschild.
   b) Ténor..... — TH. DE BANVILLE.
   c) Le petit crevé.....
   M. Georges BERR.

8. Lettre à Lamartine..... — ALFRED DE MUSSET.
   Mme WEBER.

9. *a*) Jeanne était au pain sec....
   b) Le mot.....
   Mlle Suzanne DEVOYOD.
   c) Paroles d'un conservateur.. — VICTOR HUGO.
   M. Jacques FENOUX.
   d) Les petits.....
   Mlle Madeleine ROCH.
   e) Sur la lisière d'un bois.....
   Un satyre... **M. Denis D'INÈS.**
   Léo..... **M. Jacques GUILHENE.**
   Léa..... **Mlle NIZAN.**

Notices de : **MM. André DUMAS** (n° 1), **Gustave KAHN** (n° 3), **Sébastien-Charles LECONTE** (n° 4), **Louis PAYEN** (nos 5 et 6), **J. VALMY-BAYSSE** n° 2),
lues par **M. Raphaël DUFLOS.**

ÉPHRAIM MIKHAEL

Éphraïm Mikhaël, mort en 1890, à vingt-quatre ans, intitula son unique recueil l'*Automne,* et le titre est bien choisi, car ce Toulousain, à qui la vie et la lumière faisaient peur, mélancolique à la façon de Rodenbach, avait bien une âme de crépuscule et d'automne. Les printemps l'attristent. Les réveils de la nature lui font mieux sentir le néant des choses, mais l'orgueil le sauve du découragement et l'art lui prodigue ses consolations. Par la sûreté de sa technique, par sa richesse verbale, Mikhaël est un parnassien, mais il s'apparente aussi aux symbolistes. Il sait trouver le mot qui évoque l'*inexprimable,* l'image qui matérialise un sentiment, sait découvrir entre les idées et les choses de secrètes *correspondances.* Poète de l'orgueil et de l'ennui, il dit en vers somptueux sa noble lassitude. Poète de l'automne, il chante la pourpre des couchants, les splendeurs graves de septembre, la majesté des arbres en deuil tout alourdis des fruits dorés. Albert Samain célébra le *Jardin de l'Infante.* Éphraïm Mikhaël, qui rêve aussi d'une Infante en robe de parade, célèbre moins son jardin d'avril que son automnal verger.

ANDRÉ DUMAS.

L'ÉTRANGÈRE

En son manteau d'argent tissé par les prêtresses,
La vierge s'en allait vers les jeunes cités,
Et la nuit l'effleurait de mystiques caresses,
Et le vent lui parlait de longues voluptés.

Or, c'était en un siècle où les rois faisaient taire
Les joueurs de syrinx épars dans le printemps;
Les sages enseignaient aux peuples de la terre
L'horreur des jeunes dieux et des lis éclatants.

Mais tandis que là-bas se levait sur les villes
La mauvaise lueur des temples embrasés,

La vierge allait cherchant, parmi les races viles,
Le fabuleux amant digne de ses baisers.

Elle apparut un soir, blanche et mystérieuse,
Dans le mois où la faux couche les blés épais;
Et de très loin, vers la foule laborieuse,
Tendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

Elle gardait dans ses cheveux et dans ses voiles
Un long parfum de gloire et de divinité,
Et, pour avoir dormi sous de saintes étoiles,
Son corps entier était pénétré de clarté!

Elle vient et déjà de merveilleux murmures
Ont réveillé comme autrefois les bois ombreux :
Appels de chèvre-pieds gorgés de grappes mûres,
Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

Des voix ont dit des noms oubliés de guerrières,
D'ineffables syrinx soupirent dans les airs,
Le vent porte des bruits antiques de prières,
Une ombre olympienne emplit les cieux déserts.

Et la vierge, attendant de glorieux éphèbes,
S'offre splendide et nue aux baisers triomphaux.
Alors les chefs et les vieillards gardiens des glèbes
La repoussent avec des bâtons et des faux.

« Va-t'en! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore.
Tu nous ramènerais les vieux songes pervers.
Par toi nous rêverions et nous verrions encore
Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes quittant les prés et la fontaine,
Laissant les clairs fuseaux et les vases de miel,
Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine
Qui souille le pays d'une senteur de ciel.

Des clameurs de combat sonnent dans les vallées,
Les bois sont secoués de tragiques frissons,
Et, comme aux rouges soirs des anciennes mêlées,
Les filles aux bras forts courent dans les moissons.

Victoire ! maintenant une prostituée
Qui regarde le ciel avec des yeux méchants
Traîne le corps sacré de la vierge tuée;
Le sang surnaturel trouble les lis des champs.

La nuit descend; les cieux fleuris d'étoiles claires
Resplendissent comme un jardin prodigieux.
Les filles au cœur froid ont senti leurs colères
Grandir sous le baiser du soir religieux.

Leur fureur se ravive à l'odeur des fleurs douces,
A la bonne rumeur de la plaine et des flots.
Farouches, dénouant leurs chevelures rousses,
Elles poussent du pied l'étrangère aux yeux clos.

Joyeuses d'insulter des neiges lumineuses,
Elles mordent sa gorge avec férocité;
On voit briller au fond des prunelles haineuses
L'orgueil mystérieux de souiller la beauté!

Et toutes, emplissant de sables et d'ordures
La bouche qui savait les mots mélodieux,
Sur la divine morte avec leurs mains impures
Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

(*Poèmes*, Lemerre, éd.)

CHARLES PÉGUY

« Il ne reste plus qu'un fantôme splendide, une sorte d'idéale figure, littéraire, historique, nationale. »

Au seuil de cette trop courte notice, on doit reprendre cette phrase profonde et sonore que M. François Porché enchâssa dans les pages qu'il consacra, en 1914, à Charles Péguy, au lendemain même de sa fin héroïque. Mais Charles Péguy n'avait pas attendu la guerre pour être *le Héros*. Dans la vie même, passionné, familier, laborieux, sévère aux autres comme à soi-même, il avait la foi sereine, l'amour de l'action, le courage de l'entreprise qui font l'héroïsme quotidien.

Éditeur clairvoyant, il mettait en pleine lumière deux beaux prosateurs, les frères Tharaud, un beau poète, François Porché. Comme naguère, toute une jeunesse enthousiaste allait dans sa boutique recueillir sa parole forte et drue ; c'est dans les *Cahiers de la Quinzaine* qu'il nous faudra aller désormais chercher sa pensée ; elle s'y épanouit abondante et libre, magnifiquement française. Au moment de partir pour l'armée, alors qu'il avait déjà revêtu son costume de lieutenant d'infanterie, Charles Péguy dit :

« Tout ce que je pourrais écrire ne vaudrait pas ce que je vais accomplir. »

Cette grande parole éclaire toute son œuvre et toute sa vie ; elle illumine sa mort. Aujourd'hui, on va à sa mémoire : Orléans, sa ville natale, la fêtait ces temps derniers ; hier, on jouait des fragments de sa *Jeanne d'Arc*... Charles Péguy est une grande figure nationale.

J. VALMY-BAYSSE.

PRÉSENTATION DE LA BEAUCE A NOTRE-DAME DE CHARTRES

(FRAGMENTS)

Étoile de la mer, voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'Océan des blés

Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape.

. . . . . .

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

. . . . . .

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
A fait ici jaillir d'un seul enlèvement,
Et d'une seule source, et d'un seul portement,
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David, voici votre tour beauceronne.
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

. . . . . .

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
Qui ne fanera point au soleil de septembre,
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

. . . . . .

Nous avons eu bon vent de partir dès le jour.
Nous coucherons ce soir à deux pas de chez vous,
Dans cette vieille auberge où, pour quarante sous,
Nous dormirons tout près de votre illustre tour.

Et quand se lèvera le soleil de demain
Nous nous réveillerons dans une aube lustrale
A l'ombre des deux bras de votre cathédrale,
Heureux et malheureux et perclus du chemin.

Nous venons vous prier pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année.
Presque dans la semaine et devers la journée
Où votre fils naquit dans la paille et le son.

. . . . . .

Mère, le voici donc; il était notre race,
Et vingt ans après nous notre redoublement.
Reine, recevez-le dans votre amendement :
Où la mort a passé, passera bien la grâce.

Et nunc et in hora nous vous prions pour nous
Qui sommes plus grands sots que ce pauvre gamin,
Et sans doute moins purs et moins dans votre main,
Et moins acheminés vers vos sacrés genoux.

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
Ainsi qu'il fut prescrit pour le premier Adam,
Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râlements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
Que la dernière place en votre purgatoire,
Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
Et contempler de loin votre jeune splendeur.

(*La Tapisserie de Notre-Dame*,
éd. La Nouvelle Revue Française.)

CLOVIS HUGUES

Clovis Hugues appartient à ce groupe de poètes qui marcha dans les rayonnements de Hugo et admirent comme lui que le lyrisme était la forme suprême de la puissance oratoire, que le poète devait se servir du vers pour porter au peuple la bonne parole et chanter l'aurore des sociétés nouvelles.

Condamné sous l'empire pour son ardeur républicaine, député de Marseille, pamphlétaire vigoureux, doué d'une facilité de parole qui se haussait à l'éloquence, Clovis Hugues fut, après 1870, un des plus ardents et des meilleurs propagateurs des idées de liberté. Parmi ses poèmes sociaux s'ouvrent de nombreuses et charmantes clairières de poésie intime et délicate. Plus tard il voulut construire l'épopée de Jeanne d'Arc. Séduit par le caractère populaire et merveilleux de l'héroïne, il trouve pour le chanter une forme à la fois familière et épique de grand charme et de belle sonorité. La mort ne lui permit point de terminer la *Chanson de Jehanne*. Mais les deux volumes qu'il en put donner frémissent d'intelligence de la force populaire et de recueillement devant la martyre. Ce sont de beaux chants dictés par la plus noble ambition lyrique.

GUSTAVE KAHN.

JEHANNE AU BUCHER

(FRAGMENT)

Le glas sanglote et pleure sur la ville.

La foule accourt, joyeuse, horrible et vile.
C'est le matin, à l'heure où sur les toits
Le soleil tremble et ruisselle à la fois,
Où la clarté, d'elle-même ravie,
Verse du rêve et promet de la vie
Et qui chantonne et rit en voltigeant
Aux tours du ciel, à des cloches d'argent.

En ces lueurs que l'on croirait vivantes,
Au heurt des fers et des croupes mouvantes,
Jehanne Darc apparaît lentement,
Sa face ayant si beau rayonnement
Qu'on le prendrait pour un lever d'étoile.
Longue, très longue et d'une blanche toile,
Une chemise aux larges plis tremblants,
Nouée avec une corde à ses flancs,
S'échancre autour de son épaule pâle
Et la revêt de candeur liliale,
Toute flottante autour de ses pieds nus.
Une autre corde aux nœuds fins et menus
Luit, toute neuve, en ses poings qu'elle serre.
Cruel affront ! Dérision à faire
Pleurer d'horreur les cailloux du chemin !
Comme celui dont la lugubre main
S'est en sa chair lâchement agriffée,
Elle est, hélas ! d'une mitre coiffée.
Sur cette mitre et sur un front tant pur
Que l'aube en est jalouse dans l'azur,
Un écriteau misérable proclame
Qu'elle perdit son corps avec son âme,
Étant relapse et fille de l'enfer ;
Et les mots vils, pesant d'un poids de fer
Sur cette tête innocente et si belle,
Lui sont comme une auréole cruelle
Qui la mordrait de son rais meurtrier.
A ses côtés, la regardant prier,
Le confesseur et Massieu sont en larmes.

. . . . . .

Mais l'affreux char s'est soudain ébranlé,
Tout cahotant au galop qui l'emporte.
Huit cents soudards lui font bruyante escorte,
L'entourant, le précédant, le suivant
Sous les pennons qui voltigent au vent,
Tous brandissant le bâton ou la pique.
Jehanne Darc tient propos angélique
Au bon Massieu comme au frère Martin.
Pignons baignés de jour dans le matin,
Têtes dans les fenêtres apparues,
Emmi l'étroit serpentement des rues,

Moines errants qui ne l'exècrent point,
Lointains profils de gens montrant le poing,
Enseignes au portail peint des boutiques,
Chiens aboyants, gargouilles chimériques
La poursuivant de rictus grimaçants,
Ombres, clartés, fantômes des passants,
Anneaux du quai que l'eau du fleuve ronge,
Tout dans ses yeux flotte en brouillard de songe.

Or, les ayant dans le profond ciel bleu
Tôt relevés pour y trouver son Dieu,
Elle a cru voir en des nuages vagues,
Dans un remous de foules et de vagues,
Des formes de vierges au front serein
Eperonner de grands chevaux d'airain
Sur des jubés ayant blancheur de marbre ;
Puis, tout ainsi qu'à Domrémy, sous l'arbre
Où lui parlait messire saint Michel,
Elle a revu dans les hauteurs du ciel
Une clarté qui venait devers elle ;
Et chaque vierge, adorablement belle,
Le fer tiré contre quelque oppresseur,
Lui ressemblait comme une grande sœur.

(*Le Sanglot de Jehanne*. Fasquelle, éd.

JOACHIM GASQUET

Muses qui êtes en deuil, comme sont en robe noire nos Victoires mutilées, dites un chant sur la tombe du Poète, fils harmonieux de la rive latine, de la Provence parfumée, du poète né aux bords sacrés de *Votre* mer aux conques azurées et sonores.

Car Joachim Gasquet vient d'expirer. Avec lui s'éteint une lumière : avec lui se tait une lyre mélodieuse, et remonte vers l'Empyrée une jeune gloire ailée.

La Mort!... Il l'avait en vain bravée dans les batailles de la Grande Guerre.

Premières œuvres de son jeune et ardent génie, *l'Arbre et les Vents*, et ces admirables *Chants séculaires*, où sonne le souffle des inspirés, asservi aux mâles disciplines et aux traditionnelles cadences, avaient été suivies du *Printemps* et du *Paradis retrouvé*, poèmes où s'avérait une personnalité chaque jour plus haute...

Puis, au retour de la guerre, il nous avait donné *les Hymnes*, dont le lyrisme débordait les limites du verbe, et faisait éclater nos chaînes prosodiques.

Enfin revenu aux disciplines classiques et aux rythmes que le clair Midi méditerranéen préfère, il avait, dans le *Bûcher secret*, son dernier livre, laissé le pressentiment d'un trépas prématuré jeter le voile d'une langueur funèbre *sur la coupe de chair du charnel univers*.

C'est encore un jour vain, un de mes jours qui passe,
Je l'entends dans mon ombre, ô ma Mort!... Parle bas...
Antigone, prends-moi dans ta robe profonde,
La vieillesse d'Œdipe est déja sur mon cœur...
Dans ma triste et secrète gloire,
Comme Hercule, j'ai revêtu
La sombre flamme expiatoire...

Héros solaire, lui aussi, étreint par la tunique sanglante, embrasé par la fureur lyrique, il a été consumé par cette fournaise intérieure qui, de l'Homme parvenu aux cimes sacrées, fait un Immortel.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

SUR LA MONTAGNE

I

Demain je gravirai la montagne. Ce soir,
Tandis que meurt la braise au fond du foyer noir,
Et que de ma fenêtre ouverte sur la ville
Je vois du vaste ciel, plein d'une ombre tranquille,
Tomber comme du front d'un vieillard indulgent
Un sourire attendri sous des cheveux d'argent,
O pensée inquiète, au fond de moi, tu veilles.
Et les ardents soucis mêlent dans mes oreilles
Leur inlassable appel aux nocturnes rumeurs
Qui par-dessus les toits viennent des champs en fleurs
Et des bois frémissants où la lune se lève.
Au flanc des blancs coteaux, noire, la ville rêve.
Une même pensée unit confusément
Les hommes endormis, au bord du firmament.
Sur la ville qui dort ne flotte plus qu'une âme,
Mais comme, sur l'avant du navire, une flamme
Veille seule, opposée aux constellations,
Ainsi, toujours en proie aux méditations,
Sur le large vaisseau de la ville endormie,
Loin des couples unis, sans mère, sans amie,
Quelque part brûle un cœur qui ne songe qu'à Dieu
Et dont le vent des nuits doit attiser le feu.
O mon âme, est-ce toi qui dans ta solitude,
— Toi qui des dieux pourtant faisais ta seule étude, —
O ma vie, est-ce toi qui dois jeter, ce soir,
Le cri de ta colère et de ton désespoir?
Ou plutôt, cœur gonflé de désirs, source pleine
De tous les ruisseaux fous qui couraient dans la plaine,
Vas-tu dans un sanglot te connaître et t'ouvrir
Et te répandre enfin sans craindre de mourir,
Sachant, ayant d'un coup déchiré tous tes voiles,
Qu'au fond des cieux muets chanteront les étoiles
Lorsque deux larges bras invisibles et forts,
Te pressant sur le cœur où revivent les morts,
Te mêleront vivant à l'extase du monde,
Tandis que pourrira dans la fosse profonde

La mortelle dépouille où tu te plais encor?
Regarde, un souffle agite au ciel les astres d'or.
Les mondes devant Dieu tremblent comme des lampes
Et toute la rumeur des astres sous tes tempes
Semble comme un torrent tout à coup s'engouffrer.
Mon âme de ma chair tente de s'arracher.
Le vent de l'infini me frappe et me secoue.
Tombe, corps misérable, éclaboussé de boue.
Cache ta face en feu sous tes sombres cheveux.
Ose, si tu le peux, crier ce que tu veux.
Le mystère effrayant est là... Demande grâce.
C'est toi, pour expier les crimes de ta race,
Que le Maître peut-être, ô vertige! a choisi.
Pars demain, quitte tout, mange le pain moisi
Qu'aux pauvres l'on partage à la porte des villes,
Humilie un vain cœur, remplis les tâches viles.
Jusqu'ici tu vécus ivre de ta beauté,
Epris de ta jeunesse et sûr de ta santé,
Mais sans connaître, ô fou, la joie intérieure.
Prends le bâton noueux et pars... La Mère pleure.
Le bras du Fils toujours de plus en plus pesant
Sur l'ingrate patrie est levé menaçant.
Le ciel est noir, le Bras va retomber peut-être.
O mon Dieu, dur Sauveur, pitié !...
Par la fenêtre,
On dirait que quelqu'un vient d'entrer. C'est le vent.
Je m'éveille. La rue est un fleuve d'argent.
A larges nappes tombe une lune éclatante
Et dans mon sang à flots toute mon âme chante.

II

Dans l'éveil du matin, au milieu des frissons
Qui caressaient le front des roches solitaires,
Tandis que sous mes pieds, là-bas, au bord des terres,
S'élargissaient toujours les larges horizons,
Tandis que dans mon cœur plein de sanglots lyriques
S'engouffrait le vent blanc où naissent les cantiques
Et que la neige en feu sous les premiers rayons
Pour chercher l'ombre douce au creux vert des vallons
Sur la pente des monts lointains et magnifiques

Gonflait de ses flocons un grand torrent vermeil,
J'ai gravi la montagne et touché le soleil.
O mon Dieu, c'était toi. La montagne sonore
Ne murmure qu'un nom, ne connait qu'un destin.
Si des hommes, là-bas, en dédaignant l'aurore,
En titubant, sortent à peine d'un festin,
Tu te détournes d'eux, et le soleil se lève
Sans que leur cœur frémisse aux souffles du matin.
Ici, l'Esprit lui-même, ô Seigneur, nous soulève.
Ici, nous descendons dans tes ruisseaux d'amour.
Le torrent, la pinède en fleurs, les sources vertes,
La cime qui grandit avec l'éclat du jour,
Et les portes du ciel à pleins battants ouvertes
Ne murmurent qu'un nom que j'entends nettement
Et que redit mon cœur à chaque battement.
O mon Dieu, c'est toi seul que la montagne adore
Et c'est toi qui descends, invisible et puissant,
Sur le plus haut rocher qui dans l'aube se dore
Comme au fond de mon cœur où t'adore mon sang.

III

Le soleil déjà haut enflammait l'orient.
Les aigles s'envolaient. Dans mon âme oppressée
Une invisible voix parlait avec le vent.
Dans la baume moussue, ô maître, ta pensée
M'attendait; écartant une branche glacée,
J'entrais... Tu t'es levée, alors, en souriant,
Forte sollicitude, ô Pensée, ô Lumière,
Et je t'ai reconnue en écartant le lierre.
A mes yeux désormais tu ne peux te cacher.
Et d'amour, comme moi, tremblait le dur rocher.
Les aigles en plein ciel criaient; par l'ouverture
De la grotte profonde où je voulus marcher,
Entraient à flots les bruits, les parfums, la verdure,
Mais dans l'arc que faisait le ciel sur nous penché
Parfaite s'inscrivait l'âme de la nature.
Le Mystère était là, j'aurais pu le toucher.
« O mon enfant, de Dieu j'ai fait ma nourriture...
Comme toi, m'as-tu dit, dans le monde fuyant
J'ai mis tous mes soucis jadis, j'ai mis mon âme.

J'avais soif de sentir le baiser effrayant
Que donne la matière aux cœurs que tout affame.
Et je jetais des mots sans ordre dans le vent,
J'insultais de mes cris les plaines étoilées,
J'osais porter la main sur les formes voilées,
Je tentais de fixer cet univers mouvant,
J'étreignais de mes bras les choses désolées ;
Mais dans la nuit toujours, toujours inconsolées,
Sous l'inflexible loi du ciel intelligent,
Les âmes sans échos devant moi restaient vides,
Et rien ne demeurait entre mes mains avides
De ce monde glacé, ténébreux et changeant...
Mon fils, ne doute plus, en Dieu seul tu résides.
Ne cherche pas la vie et la victoire ailleurs.
C'est là que m'ont conduit les puissantes douleurs.
Pour connaître l'Amour il n'est pas d'autres voies
Que celles où le ciel chemine à nos côtés.
Lorsqu'on est comme fou des seules vérités,
Quand le cœur, éperdu devant les saintes joies,
Partout, pour trouver Dieu, devant tout, se répand,
Le Maître vient, le Seul, le Père en feu, le Sang,
On a soif, on a faim, le corps entier l'adore,
Il se fait pain et vin et l'âme le dévore... »

Je n'entendis plus rien. O mon maître, es-tu là?
J'étais seul dans la grotte où la Voix me parla.
Et l'arc que sur le ciel faisaient les pierres sombres
Laissait voir que déjà les champs étaient pleins d'ombres.
Mais moi, moi qu'au dehors appelaient les vallons,
Dans le soir qui tombait j'étais plein de rayons.

(*L'Arbre et les Vents.*)

EDGAR POË

Edgar Poë domine de son génie tourmenté, bizarre et émouvant, toute une littérature d'épouvante. Les mystères de l'au delà, les correspondances secrètes entre les êtres et les choses, tout le monde inconnu qui nous entoure et dont nous sentons parfois obscurément en nous et autour de nous les agitations subtiles, ont trouvé en lui leur puissant analyste. Barbey d'Aurevilly a pu dire de lui : « Depuis Pascal peut-être, il n'y eut jamais de génie plus épouvanté, plus livré aux affres de l'effroi et à ses mortelles agonies que le génie panique d'Edgar Poë... » Son influence a été grande dans notre littérature ; on sait notamment tout ce que lui doit Baudelaire, son traducteur ébloui et éblouissant.

LOUIS PAYEN.

LES CLOCHES

POÈME D'APRÈS EDGAR POE

I

Écoutez les traîneaux à cloches,
Cloches d'argent !
Écoutez-les bien, les légères cloches !
Les entendez-vous ? Comme elles sont proches !
O leur joli son, joyeux et changeant !
Quel monde de gaieté leur mélodie annonce !
Quel rire, et quel rire en réponse !
Dans la froide nuit,
Elles vont, sautantes,
Contentes, tintantes,
Toutes palpitantes
Sous le ciel qui luit ;
Et le ciel est plein de blanches étoiles,

Doux regards sans voiles,
Scintillement pur
De cristal limpide inondé d'azur!
O la musicale cadence,
Qui danse, danse, danse, danse,
Sur ce rythme naïf et vieux,
Sorte de chant runique égrené sous les cieux!
O le cliquetis changeant et joyeux,
Les tintements mélodieux!
O les cloches qui sonnent, sonnent,
Sonnent, sonnent, sonnent!
O les cloches d'argent qui dansent et fredonnent!

II

Écoutez, c'est le miel des cloches nuptiales!
O les cloches d'or!
Les entendez-vous, douces, triomphales,
Prendre leur essor?
Quel monde de bonheur leur harmonie annonce!
De l'amante à l'amant n'est-ce pas la réponse?
Comme en l'air embaumé du soir,
Délicieusement elles bercent l'espoir!
Leurs notes d'or se répondent
Et se fondent,
Et baignent dans un chant fluide et vaporeux,
Qui charme la nuit brune,
La tourterelle avec ses regards langoureux
Vers la lune.
O les cloches d'or,
Les chanteuses blondes!
Des sonores cellules rondes
Quel torrent de douceur jaillit à larges ondes,
Et jaillit encor!
Comme il s'enfle, vibre,
Emeut chaque fibre,
Et se répand, libre,
Sur tout l'Avenir en fondants accords!
Pour quels extatiques transports,
Quels purs trésors,
Se passionnent

Les cloches qui sonnent,
Sonnent, sonnent, sonnent,
Sonnent, sonnent,
Qui dans l'air embaumé chantent et carillonnent?

III

Écoutez! Quel fracas! O les cloches d'alarmes,
Les cloches de bronze! Ecoutez!
Quel drame de terreur hurle dans leurs vacarmes,
Dans leurs grands bonds épouvantés!
En sursaut, à leur voix, la Nuit noire s'éveille,
Et tâtonne, et dresse l'oreille.
Holà! ce ne sont plus des voix, ce sont des cris,
Des cris, d'horribles cris!
Où vont ces êtres ahuris?
Ils courent s'invoquent,
Geignent, s'entre-choquent,
Puis, de toutes parts, poussent jusqu'à Dieu
De folles clameurs pour dompter le feu,
Le feu frénétique et sourd, qui dévore,
Qui, plus haut, plus haut, et plus haut encore,
S'élance, bondit, plein de désespoir,
Et veut maintenant, ou jamais, s'asseoir,
Vainqueur, dans le ciel, avec un blasphème,
Auprès de la lune à la face blême.
Effroyable soir!
On voit rouge et noir.
Plus fort et plus fort les clameurs résonnent,
Les monstres de bronze éclatent, détonent.
On voit rouge et noir.
Effroyable soir!
O le désespoir des cloches d'alarmes!
Quel drame d'horreur hurle en leurs vacarmes!
Eclats, chocs, effrois et rugissements!
Elles vont plus vite, et toujours plus vite,
Jetant la stupeur dans l'air qui palpite;
Et pourtant l'oreille, à leurs battements,
A leurs hurlements, à leurs craquements,
Aux accents soudains que prend leur dispute,
Au flux, au reflux de leur longue lutte,

Très distinctement dans l'ombre perçoit
Quand le péril baisse et quand il s'accroît.
Les entendez-vous, qui sonnent, qui sonnent
Sonnent, sonnent, sonnent?
Tantôt on croirait qu'elles s'abandonnent,
Et leurs battants las sans force bourdonnent;
Tantôt en éclats elles tourbillonnent,
En effrayants éclats sautent et tourbillonnent,

IV

Écoutez, c'est le glas! O les bouches glacées,
O les cloches de fer!
Quel monde solennel d'insondables pensées
Leur monotone chant évoque au loin dans l'air!
Sous le silence et les ténèbres,
Oh! quelles angoisses funèbres,
Quels superstitieux émois,
Passent dans l'être humain en frissons métalliques,
Parmi les menaces tragiques
Qui clament dans leurs sombres voix!
Les vibrations éveillées
Au fond de leurs gorges rouillées
Sont toutes des gémissements
Opprimants.
Non, non! ces sœurs aux lourdes gueules,
Qui, toutes seules,
Habitent le haut du clocher,
Et dont l'aboi monotone
Dans le deuil sourdement sonne,
Sonne, sonne,
Et qui mettent leur gloire à rouler un rocher
Sur le cœur que tout abandonne;
Non! ces créatures du mal
Dans leur corps de fer n'ont pas d'âme,
Pas d'âme d'homme ni de femme,
Pas même d'âme d'animal.
Chacune est une affreuse Goule,
Et toutes en foule
Servent de jouet au Prince infernal,
Sous la main duquel roule, roule, roule

Roule,
Et dans la nuit croule
Un long Pæan de mort, morne et lugubre houle.
Le démon se gonfle gaiement
De ce ténébreux roulement,
Bondit, hurle, et trouve charmant
De savourer cette musique.
Il suit le vieux rythme runique,
Le long Pæan mélancolique,
Aux accords lourds
Qui sonnent, qui sonnent toujours.
Ce roi frénétique
Heurte les battants
Haletants
Aux bords éclatants
Des gueules sans dents.
Il frappe les temps
Dans l'ordre magique;
Il suit, sardonique,
Le rythme runique
Scandé par les sauts,
Les sursauts,
Les tressauts,
Les sanglots
De toute la clique.
C'est le glas, le glas; c'est le glas, le glas!
De rythme runique,
Rauque, fatidique,
Sonne, sonne encor, sonne, jamais las.
C'est le glas, le glas,
Le glas,
Le glas qui sonne, sonne, hélas!
Qui sonne, sonne, sonne, sonne.
O les râles du glas sinistre et monotone!

EMILE BLÉMONT.

FLORIAN

C'était l'époque charmante des fêtes galantes. Les reines et les grandes dames se plaisaient à jouer à la bergère, à traire les vaches dans les étables reluisantes du Trianon, et à conduire dans des prairies soigneusement ratissées de blancs moutons enrubannés.

Au milieu de ces aimables frivolités, Florian, qui venait du Midi et que son grand-oncle Voltaire appelait Florianet, fait une charmante figure, et on aime à se le représenter déguisé en berger blanc et rose pour réciter des vers à Mlle Clairon.

Fanfreluches, rubans envolés, rires de flûte s'égrenant dans les taillis, soupirs des cœurs sensibles, c'est tout un passé frivole et délicieux qui s'évoque dans les Bergeries du bon Florianet. On ne les lit plus guère aujourd'hui, mais on relit toujours ses fables avec lesquelles il a continué La Fontaine et ne s'est parfois pas montré indigne de lui.

Louis PAYEN.

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs,
L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.

L'insecte vainement cherche à leur échapper.
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.

L'ANE ET LA FLUTE

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi... suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque sous la fougère
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte!

THÉODORE DE BANVILLE[1]

LA PAUVRETÉ DE ROTHSCHILD

L'autre jour, attendant vainement de l'argent
Qui me vient du Hanovre,
Je pleurais de pitié dans la rue, en songeant
Combien Rothschild est pauvre.

J'étais sans sou ni maille, appuyé contre un fût,
Ainsi que Bélisaire;
Mais ce que je plaignis amèrement, ce fut
Rothschild et sa misère.

Oh! disais-je, le temps c'est de l'argent. Eh bien!
Sans que l'heure me presse,
Je puis chanter selon le mode lesbien,
Ne pas lire La Presse,

Me tenir au soleil chaud comme un œuf couvé,
Et, bâillant aux corneilles,
Me dire que Laya, Ponsard et Legouvé
Ne sont pas des Corneilles;

Je puis voir en troupeaux, menant dès le matin
Les Amours à leurs trousses,
Des drôlesses de lis, de pourpre et de satin,
Brunes, blondes et rousses;

Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,
Et, sans qu'il y paraisse,
Baiser pendant trois jours de suite, si je veux,
Le front de la Paresse!

1. Voir la notice page 113.

Et Paris est à moi, Paris entier, depuis
Le café que tient Riche
Jusqu'au théâtre où sont Alphonsine et Dupuis :
C'est pourquoi je suis riche!

Mais lui, Rothschild, hélas! n'entendant aucun son
Ne faisant pas de cendre,
Il travaille toujours et ne voit rien que son
Bureau de palissandre.

Lorsque par les chevaux de flamme à l'Orient
Cent portes sont ouvertes,
Et que, plein de chansons, je m'éveille en riant,
Il met ses manches vertes.

Tandis que pour chanter les Chloris je choisis
Ma cithare ou mon fifre,
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzis,
Il met chiffre sur chiffre.

Il fait le compte, ô ciel! de ses deux milliards,
Cette somme en démence,
Et, si le malheureux s'est trompé de deux liards,
Il faut qu'il recommence.

O Monselet! tandis que, bravant l'Achéron,
Chez Bignon tu t'empiffres,
Le caissier de Rothschild dit : « Monsieur le baron!
Il faut faire des chiffres. »

Oh! que Rothschild est pauvre! Il n'a pas vu Lagny;
Il n'a jamais de joie.
Le riche est ce poète appelé Glatigny,
Le riche, c'est Montjoye.

O Muse! que Rothschild est pauvre! Au bois, l'été,
Jamais le soleil jaune
Ne l'a vu. C'est pourquoi je suis souvent tenté
De lui faire l'aumône.

VICTOR HUGO[1]

LES PETITS

La foule était tragique et terrible ; on criait :
A mort ! Autour d'un homme altier, point inquiet,
Grave, et qui paraissait lui-même inexorable,
Le peuple se pressait : A mort le misérable !
Et lui, semblait trouver toute simple la mort.
La partie est perdue, on n'est pas le plus fort,
On meurt, soit. Au milieu de la foule accourue,
Les vainqueurs le traînaient de chez lui dans la rue.
— A mort l'homme ! — On l'avait saisi dans son logis ;
Ses vêtements étaient de carnage rougis ;
Cet homme était de ceux qui font l'aveugle guerre
Des rois contre le peuple, et ne distinguent guère
Scévola de Brutus, ni Barbès de Blanqui ;
Il avait tout le jour tué n'importe qui ;
Incapable de craindre, incapable d'absoudre,
Il marchait, laissant voir ses mains noires de poudre.
Une femme le prit au collet : « A genoux !
C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous !
— C'est vrai, dit l'homme. — A bas ! à mort ! qu'on le fusille !
Dit le peuple. — Ici ! Non ! Plus loin ! A la Bastille !
A l'arsenal ! Allons ! Viens ! Marche ! — Où vous voudrez,
Dit le prisonnier. Tous, hagards, les rangs serrés,
Chargèrent leurs fusils. « Mort au sergent de ville !
Tuons-le comme un loup ! » Et l'homme dit, tranquille :
« C'est bien, je suis le loup, mais vous êtes les chiens.
— Il nous insulte ! A mort ! » Les pâles citoyens
Croisaient leurs poings crispés sur le captif farouche ;
L'ombre était sur son front et le fiel dans sa bouche ;
Cent voix criaient : « A mort ! A bas ! Plus d'Empereur ! »
On voyait dans ses yeux un reste de fureur
Remuer vaguement comme une hydre échouée ;

1. Voir la notice p. 46.

Il marchait poursuivi par l'énorme huée,
Et, calme, il enjambait, plein d'un superbe ennui,
Des cadavres gisants, peut-être faits par lui.
Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête ;
L'homme sous plus d'affronts levait plus haut la tête ;
Il était plus que pris, il était envahi.
Dieu ! comme il haïssait ! comme il était haï !
Comme il les eût, vainqueur, fusillés tous ! « Qu'il meure !
Il nous criblait encor de balles tout à l'heure !
A bas cet espion, ce traître, ce maudit !
A mort ! c'est un brigand ! » Soudain on entendit
Une petite voix qui disait : « C'est mon père ! »
Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.
Un enfant apparut. Un enfant de six ans.
Ses deux bras se dressaient suppliants, menaçants.
Tous criaient : « Fusillez le mouchard ! Qu'on l'assomme ! »
Et l'enfant se jeta dans les jambes de l'homme,
Et dit, ayant au front le rayon baptismal :
« Père, je ne veux pas qu'on te fasse de mal ! »
Et cet enfant sortait de la même demeure.
Les clameurs grossissaient : « A bas l'homme ! qu'il meure !
A bas ! finissons-en avec cet assassin !
Mort ! » Au loin le canon répondait au tocsin.
Toute la rue était pleine d'hommes sinistres.
« A bas les rois ! A bas les prêtres, les ministres,
Les mouchards ! Tuons tout ! C'est un tas de bandits ! »
Et l'enfant leur cria : « Mais puisque je vous dis
Que c'est mon père ! — Il est joli, dit une femme,
Bel enfant ! » On voyait dans ses yeux bleus une âme ;
Il était tout en pleurs, pâle, point mal vêtu.
Une autre femme dit : « Petit, quel âge as-tu ? »
Et l'enfant répondit : « Ne tuez pas mon père ! »
Quelques regards pensifs étaient fixés à terre,
Les poings ne tenaient plus l'homme si durement.
Un des plus furieux, entre tous inclément,
Dit à l'enfant : « Va-t'en ! — Où ? — Chez toi. — Pour
[quoi faire ?
— Chez ta mère. — Sa mère est morte, dit le père.
— Il n'a donc plus que vous ? — Qu'est-ce que cela fait ?
Dit le vaincu. Stoïque et calme, il réchauffait
Les deux petites mains dans sa rude poitrine,

Et disait à l'enfant : « Tu sais bien, Catherine?
— Notre voisine? — Oui. Va chez elle. — Avec toi?
— J'irai plus tard. — Sans toi je ne veux pas. — Pourquoi?
— Parce qu'on te ferait du mal. » Alors le père
Parla tout bas au chef de cette sombre guerre :
« Lâchez-moi le collet. Prenez-moi par la main,
Doucement. Je vais dire à l'enfant : A demain!
Vous me fusillerez au détour de la rue,
Ailleurs, où vous voudrez. » Et, d'une voix bourrue :
« Soit, » dit le chef, lâchant le captif à moitié.
Le père dit : « Tu vois. C'est de bonne amitié.
Je me promène avec ces messieurs. Sois bien sage,
Rentre. » Et l'enfant tendit au père son visage,
Et s'en alla content, rassuré, sans effroi.
« Nous sommes à notre aise à présent, tuez-moi,
Dit le père aux vainqueurs; où voulez-vous que j'aille? »
Alors, dans cette foule où grondait la bataille,
On entendit passer un immense frisson,
Et le peuple cria : « Rentre dans ta maison! »

(*La Légende des Siècles.*)

SUR LA LISIÈRE D'UN BOIS

Scène première.

LÉO, LÉA, UN SATYRE

LÉO.

O charme tout-puissant de la pudeur farouche!
Ma bouche ne doit pas même effleurer ta bouche;
Ta robe est le rideau du temple, et je ne veux
D'aucun souffle approchant trop près de tes cheveux;
Tiens ton voile baissé, Léa. Je te respecte.
Ne crains rien de moi.

UN SATYRE (dans le bois).

Phrase absolument suspecte.

LÉO.

Cache ta beauté, viens, et si je m'échappais
Jusqu'à regarder, fais le voile plus épais.
Tout ce que ton fichu couvre, je le devine;
Mais, va, je n'oserais toucher ta chair divine,
Comme on n'ose toucher l'aile d'un papillon.
Tu laisses dans mon ombre un lumineux sillon;
Tu sembles une rose ouverte dans des flammes;
Envolons-nous; mêlons les ailes de nos âmes;
Soyons un couple honnête et céleste, et si pur
Qu'on ne nous puisse plus distinguer de l'azur.
Restons dans l'idéal. Je t'adore.

LÉA.

Je t'aime.

LÉO.

Non. Pas même un baiser! Rêvons.

UN SATYRE.

C'est un système.
Mais cela ne va pas très loin.

LÉO.

Soyons heureux,
Restons chastes; c'est là l'amour profond.

LE SATYRE.

Et creux.

LÉO.

Aimer, c'est oublier la terre; c'est refaire
L'Eden rose au-dessus de cette sombre sphère.
Oh! l'amour est un ange.

LE SATYRE.

Et c'est un chenapan.

LÉO.

Commençons par prier.

(Levant les yeux au ciel.)

Dieu! toi qu'on nomme...

LE SATYRE.

Pan.

LÉA.

On frappe.

LÉO.

C'est l'écho.

LÉA (levant les yeux au ciel).

Dieu des hauteurs sacrées,
Toi qui rayonnes, toi qui bénis...

LE SATYRE.

Toi qui crées.

LÉA.

Sois avec nous.

LE SATYRE.

Il est toujours dans quelque coin,
Soyez tranquilles.

LÉO.

Dieu! Je te prends à témoin,
Je la respecte.

LE SATYRE.

Encore ! Ah ! la pauvre petite !

LÉO (les yeux au ciel).

Amour et pureté !

LE SATYRE.

Bérénice avec Tite.

LÉO.

Dieu fit ton âme ainsi que l'abeille son miel ;
Avec toutes les fleurs. Oh ! la mer et le ciel
S'unissent pour former Cythérée Aphrodite ;
Tout l'univers, pensif et doux, la prémédite ;
Et pour faire un chef-d'œuvre aussi complet que toi,
Il faut à Dieu, dans l'ombre où tremble notre foi,
L'Eternité.

LE SATYRE.

Le temps de fumer un cigare.

LÉO.

Restons purs. Fleurs, oiseaux, soyez nos guides.

LE SATYRE.

Gare!

LÉA.

Je t'aime.

LÉO.

Les oiseaux ont des chants infinis,
Des langueurs, des soupirs, de longs essors...

LE SATYRE.

Des nids.

LÉO.

Sois comme l'hirondelle.

LE SATYRE,

Une bohémienne.

LÉO.

Tu serais dans la chambre à côté de la mienne,
La nuit, seule en ton lit, eh bien, il suffirait
Pour m'empêcher d'entrer dans ton réduit discret
Que j'eusse, ô ma Léa, présente à la pensée
Ta candeur d'un regard trop amoureux froissée,
Ta grâce, ta beauté fraîche comme le jour...

LE SATYRE.

Et que la porte fût fermée à double tour.

LÉO.

La femme contient Dieu. Tout nous vient de toi, femme!
Nous t'empruntons l'amour, nous t'empruntons la flamme,
Nous te prenons le vrai, le juste...

LE SATYRE.

Et le menton.

LÉO.

Ton nom est Rhée, Aglaure, Hébé, Pallas...

LE SATYRE.

Goton.

LÉO.

Comme en avril la rose éclôt dans les ravines,
Toutes les vérités célestes et divines
Fleurissent dans nos cœurs, sitôt que nous aimons;
Le haut des cœurs est blanc comme le haut des monts.
L'amour est ici-bas la grande cime humaine.
Chaque pas fait vers Dieu vers la femme nous mène.
Rien de mauvais peut-il nous venir d'elle? Non.
La femme, sous la forme auguste de Junon,
Dans cette vérité qu'on appelle la fable,
Verse au zénith un flot de lueur ineffable;
Le ciel est étoilé par ses seins immortels.
Oh! dans le voisinage innocent des autels,
Le feu charnel s'épure, et l'on devient deux anges.
Sous les cloîtres croulants, pleins de clartés étranges,
L'ombre aime à voir un couple errer, tendre et charmant,
Les amours ont toujours hanté pieusement
Les colonnes du temple.

LE SATYRE.

Et les piliers des halles.

LÉA.

Amour!

LÉO.

Sublimité des choses idéales!

LÉA.

Oh! que de profondeurs splendides nous voyons!

LÉO.

La vie autour de nous se disperse en rayons.

LÉA.

Quand une aube s'achève, une aube recommence.

LÉO.

Tout au-dessus de l'homme est bleu. Le ciel immense
N'est que flamme et lumière.

LE SATYRE.

Excepté quand il pleut.

LÉO.

Vivons ! du pur amour serrons le chaste nœud.
Oh ! quel travail charmant ! Garder ton innocence !
L'adorer ! N'être plus qu'un esprit, qui t'encense !
Sonder tes yeux profonds ! Epier tes désirs !
T'inventer une suite aimable de plaisirs !
Baiser tes pieds, subir tous tes caprices, être
Ton esclave fidèle et doux, ton chien, ton prêtre !
Vouloir ce que tu veux ! Se creuser le cerveau
Pour t'offrir à chaque heure un délire nouveau !
T'ouvrir des paradis inconnus ! Faire éclore
Sur ton front le sourire et dans ton cœur l'aurore !
Ne jamais oublier un instant le devoir
De chercher ce qui peut te charmer, t'émouvoir,
Te plaire ! et tous les jours recommencer !

LE SATYRE.

Va, pioche.

LÉO.

Viens !

LÉA.

Où ?

LÉO.

Dans ce bois.

LÉA.

Mais...

LE SATYRE.

Fin de l'idylle : un mioche.

(*Théâtre en Liberté.*)

TABLE DES MATIÈRES

POÈTES

Ackermann (Mme), 407.
Apollinaire (Guillaume), 39.
Aubigné (Agrippa d'), 199.
Aurevilly (G. Barbey d'), 381.

Banville (Théodore de), 113.
Barbier (Auguste), 279.
Bataille (Henry), 85.
Baudelaire (Charles), 132, 236.
Bédier (Joseph), 143.
Belleau (Remy), 55.
Bertrand (Adrien), 43.
Bertrand (Aloysius), 395.
Blémont (Émile), 477.
Bouhélier (Saint-Georges de), 123.
Bouilhet (Louis), 305.
Brizeux (Auguste), 327.

Camo (Pierre), 441.
Chénier (André), 103.
Claudel (Paul), 439.
Coppée (François), 288.
Corbière (Tristan), 192.
Corneille (Pierre), 147.
Cros (Guy-Charles), 285.

Delarue-Mardrus (Lucie), 270.
Derème (Tristan), 267.
Desbordes-Valmore (Marceline), 188.
Despax (Emile), 129.
Deubel (Léon), 399.
Dierx (Léon), 28.
Divoire (Fernand), 458.
Dorchain (Auguste), 352.
Duhamel (Georges), 454.
Dumas (Charles), 370.
Dumas (Roger), 402.

Florian, 482.
Fort (Paul), 36.
Franconi (Gabriel-Tristan), 435.

Gasquet (Joachim), 472.
Gautier (Théophile), 24.
Genty (Raymond), 330.
Ghéon (Henri), 378.
Glatigny (Albert), 226.
Gregh (Fernand), 88.
Guérin (Charles), 121.

Haraucourt (Edmond), 169.
Henry-Jacques, 222.
Heredia (José-Maria de), 275.
Hugo (Victor), 46, 245, 251, 451, 486.
Hugues (Clovis), 469.

Jammes (Francis), 109.

Kahn (Gustave), 66.
Klingsor (Tristan), 172.

La Fontaine (Jean de), 365.
Laforgue (Jules), 107.
Lamartine (Alphonse de), 150, 249.
Larguier (Léo), 161.
Leconte de Lisle, 140, 344.
Levaillant (Maurice), 229.
L'Hermite (Tristan), 361.

Magre (Maurice), 201.

Mallarmé (Stéphane), 23.
Marot (Clément), 321.
Mendès (Catulle), 71.
Mendès (Mme Jane Catulle), 309.
Merrill (Stuart), 384.
Mikhaël (Ephraïm), 463.
Moréas (Jean), 302.
Musset (Alfred de), 137, 240, 313.

Nigond (Gabriel), 336.
Noailles (comtesse Mathieu de), 181.

Orliac (Antoine), 298.

Parny (chevalier de), 55.
Péguy (Charles), 466.
Périn (Cécile), 375.
Picard (Hélène), 445.
Poë (Edgar), 477.
Ponchon (Raoul), 423.

Régnier (Henri de), 32.
Régnier (Mathurin), 51.
Reynaud (Ernest), 227.
Richepin (Jean), 216.
Rimbaud (Arthur), 294.
Rivoire (André), 157.
Rodenbach (Georges), 343.
Rollinat (Maurice), 316.
Romains (Jules), 348.
Ronsard (Pierre de), 20.
Rostand (Edmond), 206.

Salmon (André), 176.
Samain (Albert), 166.
Silvestre (Armand), 357.
Sully Prudhomme, 196.

Verhaeren (Emile), 77.
Verlaine (Paul), 74, 105.
Verlet (Paul), 261.
Vigny (Alfred de), 60.
Vildrac (Charles), 93.
Villon (François), 16.

AUTEURS DES NOTICES

Altermann (Jean-Pierre), 379.

Bataille (Henry), 132.
Bertaut (Jules), 166, 294, 439.
Bouhélier (Saint-Georges de), 74, 201, 309, 435.

Courteline (Georges), 71.

Delorme (Hugues), 423.
Donnay (Maurice), 157.
Dorchain (Auguste), 32, 288, 330, 427.
Dumas (André), 20, 140, 229, 305, 361, 463.

Ernest-Charles, 150, 407.

Fabre (Emile), 9.
Fort (Paul), 16, 39, 267, 458.
Frogé (Christian), 51, 226, 357.

Ghéon (Henri), 93, 109, 454.
Gregh (Fernand), 39, 43, 66, 169, 181, 216, 285.

Haraucourt (Edmond), 11, 46, 60, 316, 370.
Hérold (Ferdinand), 384.

Kahn (Gustave), 77, 107, 123, 298, 348, 469.

Lafage (Léon), 161, 365.

Larguier (Léo), 302.
Leconte (Sébastien-Charles), 103, 137, 222, 261, 374, 399, 472.
Loüys (Pierre), 275.

Magre (Maurice), 192.
Mendès (Mme Jane Catulle), 188.
Mockel (Albert), 343.

Noury (Jean), 302.
Noailles (Ctesse Mathieu de), 88, 129, 206, 352.

Payen (Louis), 5, 23, 36, 85, 99, 172, 196, 270, 321, 336, 381, 395, 477, 482.
Pilon (Edmond), 239, 441.

Ricou (Georges), 413.
Rivoire (André), 24, 28, 113.

Séché (Alphonse), 176, 327, 445.

Teulet (Edmond), 137.

Valmy-Baysse, 56, 279, 466.

1e Matinée 15
2e Matinée 50
3e Matinée 98
4e Matinée 142
5e Matinée 187
6e Matinée 238
7e Matinée 278
8e Matinée 320
9e Matinée 360
10e Matinée 390
11e Matinée 432
12e Matinée 462

2-23

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

Poètes français du 19e siècle. — G. Pellissier.
Poètes français contemporains. — G. Walch. 3 vol.
Poètes d'hier et d'aujourd'hui. — G. Walch.
Chanson française — P. Vrignault.
Poètes du Terroir. — Ad. Van Bever. 4 vol.
Anthologie littéraire d'Alsace et de Lorraine. — Van Bever
Victor Hugo. — Prose. Poésie. Théâtre. 3 vol.
Alfred de Vigny. — Tréfeu.
Alfred de Musset. — P. Morillot.
Prosateurs du 19e siècle. — G. Pellissier.
Prosateurs français contemporains. — G. Pellissier. 3 vol
Journalisme. — Paul Ginisty.
Humoristes français contemporains. — P. Mille
Guy de Maupassant. — P. Bernot.
Ferdinand Fabre. — M. Pellisson.
Stendhal. — M. Roustan.
Paul-Louis Courier. — J. Giraud.
Chateaubriand. — Mémoires d'outre-tombe. P. Gautier
Ch. Nodier. — A. Cazes.
Paul Hervieu. — H. Guyot.
Les Écrivains de la guerre. — A. Fage.
Pensées et Maximes. — E. Cazes.
Théâtre contemporain. — G. Pellissier.
Auteurs comiques des 17e et 18e siècles. — H. Parigot.
Scribe. — M. Charlot.
Humoristes anglais et américains. — M. Epuy.
Littérature japonaise. — M. Revon.
Littérature allemande. — L. Roustan.
Littérature anglaise. — A. Koszul. 2 vol.
Littérature roumaine. — Jorga et Gorceix.
Shakespeare. — R. Lebelle.
Dickens. — L. Claretie.
Rudyard Kipling. — Michel Epuy.
Tolstoï. — Ch. Navarre.

Imp. Delagrave, Paris.

PQ
1229
L5
t.1

Lienard, Albert
Anthologie des matinées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY